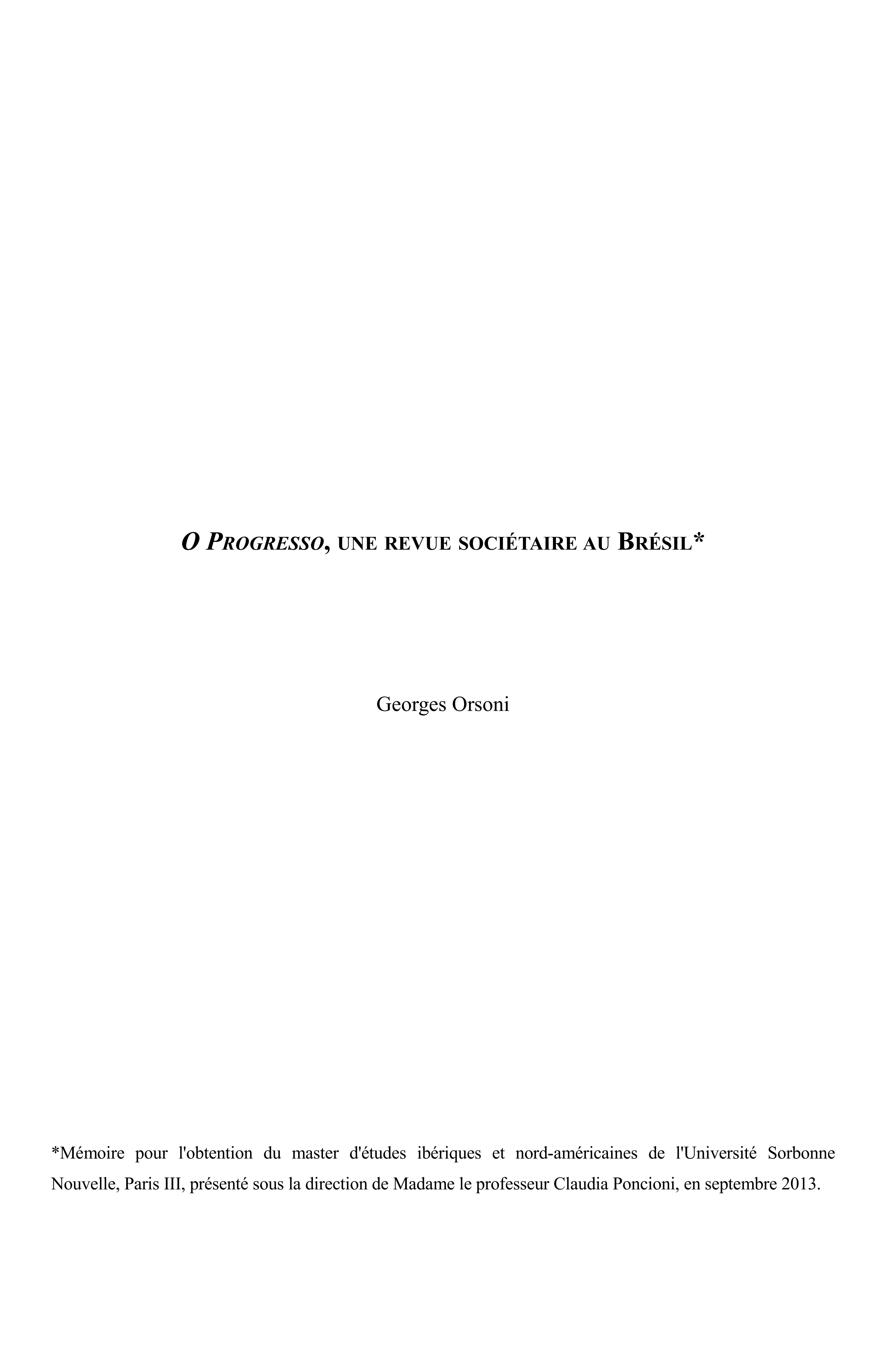


O Progresso, une revue sociétaire au Brésil*

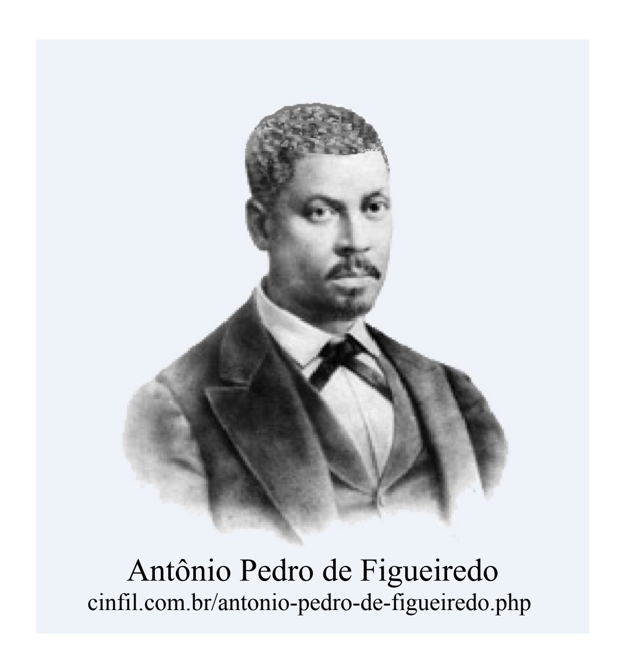
Georges Orsoni

*Mémoire pour l'obtention du master d'études ibériques et nord-américaines de l'Université Sorbonne Nouvelle, Paris III, présenté sous la direction de Madame le professeur Claudia Poncioni, en septembre 2013.

Remerciements

Au professeur Claudia Poncioni pour m'avoir persuadé de délaisser les plaisirs solitaires de la "recherche privée" et de me plier aux règles, contraignantes et libératrices, de la recherche académique et pour m'avoir prodigué ses sages conseils tout au long de cette étude.

À mon épouse pour sa patience et pour ses encouragements.



Antônio Pedro de Figueiredo
cinfil.com.br/antonio-pedro-de-figueiredo.php

Pour Élisa qui grandit

et pour A & A, neveux d'adoption.

Sommaire

INTRODUCTION

Le 19 juillet 1846, Louis-Léger Vauthier, ingénieur-en-chef de la direction des Travaux publics du Pernambouc, note dans son Journal l'envoi, par le *Zelia,* voilier de ligne, du premier numéro d'*O Progresso* à Cantagrel et à son père ; quatre mois avant son départ du Brésil, il a sans doute la satisfaction d'avoir, sur ce plan aussi, bien rempli son rôle "d'agent technique", comme aime à le qualifier son "découvreur", Gilberto Freyre, sans qui, probablement, l'action multiforme de l'ingénieur serait aujourd'hui oubliée sur chacun des deux bords de l'océan.

Encore a-t-il fallu que, jeune président du Pernambouc, Francisco do Rego Barros ait ramené, de son séjour d'étudiant parisien, un modèle de ville moderne, de ville ordonnée, de rues pavées et de théâtres empierrés et que, bravant les opinions renfrognées, il ait préféré, pour mettre en œuvre ses projets, au vieil ingénieur national ancré dans ses habitudes, un jeune étranger, polytechnicien impatient de changer, par ses techniques comme par ses idées sociétaires, le monde.

Pour ce qui est des idées et des techniques, le nouveau monde passait pour vieux… À peine ouvert que refermé ; les rois très chrétiens qui l'avaient accaparé puisaient dans des mines qui leur semblaient inépuisables et allouaient des immensités vides (ou vidées) d'hommes, à des féaux nantis d'esclaves et prodigues de métis, dont le surcroît allait peupler bourgs et villes que le commerce et les cloches des églises animaient d'une vie réglée, à peine troublée par les bateaux contrebandiers, débarquant esclaves et livres interdits. Telle était du moins l'image caricaturale de cette Amérique latine, sa légende voltairienne, mise à mal par l'écho des révolutions du dix-neuvième siècle commençant, par les récits de voyageurs aux yeux dessillés – Tollenare, Denis, Humboldt, bien d'autres –, par les étudiants venus à Coïmbre, à Paris, à Londres parfaire leur droit ou leur médecine, par les négociants de Recife et du Havre, par des échanges de plus en plus fréquents entre l'un et l'autre monde.

Contracté par le président Rego Barros, Louis-Léger Vauthier vint au Pernambouc avec, sans doute, toutes sortes de préjugés mais il apportait, aussi, livres, outils, idées et espérances, au nombre desquelles, celle d'œuvrer, en bon phalanstérien, à transformer la société pour la rendre meilleure, plus organisée et plus libre.

Ainsi, durant tout son séjour, Vauthier, convaincu que progrès technique et progrès social ne devaient pas être dissociés, s'appliqua à construire, unissant technique et esthétique, routes, ponts, bâtiments et quais, à organiser une administration hiérarchisée, responsable et contrôlée, à parcourir le pays pour en dresser la carte et en comprendre la complexité, à proposer des politiques de protection de la nature, de police des fleuves et des côtes. Et, parallèlement, il s'appliqua à propager ses idées, à en convaincre quelques-uns des seigneurs d'engenho, plusieurs de ses ingénieurs, un pharmacien, un libraire, à susciter des abonnements à la *Phalange* ou à la *Démocratie Pacifique*, à distribuer les livres phalanstériens. Et à doter le Pernambouc d'un de ces journaux que la *Démocratie Pacifique* recense pour montrer les progrès "universels" de l'école sociétaire : une revue pour enseigner au peuple et, avant tout, à ses dirigeants, les bases d'une saine politique, d'une économie solidaire, ensemble nécessaire au progrès.

O Progresso, n'aura qu'une bien courte existence, douze numéros entre juillet 1846 et septembre 1848, dans une période de crise, mondiale et nationale, aiguë mais aussi d'espoir "révolutionnaire" ; sa diffusion est restée vraisemblablement limitée, deux ou trois centaines de lecteurs tant au Pernambouc qu'à Bahia, au Maranhão et à Rio de Janeiro, auxquels s'ajoutent, partisans ou adversaires, ceux des journaux et revues qui reprenaient ou critiquaient ses articles. Ce fut une revue "moderne", à la pagination importante et à la présentation sobre pour ne pas écrire rébarbative. Ce fut aussi le produit d'une équipe cohérente, partageant les mêmes idées, puisant, nous le verrons, aux mêmes sources et cependant ses principaux rédacteurs, tous de fortes personnalités, étaient parfaitement dissemblables : un autodidacte métis, pauvre et philosophe téméraire, traducteur de Cousin ; un grand seigneur tout de facilité, de charme, de nonchalance et de passions ; un polytechnicien raide et révolutionnaire au sang chaud et à l'esprit droit ; un mauvais garçon qu'une famille prudente envoya aux Amériques et qui finira, naturalisé, par être élu député.

Ils bâtissent ainsi une revue éclectique puisqu'elle touche à tous les genres et qu'elle prend le meilleur de tous les champs ; insaisissable puisqu'elle est profondément brésilienne tout en s'inspirant d'idées européennes ; déconcertante puisqu'elle propose des réformes d'essence révolutionnaire, qu'elle soutient (voire : est soutenue) par les conservateurs, qu'elle attaque les libéraux – ou leur riposte –, ceux-là même qui vont entrer en révolte, en rébellion ou en révolution : les historiens discutent toujours du bon terme à appliquer à cette ultime guerre civile pernamboucaine que fut la *Praieira*.

Multiples ambiguïtés qu'illustre la décision de rééditer pour le centenaire de cette insurrection une revue qui lui fut constamment hostile : Gilberto Freyre, convainquant Amaro Quintas de s'inté-

resser à *O Progresso*, n'ignorait pas cette contradiction mais sans doute savait-il qu'à cette époque, cette revue qui n'hésitait pas à condamner les outrances et les errances du mouvement populaire, en exprimait l'essence même : la volonté de passer d'une société d'ordre subi et de liberté réservée à une société d'ordre choisi et de liberté responsable.

Nous chercherons à montrer, dans le cours de cette étude, comment, dans une province longtemps gouvernée par une aristocratie patriarcale plus ou moins éclairée, remplacée, à partir de 1844, par un Parti national se revendiquant à la fois libéral et populaire, le projet d'une revue "sérieuse" détonne dans un environnement où le débat public se résume, véhiculé par une foule de journaux partisans, à une guerre des mots, prélude aux affrontements armés de 1848.

Nous nous efforcerons de montrer que le programme de la revue, conçu comme un ensemble cohérent, fondé sur des bases philosophiques, appuyé par la description d'un état social arrivé au terme de son efficacité, était tout à la fois inspiré par les écoles de pensée européennes et adapté aux circonstances du temps et du moment. Et qu'en conséquence, la Revue se devait de proposer les voies et les moyens de transformer non pas les apparences de la société mais l'état social lui-même. Ce faisant, *O Progresso,* qui avait affirmé sa volonté de rester hors du champ de la « petite politique » ne pouvait, à son tour, que prendre parti et entrer dans la polémique, précipitant ainsi sa propre disparition. Nous chercherons enfin à déterminer quelle fut l'influence de la revue et quelles suites ses protagonistes ont pu lui donner.

I – LE TEMPS D'*O PROGRESSO*

I.1 – Le Brésil entre deux époques

Quand, le 7 avril 1831, Pedro I décide d'abdiquer et de retourner en Europe, son fils et successeur n'a que cinq ans ; le Brésil n'est alors qu'un assemblage instable de provinces rivales et enclines à se dissocier ; le pouvoir exécutif de la régence n'est que le plus petit facteur commun de trois partis plus sociologiques qu'idéologiques[1]. De crise en crise, de triple régent en régent unique, de rébellion en révolte et de révolte en soulèvement, d'acte additionnel, adoptant des mesures fédéralistes, en loi interprétative de l'acte additionnel, les restreignant, la première décennie du second règne mit à mal l'unité du pays.

La seconde commença sous ces mauvais auspices ; le régent, Pedro de Araújo Lima, élu en avril 1838, faisait difficilement face, malgré une répression violente, aux rébellions anciennes, celle des *Farrapos* (1835-1845), ou nouvelles : Maranhão (1838-1840) ; Bahia et Minas Gerais (1840 ;1842) ; la situation économique ne s'améliorait pas et les manifestations sociales se multipliaient ; les dirigeants provinciaux s'indignaient du retour de la centralisation ; les grands propriétaires voulaient plus de stabilité ; le peuple, plus de tranquillité. Bref, de la régence, cette "*république de fait, cette république provisoire*", comme l'appelle Joaquim Nabuco[2], la leçon tirée par les politiques était qu'il fallait en sortir au plus tôt.

1 Les "libéraux modérés", représentants des grands propriétaires terriens du sud-est, défendaient, sous leurs *chapeaux ronds*, une monarchie centralisée et autoritaire ; leurs homologues des autres provinces et les classes moyennes urbaines, "libéraux exaltés" aux *chapeaux de paille*, professaient une monarchie fédérative et une large autonomie provinciale ; quant aux restaurateurs, partisans du retour de Pedro I, ils se recrutaient, sous l'égide de puissants politiques du premier règne, parmi les commerçants portugais, les militaires et les mercenaires étrangers.

2 Joaquim Nabuco, *Um estadista do Império, Nabuco de Araújo*, Rio de Janeiro, Garnier editor, 3 vol., 1899.

Ce fut, à l'instigation des libéraux, avec l'appui intéressé de la cour et le soutien des chansons populaires[3], le coup de Majorité : le 23 juillet 1840, dans sa quatorzième année, Pierre II commençait son long règne sous une première ambiguïté car, comme l'observe Francisco Teixeira :

> "*o movimento que antecipou a ascensão ao trono do jovem Alcântara, junto com as medidas legais que o acompanharam, tinha intenções claramente conservadoras. Mas foi a facção liberal que o conduziu* […]"[4].

Le ministère libéral des frères Andrada et des frères Cavalcanti devait cependant cohabiter avec une chambre conservatrice qui limitait ou retardait son action ; aussi organisa-t-il de nouvelles élections qui lui donnèrent la majorité attendue, mais obtenue par la fraude et la violence (dont les libéraux n'avaient pas le monopole et qui faillit coûter la vie au prince de Joinville[5]) au point que l'Empereur prononça la dissolution de l'Assemblée ; revenus au pouvoir, les conservateurs se hâtèrent de prendre un complément de mesures "*regressistas*", rétablissant le conseil d'État, le Pouvoir modérateur du monarque et annulant la réforme du code pénal. Mais en 1844, les libéraux gagnent les élections ; le pouvoir change donc de mains ; de nouveaux présidents de provinces sont nommés qui, à leur tour, nomment de nouveaux fonctionnaires. Quatre années de ministère libéral s'ensuivent, marquées par la consolidation du pouvoir impérial, la fin de la guerre des Farrapos, plus de calme, plus de développement, les progrès de la culture du café, l'exploitation de mines, l'industrie naissante, de meilleures routes, de meilleurs ports : une lente évolution qui ne touche pas, ou peu, aux formes et aux méthodes du pouvoir ; d'ailleurs, les élections de 1848 sont favorables, cette fois, aux conservateurs.

Mais ces oppositions, si violentes en apparence (et qui, parfois, le sont "sur le terrain"), sont davantage des oppositions d'hommes, de réseaux, de clients plutôt que d'idées et de programmes. Libéraux et conservateurs gouvernent avec les lois qui leur conviennent même s'ils les ont combattues ; dans les grandes familles, frères et cousins, souvent membres des mêmes loges maçonniques, peuvent bien être de partis différents, ils n'en sont pas moins du même sang.

Dans ce schéma général, le Pernambouc, province riche et avancée, paraît faire exception ; son poids politique est particulier ; ainsi l'élection du dernier des régents avait mis aux prises deux Pernam-

3 Ainsi de ce quatrain chanté dans les rues de Rio : *Queremos Pedro II, // Ainda que não tenha idade. // A nação dispensa a lei. // Viva a Maioridade!* Cité sur le site História do Brasil Multirio : http://www.multirio.rj.gov.br/historia/modulo02/antecipacao.html, consulté le 12/10/212

4 Francisco M. P. Teixeira, in *Brasil - História e Sociedade.* São Paulo, Ática, 2000 ; cité sur la page du site Ática dédié à la période de la régence : http://www.aticaeducacional.com.br/htdocs/secoes/acervo.aspx?cod=458, consulté le 12/10/2012.

5 La *Belle Poule,* se rendant, sous les ordres du prince de Joinville, de Toulon à Sainte-Hélène y chercher les cendres de l'Empereur, relâcha à Bahia du 28 août au 14 septembre 1840, escale marquée par de brillantes réceptions, des bals, des fêtes et par une partie de chasse organisée en l'honneur du prince. Il fut, à cette occasion, capturé ainsi que ses compagnons par des villageois qui les avaient pris pour des séides de leurs adversaires politiques : "*Une foule furieuse se jeta sur moi, m'enleva et me traîna jusqu'à un tertre où j'entendis qu'on m'adossait pour me fusiller. Cinq ou six nègres en effet, placés devant moi, chargèrent hâtivement leurs fusils.*."
Voir : Prince de Joinville, *Vieux souvenirs 1818-1848*, Paris, Calmann Lévy, 1894, pp. 179- 180.

boucains, l'un libéral, l'autre, conservateur (et élu)[6] ; trois des frères Cavalcanti furent en même temps sénateurs, deux conservateurs et l'un, qui n'était pas le moins influent, libéral ; les alliances de cette famille en augmentent la puissance, Lopes Gama, Maciel Monteiro, Araújo Lima, Nabuco de Araújo et Rego Barros, sans oublier leurs alliés des provinces voisines[7]. De fait, conservatrices et libérales, les grandes familles pernamboucaines (se) partagent le pouvoir. Carvalho et Dornelas Câmara montrent que cette alliance ne va pas sans contradictions, sans choc d'ambitions ni froissement de vanités, sans récriminations de parentèles insatisfaites ; que le libéral Holanda l'était surtout à Rio et bien moins à Recife[8]. D'ailleurs, président de la province presque continûment de la fin de 1837 à février 1844, Rego Barros s'efforça de toujours ménager ses opposants qui, jusqu'en 1842, le lui rendaient bien.

Francisco de Rego Barros, formé en France, avait les manières d'un grand seigneur et les vues d'un grand administrateur ; certes, il pouvait ne pas faire "*l'effet d'un homme supérieur*"[9] ; mais, sans doute était-il d'une habileté supérieure : il savait prendre le temps nécessaire pour arriver à ses fins, pour mettre en place les réformes utiles[10], pour moderniser la ville et la province, pour "civiliser" la vie sociale pernamboucaine[11] :

> "*Ele acreditava que fazendo do Recife uma bela cidade, a sociedade pernambucana, os ricos senhores de engenho e seus filhos se afeiçoariam à ideia de viver em sua ter-*

6 Élu, Araújo Lima promeut sénateur son concurrent Antônio Francisco de Paula de Holanda Cavalcanti de Albuquerque.

7 Marcus Joaquim Maciel de Carvalho et Bruno Augusto Dornelas Câmara, « A Insurreição Praieira » in *Almanack braziliense, revista eletrônica semestral* », n° 8, 2008, São Paulo, pp. 5-38.

8 Carvalho et Câmara, *op. cit.*, p. 14

9 Ce sont les premières impressions (dont il reviendra) de Louis-Léger Vauthier à son arrivée à Recife en 1840, contracté par le président de la Province pour y diriger les travaux publics. Ce jeune ingénieur des Ponts et Chaussées jouera un rôle non négligeable dans la vie économique, politique, sociale et culturelle du Pernambouc où il introduisit la doctrine de Charles Fourier et où il collabora activement à la création et au lancement d'*O Progresso*. Pendant son séjour, Vauthier tint un journal qui fut d'abord publié au Brésil à l'instigation de Gilberto Freyre puis en français par Claudia Poncioni et alia, *Ponts et idées, Louis-Léger Vauthier, un ingénieur fouriériste au Brésil*, M. Houdiard éditeur, Paris, 2009. Des éléments biographiques complémentaires sont donnés pages 44-46
Les citations du « Journal » de L-L. Vauthier seront indiquées sous la forme : Vauthier, « Journal » in Poncioni, *op. cit.* Le commentaire ci-dessus se trouve page 61.

10 Déjà en germe dans le contrat que Vauthier signe avant son départ de France, la réorganisation de la direction des Travaux publics est formellement décidée après les premiers entretiens de Rego Barros et de Vauthier sur ce thème en septembre 1840. Annoncé par le Président dans son rapport de 1841, lu à la Chambre le 1er mars 1842, le nouveau règlement est publié en mai 1842 et entre en vigueur malgré les protestations émanant de l'entourage même du Président (*Provincial Presidential Reports (1830-1930* http://www.crl.edu/brazil/provincial/pernambuco).

11 Avec la création du Séminaire d'Olinda (décidée en 1798 et effective en 1800), le Pernambouc (et, en général, le nord du Brésil) bénéficiait d'un des premiers grands foyers intellectuels brésiliens, formant les futurs ecclésiastiques mais aussi un grand nombre d'étudiants ne pouvant se rendre à Coimbra ; il a été un centre de propagation des idées "nouvelles" et du libéralisme ; de même, en 1828, l'ouverture du Cours Juridique d'Olinda (en même temps que celui de São Paulo) a-t-il contribué, comme son annexe, le Collège des Arts, à la formation d'une élite intellectuelle ouverte aux idées modernes ; à Recife même, le Ginásio Pernambucano, créé en 1825, donnait un enseignement littéraire et scientifique de qualité et contribuait à l'animation culturelle que de nombreuses associations relayaient. Notons que F. do Rego Barros mit l'accent sur la formation primaire et, devant l'insuffisance d'enseignants, voulut faire former en Angleterre des jeunes boursiers à la pratique de l'enseignement mutuel (Bell-Lancaster method) cf F. do Rego Barros, *Relatório à Assembleia Legislativa de Pernambuco*, Pernambuco, Typ. de Santos, 1839, téléchargeable sur http://brazil.crl.edu/bsd/bsd/u2361/000002.html, consulté le 10/12/2012.

ra, não se afastariam da província, o que era a causa, em todo o pais do depereci-mento da vida local"[12].

Cependant, soit usure du pouvoir, soit divergence politique[13], cette espèce de consensus flou ne pouvait indéfiniment satisfaire l'ensemble des appétits ou des ambitions ; à partir de 1842, les conflits d'intérêt s'accentuèrent ; la crise aidant, de plus en plus de politiques pernamboucains dénonçaient le pouvoir, décrit comme féodal, oligarchique, gothique, de Rego Barros sur les institutions et sur les fonctions ; les réformes entreprises, notamment à la direction des Travaux publics, se traduisaient par la perte de contrats ; les cotonniers se plaignaient des faveurs accordées aux sucriers ; l'accaparement des postes, même subalternes, l'inégale distribution des crédits, tout devint prétexte à critique et à polémique. Comme, à Rio, l'entente entre les puissants des deux bords faisait des Cavalcanti, branche conservatrice ou branche libérale, les maîtres permanents de Recife, il fallait, pour briser ce monopole familial, sortir du duopole partisan : sous la conduite de députés anciennement conservateurs, Joaquim Nunes Machado, Urbano Sabino et Félix Peixoto, avec le concours de Luiz Inácio Ribeiro Roma, devenu imprimeur, ou encore de Felipe Lopes Neto, une double dissidence des partis traditionnels (et institutionnels) donna naissance au Parti National du Pernambouc, plus souvent désigné sous son appellation de parti Praieiro[14].

Un parti nouveau s'opposant aux notables installés avec pour objectif de les remplacer ; mais ce parti nouveau l'est aussi par les adhésions qu'il suscite. Outre les représentants de la grande pro-

---

12 Joaquim Nabuco, *Um estadista…*, *op. cit,* vol. I, p. 48

13 Voir l'analyse d'Izabel Andrade Marson au chapitre 3 de son *O Império do Progresso*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1987, 482 p. Elle note que les futurs chefs de la Praieira n'en avaient pas moins voté la dissolution de la Chambre "libérale" élue en 1840 : leurs dissensions politiques semblent surgir de leur élimination par les caciques du Parti conservateur comme candidats à de nouveaux mandats législatifs.

14 – Joaquim Nunes Machado (1809-1849), juriste formé à Olinda, juge au tribunal de Pernambuco, député provincial, éditeur de *O Repúblico*, mourut lors de l'attaque de Recife en 1849, à la tête des troupes praieiras.
– Urbano Sabino Pessoa de Mello (1811-1870), bachelier en droit, professeur de philosophie et de géométrie au séminaire d'Olinda, magistrat puis avocat et politicien ; membre éminent du parti national, député provincial et national, auteur de *Apreciação da revolta praieira de Pernambuco*. Rio de Janeiro 1849, mémoire en défense des praieiros.
– Félix Peixoto de Brito e Melo (1807-1878), militaire ayant appartenu à la Confédération de l'Équateur, un temps exilé, obtint en 1834 son baccalauréat en droit et fit une carrière de magistrat. Élu député provincial puis député général, dirigeant de premier plan du parti national, il commanda les troupes de la Praieira ; après l'échec de la rébellion, put s'exiler au Portugal et devint, amnistié, consul en Espagne.
– Felipe Lopes Neto (1814-1895), docteur en droit formé à Olinda, à Pise puis à Paris, avocat, membre dirigeant du parti *Praieiro* ; emprisonné à la fin de l'insurrection ; après l'amnistie, élu député national puis diplomate ; fait baron de Lopes Neto. Vauthier le rencontre (« Journal », in Poncioni, *op. cit.*, p. 168) : "*Appris qu'il est phalanstérien ou, mieux, qu'il a entendu blaguer de cela sans approfondir les idées. Cet aveu prouve, du reste, qu'il n'est pas cul-de-plomb et que les idées novatrices sont susceptibles de lui aller*".
– Luís Inácio Ribeiro Roma (1797-1848), l'un des fils du père Roma, prêtre défroqué fusillé à Bahia lors de la révolution de 1817. Enfui au Venezuela, il y commerce, fait fortune, rentre en 1827 au Brésil, en est expulsé vers l'Angleterre, revient clandestinement à Recife, y dirige la révolte des Afogados en 1829, participe à la rébellion de 1834, exilé sur l'archipel Fernando de Noronha, amnistié en 1835 et nommé *facilitador* à Pará après sa participation à la campagne contre les rebelles. Installé à Recife en 1840, il y crée l'imprimerie *Imparcial* et fonde en 1842 le *Diário Novo*.

priété et du négoce, s'y retrouvent la bourgeoisie d'affaires et des membres des professions libérales, aspirant à plus de liberté. Mais aussi des éléments plus radicaux comme le républicain Borges da Fonseca qui, aux élections de 1844, se range du côté praieiro[15]. De même, les artisans, les travailleurs citadins, libres mais pauvres et qui font le gros des manifestants chassant dans les rues de Recife les Portugais, boucs émissaires de leurs misères : ce sont eux qui réclament la nationalisation du commerce de détail, revendication reprise par le parti, principal thème des réunions de campagne et prétexte aux "*mata - marinheiros*" qui troublent, à intervalles réguliers, Pernambuco[16]. Une somme de mécontentements qui surpasse, aux élections de 1844, les baronistes et qui, malgré les réticences du pouvoir central, obtient, après plusieurs intérimaires, un président acquis à la cause praieira.

Ce seront quatre années de vives tensions, de désordres, d'incidents violents qui opposent, dans l'intérieur, les milices armées des grands propriétaires ; la garde nationale, sous ses nouveaux chefs, perquisitionne les demeures de ses anciens officiers, à la recherche d'armes et d'esclaves fugitifs ; dans la capitale, les intimidations, les agressions, les attentats ne manquent pas[17].

Et, pour chauffer les esprits, la presse.

---

15 Ralliement provisoire car, très vite, Fonseca va dénoncer le parti national, l'accusant d'être pire que son rival conservateur ; au demeurant, il considérait utiles les travaux entrepris sous la présidence de Rego Barros qui avaient amélioré les conditions d'existence de la population et créé de l'emploi ; il sera d'ailleurs une des cibles privilégiées de la presse libérale qui le traite d'énergumène, de prolétaire ; le gouvernement Chichorro le fait condamner et emprisonner pour de longs mois ; cependant en 1848, Fonseca et ses "prolétaires" rejoindront l'insurrection. Il sera également l'auteur du *Manifeste au Monde* (déclaration de principes et programme socialisants), repris à leur compte par certains des dirigeants *senhores de engenho* de la rébellion.
Pour autant, Fonseca qui ne manquait donc pas de relations dans le milieu conservateur, fut aussi un des sympathisants fouriéristes abonnés à la *Démocratie Pacifique* par Vauthier.

16 Voir sur ce thème : Marcus J. M. de Carvalho, «Os nomes da *Revolução:* lideranças populares na insurreição Praieira, Recife, 1848-1849» in *Revista brasileira de História*, São Paulo, 2008, v. 25, n° 45, pp. 209-238.
L'analyse de cette période par *O Progresso* est commentée pages 122-128.

17 Carvalho et Dornelas Câmara, *op. cit.*

I. 2 – Une Presse de Combat

Si l'on ne tient pas compte d'antécédents douteux[18], le Pernambouc dut attendre 1817 pour qu'y fonctionne une imprimerie, celle de Ricardo Fernandes Catanho, d''ailleurs dûment autorisée dès 1816 par la Cour, mais qui ne put être mise en œuvre, faute de personnel qualifié ; c'est lors de la Révolution de 1817, aux suggestions de Tollenare[19], à l'aide de moines et de typographes étrangers que l'installation put être enfin activée. Son premier imprimé, le 28 mars, fut le célèbre libelle rédigé par l'avocat José Luiz de Mendonça, *O Preciso dos successos que tiveram lugar em Pernambuco.*[20] La Révolution écrasée, l'imprimerie fut saisie et, après de nombreux atermoiements, transférée partiellement à Rio. De sorte qu'en 1821, le gouverneur Luiz do Rego fit utiliser les plombs conservés pour qu'une nouvelle imprimerie, pernamboucaine et à moitié artisanale, pût fonctionner et publier, notamment, le premier périodique provincial : *A Aurora Pernambucana*, de courte existence : quelques six mois et trente numéros.

---

18 Alfredo de Carvalho (dans ses *Anais da Imprensa periódica pernambucana 1821 1908*, Recife, Typ. do Jornal do Recife, 1908, pp 17-27), démontre qu'à l'époque hollandaise, l'imprimerie réclamée par le comte de Nassau au Directoire de la Compagnie des Indes Occidentales en resta à l'état de projet.
Antônio Joaquim de Mello signale (in *Biografias de alguns poetas e homens ilustres da província de Pernambuco*, Recife, Typ. Universal, 1856, vol. 2, p.255, note 3), qu'un anonyme artisan avait installé à Pernambouc une imprimerie vers 1706 et qu'informée, la Cour de Lisbonne en ordonna de saisie au gouverneur Francisco de Castro Moraes. Alfredo de Carvalho, (*op. cit.*, pp 36-37), observe que l'existence de cette imprimerie n'est connue que par le document l'interdisant.

19 Le négociant français Louis-François de Tollenare est à Recife quand éclate la Révolution ; il a, dans ses *Notes dominicales*, porté témoignage de l'état d'esprit des Pernamboucains et fait le récit des événements. Cf. *Notes dominicales prises pendant un voyage en Portugal et au Brésil en 1816, 1817 et 1818*. Paris, Presses universitaires de France, 1972, 3 vol. Une édition de ses notes dominicales limitées à son séjour au Pernambouc a été publiée en 1905 : L. F. Tollenare, *Notas dominicais tomadas durante uma residencia em Portugal e no Brasil nos anos de 1816, 1817 e 1818 – Parte relativa à Pernambuco*, Recife, Empresa do Jornal do Recife, 261 p. On y lit (p. 197) : *Não havia imprensa em Pernambuco ; mandaram vir uma de Londres no mês de Janeiro ultimo; presentemente não sabem onde achar operários para fazerem-na trabalhar. Dous frades, um inglês e um marinheiro francês o ensaiam. O governo teria grande necessidade deste poderoso instrumento para dirigir a opinião publica.*

20 Carvalho, *op. cit.*, pp. 33 et sq.

I. 2. 1 – *Les quotidiens de Pernambuco*

Il en va bien sûr tout à fait autrement pour le *Diário de Pernambuco*, qui s'enorgueillit d'être aujourd'hui le plus ancien des journaux latino-américains en circulation. De la feuille d'annonces, fondée par Antonino José de Miranda Falcão et publiée pour la première fois sur quatre pages à Recife le 7 novembre 1825, au journal moderne de notre temps : un long chemin, dont l'une des principales étapes fut, en février 1835, l'acquisition du *Diário* par Manuel Figueiroa de Faria, lequel, dès le 2 mai, le fusionna avec le *Diário da Administração Pública*, en faisant l'organe officiel du gouvernement. Position de force mais qui obligeait le journal à une certaine prudence, bien que le premier éditorial de la nouvelle formule assurait qu'il n'y aurait aucun changement de ton :

> *"Sempre pusemos a mira na felicidade geral, e esta será a nossa bússola. Não abraçamos partido algum, nem advogamos senão o que nos parecer honesto e conforme aos eternos princípios da justiça; e certos* […] *que só a Lei é autoridade e liberdade, que fora da lei não se encontra senão usurpação e revolta, defenderemos sempre a causa da Legalidade, sem todavia apadrinharmos as malversações do Poder*"[21].

Ce qui ne restreignait d'ailleurs pas la publication de "communiqués" ou de "libres propos" polémiques, souvent signés de pseudonymes ou d'initiales. Au reste, le journal, quoique faisant profession de neutralité, penchait manifestement pour les conservateurs ; aussi, dans la période qui nous occupe, le *Diário*, privé, dès juin 1845, par le nouveau pouvoir de son statut officiel, n'eut-il aucune réticence à "*censurer les actes illégaux de l'Autorité*". Ses milliers d'abonnés[22] bénéficiaient alors de signatures prestigieuses ou qui allaient le devenir : Souza Franco, Nabuco de Araújo, Lopes Gama, João Batista de Sá… sans oublier A. P. de Figueiredo.

Souvent attaqué, souvent critiqué, le *Diário* passait, cependant que les aboiements de ses concurrents ne les empêchaient pas de trépasser.

Pourtant, le 1er août 1842, naissait le *Diário Novo*, dont le titre même sonnait comme un défi, celui de supplanter le vieux *Diário de Pernambuco*, le *Diário* velho. Son fondateur, Luís Inácio Ribeiro Roma, frère du général Abreu e Lima, avait derrière lui une longue carrière d'activiste, commencée sous la direction de son père, le padre Roma[23], fusillé sous ses yeux en 1817 à Bahia, et poursuivie, souvent dans la clandestinité, jusqu'à son retour à Recife, en 1840, après l'avènement de Pedro II.

---

21 *Diário de Pernambuco*, 2 mai 1835, p. 1. Cité par Nascimento, *op. cit.*, t. 1, p. 36

22 Dans le premier volume de son *História da Imprensa de Pernambuco (1821 – 1954)* consacré au *Diário de Pernambuco,* Luiz do Nascimento, reprenant A. de Carvalho (*op. cit.*), indique un tirage moyen de 4.000 exemplaires pour 1856 ; mais il signale aussi, et à diverses reprises, les rappels pressants de l'administration aux abonnés n'ayant pas versé leurs souscriptions en temps utile. Il reste que l'entreprise, publiant aussi livres, brochures et périodiques "amis", fut constamment capable de se moderniser et d'acquérir des presses de plus en plus perfectionnées.
Le *Diário de Pernambuco* est consultable pour les années 1825 à 1863 sur le site de l'Université de Floride, Collection latino-américaine, http://ufdc.ufl.edu/AA00011611/06816/allvolumes : consulté le 15/10/2012

23 Le padre Roma, José Inácio Ribeiro de Abreu e Lima, (1768-1817), prêtre défroqué, fut un des principaux dirigeants de la Révolution de 1817 ; s'étant rendu à Bahia pour y plaider le ralliement à la Révolution, il est arrêté, condamné à mort et exécuté.

Bien entendu, le premier éditorial affirmait noblement que :

> *"A alma do jornalista deve ser um santuário de coragem e de lealdade, onde as paixões temam de chegar-se e onde não possa achar eco ataque algum pessoal.*
> *O publicista deve ocupar-se das* coisas *e não dos* homens*: a sua missão não é perturbar os lares domésticos; é somente assinalar os melhoramentos que o país exige.*
> *Neste sentido serão sempre francas as páginas do Diário NOVO e, no que disser respeito a particular interesse, com especialidade aos nossos assinantes, fazendo cessar dessa arte o mais odioso de todos os monopólios, o monopólio da imprensa."*[24]

Le monopole, c'est naturellement celui du *Diário de Pernambuco* ; dès le deuxième numéro du nouveau journal et pour qui n'aurait pas compris, un "article communiqué", intitulé sobrement "*A Imprensa*" et signé *N*, précise : "*revêtu du manteau gouvernemental*", le vieil organe d'idées dépassées exerce "*le plus pesant des monopoles : seul en lice, sans concurrent pour le contredire, il abuse de notre patience, vendant des vessies pour des lanternes, des idées erronées et inexactes, des principes faux ou qui remontent à l'époque du Cordial Retez*"[25], lequel, nous rassure Nascimento, n'est "*ni Cordial, ni Retez*" mais le cardinal de Retz, sans doute inconnu du correcteur. Aussi, personne ne peut méconnaître :

> "[…] *a necessidade urgente de emancipar o público de Pernambuco de semelhante jugo, apresentando um concorrente ao velho Diário: eis o que acaba de suceder. Um campão vem de apanhar a luva, e ali aparece em campo, oferecendo batalha ao velho monopolista; é o DIÁRIO NOVO . cujo primeiro* numero sálio *ontem à luz do dia. Nós o lemos exclamando: Deus te ajude! Parabéns ao generoso Empresario, que assim se presta a Servir a sua Pátria, franqueando um campo para os debates da inteligencia e do raciocínio"*[26].

Mais, à travers son concurrent monopolisateur, le nouvel organe avait, pour principaux objectifs, le président de la Province, Rego Barros, et le cabinet ministériel ; d'abord modérées, ses critiques prirent bientôt un tour plus acerbe ; de sorte que João Batista de Sá[27], transfuge du *Diário*, quitta dès octobre 1842 le nouveau quotidien, lequel devint l'organe officiel du nouveau Parti National du Pernambouc, surnommé *Praieiro*[28].

---

24 *Diário Novo*, n°1, 1er août 1844, p. 1. Les mots en romains ou en majuscules sont ainsi mis en valeur dans le texte original. Il en va de même pour toutes les autres citations.
La collection du *Diário Novo* est consultable sur le site de la *Hemeroteca Digital Brasileira* : http://hemerotecadigital.bn.br/acervo-digital/diario-novo/709867 : consulté le 15/15/2012

25 *Diário Novo*, n°2, 2 août 1844, p. 3. Toutes les traductions des textes portugais cités ont été faites par nos soins.

26 *Diário Novo*, n°2, 2 août 1844, p. 3.

27 Il créa son propre périodique, *O Artilheiro*, ouvertement affilié aux conservateurs.

28 L'explication la plus couramment admise de cette dénomination de parti de la *plage* est qu'elle vient des conservateurs et a un sens péjoratif : c'est sur la plage du Capibaribe, bordant la rue de la *Praia*, où se trouvait l'imprimerie du *Diário Novo* qu'étaient déversés les *tigres,* ces récipients servant au transport des déchets humains ; c'était aussi sur cette plage que venaient s'échouer les immondices portés par les courants. Au rebours, les *praieiros* appelaient leurs adversaires *gabirus* (dans l'orthographe du temps *: guabirus*), c'est-à-dire par le nom d'une sorte de gros rat, ni noir ni blanc : cendré ; souvent dressé sur ses pattes de derrière quand il est menacé ; accusé d'être voleur de nourriture et amateur d'ordures.

Publié en général sur quatre pages et trois larges colonnes, le *Diário Novo*[29], dont le succès n'empêchait pas les difficultés financières[30], dut augmenter régulièrement son prix de vente, au numéro et sur abonnement, comme celui des annonces, communiqués et correspondances, signés, c'était l'usage, de pseudonymes tels que : *Um que tem boa memória*, *O Benedito*, *O Sertanejo*, *O Inimigo do Crime* ou encore *O Amigo da Igreja*[31]. Outre l'éditorial, des rubriques régulières traitaient de politique tant locale qu'extérieure, des activités parlementaires, de critiques théâtrales, etc. ; des informations générales, comme les mouvements du port ou les entrées en douane, étaient régulièrement insérées. Mais son objet principal restait la vie politique du Pernambouc et la dénonciation des errements du Président, de ses alliés et de leurs collaborateurs, édiles, chefs de section, chefs de police, chefs d'administration.

Oubliées les sages limites fixées à sa parution, le *Diário Novo* prenait part aux débats politiques qui agitaient le Pernambouc avec une vivacité toujours plus grande[32], ce qui lui valut les rigueurs de la justice, saisie par les mis en cause ; ainsi, par exemple, le 28 mars 1843, Ribeiro Roma est-il condamné à quatre mois de prison pour avoir "*abusé de la liberté de la presse*" en attaquant le père Chaves e Melo dont le principal tort était de ne pas être brésilien et de diriger pourtant le collège Santa Cruz. Thématique qui ira s'amplifiant dans les colonnes du journal.

Cependant, la chute du cabinet ministériel au début de 1844, la démission de Rego Barros en février, son remplacement par Joaquim Marcelino de Brito changent la donne : le *Diário Novo* et le *Diário de Pernambuco* intervertissent leurs rôles : à présent pro-gouvernemental, le cadet conserve une virulence que son aîné préfère, le plus souvent, déléguer à des publications plus ou moins directement rattachées au parti conservateur.

Pour autant, face à Nabuco, à Maciel Monteiro, à Correia de Britto… ferraillent Félix Peixoto de Brito, Joaquim Nunes Machado, Urbano Sabino Pessoa de Mello : les premiers écrivant dans le *Diário de Pernambuco*, les seconds dans le *Diário Novo* mais tous, aussi, dans des revues, feuilles, brûlots qui, dans chaque camp, allument les mèches de la polémique, la répercutent, l'amplifient[33]. Publications souvent éphémères et aux moyens limités mais dont la plupart est éditée par les impri-

---

29 Cependant, les premiers numéros furent imprimés sur deux colonnes ; la dernière page est le plus souvent consacrée aux petites annonces.

30 Le tirage du *Diário Novo* a varié entre 1.200 et 2.000 exemplaires ; devenu journal officiel en 1845, ses moyens nouveaux lui ont permis d'améliorer et son impression et sa pagination. Voir Maria Luíza Nóbrega de Morais, *Presença feminina no jornalismo pernambucano*, 2007, São Paulo, V° Congresso Nacional de História da Mídia, p. 5.

31 Luiz do Nascimento, *História da Imprensa de Pernambuco (1821 – 1954)*, t. 2, p. 35.

32 Diego Henrique Nery, *Representações do Progresso e a Cultura política inscrita nos periódicos pernambucanos (1837-1850)*, Recife, 2010, donne des exemples nombreux de la virulence des rédacteurs du *Diário Novo* à l'encontre du "Vieux Journal".

33 De la fin août à la fin novembre 1846, paraît un autre quotidien qui, comme son nom, *O Anunciante,* l'indique, est spécialisé dans la publication d'annonces, notamment commerciales.

meries *Imparcial* pour les praieiros et *M. F. de Farias* pour les gabirus (et *Nazarena* pour les publications républicaines)[34].

I. 2. 2 – *Côté Conservateurs*

Ainsi, entre 1846 et 1848, une vingtaine de publications se revendique du camp conservateur, défendant la politique menée sous la présidence de Rego Barros et attaquant, avec verve, virulence voire véhémence, celle de ses successeurs ; ce sont, comme nous l'avons dit, des feuilles souvent éphémères et qui, en général, se préoccupent peu du débat d'idées. Mais quelques-unes de ces publications avaient de plus hautes ambitions.

Ainsi ***O Lidador***, bihebdomadaire de quatre pages, publié entre mars 1845 et août 1848, qui se voulait l'organe de la majorité des Pernamboucains, en butte aux "*pseudo-représentants que leur avaient imposés les séides de la Police*". Principalement consacré à illustrer la sage politique du baron de Boa Vista; il se vit obligé de descendre de sa "*haute sphère*" à l'arène politicienne pour répondre au *Diário Novo*, "*ce pilori de l'honnêteté*" ; ne reculant pas devant les attaques personnelles et dénonçant les mesures partisanes des autorités, *O Lidador*, souvent traduit en justice, fut à la pointe du combat contre Chichorro da Gama. Il comptait parmi ses principaux rédacteurs José Tomaz Nabuco de Araújo Junior, Jerônimo Martiniano Figueira de Melo, Antonio Peregrino Maciel Monteiro, João José Ferreira de Aguiar et, à l'occasion, Antônio Pedro de Figueiredo[35].

Il ne se limitait cependant pas aux polémiques *:* il offrait à ses lecteurs des feuilletons qui occupaient les bas de pages ; il s'efforçait de donner des nouvelles de l'intérieur du Pernambouc et celles des provinces voisines, proposait une revue de la presse de la capitale et s'ouvrait aussi aux informations internationales.

Mais l'insuffisance de ses ressources, malgré (ou à cause) le triplement du coût de l'abonnement, et la situation de la province "gagnée par l'anarchie" obligeaient *O Lidador* à annoncer, le 12 août 1848, l'arrêt de sa publication.[36]

---

34 La recension ci-après a été faite à partir des ouvrages de
Alfredo de Carvalho, *Anais da Imprensa Periódica pernambucana de 1821-1908*, Typ. do Jornal de Recife, Recife, 1908
Nascimento, Luís do, *História da Imprensa de Pernambuco*, Imprensa Universitária : vol. I, 2° éd., *Diário do Pernambuco*, Recife, 1968 ; vol. II, *Diários do Recife, 1829 - 1900*, Recife, 1969 ; vol. 4, *Periódicos do Recife 1821 – 1850*, Recife 1969. Ces trois volumes (comme l'ensemble de la série) sont disponibles sur le site http://www.fundaj.gov.br (consulté le 9/3/2102)

35 Le journal publie notamment un discours prononcé par Figueiredo dans un "meeting" de la campagne de 1847, n° 205 du 16 août 1847 (cité dans *O Progresso*, p. 667).

36 Nascimento, *História..., op. cit.*, t. 4, pp. 211-217.
Mis en circulation le 15 août 1845, *O Lidador Monstro* publia le *Registo das demissões e reformas dadas aos que pertencem ao partido da ordem, em razão da adesão que eles consagram ao Senhor dom Pedro Segundo, ou Quadro da inversão revolucionária e anarquizadora operada durante os 36 dias da fatalíssima administração do vice-presidente Manuel de Sousa Teixeira.*

Également publié deux fois par semaine et sur quatre pages, ***O Clamor público***, parut d'avril 1845 à juillet 1846 ; dirigé et rédigé par João José Ferreira de Aguiar, ce périodique, critique du pouvoir central et de l'Assemblée élue en 1844, fut aussi le censeur diligent du pouvoir provincial *praieiro* venu aux affaires "*non pour mener une quelconque mission patriotique, suivre quelque principe politique mais pour se venger et pour occuper tous les emplois*". D'abord plutôt conciliant avec le président Chichorro, *O Clamor público* en fit bientôt sa cible préférée, expliquant "*qu'on ne peut connaître les roublardises d'un animal sans l'avoir monté*"[37].

Comptant parmi ses rédacteurs Antônio Peregrino Maciel Monteiro et João Batista de Sá, paraissant deux ou trois fois par semaine sous un format réduit, ***A Carranca*** parut discontinûment entre mai 1845 et août 1846 puis entre mars et septembre 1847 ; cet hebdomadaire, en prose et en vers, "*politique, moral, satirique, comique*", utilisait avec talent les armes de la dérision et de la satire pour ridiculiser, en dépassant parfois les bornes de la bienséance, les dirigeants de la *Praieira*. Il fut de ce fait souvent attaqué en justice.[38]

Bien plus éphémères furent ***O Esqueleto***, ***O Postilhão***, ou encore ***O Raio*** dont le commun objectif fut de dénoncer le président Chichorro da Gama ; le premier, périodique moral, satirique et politique, parut entre février et avril 1846, avec pour mot d'ordre "*Guerre à la Tyrannie et au Despotisme*" ; il se consacra à la critique du Président, à la défense de la liberté de la presse et à de virulentes attaques du père Lopes Gama, journaliste *praieiro* "*inconséquent et vénal*". Publié irrégulièrement entre mai 1846 et mars 1847, pour "*faire justice à tous, au contraire de Chichorro qui ne fait justice qu'à ses adversaires*", ***O Postilhão*** avait les mêmes cibles et les mêmes munitions verbales. ***O Raio*** n'eut que trois parutions pour frapper le palais présidentiel "*où le crime et la tyrannie en formes humaines se sont réfugiés avec leurs comparses*" et, accessoirement le père Lopes Gama "*relaps, apostat, vil, infâme*".[39]

Parmi d'autres, il faut encore citer ***O Papa-Angú***, "*périodique extraordinaire, d'opposition, satirique et politique*", qui n'eut que trois numéros, entre avril et juin 1846, pour se moquer en vers de Jerônimo Vilela et du président Chichorro ; ***O Saquarema***, bimensuel conservateur qui parut irrégulièrement de mai à août 1846, "*journal d'opposition et d'opposition véhémente*" et surtout journal électoral, dénonçant, dans un langage cru, voire insultant, les faveurs octroyées au *Diário Novo*. Bihebdomadaire à la brève existence (26 avril-12 mai 1847), ***O Novo Mesquita de Capote*** se piquait d'impertinence à l'égard du président Chichorro et du père Lopes Gama.

37 Nascimento, *História…, op. cit.*, t. 4, pp. 217-221.

38 Nascimento, *História…, op. cit.*, t. 4, pp. 223-227. Le périodique "*tão pequenino, e com prospecto!*"est disponible sur le site http://hemerotecadigital.bn.br/carranca-periodico-político-moral-satyrico-comico/717495 (consulté le 4/2/2013). La collection de 1845 et 1846 est complète ; deux numéros de 1847 (sur 21 parus) sont disponibles.

39 Nascimento, *História…, op. cit.*, t. 4, pp. 238-240 pour *O Esqueleto* ; 240-242 pour *O Postilhão* et 242-244 pour *O Raio.*

Jouant sur la fibre régionaliste, ***O Eleitor Pernambucano***, bimensuel publié entre août et septembre 1847, se proposait de combattre "*le gouvernement qui s'arroge le droit de nous imposer l'élection de deux individus qui n'ont pas à représenter le Pernambouc* [et aussi] *le parti* praieiro *qui n'aurait jamais dû accepter cette malheureuse imposition*". Sur la même thématique, ***O Votante de São José,*** bimensuel d'inspiration conservatrice, paru entre août et septembre 1847, appelait l'ensemble des citoyens à refuser la candidature au Sénat des deux "*étrangers*", Chichorro et Ferreira França. ***A Grande Tempestade*** n'eut qu'une parution, en septembre 1847, tout entière consacrée à une violente diatribe contre le président Chichorro et les organes praieiros. Une seule parution également pour ***O Bom Senso*** *:* João Batista de Sá, son rédacteur, y attaqua notamment la "terreur policière" régnant dans la province. Quant au ***Confluente do Capibaribe***, dont l'unique numéro parut le 3 août 1848, il se proposait d'attaquer les "*doctrines subversives propagées par le Diário Novo et ses satellites*".

Plus modérés dans la forme mais tout aussi critiques dans le fond furent ***O Parlamentar***, hebdomadaire, paru entre juin et juillet 1848, dirigé et rédigé par Antônio Pedro de Figueiredo, décrivant et dénonçant les actes de l'Assemblée provinciale et ***A União***, tri-hebdomadaire qui parut entre août 1848 et décembre 1855, successeur d'*O Lidador* et se voulant le "*point de convergence de toutes les opinions*", respectant la Constitution, la liberté de vote, la nécessité du développement provincial, l'éducation morale de la population et la libre opinion comme la libre discussion[40].

I. 2. 3 – Côté libéraux

Du côté *praieiro*, la presse de combat se montrait pareillement active ; aux côtés du *Diário Novo* qui bénéficiait désormais de la manne provinciale et que dirigeait, depuis septembre 1844, le général Abreu e Lima[41], suppléant son frère malade, de nombreux périodiques défendaient avec virulence les positions "libérales", la meilleure défense étant, en polémique comme ailleurs, l'attaque ;

40 Voir Nascimento, *História…, op. cit.*, t. 4 : *O Papa Angu*, 244; *O Saquarema*, 246, *O Novo Mesquita de Capote*, 252; *O Eleitor Pernambucano*, 260; *O Votante*, 265; *A grande tempestade*, 270; *O Confidente do Capibaribe*, 297; *O Parlamentar*, 289; *A União*, 298.

41 José Inácio de Abreu e Lima (1794-1869), un des nombreux fils du père Roma , général des armées bolivariennes, il prit une part décisive dans la libération de la Colombie et du Venezuela ; rentré en 1844 au Pernambouc, il rejoint le Parti national et succède à son frère à la direction du *Diário Novo* ; sa participation présumée à la rébellion *praieira* dont il fut accusé d'avoir été le chef militaire, lui vaut d'être poursuivi et condamné à la prison à vie, comme les autres accusés ; mais l'appel du juge Tomaz Nabuco de Araújo entraîna un second procès de Abreu e Lima à l'issue duquel il fut, cette fois, acquitté ; il se consacra dès lors à des essais historiques et politiques, se rapprochant des thèses socialistes.
Voir : Isabel Andrade Marson, *O império…*, *op. cit.*, pp. 173 et sq. "O Julgamento" ; Maria do Carmo Andrade, *Abreu e Lima*. Pesquisa Escolar Online, Fundação Joaquim Nabuco, Recife. Disponible sur : http://basilio.fundaj.gov.br/pesquisaescolar (consulté le 6/2/2013)

cependant, au fil du temps, la Praia se fissurait puis se déchirait : les journaux de la *Praia-velha* qui regroupait les plus radicaux des libéraux, et ceux de la *Praia-nova*, davantage enclins à la conciliation, s'ils poursuivaient leurs critiques contre les gabirus, s'attaquaient aussi mutuellement.

Le moins éphémère des organes de la mouvance libérale, ***O Guarda Nacional***, parut en décembre 1842. Bihebdomadaire de petit format, imprimé sur quatre, puis huit pages, dirigé par Jerônimo Vilela de Castro Tavares[42], il s'adonna à l'examen et à la critique systématique de l'administration Rego Barros ; au fil du temps, la polémique qu'il entretint, notamment avec *O Artilheiro*, se fit plus féroce, n'épargnant ni l'évêque, ni l'ingénieur-en-chef, ni les rédacteurs des feuilles gouvernementales, accusés de bénéficier de commandes étatiques. Après la chute des conservateurs et la démission de Rego Barros, *O Guarda*, tout en continuant à critiquer la précédente administration, se fit le défenseur de la nouvelle ; mais, Tavares élu député national, le *Guarda* cessa de paraître de janvier 1845 à février 1846 ; les activités politiques de son éditeur furent la cause de nouvelles interruptions dans les années 1846 et 1847, *O Guarda* reparut, pour la quatrième et dernière fois, en octobre 1848 pour contribuer à

> "*promover os melhoramentos materiais e morais de sua terra, melhorar a condição e a sorte de seus patrícios e repelir a influencia estrangeira na organização da política*" (4° série, n° 1 du 23/10/1848).

Cependant, *O Guarda* ne ménageait pas sa verve polémique, s'en prenant avec une particulière vigueur au gouvernement provincial de Herculano Ferreira Pena et s'indignant de la "victoire" des *lusitanos* et de leurs suppôts, fils "infâmes et dégénérés" d'un Brésil "*pendu aux barreaux de l'ancienne métropole*". Mais, la situation empirant et Castro Tavares ayant rejoint la Rébellion, *O Guarda* cessa définitivement de paraître au début de janvier 1849.

Parmi les nombreuses autres publications qui se vouèrent à la défense de la cause *praieira* et, conjointement, à la critique rarement modérée des conservateurs, citons ***O Bezerro de Pêra*** qui n'eut que deux numéros en mars et avril 1846 et qui versifiait sur les ridicules des baronistes[43], lesquels imputèrent au père Lopes Gama la paternité de ces écrits "*indécents, immoraux et obscènes*". ***O Vulcão***, hebdomadaire publié d'août à septembre 1847, entendait "*enfouir sous ses laves enflammées cette foule de vils esclaves, misérables qui se courbent sous l'or de leurs maîtres*", l'oligarchie Cavalcanti – Rego Barros qualifiée de "*parti des campagnols*". Quant au ***Proletario***, bimensuel

42 Jerônimo Vilela de Castro Tavares (1815-1869), juriste formé à Olinda, avocat, enseignant, journaliste et homme politique, il occupa diverses fonctions administratives au Pernambouc avant de s'engager en politique ; député national, il fonde et dirige *O Guarda Nacional*, favorable au parti *praieiro* ; devenu secrétaire de la Présidence de la province, il rejoint la rébellion. Condamné à la prison à perpétuité et déporté, il est amnistié en 1851, retrouvant sa charge de professeur et devenant directeur de l'Instruction publique du Pernambouc en 1859.

43 Dénomination fréquente des partisans du président Rego Barros, baron de Boa Vista.

politique d'inspiration *praieira* et qui parut d'août à septembre 1847, il menait campagne contre l'ancien président Rego Barros, contre le républicain Borges da Fonseca et contre l'écrivain Antônio Joaquim de Melo : éclectisme pamphlétaire qui englobait l'ensemble des gabirus.

Fréquemment, les journaux *praieiros* comme ***A Barca de Vigia***, bihebdomadaire paru entre août et septembre 1847, s'en prenait à la gestion de Rego Barros mais aussi aux positions républicaines de Borges da Fonseca : il faut dire que ce périodique était dirigé par le père Leonardo João Grego, portugais installé à Recife. Pour sa part, ***O Artista***, hebdomadaire publié d'août à octobre 1847, se proposait de "*démasquer la terrible hypocrisie*" du parti *gabiru* et de dénoncer, tout particulièrement, l'engagement de

> "*195 estrangeiros que vieram para Pernambuco tirar o trabalho aos nossos artistas*"

au nombre desquels :

> "*Vauthier, Bolitreau* [sic]*, Milet,* et reliqua, et reliqua, et reliqua *entisicavam os cofres provinciais em detrimento dos artistas do pais, que eram capazes de fazer muitas das obras em que eles se ocupavam*"[44].

Reprenant le titre d'un périodique républicain tout en critiquant violemment son mentor, Borges da Fonseca, ***O Homem do Povo*** fut publié d'août à septembre 1847 ; il attaquait "*les aristocrates, les barons, les nobles, les familles féodales*" mais non l'Empereur ; sa cible préférée restait le baron de Boa Vista, surnommé *Chico Palacete*. ***Hum dos cinco Mil***, journal politique publié de septembre à octobre 1847, tenait son nom du nombre (discuté) de marcheurs manifestant leur soutien au gouvernement du 2 février 1844. Sur le mode plaisant, le journal appuyait le président Chichorro et attaquait les "*saquaremas-baronistas-nazarenos-Rego Barros-Cavalcantis e Patuleias*". De même, ***A Tempestade***, bihebdomadaire paru en septembre 1847, se consacrait-il principalement à la défense de la candidature Chichorro. Pour sa part, ***A Ratoeira*** – qui n'eut qu'un numéro, paru le 3 septembre 1847 – attaquait les gabirus accusés d'être associés à "*l'apôtre burlesque de la propriété républicaine*", Borges da Fonseca. Bien que chargé de diffuser les idées libérales, seules à garantir "*les véritables intérêts de la nation brésilienne*" (n° 1 du 7/9/1847) ***O Liberal***, bihebdomadaire publié de septembre à novembre 1847 ne manquait pas de participer aux polémiques virulentes de l'époque.

La crise politique et la perspective du retour des conservateurs au pouvoir régional accentuant les divergences politiques au sein même du parti praieiro, incertain de sa stratégie : des feuilles rele-

44 Pierre Boulitreau, ingénieur à la direction des Travaux publics du Pernambouc, avait été engagé comme adjoint de Vauthier. Démissionné en 1844, il resta au Brésil, devint *senhor de engenho*, se maria et fit souche au Brésil. Henri Auguste Milet était également compagnon de voyage de Vauthier qui le fit engager sur place par le président Barros ; converti au fouriérisme, il participa à la création d'*O Progresso*. Voir annexe II – 1, pp. 154-158.
Les « 195 étrangers » comprennent aussi les ouvriers et artisans allemands engagés en 1839 pour servir à la direction des Travaux publics.

vant des factions rivales se lancèrent dans de nouvelles polémiques ; ainsi ***A Sentinela da Liberdade***, hebdomadaire paru entre novembre 1847 et mai 1848, fut-il l'un des organes de la *praia-nova* ; à ce titre violemment opposé au président Chichorro, polémiquant avec le *Diário Novo* et compatissant pour Borges da Fonseca, emprisonné "*du fait de son amour pour le peuple*". De même, ***O Brasileiro***, bihebdomadaire publié entre novembre 1847 et mai 1848, se rangea-t-il dès sa parution parmi les tenants nationalistes d'une *praia-nova* qu'il souhaitait appeler *Partido Brasileiro.*

De l'autre bord, ***O Eclético***, périodique paru entre juillet et août 1848, se voulait impartial mais attaquait avec virulence Abreu e Lima et défendait les positions de la praia-nova. Pour sa part, ***O Camarão***, périodique publié de février à mars 1848, fut créé pour soutenir le président Chichorro et polémiquer avec les organes de la *praia-nova*, accusés de trahison et vilipendés tout comme, d'ailleurs, Borges da Fonseca. Sur la même ligne se tenait aussi ***A Barca de São Pedro***, bihebdomadaire paru, irrégulièrement, de février à octobre 1848 ; dirigé et largement rédigé par le général Abreu e Lima, il attaqua les journaux de la *praia-nova*, sensée abriter les "*gabirus camaleões*"[45].

O Capibaribe, bihebdomadaire publié de juillet 1848 à novembre 1849, constatant que la presse pernamboucaine avait abandonné la décence, se posa en journal d'opinions fortes, fortement, mais décemment, exprimées ; s'opposant à la *Praia-velha* et au *Diário Novo,* il ne rechignait cependant pas à la polémique tout en consacrant une large part de ses colonnes aux problèmes économiques et sociaux. *O Capibaribe* fut hostile à la rébellion *praieira*[46].

I. 2. 4 – *Tiers côté : la presse républicaine*

Le camp républicain qu'animait principalement Borges da Fonseca[47] disposait à son tour de son imprimerie, d'un organe principal, bientôt transformé en quotidien du soir, et de périodiques comparables, en termes de durée de publication, de périodicité, de présentation, de ton et de style, à ceux des libéraux et des conservateurs : une presse plus combative que doctrinaire, plus polémique qu'ouverte au débat.

45 Les vingt numéros de ce périodique sont, parmi d'autres textes, disponibles sur le site dédié au général Abreu e Lima : http://www.institutoabreuelima.com.br/?page_id=10 (consulté le 6/2/2013)

46 Voir Nascimento, *História…, op. cit.*, t. 4 : *O Guarda Nacional*, 176; *O Bezerro de Pêra*, 242, *O Vulcão*, 254; *O Proletario*, 261; *A Barca de Vigia*, 264; *O Artista*, 262; *O Homem do Povo*, 265; *Hum dos Cinco Mil*, 266; *A Tempestade*, 267; *A Ratoeira;* 268; *O Liberal*, 269; *A Sentinela da Liberdade*, 277; *O Brasileiro*, 280; *O Camarão*, 283; *A Barca de São Pedro*, 284; *O Eclético*, 292; *O Capibaribe*, 290.

47 Antônio Borges da Fonseca (1808-1872), juriste formé en Allemagne, s'impliqua dès son retour au Brésil dans le mouvement républicain ; journaliste et avocat engagé, il fut à diverses reprises condamné pour ses écrits qui attaquaient les oligarques qu'ils fusent membres du parti conservateur ou du parti libéral ; néanmoins, il se rallia au mouvement *praieiro* et participa avec ses "troupes prolétaires" aux combats de ce qu'il appela la *Revolução praieira.*

Fondé, dirigé et rédigé à Nazaré da Mata par Antônio Borges da Fonseca l'hebdomadaire ***O Nazareno*** parut le 24 mai 1843[48] ; ses articles politiques prévenaient, parfois en termes assez vifs pour être poursuivis judiciairement, le gouvernement impérial "*des maux qui affligeaient la nation*", parmi lesquels les persécutions contre la liberté de la presse et les tentatives de "supprimer" Borges qui, afin d'accroître son audience, décida en juin 1844 de transférer son imprimerie à Recife où sa publication réapparut en août.

Là, en de longs articles doctrinaux, *O Nazareno*, réclame la réforme sociale

> "*para que combinemos no seu justo valor a democracia e a realeza, estabelecendo o sistema federal, e faremos todos os esforços per mantermos a paz, a ordem e a liberdade, necessidade que tem o único soberano do Brasil – o povo*".

Il insiste sur la nécessité de donner "*le Brésil aux Brésiliens et l'arracher du pouvoir des étrangers*" ; conjointement, le journal attaquait aussi bien les conservateurs que les libéraux, insistant à diverses reprises sur son opposition au pouvoir dont les détenteurs avaient changé sans que change sa politique.

Ni sa première incarcération pour délit de presse ni la tentative de l'assassiner ni les insinuations de collaboration avec les gabirus ni la maladie n'empêchèrent Borges de poursuivre de sa vindicte les divers présidents libéraux et d'accuser le pouvoir central d'abandonner les populations du nord (alors frappés par une longue sécheresse). Cependant la virulence de ses diatribes, son talent de polémiste qui lui assurait un succès bien au-delà de son cercle de partisans, la mise en cause de juges, les critiques répétées contre les politiciens de la *Praia* incitèrent ses adversaires à des mesures de rétorsion de plus en plus vigoureuses jusqu'à le faire emprisonner et condamner à une lourde peine de prison qu'il subit en partie, étant libéré après dix-huit mois d'incarcération.

Entre-temps *O Nazareno* avait été transformé en quotidien du soir, se promettant de n'être jamais un journal gouvernemental même s'il lui advenait de soutenir un ministère capable de "*promouvoir les intérêts matériels et moraux de la patrie*", lesquels ne pouvaient pleinement s'exercer que dans une république fédérative. Mais les mesures de rétorsion, la faiblesse des abonnements et la difficulté pour Borges da Fonseca de publier eurent raison du journal, disparu le 23 juin 1848.

De la presse de combat républicaine (dont la longévité n'égalait pas, et de loin, la combativité), distinguons ***O Eleitor***, rédigé par Antônio Borges da Fonseca et dont les deux seuls numéros parus en avril 1846 demandaient aux électeurs de voter pour des candidats pernamboucains et non pour Chichorro et Ferreira França. Le premier ***O Homem do Povo***, ne connut que deux numéros parus en mai et en juin 1847 ; probablement rédigé par le républicain Afonso de Albuquerque Melo, il

48 Voir Nascimento, *História…, op. cit.*, t. 2, pp. 49-63

attaquait "*l'oligarchie infernale gouvernementale et les démagogues infâmes*" et exigeait la libération de Borges da Fonseca. Plus durable fut ***O Tribuno*** qui parut en principe trois fois par semaine d'août 1847 à novembre 1848 et remplaça *O Nazareno* dont il poursuivit la campagne contre la politique du parti libéral, ciblant de nouveau les candidats désignés pour le Sénat, Chichorro et Ferreira França ; de sa prison, Borges da Fonseca alimentait en diatribes argumentées le journal dont la parution fut prudemment suspendue durant les journées de troubles de septembre 1847.

A voz do Brazil, bihebdomadaire publié d'octobre 1847 à janvier 1849, fut un des principaux organes des républicains, s'attaquant aussi bien aux gabirus qu'aux praieiros, dans un style pour le moins vigoureux ; dirigé par Inácio Bento de Loiola, il versa dans la xénophobie, s'en prenant notamment aux Portugais, fussent-ils prêtres ou officiers de la garde civile. Pour sa part, ***O Grito da Pátria***, périodique républicain fédératif, publié de mai à novembre 1848, rédigé par João de Barros Falcão de Albuquerque Maranhão, se donnait pour tâche d'exposer, en de longs articles, les avantages du gouvernement républicain, s'appuyant sur les exemples des révolutions européennes ; de la même encre, il stigmatisait les baronistes et les *praieiros* tout en réclamant l'amnistie et la libération de Borges da Fonseca. Sur le ton de la satire, ***A Mentira***, hebdomadaire paru entre juillet et septembre 1848, justifiait ainsi son titre :

> "*Vivendo o Brasil sobre o império da estrategia, esperteza e engano, sobre o império da fraude e da mentira, justo e que tenha a mentira um representante no Jornalismo*".

Rédigé par Afonso de Albuquerque Melo, il réclamait la libération de Borges da Fonseca et critiquait avec véhémence les politiques et journalistes pernamboucains, conservateurs ou libéraux.

Citons enfin ***A Reforma***, hebdomadaire publié de juillet à août 1848, qui, placé sous la bannière républicaine "*Liberté, Égalité, Fraternité*", affirmait adhérer à la déclaration du droit au travail proclamé par la II° République française ; ***Advogado do Povo*** , publié d'août à septembre 1848, cet hebdomadaire républicain et fédéral se consacrait aux intérêts de la province voisine du Paraíba mais en même temps défendait Borges da Fonseca et s'en réclamait ; ***A Verdade***, publié d'août à novembre 1848, républicain qui s'en prenait tout autant à l'Empereur, aux factions gabirus et à "*l'infâme esclave Chichorro*"[49].

Le nombre de périodiques décrits dans ce panorama ne doit cependant pas faire illusion ; la plupart d'entre eux disparaissent après quelques numéros ; bien que l'on ne dispose pas de données vérifiables sur leur diffusion, on peut supposer qu'elle ne dépassait généralement pas quelques di-

49 Voir Nascimento, *História..., op. cit.*, t. 4 : *O Eleitor*, 245; *O Homem do Povo*, 253; *O Tribuno*, 255, *A Voz do Brasil*, 221; *O Grito do Pátria*, 287; *A Mentira*, 293; *A Reforma*, 295; *Advogado do povo*, 296; *A Verdade*, 302.

zaines voire centaines de lecteurs[50] ; il est d'ailleurs vraisemblable que ce furent souvent les mêmes : fonctionnaires, avocats, négociants, politiciens, ecclésiastiques ; les journalistes écrivent également dans différentes publications affiliées à l'un des trois grands courants ; ils ont pour la plupart d'autres activités et on voit, par exemple, *O Nazareno* suspendre sa publication le temps que Borges da Fonseca aille plaider à l'intérieur de la province.

D'autre part, cette presse d'opinion est surtout une presse de polémiques ; les échanges, loin d'être policés, sont d'une grande virulence : les mises en cause sont permanentes ; les sobriquets sont tous dépréciatifs ; les métaphores, ordurières ; rien ni personne n'est respecté et l'on lit des curés qui injurient des évêques ou inversement ; les caricatures cherchent à blesser ; les rats pullulent et sur la plage, les ordures ; le tonnerre gronde, l'éclair foudroie. Bref, le débat d'idées n'est pas à la mode. Mais l'affrontement règne, en écrits, bientôt en actes de guerre civile.

Tant il est vrai que les tensions sont nombreuses dans cette période de mutation ; qu'après la longue présidence de Rego Barros, le défilé des présidents montre l'instabilité de la situation ; que les clivages politiques recouvrent les difficultés économiques accrues par la sécheresse qui affecte l'intérieur de la Province. Le monde bouge : le Brésil s'ébroue et le Pernambouc s'agite.

Dans de telles conditions, ajouter une revue à cette masse de feuilles, la vouloir sinon indépendante, du moins à l'écart des joutes, la destiner à éduquer aussi bien le peuple que ses dirigeants au monde moderne relève d'un optimisme certain : c'est toute la philosophie d'*O Progresso*.

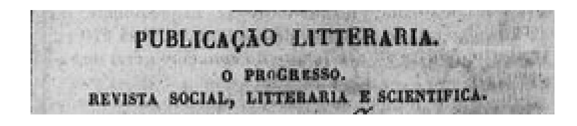
50 Comme s'en plaint, le 4 mars 1848, *La Voz do Brasil*, citée par Nascimento, *op. cit.*, vol. IV, p. 273, "[...] *o que maior lástima nos causa é vermos que uma grande parte desses brasileiros amarinheirados, que se negam a dar 500 réis mensais para uma semelhante empresa, sejam os mesmos que se prestam a dar, não 500 reis, mas 10$000 e 20$000 por cada mês para sustentarem esses teatros, essas sociedades de danças, esses presepes, esses conventículos, enfim, para onde levam suas caras esposas e filhas, e pelo braço entregam-nas a uma corja de marotos (ó! vergonha!) que aqui vivem sem família, sem pátria e, ate, sem religião, para passarem as noites escouceando-as, pinoteando com elas e, o que é mais, desacreditando-as!!!*"

I. 3 – O Progresso, Une revue qui se veut (d')ailleurs

I. 3. 1 – *Une publication vraiment nouvelle*

Car croire au progrès, n'est-ce pas être optimiste ? Antônio Pedro de Figueiredo et ses amis répondent sans hésiter par l'affirmative : *O Progresso*, dans cette période incertaine, sera un point de repère, ou d'ancrage, pour les esprits libres et qui veulent le rester.

Signé A. P. de Figueiredo, un long communiqué paraît pages 2 et 3 du *Diário de Pernambuco* du 23 mai 1846, sous le titre[51] :


PUBLICAÇÃO LITTERARIA.
O PROGRESSO.
REVISTA SOCIAL, LITTERARIA E SCIENTIFICA.

qui annonce la prochaine publication d'une revue pour une raison d'apparence surprenante :

> *Á vista do movimento intelectual, que se há manifestado em alguns postos do império e que deu lugar à recente criação de vários jornais literários e científicos no Maranhão e na Bahia, seria sobremaneira vergonhoso, que Pernambuco se conservasse ainda impassível por mais tempo.*

Selon Figueiredo, l'avant-garde du mouvement intellectuel est la place "naturelle" du Pernambouc, cette province riche de son passé, ouverte au monde, fière de sa faculté de Droit, de ses écoles, de sa vie culturelle foisonnante, de son influence politique mais aussi sociale et intellectuelle[52]. Mais si, cette fois, Maranhão et Bahia devancent Pernambuco, c'est que, participant à l'af-

51 *Diário de Pernambuco* du 23/5/1846, p. 2-3, voir : http://ufdc.ufl.edu/AA00011611/08282/1x?vo=12. Ce prospectus est également publié le 5 juin ; le *Diário* annoncera le 12 juillet la parution d'*O Progresso.*

52 Gilberto Freyre, dans sa volonté de valoriser l'identité culturelle du *Nordeste,* soutient que ce raisonnement correspond bien à la mentalité pernamboucaine qu'il décrit ; ainsi s'explique qu'il fasse d'*O Progresso* un moment clef de l'évolution du Pernambouc et qu'il ait conseillé à Amaro Quintas de ne pas en minorer l'influence dans la période d'agitation de la Praieira ; Quintas en fut convaincu et obtint, comme il le raconte dans sa préface, de faire rééditer l'ensemble de la revue "*como parte de programa das comemorações do centenário da Revolução Praieira*". Il est significatif que cet hommage ait été rendu à une revue qui reprochait à la *Praieira* son absence de programme et dont l'objectif premier était justement de proposer pour le Pernambouc la voie et les modalités de parti-

frontement des factions, dans la "*masse de journaux que les rapides variations de l'atmosphère politique font pleuvoir sur nos têtes, il n'en est pas un qui, étranger aux passions personnelles et aux émotions du jour, puisse abriter la pensée libre et les considérations sereines sur la philosophie et la science !*"

D'où que :"*aidé par quelques amis, pénétrés des mêmes idées, possédés des mêmes sentiments et guidés par les mêmes aspirations que nous, nous venons aujourd'hui combler cette lacune, en créant à Recife une publication mensuelle dont le titre suffit à indiquer notre but*". Une publication, promet le prospectus, réellement nouvelle qui ne sera inféodée à aucun parti car ses rédacteurs sont "*convaincus de l'inanité de la politique étriquée et haineuse des partis et de ce que seule l'étude des questions sociales* [leur] *fournira les conditions de notre développement*" et ne commettront pas la grave erreur

> "[…] *de copiar servilmente a Europa, em vez de procurar-nos o processo com que devemos aplicar ao nosso pais os dados das ciências sociais, queremos lançar, no meio de incoerência atual, segundo o permitirem as nossas forças alguns princípios exatos, e germens de um futuro generoso*".

Ces quelques amis résolus, *O Progresso*, dans sa livraison de février 1847[53], nous les montre promenant et bavardant à la mi-avril 1846, "*jeunes par l'âge mais mûris par la réflexion*", trois d'entre eux nourris "*aux saines et généreuse doctrines de l'école sociétaire*" mais le quatrième, "*um perfeito civilizado*"[54]. Croisant un fonctionnaire venant d'être révoqué, leur conversation, jusqu'alors anodine, s'anime ; on plaint le père de famille chassé de son emploi ; on critique la démocratie représentative qui organise ce système de dépouille ; en cause, la forme du gouvernement, les réformes politiques et sociales, le progrès. Et, en accusation, l'absence d'opinion publique "*ou antes de seu sono*". Le "civilisé", un rien ironique, engage alors ses amis à la réveiller, défi qu'ils croient pouvoir relever en créant un journal, un journal qui défende la cause du peuple, de l'humanité souffrante ; qui lui enseigne ses droits et ses devoirs, où sont ses véritables amis, ceux qui s'attachent à l'amélioration de leur malheureuse condition :

> "*Nous montrerons à tous ces prétendus hommes d'État qui nous gouvernent qu'ils ignorent les notions de base de l'économie sociale…*"

Et s'enthousiasmant, les trois fouriéristes rejettent les prudentes (et pertinentes ?) objections de leur ami civilisé : ils n'auront pas d'abonnés ? N'importe, ils prendront à leur charge les dépenses.

---

ciper au progrès.

53 *O Progresso*, éd. de 1950, "Variedade", pp. 401, article signé "O"

54 "*Civilisé*" au sens fouriériste du terme ; c'est-à-dire, adepte d'un faux progrès qui vit dans un monde "à rebours" où triomphent le mal et le chaos, étape nécessaire et état à détruire avant d'en arriver à la sagesse du phalanstère.

I. 3. 2 – *Le manifeste du progrès*

Et c'est ainsi que, le 12 juillet 1846, le premier numéro d'*O Progresso* paraît ; imprimée sur soixante pages à la typographie serrée, la revue a peu à voir avec les périodiques sur quatre ou huit pages circulant habituellement au Pernambouc ; son apparence est austère : pas d'illustration et pas davantage de titre accrocheur ; une série de textes sérieux, ornés d'épigraphes, le plus souvent tirées d'auteurs latins ou français.

Celle qui précède le premier éditorial est extraite de l'Évangile selon saint Mathieu :

« *A fructibus eorum cognoscetis eos* ».

Au lecteur de juger. Une *Exposição de princípios* – qui développe longuement le prospectus publié à diverses reprises par le *Diário do Pernambuco* – lui explique les objectifs de l'équipe éditoriale.

Car, d'emblée, la revue se présente comme une œuvre collective :

> "*Gozando do privilégio bem raro em nossa terra, para não dizermos desconhecido, de possuirmos uma redação perfeitamente una de intenções e desenhos, teremos assim a vantagem de apresentar constantemente, no desenvolvimento de nosso pensamento próprio ou na exposição das ideias de outrem, as mesmas doutrinas e o mesmos princípios gerais, aplicados aos frutos de diversos ordens*[55]". (p. 3)

Sans doute, chacun des rédacteurs apporte-t-il à l'œuvre commune ses connaissances ou compétences particulières mais tous se retrouvent dans les idées générales, les soubassements de leur pensée ; au demeurant, la signature la plus fréquente (trente des soixante-dix sept articles de la publication) est " R. R.", c'est-à-dire : "*Os Editores*" qui signent ainsi les *Revues politiques* mais aussi les éditoriaux et les réponses, souvent polémiques, aux critiques des "*chers confrères*", manifestant leur complète solidarité d'opinion : *O Progresso* est une revue à nom collectif.

Puis, pour chacune des rubriques prévues, le manifeste présente ces "*mêmes doctrines et mêmes principes généraux*" qui cimentent le groupe des rédacteurs.

En philosophie, la pensée libre ; *O Progresso* refuse les convictions a priori, ne veut pas se laisser guider par des dogmes sans que la raison les ait examinés et validés. Tenant pour acquise l'existence de lois morales, analogues aux lois physiques et comme elles non encore toutes découvertes, persuadé que la recherche en ce domaine est une "*tâche sublime*" à laquelle le génie de l'homme doit s'appliquer en utilisant les procédés de l'analyse logique, les méthodes de recherche et d'examen, théorisées par Bacon[56]. *O Progresso* assure ses lecteurs que :

---

55 *O Progresso*, n° 1, pp. 3-11. Sauf précision contraire, les citations de l'*Exposition de principes* sont extraites de cet éditorial ; la pagination, qui renvoie à l'édition Quintas, est donnée à la fin de chaque extrait.

56 Voguant et philosophant sur l'*Armorique,* Vauthier écrivait : "*Une science est constituée quand on a découvert la formule qui comprend et lie tous les faits qui la concernent et satisfait à tous à la fois ; et lorsque cette formule,*

"[…] *e sem que demos , em nossas paginas, mui amplo lugar as considerações metafisicas, contudo, iremos noticiando aos nossos leitores os mais importantes trabalhos que sobre tais matérias aparecem*". (p. 4)

Pour les sciences, *O Progresso* ne peut, évidemment, qu'admirer les progrès incessants qu'elles font et s'extasier, avec quelque lyrisme, sur les milliers de savants qui, dans les lieux les plus obscurs, participent inlassablement à la quête du savoir. Pourtant, il faut craindre que ces découvertes ne s'accumulent sans ordre ni lien, comme un amas de pierres : une science est un ensemble régulièrement agencé "*selon les règles de la géométrie divine, selon les plans de l'architecte sublime*". Or, constate la revue, si certaines sciences, les mathématiques ou la physique, sont assises sur des bases solides, trop d'autres comme la médecine ou l'économie sociale "*usurpent véritablement le nom de science*". Et, pire, les académies qui devraient organiser la recherche, en dessiner l'architecture, les lois, les proportions, restent en dehors du mouvement, quand elles ne le répriment pas. Aussi, *O Progresso* fera-t-il connaître tout ce qui liera "*à une loi d'ordre supérieur, les lois partielles que nous connaissons*" :

"*Assim, posto que a ciência, encarada sub um ponto de vista tão elevado, mui poucos adeptos conte ela neste canto do mundo em que vivemos, não nos forraremos por isso, quando se nos oferecer ocasião de exprimir nosso parecer sobre tais matérias* […]" (p. 5)

De ces règles générales appliquées à la politique, *O Progresso* en déduit être partisan de l'ordre et de la liberté qui ne sont en rien contradictoires mais bien plutôt mutuellement indispensables : une société ordonnée, c'est-à-dire organisée et harmonieuse, ne peut être oppressive et liberticide ; de même qu'une société de liberté ne peut se concevoir sans un ordre qui organise les passions et les intérêts ; le despotisme et l'anarchie résultent de l'absence soit de liberté soit d'ordre ; les deux systèmes sont également condamnables ; ordre et liberté sont corrélatifs mais, ajoute *O Progresso,* l'ordre est la condition *sine qua non* de l'existence des nations :

"[…] *em tese nos decidiremos em favor dela com prejuízo da liberdade e procuraremos, em todos os casos, a solução superior que ao mesmo tempo satisfaz as essas duas manifestações, legítimas no mesmo grau*"[57]. (p. 6)

---

complète, évidente, limpide, est de nature à conduire à des faits non encore connus ou à relier les faits nouveaux du même genre qui viendraient à être découverts […] *Échelle double de Bacon. Par la première, on remonte d'un fait aux faits de plus en plus généraux en classant les faits intermédiaires par ordre de généralisation. Par la seconde, on descend du fait le plus général aux faits de plus en plus particuliers, en classant les faits intermédiaires par ordre de particularisation*". (Journal, *op. cit.*, p. 56)

57 Rappelons que l'association de l'ordre et de la liberté est un des points essentiels de la pensée fouriériste ; ainsi, dans le premier numéro de *La Phalange* mensuelle, lit-on que : "*Telles sont les deux conditions capitales souveraines absolues du problème de l'Association humaine, les deux grandes énigmes que le génie de l'homme était appelé à résoudre pour atteindre enfin le but de tous les efforts instinctifs de l'humanité la coexistence de l'Ordre avec la Liberté dans la société , ou, plus explicitement,* le plein développement de toutes les Individualités spontanément et légitimement ordonnées dans l'Unité absolue de l'Espèce". Cette dernière formule, soulignée dans le texte original, sert, légèrement modifiée, d'exergue à l'article *Atividade humana*, signé « A. » d'*O Progresso*, n° 3,

Sur ces bases, la politique, “*en prenant ce terme dans son acception la plus élevée, est la recherche des conditions du bonheur des peuples*” (p. 7). *O Progresso* concède qu’une de ces conditions, voire la plus importante, puisse être la forme du gouvernement ; mais elle est loin d’être la seule : les formes de l’état social, la nature des relations entre les individus, l’acquisition plus ou moins facile du bien-être, le développement des sciences, des lettres, des arts, etc., sont “*aussi des faits politiques d’une haute importance*”. Dès lors, il est désolant de consacrer son temps à débattre de “*droits frivoles et de libertés vaines quand elles n’émanent pas de l’atmosphère métaphysique des constitutions et qu’elles ne s’appuient pas sur une organisation sociale qui leur permette de s’incarner dans les faits* […]”. Laissant aux ambitieux, qui se disputent les postes et les places, à leurs débats factices, *O Progresso* rappellera que :

> “[…] *a política não é só a arte de falar para nada dizer: que é uma ciência, a ciência mais interessante para os homens, pois que influem mais diretamente sobre a felicidade deles, e que a devem estudar aqueles que querem governar os povos*”.
> […] *a política é a ciência da organização social, com o único alvo de realizar a felicidade dos indivíduos* […]” (p. 7)

Pour y parvenir, *O Progresso* n’en doute pas : l’action politique doit être avant tout économique et industrielle car les progrès matériels sont la clef du bonheur de l’homme ; avec un optimisme militant, le manifeste montre la charrue remplaçant l’épée, la vapeur supplantant la poudre, les vieilles barrières nationales s’écroulant et le chemin de fer rapprochant les peuples. Un monde pacifique, un avenir radieux, c’est la devise du Progrès et d’*O Progresso* qui en fera connaître les lois et les conditions générales, les mesures à prendre pour en fixer la voie. Mais l’optimisme ne doit pas occulter la réalité : cette politique, bonne pour une nation prise comme un ensemble, est frappée d’un vice destructeur si :

> “[…] *ao mesmo tempo que se aumentasse a soma das riquezas, ela só tendesse, como na Europa, a aumentar indefinidamente a miséria das massas*.” (p. 8)

Cependant, si cette paupérisation est une conséquence de l’industrialisme moderne, elle n’est pas “*le résultat nécessaire des progrès matériels*” mais celui de la fausseté des relations entre producteurs et consommateurs : *O Progresso* se fait fort d’exposer la manière d’éviter un tel écueil.

Cette politique, fondée sur les aspirations légitimes à l’ordre et à la liberté et tendant à l’organisation pacifique du progrès social, la revue compte en exprimer les conséquences sur tous les sujets d’intérêt public, sans même esquiver les moins pertinents comme celui de savoir si la revue est républicaine ou impériale. Bien que répugnant à se placer à ce niveau du débat, *O Progresso* admet qu’un monarque, soucieux de la grandeur de son pays, vaut mieux qu’un régime partisan, soucieux de ses intérêts particuliers. Mais, quoi qu’il en soit, *O Progresso* veut garder ses distances :

---

octobre 1846, p. 175, analysé pages 39-42.

La Phalange, Introduction, 1ère série in-8, tome 1, 1er semestre 1845, p. III

“*O que primeiro e acima de tudo somos é amigos do povo, o que queremos é a felicidade da nação no seu tudo e nos elementos que a compõem; e como um governo é absolutamente necessário, somos subsidiariamente amigos do governo; mas isto não nos impõe evidentemente a obrigação nem de admirar nem de aprovar tudo quanto fizerem os governos, nem tão poco tudo quanto fizer o povo; afinal, a um e a outro, sempre que convier, dirigiremos nós as nossas censuras*”. (p. 9)

Quant aux lettres et aux arts, *O Progresso* entend bien leur consacrer l’attention qu’ils méritent car ils reflètent l’état de la société : le bien-être matériel est “*l’antécédent logique des progrès rationnels de toute sortes*” ; en somme, plus de bien-être : plus de poètes, plus de musiciens, plus de peintres. Car si l’homme est naturellement porté aux arts, encore faut-il qu’il puisse s’y consacrer et il le pourra d’autant mieux qu’il vit dans une société plus riche, plus puissante :

“*Tudo é pois, como já dissemos, ligado no domínio na natureza: os progressos num sentido implicam necessariamente os progressos em todos os outros; caminhemos pois! e abramos caminho ao progresso com todas nossas forças*”. (p. 11)

Dans ce domaine, aussi, le progrès est en marche, même si au Brésil “*les* conditions *d’existence sont encore très incertaines pour que nous puissions nous occuper d’autre chose que de vivre*”. Cependant, note *O Progresso*, les manifestations d’intérêt pour les arts et les lettres se multiplient : “*la musique est cultivée avec avidité et nombreux sont ceux qui prennent plaisir à la littérature européenne*”. Comme c’est un mouvement éminemment social, la revue s’efforcera de le favoriser, d’appuyer en particulier la littérature nationale :

“*Apelemos pois para a originalidade individual, e empenhemo-la a desenhar-se claramente, convidemos os espíritos à independência; e pela nossa parte, animaremos com nossa débil voz todas as tentativas que aparecem em neste sentido; e tal vez que possamos, ao divulgar sobre a matéria alguns princípios teóricos, arrancar as sarcas e os espinhos da estrada diante daqueles que por ela quiserem caminhar com ânimo e independência*”. (p. 11)

I. 3. 3 – *Figueiredo rédacteur-en-chef*

Principes théoriques, courage, indépendance : le dernier paragraphe de cette *Exposição* résume l’état d’esprit qui anime l’équipe de la revue, unie et revendiquant une parfaite communion de pensée ; comme l’usage en est courant dans la presse de l’époque, les articles ne sont signés que par des initiales, dont même les initiés n’ont pas percé tous les mystères[58].

58 Carvalho (*Anais…, op. cit.*, p. 201) cite, outre Figueiredo, Maciel Monteiro, Vauthier, Soares de Azevedo et “*outros*” ; Nascimento (*História…, op. cit.*, pp. 249-50) indique les correspondances entre les initiales et les auteurs : « D. L. » et « L. L. » = Vauthier ; « S. A. » = Soares de Azevedo ; « M. M. » Maciel Monteiro ; « H. » = Henrique Milet ; « R. R. » = les Éditeurs. On peut supposer, sans grand risque, que “A” désigne Antônio Pedro de Figueiredo. Tiago Adão Lara (*As Raízes cristãs do pensamento de Antônio Pedro de Figueiredo*, Editora da Universidade Estadual de Londrina, Londrina, 2001) affecte aussi à Figueiredo la signature : “O”, lettre qui termine les trois noms du rédacteur en chef (*op. cit.*, pp. 40-44). Les initiales non attribuées sont “D”, “M” et “X Y” (encore que Vauthier a utilisé et utilisera cette signature, par exemple, une fois rentré en France,

Des quatre amis qui, déambulant dans les rues nouvelles de Recife, les trois fouriéristes sont sans aucun doute Figueiredo et Vauthier (qui est, alors, le seul à pouvoir financer l'entreprise) et vraisemblablement, Milet qu'a converti, depuis leur traversée commune, Vauthier ; quant au *civilisé*, ce pourrait être Maciel Monteiro, sceptique, brillant, romantique, habitué des salons[59].

Faute d'archives disponibles, il n'est pas possible de préciser le fonctionnement de la revue ; de même, si le récit de la conception d'*O Progresso* résume vraisemblablement les discussions préparatoires sur les objectifs, la forme et le financement de l'entreprise, nous ne connaissons pas quel fut le rôle de chacun des "associés" dans la mise en place de la revue ; il est vraisemblable, nous l'avons dit, que Vauthier en fut l'un des moteurs : propagandiste du fouriérisme, toujours disposé à faire paraître, dans *quelques articles ou brochures*[60], ses ponts de vue et ses répliques qui sont autant d'attaques ; stimulé par l'exemple d'*O Socialista da Província do Rio de Janeiro* (1845) de Benoît Mure[61], il a assouvi son envie de faire paraître au Pernambouc un organe de presse réellement "sociétaire"[62]. Nous savons, par son *Journal*, qu'il était en relations avec les responsables fouriéristes de Paris et, en particulier, avec Cantagrel qui lui fournissait livres et journaux et recevait les abonnements ou les souscriptions au capital de la société éditrice de *Démocratie pacifique*[63] ; de

dans la présentation de numéros de *Progresso* de 1847 qu'il donne à *Démocratie Pacifique* du 6 novembre 1847).

Souvent cité comme l'un des critiques littéraires de la revue, Antônio Rangel Torres Bandeira (1826-1872) manifesta dans sa prime jeunesse des aptitudes et un goût pour l'étude qui ne se démentirent jamais. Juriste formé à Olinda, il devient avocat tout en enseignant la Géographie et la Rhétorique au Lycée Pernamboucain, alors dirigé par Soares de Azevedo. Il fut plus tard professeur de français au Gymnase Provincial, puis de géographie et d'histoire ancienne en 1859. Dans le même temps, il assuma diverses charges administratives locales, est membre du conseil d'instruction publique et député provincial à diverses reprises ; sociétaire de nombreux cercles littéraires et scientifiques, membre fondateur de l'Institut archéologique, historique et géographique pernamboucain.
Enfin et peut-être surtout, Torres Bandeira écrivit : essayiste, romancier, auteur de théâtre, poète, critique littéraire, chroniqueur et journaliste, marqué à la fois par le romantisme, le christianisme et l'amour de la liberté ; son abondante production touche à toutes les formes et à tous les sujets de sorte qu'il fut qualifié "*d'académie en miniature*". Journaliste politique, il fut l'un des principaux rédacteurs d'*A União*, périodique conservateur de combat, où écrivait aussi Maciel Monteiro. C'était un proche ami de Soares Azevedo et un intime de Figueiredo qu'il suppléa, pendant la maladie de son aîné, en utilisant son pseudonyme, Abdalah-el-Kratif, dans ses chroniques de la *Carteira* au *Diário de Pernambuco* ; ce n'est qu'après la mort de son ami qu'il les signa de son nom jusqu'en 1860.

59 Voir page 48 – 50

60 Outre de nombreuses notices écrites pour divers dictionnaires lors de ses études à Paris, Vauthier a écrit dans une gazette de Vannes où il avait été affecté à la sortie de l'école des Ponts et Chaussées (il signe "X Y Z") ; grand dévoreur de journaux, de revues et de livres, il est toujours disposé à écrire pour convaincre les lecteurs ; ainsi, au sortir d'une réunion avec le président Rego Barros, note-t-il dans son *Journal* (in Poncioni, *op. cit.*, p. 131-132) : "*Avec le Président, ce matin, longue conversation sur l'état général du Brésil. Question pivotale maintenant. Liaison des provinces au centre. Le système actuel est abominablement faux. Rien ne se fera si l'état de choses subsiste. À développer cette idée dans une brochure ou dans quelques articles de journaux*".

61 Benoît Mure (1809-1858), homéopathe et fouriériste, mena au Brésil une double action ; il s'efforça de créer une colonie phalanstérienne sur la presque île de Sahy (Saí) dans la province de Santa Catarina, implantation qui ne prospéra pas ; il se fit ensuite le propagateur de l'homéopathie au Brésil, finançant une école à Rio qui, malgré les préventions des autorités, forma de nombreux médecins à cette technique de soins.

62 Dans le vocabulaire des fouriéristes, ce terme, équivalent de phalanstérien, qualifie un organisme appliquant les règles de la société solidaire.

63 Vauthier, « Journal », in Poncioni, *op. cit.,* p. 185 et *passim*.

plus, il avait les moyens de participer au financement de la revue. Ce n'était certes pas le cas de Figueiredo, démis de ses fonctions de professeur adjoint et déjà redevable à l'imprimerie M. F. de Faria des frais d'édition de sa traduction de Cousin. En revanche, Figueiredo, démissionné, avait tout le temps de s'occuper de la revue et d'en assurer la gérance. C'est à ce titre que son nom apparaît à la fin de chaque numéro d'*O Progresso*. Il est plus que probable qu'après le retour en France de Vauthier, Figueiredo ait continué à animer la revue et à en être le principal rédacteur ; mais, quoi qu'il en soit, force est de constater que, même sur un épisode aussi important, la vie d'Antônio Pedro de Figueiredo nous est mal connue.

En fait, plus s'approche de son terme la courte existence d'Antônio Pedro de Figueiredo, mieux nous la connaissons ; nous savons, par la liste officielles des décès[64], qu'il est mort, célibataire, d'une congestion cérébrale, à Recife, le 22 août 1859, à l'âge de 45 ans. Précision qui permet de fixer sa date de naissance : 1814 (et non 1822, le 22 mai, comme l'écrivent, sans autre autorité que leur réputation, et Pereira da Costa et Sacramento Blake, suivis par une cohorte de copistes)[65].

Autre certitude, il est né à Igarassu : Figueiredo, lui-même, dans un de ses billets de la *Carteira*[66] nous l'assure. De son honnête famille métissée, sans doute humble, nous ne savons rien ; mais on peut conjecturer qu'elle ne fut pas misérable : elle lui permit d'apprendre à lire et l'incita à vouloir étudier ; en tous les cas, elle n'y fit pas obstacle. Que son père se soit appelé Bazilio et qu'il fût aussi métis sont des affirmations du polémique *O Vulcão*[67] ; ce même épisodique périodique affirme aussi qu'Antônio passa son enfance à nettoyer l'écurie de son père (il avait donc au moins un cheval !) et à pêcher le poisson du jour. Parmi ses frères et sœurs, au moins un qui ne soit pas hypothétique et qu'il nomme : Genuíno Gomes Pereira, vicaire de l'église de Sirinhaém, par ailleurs membre de l'Institut Archéologique Pernamboucain[68].

Quand fit-il les quelque trente kilomètres séparant Igarassu de Recife ? Qui était cet ami, ce João Sinhô (ou Joãozinho ?), qui devait l'héberger ? Et pourquoi y renonça-t-il ? Comment devint-il l'hôte studieux des Carmes, dont une partie du monastère abritait, depuis 1826, le jeune Lycée provincial ? Et combien de temps passa-t-il dans cette obligeante cellule, apprenant le français, la géométrie, les subtili-

64 *Diário de Pernambuco*, 23 août 1859, p. 1, "*Mortalidade do dia 22*"

65 Sur la biographie de Figueiredo, voir notamment : Amaro Quintas, "Prefácio", in *O Progresso*, *op. cit. ; Antônio Pedro de Figueiredo, dados biográficos* sur le site Literafro : www.letras.ufmg.br/literafro ; Tiago Adão Lara, *As Raízes…*, *op. cit.*, pp. 27-37

66 Chronique hebdomadaire du *Diário de Pernambuco* créée par A. P. de Figueiredo et qu'il tiendra sous le pseudonyme d'Abdalah-el-Kratif. Voir Luís do Nascimento, *História…*, *op. cit.*, vol. I, pp. 60-61

67 Dans son numéro du 30 août 1847, cité par Quintas, *op. cit.*, p. IV.

68 Dans une chronique de la *Carteira*, citée par José Antonio Gonsalves de Mello « Epigrafia pernambucana » in *Diário de Pernambuco*, Recife, 24 juin 1950, http://bvjagm.fgf.org.br/obra/Imprensa/030404-00012.pdf

tés du portugais, la philosophie, au travers de livres français ? Fut-il lycéen ? Tiago Adão Lara[69] remarque justement qu'aucun établissement ne l'a revendiqué comme ancien ? On ne sait quels diplômes il obtint ; on ne sait pas davantage quels furent ses professeurs ; et si, comme Lara le suggère, il suivit les cours privés de tel ou tel enseignant, comment put-il payer l'écolage ? D'ailleurs, aucun des maîtres connus de l'époque ne l'a revendiqué comme élève ; pas davantage on ne sait quand et pourquoi le baron de Boa Vista s'intéressa-t-il à cet autodidacte, au point de le nommer, usant de ses prérogatives, professeur adjoint de géométrie au Lycée[70].

Autant de questions sans réponse ; il faut nous y résoudre : Antônio Pedro de Figueiredo est l'homme de ses œuvres ; elles lui tiennent lieu de biographie.

Coup d'essai salué par la critique comme un coup d'apprenti-maître, le premier volume de sa traduction de Victor Cousin parut en 1843, imprimé par M. F. de Faria, éditeur du *Diário de Pernambuco* où Figueiredo annonce, dans un communiqué, daté du 27 avril 1843, la publication, à compte d'auteur, du *Curso de história da filosofia por Victor Cousin, vertido em português por Antônio Pedro de Figueiredo*[71].

Le premier volume sortit en novembre 1843 et les deux autres en 1844 et 1845[72].

On peut comprendre que leur ne fut pas suffisante pour qu'il puisse couvrir ses frais d'édition ; c'est ce que mentionne *O Progresso*[73] : le gouvernement en révoquant Figueiredo s'est attaqué à "*un homme qui, depuis plus de deux ans, consacrait tous ses émoluments de professeur à payer les dépenses d'impression d'une importante œuvre philosophique*". Pas davantage, il ne put se rendre en Europe comme il le souhaitait, aux dires du rédacteur d'*A Estrella*, le baroniste Francisco de Paula Batista, pour y rencontrer ses maîtres et y enrichir ses connaissances.

Il dut, pour l'heure, se contenter de les parfaire sur place ; sans doute est-ce dans ces circonstances qu'il rencontra Vauthier, alors ingénieur-en-chef de la direction des Travaux publics du Pernambouc. On ignore quand et dans quelles circonstances les deux jeunes hommes se sont connus ; comme on le sait, Vauthier a tracé le portrait de ses amis brésiliens au fur et à mesure qu'il les rencontrait ; ainsi a-t-il fait pour Maciel Monteiro en octobre 1840 ; il est très vraisemblable que ce soit donc après 1842, quand Vauthier cesse de consigner dans son *Journal* le détail de ses activités pour

69 Tiago Adão Lara, *As raízes…* op. cit., p. 30

70 Cette nomination est généralement datée de 1844 ; ce qui est difficile à croire du fait que Rego Barros quitte le pouvoir en avril 1844 et semble être contredit à la fois par l'auteur de la recension parue dans *A Estrela* du 4 novembre 1843, cité par Adão Lara ("*O jovem professor de Pernambuco é uma das mais viçosas esperanças do país*") et par l'article paru dans la rubrique Variedades d'*O Progresso* à l'occasion de la révocation de Figueiredo : "*um homem que por mais de dois anos consagrara todos os seus ordenados de professor* […]"

71 *Diário de Pernambuco*, 27 avril 1843. Cette longue présentation (quasiment une colonne) met en valeur "*l'immense utilité et l'importance du Cours de philosophie de M. V. Cousin, le Platon de notre époque*".

72 L'annonce précise que le livre de Figueiredo est en souscription à dix mille reis le volume.

73 *O Progresso,* 1846, n° 2, édition d'Amaro Quintas, 1950, p. 165-166.

ne plus y noter que les lettres envoyées ou reçues, les abonnements à la presse fouriériste et la distribution d'ouvrages sociétaires ; c'est à ce titre que Figueiredo y figure, cité pour la première fois en avril 1845.

Sans doute, la traduction de l'œuvre de Victor Cousin par un jeune Pernamboucain autodidacte a-t-elle suscité l'intérêt de Vauthier qui pouvait s'étonner que la gloire du philosophe français eût si vite traversé les océans : il est vrai que la méthode éclectique, fondée sur l'analyse critique des systèmes philosophiques existants, débouchant sur une pensée spiritualiste, fondée sur la raison, avait de quoi satisfaire l'esprit scientifique de l'ingénieur, tourmenté par les fins de l'homme, adepte du fouriérisme, méthode censée mener au bonheur de tous. Nous savons qu'il y a en Vauthier "*un puissant désir, un vif besoin de parler quelques fois de ces choses élevées que même aujourd'hui notre science pressent plutôt qu'elle ne les explique – mais bien rares sont les âmes ayant mêmes souhaits et mêmes besoins. Il faut alors y songer seul ; mais les actes solitaires de la pensée* [lui] *sont extrêmement pénibles*"[74]. Gageons qu'il ait trouvé en Figueiredo un interlocuteur à qui se confier, avec qui débattre, partager, agir.

Ainsi naît *O Progresso* dont Figueiredo assure la direction ; une publication nouvelle qui veut, à la diatribe, privilégier la réflexion ; à la polémique, la critique constructive ; ce n'est manifestement pas ainsi que le gouvernement de la Province, passé depuis 1844 aux mains des Praieiros l'entend ; le premier numéro paraît en juillet 1846 ; en septembre, Figueiredo est démis de ses fonctions d'enseignant, une révocation qui touche d'ailleurs de nombreux baronistes et dont la presse *praieira* se félicite[75]. Cependant, dans ces conditions difficiles, *O Progresso* continue de paraître.

N'enseignant plus, Figueiredo, outre les articles dans sa revue, travaille aussi à des traductions ; ainsi entreprend-il de publier en feuilleton dans *O Progresso* un roman dialogué de George Sand, *Les Sept cordes de la lyre*, paru en 1839[76] et qui met en scène un professeur ayant tout sacrifié à la philosophie, une jeune fille folle d'avoir touché à la lyre magique où est emprisonné l'esprit, et Méphistophélès qui en veut aux âmes vives. Roman où les idées sociales de progrès, de fraternité, de solidarité sont exaltées : Figueiredo publiera en 1847 sa traduction. En 1848, c'est à un autre genre de travail qu'il s'adonne : la traduction des leçons professées, à partir de février 1848, au lendemain de la Révolution, à la Faculté de Droit de Paris par le toulonnais Joseph Ortolan et publiées sous le titre *De la souveraineté du peuple et des principes du gouvernement républicain moderne*.

74 Louis-Léger Vauthier « Journal », p. 51, in Poncioni, Claudia et alia, *op.cit.*

75 Une note parue dans les *Variedades* du deuxième numéro de la revue impute formellement au président du Pernambouc la décision de révoquer Figueiredo ; c'est, dit *O Progresso*, "*certamente para fazer desanimar a todos que aqueles que quisessem arrojar-se conosco á estrada que lhes abrimos*".
"R.R." « Variedades », *op. cit.*, p. 166.

76 George Sand, *Les Sept cordes de la lyre*, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1839

Imprimé par la typographie *Imparcial*[77], l'ouvrage est précédé d'une introduction qui est, pour Figueiredo, l'occasion d'un appel à la jeunesse :

> "*Possa a leitura destas lições contribuir a dirigirem o espírito da nossa brilhante juventude para as Importantes questões da organização social dos povos, e de este arte concorrerem para a felicidade da nossa querida pátria*".

Travaux de plume satisfaisants pour l'esprit mais guère pour les finances de Figueiredo.

Seule issue, le journalisme, encore que la situation de la presse ne soit guère florissante et que même le *Diário de Pernambuco* soit obligé de réclamer à ses abonnés le montant de leurs contributions. C'est dans ce quotidien cependant que Figueiredo trouve un emploi fixe : en 1847, il y est chargé, à côté de Floriano Correia de Brito et de Filipe Néri Colaço, de suivre les travaux de l'Assemblée provinciale.

À la même époque, il participe à différentes publications, toutes hostiles au parti *Praieiro*. Il est ainsi le rédacteur du *Parlamentar*, hebdomadaire violemment opposé à l'assemblée et au gouvernement provinciaux, dont le premier numéro parut le 1er juin 1848 et ne vécut qu'un mois ; il est amusant de noter que le *Diário Novo* indiqua à ses lecteurs que, pour se procurer la publication, ils devaient s'adresser, rue Rosário Estreita, au "*domicile du Cousin Fusco*"[78] : preuve, s'il en était besoin, de la notoriété de Figueiredo dont le sobriquet, pour le moins moqueur, est devenu comme une sorte d'appellation officielle. Le *Parlamentar* disparu, Figueiredo ne retrouva d'autre collaboration qu'en 1850 à *O Eco Pernambucano* qui publia en feuilleton sa traduction d'Ortolan[79].

Mais il est vrai qu'entre-temps, la rébellion *praieira* a échoué et que Figueiredo a été nommé, au début de 1849, professeur, cette fois titulaire, de langue portugaise au Ginásio où, à partir de 1855, il enseignera aussi l'histoire et la géographie. Il est vrai enfin que sa collaboration au *Diário de Pernambuco* se poursuit ; encore que, redevenu journal officieux, le *Diário* n'apprécie que modérément la réplique, vigoureuse, de Figueiredo à la diatribe publiée dans le conservateur *A União* par le professeur et juriste Pedro Autran da Mota e Albuquerque contre le socialisme, notamment fouriériste, qu'il résumait à "*la mise en commun des biens et des femmes*[80]". Autran revenant à la charge, Figueiredo ne put obtenir de son journal qu'il publiât sa réponse, hébergée par *A Imprensa*,

---

77 Rappelons que cette imprimerie appartient aux Abreu e Lima et qu'elle est l'éditrice du *Diário Novo*. *Da Soberania do povo e dos princípios do governo republicano*, Pernambuco, Livraria do Bacharel B. Coutinho, Esquina do Colégio, 1848.

78 Cité par Luiz do Nascimento, *História…*, *op. cit.*, vol. IV, p. 289, note 1. Cette dénomination de *Cousin Fusco*, le Cousin Cuivré, fut d'abord dépréciative et moquait les prétentions d'un *métis* à se vouloir philosophe ; elle devint, au fil du temps, un surnom employé aussi bien par les adversaires que par les amis de Figueiredo.

79 *O Eco Pernambucano*, journal d'inspiration libérale paraît de septembre à 1850 à juin 1856. Luiz do Nascimento, *História…*, *op. cit.*, vol. IV, p. 341.

80 C'est déjà ce que le député Peixotto exprimait, le 30 mars 1844, à propos du système de Fourier et à quoi Nabuco de Araújo répliquait que ce n'étaient pas là les idées de Fourier mais les idées que s'en faisait Peixotto.

quotidien apparu en 1850, de tendance "royaliste décentralisée". Gilberto Freyre, analysant cette polémique (à laquelle prirent part d'ailleurs d'autres intellectuels pernamboucains), montre bien qu'elle révèle une connaissance du "*socialisme*", sous ses formes les plus diverses, dans les milieux intellectuels de Recife où, décidément, Figueiredo tient une place éminente[81].

Sa position au *Diário*, dont il sera le chef de rédaction, contribue largement à son influence ; en 1852, il y lance la revue hebdomadaire de l'actualité, *O Retrospecto semanal* ; puis en 1855, le 24 septembre, sous le pseudonyme d'Abdalah-el-Kratif, paraît la première de ses chroniques hebdomadaires, sous le titre d'*A Carteira* où son érudition et sa verve font merveille : critique littéraire, critique théâtrale, courtes biographies, contes, faits divers mais aussi traductions de la *Revue des deux Mondes*, de la *Revue de Paris*.[82]

Cependant, Figueiredo, toujours désireux de voyager et toujours trop démuni pour y parvenir, obtient, non sans difficultés, un congé de dix-huit mois qu'après trois séances, la Chambre provinciale lui accorde, en mai 1858, afin de se rendre en Europe y étudier les divers systèmes d'enseignement. Fallacieux prétexte à ce qui aurait été un voyage non de découverte mais d'appréhension, physique pourrait-on dire, d'une culture, d'un art de vivre, de penser et d'agir.

Trop tard. Figueiredo est malade ; à partir de la mi-mai 1859, c'est Antônio Rangel de Torres Bandeira qui tient *A Carteira*, toujours signée cependant Abdalah-el-Kratif. Le 15 août, Figueiredo confie au public ses souffrances, sa difficulté à écrire, l'aide de son ami Torres Bandeira et sa joie de recommencer à publier. La semaine suivante, victime d'une congestion cérébrale, il mourait, "*o mais notável publicista da época*", comme en 1948 le qualifia Barbosa Lima Sobrinho[83]. Et le *Diário* écrivait de son défunt collaborateur, le 23 août 1859 :

> "[…] *Sua vida foi um constante lidar, um contínuo e acerbo sofrimento, no meio dos quais conservou sempre toda a calma e serenidade de espírito. Sob o manto de aparente contentamento, ocultava cuidadosamente profundas magoas e vives pesares aos quais nunca lhe arrancou o desespero ou o enfado, um queixume ou gemido. A sua posição na sociedade, ele a conquistou pela aplicação e pelo estudo*".

81 Gilberto Freyre, *Um engenheiro francês no Brasil*, Rio de Janeiro, José Olympio ed., 1960, 2 vol., t. 1 ., p. 139 et *sq.* Notons aussi que Figueiredo avait déjà critiqué le libéral Autran dans sa recension des *Elementos de economia política*, in *O Progresso*, 1847, n° 7, p. 499, *op. cit.* de l'édition Quintas.

82 Luiz do Nascimento, *História…*, *op. cit.*, vol. I, pp. 60-61.

83 Cité par Nascimento, *História…*, *op. cit.*, vol. I, pp. 61. Le récifêen José Barbosa Lima Sobrinho (1897-2000), juriste, journaliste, notamment au *Jornal do Brasil*, écrivain à qui l'on doit de nombreux essais historiques, joua également un rôle politique national de premier plan.

Dans cette trajectoire étonnante, de garçon d'écurie à *Cousin Fusco*, la courte période d'*O Progresso* est essentielle : le jeune enseignant, le philosophe traducteur dispose de sa propre tribune ; de cette chaire publique, il peut enseigner :

"[…] *ensinaremos ao povo os seus direitos e deveres*"[84].

Ce faisant, il s'acquiert la stature de l'essayiste, du penseur ; le "*journalisme de doctrine*, nous dit Nelson Werneck Sodré[85], *a* [en lui] *son représentant le plus remarquable de l'époque*". Sauf, nous le verrons, qu'à l'époque, cette suprématie n'est guère reconnue, ces leçons portent peu : le temps n'est pas au débat serein, Figueiredo et ses amis le savent et le disent mais l'essentiel, pour eux, est de préparer l'avenir en établissant le catalogue ordonné des conditions du progrès[86].

84 *O Progresso*, 1847, n° 1, p. 398 de l'édition Quintas.

85 Nelson Werneck Sodré, *História da imprensa no Brasil*, Rio de Janeiro, 1998, Mauad Editora Ltda ; 501 p.

86 Marcilia Rosa Periotto, *Antônio Pedro de Figueiredo, a revista O Progresso e a educação*, article PDF téléchargeable sur le site de l'Université de Campinas, http://www.histedbr.fae.unicamp.br (consulté le 10/2/2013) Dans cet article résumant sa thèse (également téléchargeable : http://www.bibliotecadigital.unicamp.br), M. R. Periotto met en valeur le rôle éducatif de la revue : "*Não descartamos o caráter objetivamente político inserto na revista, no entanto não fechamos os olhos para a realidade de ter sido ela um dos empreendimentos intelectuais do século XIX da mais alta significância não apenas para o entendimento da sociedade brasileira e seu atraso diante das nações mais avançadas do capitalismo, mas principalmente nos interessou os caminhos e ações tomadas quando a tarefa da época exigia educar para uma nova realidade social*".

I. 4 – Le progrès dans tous ses états

Car, en ce milieu du dix-neuvième siècle, le progrès, à n'en pas douter, est à portée d'espoir ; la cité parfaite, prédite par Bacon[87], dessinée par Fourier, n'est pas, pour les esprits éclairés par les philosophes, une chimère mais un objectif auquel la science, la technique mènent ; l'homme, dé(sen)chaîné, est capable de connaître le secret des choses, partant de les dominer, de les modifier, de transformer son environnement, de le perfectionner : le progrès est la voie d'un avenir heureux, radieux ; c'est toute l'humanité qui avance et qui s'améliore ; double certitude que les découvertes, alors s'accélérant, renforcent ; à l'homme sage comme à l'ingénieur, à Figueiredo comme à Vauthier, plus rien ne semble impossible et surtout pas l'évolution de la société vers plus de justice, de liberté, d'ordre et de progrès. Il n'est que de le démontrer et de l'enseigner. C'est tout l'objet d'*O Progresso*.

I. 4. 1 – *Une base philosophique*

Il s'agit d'abord de convaincre le lecteur : l'homme est capable de savoir et d'augmenter son savoir, donc de progresser ; la revue, après l'exposé de ses raisons d'être, s'ouvre donc tout naturellement sur la démonstration de cet indispensable "droit" : C*erteza humana*, telle est la question :

> "*Poderá o homem chegar à verdade ? Terá ele o direito de acreditar em alguma coisa ?*"[88]

87 Bacon assigne à l'esprit humain ce programme : "*La fin qu'on s'est proposée dans notre fondation est de connaître les causes, les mouvements et les vertus secrètes que la nature renferme en elle-même ; et de donner à l'empire de l'esprit humain toute l'étendue qu'il peut avoir.*" François Bacon, *La Nouvelle Atlantide,* traduction de Gilles Bernard. Raguet, Paris, 1702, Jean Musier libraire., 256 p. ; téléchargeable sur books.google.fr/books?id=KXj1sgcEsw4C (consulté le 28/5/2013)

88 "O…" *Certeza humana*, *O Progresso*, *op. cit.* pp. 13-24

L'auteur – selon toute vraisemblance Figueiredo[89] – constate que, malgré l'apparente simplicité de la question, après quatre mille ans de débats et d'interprétations, ni les premières tentatives, "*timides*", de la haute antiquité ni celles, "*orgueilleuses*", de l'époque contemporaine n'ont pu y apporter une réponse décisive, positive ou négative, qui puisse satisfaire les attentes de l'humanité. D'accord avec Locke, l'auteur estime que cette impuissance est à mettre au compte de notre incapacité à nous accorder sur le sens des mots. Il estime même que tous les maux de la philosophie viennent d'un mésusage du vocabulaire : "*ce sont de simples disputes sur les mots – des logomachies*"[90]. Il suffirait pour que les philosophes reconnaissent partager, dans le fond, les mêmes idées, qu'ils :

> " […] *à maneira dos matemáticos, se pudessem servir de uma língua cujos termos tivessem todos uma significação precisa e não pudessem ser empregados ou recebidos em duas ou três accepções diferentes*".

Pour appuyer sa thèse, le traducteur de Cousin[91] donne à ses lecteurs une sorte de cours, un abrégé d'histoire de la philosophie, brossant à grands traits les positions des diverses écoles ; il se fait fort de réfuter les raisonnements des sceptiques, conduits par Jouffroy, comme ceux des dogmatiques où sont rangés matérialistes, sensualistes, idéalistes et spinozistes, dont les systèmes ont en commun de partir de l'unité ou de la multiplicité pour aboutir à la négation de la multiplicité ou de l'unité. Défilent, devant le lecteur quelque peu débordé, Locke, Condillac, Spinoza, Berkeley, Hume et Kant et Fichte et Cousin… : Cousin lui-même, "*qui ne semble plus croire, aux dires de ses anciens disciples, à sa propre théorie*" et dont les "*aperceptions pures*" sont :

> "[…] *um jogo de palavras – uma verdadeira pelotica filosófica*[92]".

Dans la troisième partie de son article, ayant fait le tour des réponses et les ayant trouvées erronées, Figueiredo, se plaçant sous la bannière de Pythagore, cité en latin, *Numeri regunt mundum*,

---

89 Tiago Adão Lara (*As Raízes…*, *op. cit.*, pp. 46-47) montre que cet article est fondé sur une connaissance approfondie de Cousin et de Jouffroy, raisons complémentaires à celles déjà signalées pour attribuer à Figueiredo les textes "philosophiques" (et les répliques aux critiques qu'ils suscitèrent). Lara consacre une large partie de son chapitre 3 (pp. 46-56) à l'étude critique de ces textes, observant pour ce qui est de *Certeza humana* qu'il "*não foi mui claro ao expor suas ideias*".

90 Confucius avait donné sa solution : "*Tzeu Lou dit : "Si le prince de Weï vous attendait pour régler avec vous les affaires publiques, à quoi donneriez-vous votre premier soin ? — À rendre à chaque chose son vrai nom*". In *Entretiens du maître avec ses disciples*, Paris, 2001, Mille et une nuits, 200 p.

91 Il ne craint d'ailleurs pas de marquer ses distances d'avec l'éclectisme et Cousin : "*Apresentou-se Cousin e declarou que as duas grandes escolas dogmáticas partiam de pontos de vista incontestavelmente verdadeiros e que a sua união constituiria a verdadeira filosofia. Tudo ia bem até ali. Desgraçadamente o ecletismo que tinha declarado que todos os erros de seus predecessores provinham do dogmatismo exclusivo, se deixara também assaltar pela febra do dogmatismo. Quis concluir imediatamente ; e em vez da síntese luminosa que anunciara, síntese que devia encerrar todas as consequências legitimas do sensualismo e do idealismo, dividiu entre ambos arbitrariamente o domino do pensamento, dando ao espírito humano certas ideias que chamou* necessárias e absolutas*, e atribuindo as outras ao mundo exterior, sob o nome de ideias* contingentes e relativas. […] *Eis aqui em poucas palavras, esta teoria em que el próprio Cousin já não tem confiança* […] *e que em resultado não passa de um jogo de palavras – uma verdadeira pelotica filosófica*". "O…" «Certeza humana», *O Progresso*, *op. cit.*, p. 20

92 Pelotica : tour de passe-passe.

entreprend de présenter sa solution dont l'évidence est martelée du fait que le problème est posé en termes logiques, car :

> "*Todos os raciocínios carecem de uma base, e seja qual for esta base não pode ser provada, ao menos na questão que nos ocupa, sem um paralogismo evidente; e é também evidente que a aplicação do raciocínio a esta base, nada dele tirará que ela não contenha implicitamente. Todos os raciocínios possíveis se resumem à uma serie de silogismos, e é mister que los três termos de cada um sejam sempre sujeitos a esta regra eterna da logica :* Prima promissarum conclusionem continent, et altera contentam demonstrat"[93].

Posant que, pour l'homme, toute connaissance vient de la perception d'une relation et qu'elle est en conséquence forcément subjective, il en découle, comme l'écrit Lara, que "*A verdade para o homem será sempre uma verdade humana, portanto, relativa ao homem, e é um contrassenso falar em verdade absoluta para o homem*"[94]. Que la vérité absolue soit donc, à vue humaine, un non-sens n'exclut pas pour autant qu'elle soit :

> " [...] *revestida de toda a certeza possível, pois que o sujeito (homem) é o elemento indispensável da criação da ideia mesma de uma certeza qualquer, e a ideia de verdade é alguma coisa puramente humana*"[95].

Cet article, dans l'espace réduit de la revue, trop sommaire pour les spécialistes, trop elliptique pour les profanes, ne pouvait que susciter des critiques ; celles d'abord des habituels adversaires du *Cousin Fusco*, de ce vaniteux autodidacte qui, tel un docteur, se mêle de glose ; qui, sans-diplôme, prétend résoudre un problème quadrimillénaire. ; celles des philosophes patentés – ou de leurs *discípulos*[96] – qui notent ses imprécisions, contestent ses analyses ou le décrètent impie, ignorant et ingrat.

Figueiredo saura répondre aux uns et aux autres ; cependant, après avoir démontré que l'homme peut accéder à la connaissance, au savoir, il va, dans le second article – toujours signé "O." et paru dans le second numéro de la revue[97] –, montrer quels moyens utiliser.

Bien plus didactique que le précédent, s'appliquant à définir les notions et leurs relations, distinguant et classifiant, l'article sur les *Processos lógicos do espírito humano* est une leçon administrée au lecteur ; n'y manquent ni les références ni les exemples ; l'introduction pose le problème : comment l'esprit humain parvient-il au savoir ? Par l'intelligence, bien sûr. Mais les expériences l'ont montré au long

---

93 "O…" « Certeza humana », *O Progresso*, *op. cit.,* p. 22
94 Tiago Adão Lara, *As Raízes…*, *op. cit.*, p. 52
95 "O…" « Certeza humana », *O Progresso*, *op. cit.* p. 22
96 Dans son édition du 22 juillet 1846, le *Diário Novo* héberge, sous le titre *O Progresso*, un communiqué signé *Discípulo da Filosofia*, qui, après s'être félicité de la parution d'un "*tão útil trabalho*", se livre à des observations "*à respeito de uma artigo filosófico, que nos parece não só conter ideias falsas, mas até certo ponto perigosas; é este artigo o que se intitula —certeza humana—.*" Voir pp. 126-128 et annexe n° III – 2.
97 "O…" « Processos lógicos do espírito humano », *O Progresso*, *op. cit.*, pp. 83-92

des siècles, l'intelligence de l'homme, si elle lui donne la vérité, le mène aussi à d'innombrables erreurs. Comment les éviter ? Quels procédés particuliers doit-il employer pour atteindre la vérité ? C'est tout le but de la logique, science

"*que é o antecedente necessário a todas outras*"[98].

Vient ensuite le développement sur la formation du jugement ; la forme qu'il prend : soit immédiate, spontanée ; soit médiate, réfléchie[99]; sur le risque d'erreur dû à une possible inexactitude de transmission par l'organe au *moi* ; sur la nécessaire « traduction » du jugement dans un des systèmes de signes qui forment les langues – mais comme il n'existe pas, pas encore, de langue philosophique scientifique, c'est-à-dire où toute expression a un sens et un seul, quatre mille ans ont passé en discussions stériles – et, pour les jugements médiats, sur les erreurs de raisonnement et sur celles de transmission. Comment donc bien conduire ce raisonnement déductif ? Par le syllogisme :

> *O raciocínio, como já vimos precedentemente, é o processo que se emprega para extrair um juízo de outro juízo, em que se ele acha implicitamente contido; ora, com que condições poderemos nós efetuar semelhante extração? Para isto é preciso, primeiro que tudo, que o juízo mãe seja expresso; isto é, que ele esteja sob a forma de uma proposição; e de mais é preciso recorrer a uma proposição intermediária, para extrair da proposição mãe, a nova proposição, – o juízo que nela se acha contido.*

L'auteur tient le syllogisme pour le procédé logique le plus fécond ; il y consacre quatre pages, énumérant ses formes, ses combinaisons et ses déviations, les sophismes, dont il rappelle les huit causes définies par Aristote. Quant au raisonnement inductif, il ne peut mener à la certitude mais à une probabilité plus ou moins grande, n'étant qu'une généralisation de faits particuliers, une hypothèse vérifiable au cas par cas, sauf à se fonder sur une énumération complète ; mais alors, l'induction n'est qu'un :

> "*silogismo disfarçado, não pode dar certeza alguma, mas sim uma hipótese mais ou menos provável, e tanto mais provável quanto a enumeração que lhe serve de base se acha mais perto de ser completa*"[100].

Vient la conclusion : la "*certeza humana*" est légitime ; elle se traduit par des idées, jugements que peut ordonner, malgré les risques d'erreur, le raisonnement ; donc, connaissant le but et les moyens, nous n'aurons qu'à employer la bonne méthode. Tel, nous annonce l'auteur, sera le thème du prochain article.

---

98 "O…" « Processos lógicos… », *O Progresso*, *op. cit.*, p. 83

99 […] *há duas sortes de juízos bem distintos, não quanto à forma, mas quanto ao caminho que até eles nos conduz: 1º – aqueles que chamaremos imediatos que são produzidos instantaneamente pelo espírito, quando os sentidos lhe transmitem uma impressão recebida, donde resulta para ele a percepção de uma relação; 2º – aqueles que chamaremos mediatos, que são juízos que a inteligência só faz em virtude de outros juízos, de que eles, por assim dizer, são consequências e de que ela os extrai por um processo particular*". « Processos lógicos… », p. 85

100 "O…" « Processos lógicos… », *O Progresso*, *op. cit.*, p. 91

Or cet article ne parut jamais. Et Lara, par ailleurs fort peu enthousiaste sur ces *Processos lógicos do espírito humano*[101], de constater :

> *O fato, porém, é que em O Progresso nada encontramos a respeito, nem nos demais escritos que conhecemos de Figueiredo.*

Cette inconséquence est surprenante ; manifestement, l'idée de ces articles était d'expliquer la base philosophique du projet *O Progresso* que la déclaration de principes énonçait clairement : le génie humain doit se consacrer à rechercher les lois morales comme les lois physiques et il y parviendra d'autant plus facilement qu'il étudiera davantage la nature et qu'il appliquera :

> *com mais independência de espírito a essas matérias os processos lógicos e os métodos de investigação e de exame que desde Bacon hão permitido as ciências fizessem tão rápidos progressos*[102].

En fait, c'est dans le *Journal* de Vauthier que nous trouvons, résumée, la dite méthode :

> *Une science est constituée quand on a découvert la formule qui comprend et lie tous les faits qui la concernent et satisfait à tous à la fois ; et lorsque cette formule, complète, évidente, limpide, est de nature à conduire à des faits non encore connus ou à relier les faits nouveaux du même genre qui viendraient à être découverts.*
> *Cette double face de la science correspond à l'aspect analytique et l'aspect synthétique.*
> ***Analyse** : décomposition. **Synthèse** : recomposition.*
> *Échelle double de Bacon. Par la première, on remonte d'un fait aux faits de plus en plus généraux en classant les faits intermédiaires par ordre de généralisation. Par la seconde, on descend du fait le plus général aux faits de plus en plus particuliers, en classant les faits intermédiaires par ordre de particularisation.*
> *Ce double procédé pour arriver à la certitude scientifique constitue l**a méthode, la logique**.*
> *La méthode prise à son point de vue le plus général ne comprend qu'un des modes d'action de l'intelligence pour accomplir un travail scientifique, pour **savoir** – la **vérification**. Cette opération de l'esprit doit être nécessairement précédée de la **conception**, ou plutôt ces deux actes de la pensée doivent exister simultanément, sans quoi pas de recherche possible.*[103]

Mais, au troisième numéro de la revue, Vauthier ne participe pas : il a pris le bateau du retour et "les Éditeurs" lui rendent un hommage appuyé, comme ingénieur plus que comme journaliste.

I. 4. 2 – *Une base sociale*

Publié dans le troisième numéro d'*O Progresso*, paru en octobre 1846, sous la signature "A.", une de celles utilisées par Figueiredo, le court article "*Atividade humana*" porte en exergue une ci-

101 Lara consacre sept courts paragraphes à l'article, notant : "*Uma análise do artigo: "Processos lógicos", de certa maneira nos decepciona. Figueiredo deixa de lado a audácia do primeiro artigo, para dar-nos, nesse, um resumo do que poderia encontrar-se em qualquer manual tradicional de lógica aristotélica*". (*As raízes…*, *op. cit.*, p. 53)

102 « Exposição de… », *O Progresso*, *op. cit.*, p. 4

103 L.-L. Vauthier, « Journal », in Poncioni, *op. cit.*, p. 56. Les mots en gras sont soulignés par Vauthier.

tation de *La Phalange* : « *Nous voulons le plein développement de toutes les individualités spontanément et légitimement ordonnées dans l'unité absolue de l'espèce* »[104].

L'auteur pose en principe que tous les actes de l'individu homme n'ont qu'un seul objectif : le plaisir, né de la satisfaction des désirs que "*l'organisation de chaque individu détermine en lui*". Encore faut-il qu'existe l'objet désiré (ou *richesse)* et qu'il soit à portée (*consommation*) ; or, toutes les richesses ne sont pas accessibles à chacun, d'où la nécessité de la *distribution* ; elles ne sont pas davantage, dans la nature, en quantités suffisantes, d'où la nécessité de la *production*. Ainsi :

> "*Logo, móvel da atividade humana, o desejo; fim, o prazer; meio, o consumo; dali, necessariamente produção e distribuição, e isto, indefinidamente, porque um desejo sucede a outro, em quanto existir o indivíduo, em quem esta sucessão mesma é manifestação indispensável da persistência da vida*"[105].

Mais les conditions de production ne sont pas partout identiques ni les moyens de distribution, partout économiques ; de là que s'imposent des règles pour :

> "*Colocar e manter os diversos elementos que representam um papel nos fenômenos da produção, distribuição e consumo, de sorte que gozem de maior liberdade, e exerçam a ação o mais possível, segundo as suas atrações ou tendencias naturais; condição evidentemente mais favorável, com uma força dada qualquer para obter um efeito máximo*"[106].

Ainsi s'expliquent la division du travail et l'échange, la nature nous ayant dotés de désirs multiples et incessants comme de forces et de facultés différentes ; et comme certains peuvent vouloir s'emparer de ces richesses, se créent des groupes, se lient des individus partageant un même territoire : apparaît le lien social qui à son début ne fut que :

> "*uma convenção para garantir a cada um certa liberdade de produção, distribuição e consumo, fixando limites ao desenvolvimento individual*"[107].

De l'individualité humaine "sauvage" – isolée – procède l'individualité "sociale" – liée – qu'elle soit municipalité, province, nation ; son existence est nécessaire ; elle est un progrès véri-

---

104 Extraite de l'"*Introduction – Système des développements de l'École sociétaire*" (*Phalange*, op. cit., 1846, p. III), cette affirmation est explicitée dans la revue par la note reprise ci-dessous :
« *Le sens de cette formule, qui est l'expression de la composition systématique de tous les êtres à l'état normal, est très facile à comprendre par l'aspect d'un système solaire ou stellaire quelconque. Les astres qui forment un système, un groupe, une série ou qui constellent ensemble, n'obéissant dans tous leurs mouvements qu'aux attraits qu'ils éprouvent les uns pour les autres, offrent l'image d'une société ou d'un système parfaitement unitaire et mesuré, dont l'harmonie se conserve par un acte, incessamment renouvelé, du plein attrait réciproque ou du libre arbitre de tons ses éléments. Ces éléments systématiques, ces Individus sociaux, sont parfaitement unis et, en même temps, parfaitement libres et indépendants. Nous démontrerons ailleurs que cette loi est celle de l'état normal des êtres. L'ordre universel ne subsiste que par elle dans son ensemble et dans ses parties, l'Attraction étant la seule force élémentaire et primitive de la vie, et tous les êtres vivants n'étant autre chose que des constellations de divers titres et de diverses puissances, dont les éléments s'appellent molécules ou monades, hommes, astres, tourbillons, univers, binivers, etc.* »

105 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 176

106 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 176

107 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 177

table, indispensable. De là qu'il ne s'agit pas de réguler l'activité de l'homme *solitaire* mais celle de l'homme *solidaire* ; leurs buts et moyens sont analogues, seule la complexité croissante du système distingue les niveaux d'association ; les mêmes règles s'imposent donc ; il s'agit toujours de diriger chaque élément en *lui laissant la plus grande liberté d'action possible :*

> "*a diversidade das aptidões, forças, capacidades das individualidades – homens que aparece aqui, pela primeira vez, e, como todos os outros, deve ser empregado do modo mais profícuo ao bem ser do indivíduo social*"[108].

En résulte l'augmentation de l'échange, du commerce *intérieur* à l'individualité – groupe considérée. Mais, comme les mêmes causes produisent les mêmes effets, les différentes individualités – groupes, après une phase "guerrière", prenant conscience de leurs intérêts réels, se lient (ou se lieront), dans une individualité de niveau supérieur, l'humanité : les nations y sont solidaires comme les hommes le sont dans chaque nation :

> "*As nações na humanidade, assim como indivíduos em a nação, são solidarias umas com as outras; assim elas encontram o seu gozo mais completo, a sua maior soma de felicidade na do indivíduo humanidade, em cujo proveito devem ser dirigidos, definitivamente, os fenômenos de produção, distribuição e consumo*"[109].

Cette nouvelle complication du mécanisme apporte un gain supplémentaire dans la répartition du travail, dans l'expansion du plaisir et dans l'extension des échanges : c'est *"uma terceira e ultima fase de progresso*" caractérisée par l'accroissement du commerce *extérieur* à chaque individualité – nation. Ainsi, étape après étape, le but initial de *l'activité humaine* est atteint :

> "*a satisfação dos desejos iniciais, emanados das diversas paixões do indivíduo, encontra a sua mais completa realização na maior liberdade concedida a cada um dos elementos desta mesma atividade, e que a soma possível desta liberdade vai sempre em aumento, do homem isolado no estado selvagem, ao homem no estado social e, emfim, ao homem membro de uma sociedade que seria per si mesma um dos elementos da humanidade organizada.*"[110].

Ce qui cependant n'implique pas la liberté absolue des individualités dans l'exercice de leurs activités faute d'un ajustement de la production, de la distribution et de la consommation, conditions qui n'existent pas et, ajoute Figueiredo, peut-être n'existeront jamais mais le caractère du progrès est de :

> "[permitir] *a cada individualidade um desenvolvimento de mais e mais livre de sua atividade com a condição de que esta atividade seja sempre dirigida, segundo o alvo que se deve atingir*"[111].

108 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 178
109 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 179
110 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 179
111 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 180

Reste à définir qui dirige ? L'individu homme, nation ou humanité ? Figueiredo ne tranche pas, tout en indiquant qu'il est facile de déduire de sa démonstration "*son opinion à ce sujet*". Mais là, affirme-t-il, n'est pas l'essentiel :

> "*o que importa é verificar a necessidade das regras, o seu caráter, que é o progresso, pela extensão da liberdade, e, sobre tudo, o sinal caraterístico do progresso, que é a criação e a expansão da troca entre as faculdades do indivíduo, entre os próprios indivíduos, e emfim entre as nações – a extensão do comercio interior e exterior*"[112].

Plaçant son article sous l'égide de *La Phalange* et utilisant un vocabulaire habituel à l'école sociétaire (passions, luxe, jouissance, attraction, solidarité, association, etc.), Figueiredo en nous décrivant, liées à la complexité croissante des liens sociaux, les trois phases d'un progrès, dont la conséquence est le développement de la liberté, proportionnel à celui du commerce, ne s'éloigne guère du système de Fourier[113] : peut-on dès lors en faire, comme Adão Lara, une sorte d'idéologue libéral ?[114]

Figueiredo nous en semble, malgré les apparences, fort loin ; car ce commerce, dont il idéalise certes le bienfait social, doit, nous dit-il, fonctionner avec des règles précises, dans une société où tous les composants sont solidaires ; bien loin du laisser-faire intégral, il répond à ceux qui déduiraient de son analyse :

> "*que seja necessário conceder uma liberdade absoluta as individualidades (nações, homens, paixões ou faculdades) no exercício de sua atividade? De certo que não. Seria necessário para isso que cada força produtora se achasse colocada de tal sorte, que a sua ação espontânea fosse a mais vantajosa possível, que a distribuição se fizesse per si só, por assim dizer, do modo maís simples e direito e o consume pudesse ser adequado ás necessidades*[115]".

Si le "*caractère du progrès*" est bien que chaque individualité puisse développer de plus en plus librement son activité, c'est sous la condition que "*cette activité soit toujours dirigée vers le but à atteindre*". Il ne semble pas que ce soit, alors, toujours le cas : "*o assunto a que esse artigo serve de introdução*"[115] va le montrer.

---

112 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 180

113 Voir « M*** », *Théorie générale de Fourier – Coup d'œil sur les fonctions*, Lyon, Nourtier, 1841, 16 p. (Communication lue par Victor Considerant au Congrès scientifique de France tenu à Lyon en septembre 1841). Disponible sur Google Books.

114 "*Encontramos nessa análise, sem dúvida, todos os elementos que caracterizam a ideologia liberal: valorização máxima do indivíduo; o qual goza de uma liberdade ao máximo grau, dentro de uma sociedade de mercado, entregue otimistamente às forças naturais da atividade humana, cuja norma suprema é a razão. O indivíduo, assim compreendido, encontra sua felicidade na posse e no usufruto dos bens materiais*".
Tiago Adão Lara, "*As raízes…*", op. cit., pp. 75-76

115 « A. », "Atividade humana" in *O Progresso*, op. cit., p. 180

Dans le quatrième numéro d'*O Progresso*, publié en décembre 1846, paraît sous la même signature « A », un article intitulé *Comercio Internacional* dont l'exergue, tiré de la "loi hébraïque" dit assez la teneur : *Olho por olho, dente por dente*[116].

Car, nous dit Figueiredo, pour optimiste qu'on soit, l'observation de l'état des sociétés montre leur prolétarisation croissante, l'augmentation de la misère qui conduit à la multiplication de soulèvements, faisant même douter de l'existence du lien social ; les progrès de la science ont des résultats contraires à ceux espérés : l'introduction de machines perfectionnées entraîne des émeutes ouvrières au lieu du mieux-être attendu. Toutes ces déconvenues résultent de deux causes :

> "[…] *uma má organização da atividade individual, no seio de cada indivíduo social (povo, nação, etc.), em segundo logar, de ainda não terem os diversos indivíduos sociais compreendido a sua solidariedade nem realizado, pela extensão das trocas internacionais, a terceira fase de progresso nesta ordem de fatos*[117].

Cause de cette anarchie sociale, l'activité laissée à la merci du caprice individuel, "*sem ter nada que o dirigisse em vista do alvo a que se mira*" et, conséquences, la consommation disproportionnée aux désirs, la distribution hypertrophiée et la production détachée des nécessités : le tout réduisant "*o prazer e o bem ser do corpo social*".

Quant aux individualités sociales existant sur le globe, Figueiredo constate :

> "*Ate hoje a humanidade se não acha constituída; verdade é que seus elementos coexistem, mas como que sem nexo: apenas um pacto* […] *interviu para regularizar certas relações internacionais e garantir a cada povo certa liberdade da atividade*"[118].

Aussi les nations sont-elles obligées, pour préserver la paix, de préparer la guerre… à force de dépenses. Bref, si le maintien de l'état sauvage entre les hommes n'a que peu de défenseurs, les politiques n'ont pas compris que, dans l'humanité, "*as nações são análogas aos indivíduos*". De là qu'ils traitent, s'indigne Figueiredo, d'utopistes, de fous et d'impies tous ceux qui veulent les voir instaurer "*o reino de paz e da fraternidade universal*" :

> "*Mercê de Deus! quando as filantrópicas convicções dos homens de progresso lhes não custam o sacrifício da liberdade ou das vidas!*"[119]

Isolement guerrier, retranchement qui impose à chaque nation sa propre production, sa propre industrie pour sa propre consommation, l'idéal étant de beaucoup exporter et de ne rien importer. De là, les taxes douanières, outils d'isolation. Et Figueiredo de développer les conséquences, néfastes, de ces protections abusives et contre-productives[120] mais force lui est de constater que même

116 « A. », "Comercio internacional" in *O Progresso*, op. cit., pp. 253-261
117 « A. », "Comercio…" in *O Progresso*, op. cit., pp. 253
118 « A. », "Comercio…" in *O Progresso*, op. cit., pp. 255
119 « A. », "Comercio…" in *O Progresso*, op. cit., pp. 255
120 Classiquement, Figueiredo montre que la protection tarifaire aboutit à un régime intérieur artificiel, maintenant en survie des industries d'autant plus mauvaises que protégées ; que la concurrence de ce type est supportée par le

les nations les plus avancés (Angleterre, France, Allemagne) ne les ont pas abolies, tout en les restreignant : reste que le Brésil doit tirer les leçons des difficultés que les autres corps sociaux connaissent ; sans doute, les taxes douanières, payées par les négociants qui les répercutent sur les consommateurs, sont-elles une forme d'impôt "*indolore*" ; mais qu'elles deviennent un moyen de protéger les industries et leurs effets seront dramatiques. Or, conclut Figueiredo :

> "[…] *há entre nós um partido econômico, em que desgraçadamente vemos figurar todos os nossos ministros de fazenda e grande numero dos nossos senadores e deputados, e o qual pretende naturalizar todas as industrias, por meio de tarefas e proibições, sem dar-se ao trabalho de saber se tais industrias, entre nós, acharão condições favoráveis, se os tempos estão maduros, para que elas sejam introduzidas, e se as nossas industrias naturais, as de que vamos vivendo, obrigadas à pagarem as custas dessas naturalizações imprudentes, não sofrerão a ponto de perigarem gravemente; vindo a ser comprometida, em consequência de uma ambição prematura, a riqueza e o futuro do império de S. Cruz*"[121]

Contrairement à Adão Lara qui voit, dans ce second article, une nouvelle défense du pur libéralisme, nous observons que Figueiredo s'inspire toujours de la doctrine sociétaire[122] pour, à la fois, condamner, dans leur principe, les taxes douanières, réclamer des échanges organisés entre nations (ayant spécialisé leurs productions en fonction de leurs capacités propres) et dénoncer les dangers d'un enfermement derrière des mesures faussement protectrices. S'il ne fait pas doute pour Fourier que viendra un temps où "[…] *tout le globe sera cultivé et libre, jouissant de la libre circulation, sans aucun droit de douane*"[123], c'est qu'on sera alors parvenu à "*l'état sociétaire*", sous la condition de l'association solidaire entre les peuples à laquelle Figueiredo veut croire.

En attendant, sa mise en garde contre les politiques imprudentes menées pour développer des activités à l'abri "*de tarifs et d'interdictions*" rappelle "*aux prétendus hommes d'État*" qu'ils ignorent décidément les bases de l'économie sociale !

---

coût du travail, etc. Toutefois, il ne milite pas pour leur suppression complète et immédiate, mesure qui nécessite que tous les peuples et toutes les parties de la terre soient parvenus au "*mesmo grão de riquezas e de progresso*". De plus, il se déclare favorable, dans des cas limités, à la préservation d'industries naissantes par l'établissement momentané de barrières douanières (cf. pages 257-259).

121 « A. », "Comercio…" in *O Progresso*, op. cit., pp. 260-261

122 Fourier se prononce pour la liberté intégrale du commerce mais dans un monde tout entier peuplé et cultivé où la spécialisation du travail évitera les écueils de la concurrence "désordonnée".

123 Charles Fourier, *Le Nouveau monde industriel et sociétaire*, 1829, édition électronique de 2003, p. 34, téléchargeable sur le site http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

I. 4. 3 – *Par la science, pour le progrès*

Canton attardé du vaste monde, le Pernambouc n'en est pas moins le port d'entrée des nouvelles venues d'Europe ou d'Amérique, nouvelles idées, nouvelles techniques, nouvelles connaissances qui sont tout le programme de la revue ; *O Progresso* consacre donc une part importante de sa pagination à la vulgarisation scientifique[124] : 75 sur 936 pages de texte en sept articles dont cinq signés « M. de M. », initiales de Maciel Monteiro, un dû à Vauthier (« L. L. V. »), un autre, le dernier, traduit d'Humboldt, traitant des tremblements de terre, publié dans l'avant-dernier numéro de la revue et extrait du premier volume de *Cosmos* dont une traduction avait paru en français en 1847[125] : fondé sur l'analyse des tremblements de terre survenus, notamment, en Amérique, en particulier sur les flancs du volcan Pichincha, exploré par Humboldt en 1802, cet article est remarquable par la présentation des phénomènes, la synthèse des informations et les déductions qu'en tire le savant voyageur (par exemple, quand il indique : "*Si l'on pouvait avoir des nouvelles de l'état journalier de la surface terrestre tout entière, on serait probablement bientôt convaincu que cette surface est toujours agitée par des secousses en quelques-uns de ses points et qu'elle est incessamment soumise à la réaction de la masse intérieure*", phénomène confirmé par les appareils de mesure modernes). De fait, Humboldt illustre la science telle que le philosophe l'a décrite : il déduit de l'étude raisonnée des séries ordonnées de faits.

Les six "*Revistas científicas*" paraissent dans les quatre premiers numéros d'*O Progresso* puis dans les numéros 6 et 8, publiés en avril et en juillet 1847.

La deuxième, consacrée aux chemins de fer, datée du 20 juillet 1846, est signée « L. L. V. », initiales qui correspondent à Louis-Léger Vauthier, alors ingénieur-en-chef de la direction des Travaux publics de la province et en fin de contrat. Il était né à Bergerac, en Dordogne, le 7 avril 1815, dans une famille de tradition républicaine dont le père, Pierre Vauthier, était ingénieur des Ponts et

124 Dans son étude sur « Antônio Pedro de Figueiredo, um Precursor do Jornalismo Científico no Brasil: Revista O Progresso, 1846 », in Cidoval Morais de Sousa (Org.), *Jornalismo científico & Desenvolvimento Regional*, Campina Grande, EDUEP, 2008, pp. 77-87, Josemir Camilo de Melo montre que *O Progresso* fut le premier périodique brésilien à comporter une rubrique régulière de vulgarisation scientifique.
Bien qu'elle fasse une bonne revue synthétique des différents articles publiés, cette étude pèche par ses imprécisions : considérer Figueiredo comme le "*précurseur du journalisme scientifique*" est un excès d'honneur ; Melo imagine que la revue parait annuellement ("*O Tomo I tem 327 páginas, com cerca de 10 artigos. De fato, não era um jornal, uma gazeta, mas uma revista, com periodicidade pensada, talvez anual, daí seu caráter erudito*") ; il interprète la signature de Figueiredo, apposée, en tant que rédacteur en chef, à la fin de chaque numéro, comme une preuve de paternité des articles, etc.

125 Alexander von Humboldt, *Cosmos* 1, Paris, Gide & Libraires-Éditeurs, 1847.
Repris de *La Phalange,* 1845*,* tome VI, pp. 308-316, le passage cité (avec quelques coupes) correspond aux pages 236 à 244 de l'édition de 1855 consultée sur http://books.google.fr/books?id=lQZGAAAAcAAJ.

Chaussées ; le fils, brillant étudiant provincial, est reçu, à 19 ans, au concours de l'École Polytechnique puis à l'École royale des Ponts et Chaussées ; c'est pendant ce séjour parisien qu'il s'initie au fouriérisme et se lie d'amitié avec Félix Cantagrel, autre converti. Affecté à Vannes à sa sortie de l'école comme aspirant ingénieur, il y trace les plans de sa première "grande" œuvre, le phare de Port-Navalo, aujourd'hui inscrit à l'inventaire des monuments historiques, et dirige les travaux d'aménagement du port de Vannes. C'est là que, sur la recommandation de Gaspard Coriolis, directeur des études à Polytechnique, il est approché par un représentant du président de la province brésilienne du Pernambouc ; il accepte le contrat d'ingénieur qui lui est offert, obtient sans peine l'accord des autorités administratives françaises et fait engager, comme adjoint, Pierre Boulitreau, conducteur de Travaux publics dans l'arrondissement de Vannes.

Durant son séjour au Pernambouc, Vauthier, constamment soutenu par le président Rego Barros, réalisa de nombreux ouvrages de voirie, lança des ponts, commença à ériger le théâtre Santa Isabel, entreprit de lever la carte de la province, réforma l'administration des Travaux publics dont il devint l'ingénieur-en-chef, travailla au plan d'urbanisme de la capitale. D'un caractère entier, sûr de sa valeur et de ses idées, il se fit autant d'adversaires que d'amis ; participant à la vie sociale de Pernambouc, observateur attentif et avisé des mœurs provinciales, il fut aussi très présent dans la vie de la communauté française ; si de multiples aventures émaillèrent les premiers mois de son séjour, l'arrivée d'Élisa Joubert, sa fiancée de cœur, leur mariage, la naissance de leur fils Pierre le firent se consacrer à ses activités professionnelles qu'il ne séparait d'ailleurs pas de son action politique.

Fouriériste convaincu depuis son époque parisienne, Vauthier fut le propagateur zélé de l'école sociétaire au Pernambouc où il distribua livres et journaux phalanstériens à des personnalités politiques ou intellectuelles. Cependant, la perte du pouvoir présidentiel par Rego Barros et son remplacement en 1844 par des présidents voulant en revenir aux pratiques anciennes quant à la mise en œuvre des travaux publics, rendirent difficiles les deux dernières années du séjour brésilien de Vauthier. Il eut cependant la satisfaction de participer à la création et à la publication des premiers numéros d'*O Progresso*[126].

---

126 Dans le numéro 3 d'*O Progresso*, paraît un article non signé, intitulé « Adeus ao Sr Vauthier », (pp. 249-251 ; notons que l'index l'attribue à R. R., c'est-à-dire à la communauté des rédacteurs mais, pour la plupart des commentateurs, à Figueiredo) saluant l'ingénieur-en-chef au moment de son départ du Brésil ; son action traduite par des "*melhoramentos reais e positivos*" que la rédaction énumère : "*uma administração uma e hierarquicamente ordenada, a substituição dos processo científicos e exatos as apreciações empíricas, até então em voga, orçamentos claros e precisos quanto aos preços e quantidades, susceptíveis de serem verificados por todo aquele que possuí conhecimentos na arte do engenheiro, economia de cento por cento no custo das porções de estradas executadas, trabalhos feitos com solidez, elegância e economia não são ainda senão uma parte dos serviços prestados pelo hábil engenheiro das pontes e calçadas de França, serviços que só ha podido escurecer a cegueira do espirito de partido e de interesses particulares*".
Et le collectif, après avoir dénoncé avec une grande vivacité les raisons, mesquines ou jalouses, de ce départ, sou-

Revenu en France à la fin de 1846, affecté d'abord à Bourges, il y participe trop activement à des manifestations antigouvernementales ; il est alors muté en Bretagne, à Pontivy, ce qui, au demeurant, lui permet de se présenter aux élections législatives à Bourges sur la liste républicaine. Élu et siégeant avec la Montagne, il sera l'un des députés arrêtés au Conservatoire des Arts et Métiers, en juin 1849. Condamné à la déportation, il sera emprisonné jusqu'en septembre 1854 avant d'être gracié et de s'exiler, d'abord en Espagne puis en Suisse où il déploie ses talents d'ingénieur dans la compagnie du chemin de fer d'Italie, préconisant le percement du Simplon.

En 1861, l'amnistie lui permet de rentrer en France où, membre de la société des ingénieurs civils, il se contente de ses activités professionnelles, tout en renouant les contacts avec ses amis fouriéristes ou socialistes ; il refuse de prendre part à la Commune mais est élu conseiller municipal et conseiller général de Paris en 1871 pour le quartier de la Goutte d'Or ; il devient un spécialiste écouté de l'urbanisme, de la voirie et de l'hygiène de la capitale où il propose de construire un chemin de fer circulaire, première ébauche du métropolitain. Cependant, sa très grande surdité l'empêche d'être élu ou nommé à des postes de haute responsabilité politique ; après un dernier échec aux sénatoriales de 1889, il se consacre désormais à ses activités scientifiques : membre de plusieurs sociétés savantes, il rédige de nombreux traités et mémoires : la diversité de leurs thèmes et l'unité de leur inspiration en sont la marque. Il décède le 2 octobre 1901 sans avoir renié l'école sociétaire dont il avait pu s'éloigner dans l'action mais non dans la pensée car il ne cessa à aucun moment de sa vie "*de propager et de défendre la sociologie la plus saine et la politique la plus droite*"[127].

L'étude qu'il consacre au chemin de fer dans le deuxième numéro d'*O Progresso* est dans la droite ligne du manifeste ; il entend faire connaître une de ces entreprises de modernisation qui changent non seulement les conditions de la vie sociale et économique mais aussi les relations entre les peuples. C'est de plus un sujet qui commence à être d'actualité au Brésil où des expériences sont prévues mais, note Vauthier, l'établissement de chemins de fer n'est pas qu'une question scien-

---

haite que Vauthier reçoive bientôt "*novas proposições de volta*", faisant allusion à celles que le président de la province de Bahia avait demandé à Rio l'autorisation de faire à l'ingénieur. Voir à ce sujet "R. R.", « O Ano findo » in *op. cit.* p. 333.

O Progresso poursuivra la défense et l'illustration de l'œuvre de Vauthier en dénonçant l'incapacité de ses successeurs : ainsi les travaux du pont suspendu de Tacaruna furent… suspendus : la direction des Travaux publics en revint à la construction d'un pont traditionnel en bois s'appuyant mal sur les piles déjà construites ; de même la suppression du service de maintenance des routes se traduisit par leur dégradation rapide et obligea, notamment aux Afogados, à de coûteux travaux de restauration ; encore l'auteur, "R.", doute-t-il dans un cas comme dans l'autre de la solidité des œuvres ainsi modifiées.

"R." « Variedades » in *op. cit.*, pp. 467-469.

127 *La Rénovation,* 4 octobre 1091. Pour des éléments biographiques complémentaires sur Louis-Léger Vauthier, voir notre « Esquisse biographique », in Poncioni, *op. cit.*, pp. 253-284.

tifique ; c'est aussi un problème politique et économique qui pourrait être traité dans un second article (lequel ne sera jamais écrit)[128].

Vauthier décrit alors, de manière fort didactique, ce qu'est un chemin de fer ; commençant d'ailleurs par rappeler que, si chemin il y a, il n'est pas tout en fer. Puis, sont indiquées les contraintes des voies : rayon des courbes, pentes maximales, etc. Les différents procédés locomoteurs sont analysés et leurs qualités comme les risques et inconvénients induits, décrits dans le détail et sans omettre les accidents à cette époque aussi fréquents que meurtriers ; les possibilités de remplacement par un système atmosphérique ou par de l'air comprimé sont évoquées de même que le "dernier" projet combinant l'air comprimé à la machine locomotrice.

En faisant cette présentation, Vauthier espère convaincre ses lecteurs des avantages que le chemin de fer apporte. Il fait ainsi, sur des rails à venir, circuler "*um patusco de botas envernizadas e chapéu de sol*", qui va, en quelques heures, sillonner la province, rendre en moins d'une journée visite à ses amis de Boa Vista qu'il n'aurait pu rejoindre qu'au bout de dix-sept jours !

Mais ce que Vauthier souhaite encore plus, c'est que ses lecteurs qui n'ont pas encore vu de chemin de fer traverser leurs campagnes soient convaincus que les :

> *admiráveis efeitos da locomoção rápida* [são] *a atividade material e moral que dela resulta para o homem* [são] *a influência profunda que ela exerce sobre os hábitos, os costumes, sobre os fatos de todas as ordens, na esfera de sociabilidade.*[129]

Puissant outil d'harmonie et d'accord pacifique entre les nations, le chemin de fer est pour Vauthier le moyen de faire s'entrechoquer des peuples de coutumes et d'esprit différents et d'en tirer tous les éléments de progrès possible. Le chemin de fer, une arme de paix.

Les cinq autres "*Revistas científicas*" sont signées « M. de M. », initiales qui correspondent à Antônio Peregrino Maciel Monteiro :brillant et doté de multiples talents, davantage porté au plaisir qu'à l'action, il n'en fut pas moins médecin, ministre, député, ambassadeur, poète, polémiste et fidèle en amitiés.

---

128 En revanche, Vauthier signe deux courtes notes publiées sous le titre général *Variedades* et traitant l'une de l'approvisionnement en eau de Recife, l'autre du "*sistema conhecido pelo nome de Mac Adam*". Caractéristiques des idées de Vauthier, ces notes qui évitent la polémique sont cependant critiques ; on sait que Vauthier avait proposé un plan d'approvisionnement en eau à la société du Beberibe, rejeté parce que trop ambitieux (cf. Freyre, *Um engenheiro…,* op. cit., pp. 116-122) mais son compte-rendu évoque simplement les défauts du système mis en place, tout en félicitant la société d'avoir, pour la première fois, fait appel aux capitaux privés. Dans sa seconde note, Vauthier pointe la mauvaise utilisation d'un bon procédé ; rappelons que les travaux de la ville avaient en 1843 échappé au contrôle de l'ingénieur-en-chef pour être confiés à son *infidèle* Boulitreau, d'ailleurs démis peu après par le président Rego Barros.
« De L. », "Variedades" in *O Progresso*, op. cit., pp. 75-77.

129 "L. L. V. « Revista… », *O* Progresso, *op. cit.*, p. 122

Il était né à Recife le 30 avril 1804, dans une des familles de la haute société pernamboucaine[130] ; se distinguant, dès son jeune âge, par sa précocité et par ses qualités intellectuelles[131], il vient étudier à Paris et y obtient, tour à tour, un baccalauréat en lettres (1824), en sciences (1826) et un doctorat en médecine (1829)[132]. Le romantisme triomphant de l'époque, les manières de la société à la fois intellectuelle et élégante qu'il fréquente dans les salons aristocratiques de Paris marqueront tout autant Maciel Monteiro, parfait dandy, expert en conquêtes et brillant causeur, qualités qui lui valent dès son retour à Recife la faveur des salons, des cercles et des politiques.

Maître des élégances, raffiné et charmeur, auteur d'hymnes interprétés lors de soirées récréatives, organisées notamment par la "*Sociedade Patriótica Harmonizadora*", poète habile à chanter l'émotion d'un moment et à s'attirer les grâces d'une nuit[133], Maciel Monteiro, dont le mariage avec Ana Martins se conclut par une rapide séparation, n'en était pas moins un médecin réputé, membre de commissions provinciales de santé publique, correspondant de la société de médecine de Rio de Janeiro[134], et toujours disponible par temps d'épidémie.

Étoile montante du parti conservateur, Maciel Monteiro est élu député à l'Assemblée générale législative de 1834[135] ; à Rio, son brio, sa connaissance du (beau) monde, son éloquence, parlementaire comme privée, son esprit à la fois souple et acéré, le font nommer, en septembre 1837, à 33 ans, ministre des Affaires étrangères du Brésil, dans le premier cabinet du régent Pedro de Araújo Lima, charge qu'il assumera jusqu'à la chute du ministère en avril 1839, engageant notamment les négociations avec la France, sur le territoire contesté entre les fleuves Oyapock et Araguari[136].

Réélu député, il est nommé à la direction de la faculté de droit d'Olinda, poste qu'il occupera, sans passion, jusqu'en 1844 ; il en met davantage à s'impliquer dans la vie politique de la province, collaborant à de nombreux journaux, en particulier, durant la période *praieira*, aux périodiques *O Lidador* et *A União*. Après 1848, de nouveau député, président à deux reprises de l'Assemblée natio-

130 Des nombreuses biographies de Maciel Monteiro, voir : Sacramento Blake, *Dicionário…*, *op. cit*., vol. 1, pp. 278-279 ; Israel Souza Lima, "Biobibliografia dos patronos : Maciel Monteiro e Manuel Antônio de Almeida", Rio de Janeiro, Academia Brasileira de Letras, 1924 (Réédition 2012, téléchargeable sur http://www.academia.org.br) Voir aussi les sites de la Chambre des députés : http://www2.ccamara.leg.br et de l'Académie brésilienne de Lettres : http://www.academia.org.br

131 Élève du professeur Pereira dos Passos, il fit ensuite ses humanités à Olinda. À quatorze ans, il est nommé porte-drapeau de la garde d'honneur du gouverneur et capitaine général Luís do Rego Barreto.

132 Il présente une *Dissertation sur la nature, les symptômes de l'inflammation de l'arachnoïde et son rapport avec l'encéphalite*.

133 Les critiques brésiliens s'accordent sur la grande facilité et sur les dons d'improvisateur de Maciel Monteiro mais ils observent que cette poésie de circonstance, plaisante et enlevée, n'est que rarement élevée ; cependant le célèbre sonnet *Formosa* témoigne que Maciel Monteiro aurait pu prétendre, s'il l'avait voulu, être le poète romantique du Pernambouc. Voir : Moises Massaud, *História da literatura brasileira:Vol. 1 Das origens ao romantismo*, São Paulo, Ed. Cultrix, 2001, p. 329-360.

134 Sur son modèle, il créa en 1841 la *Sociedade de Medicina Pernambucana* dont il sera le premier président.

135 Entre 1834 et 1853, Maciel Monteiro représenta presque continûment le Pernambouc à la chambre de Rio.

136 Le litige ne sera finalement résolu qu'en 1903 au profit du Brésil sur arbitrage du gouvernement suisse.

nale, il occupera divers postes d'administrateur dont la direction de l'Instruction publique du Pernambouc (1852) ; en 1853, il obtient d'être nommé *Enviado Extraordinário e Ministro Plenipotenciário* du Brésil au Portugal, charge qu'il assumera jusqu'à son décès à Lisbonne le 5 janvier 1868.

Décoré de nombreux ordres brésiliens et portugais, membre de sociétés littéraires brésiliennes et européennes, Maciel Monteiro, conseiller de l'Empereur, avait été fait second baron d'Itamaracá en 1860[137].

Le 29 octobre 1840, quand il fait sa connaissance, Louis-Léger Vauthier note dans son *Journal* :

> *Ce matin, vers 9 h, visite de M. Monteiro et du Président.* […] *Visite d'une heure environ. M. Monteiro m'a beaucoup plu. C'est l'homme le plus intelligent que j'ai encore trouvé au Brésil. Figure peu distinguée et un peu poupard, mais jolis yeux, front développé, manières simples et dignes. Il paraît avoir quarante ans à peine ; il ne doit même pas les avoir – quoique ancien ministre dos Negócios Estrangeiros et député de la province, il parait très gamin. Beaucoup causé travaux publics, aqueducs, routes, canalisation du Capibaribe, etc., etc. Montré les dessins du théâtre. Dit quelques mots de la réforme à faire dans la législation du Brésil, en ce qui concerne les bords de la mer et des rivières. Plu, beaucoup plu. Nous lui rendrons sa visite demain.*[138]

Première impression qui fut la bonne. Tout en ne comprenant pas toujours l'attitude désinvolte de Monteiro, Vauthier prit plaisir à rencontrer le galant médecin pour parler poésie ("*Hugo est son poète*") ou pour faire la cour de conserve aux dames de la compagnie. Ils durent aussi parler politique et organisation sociale : Monteiro figure sur les listes des abonnés aux organes fouriéristes que Vauthier fait venir et distribue, notamment *La Démocratie pacifique*[139], quotidien qui, dans une chronique scientifique hebdomadaire, publie régulièrement le compte rendu des séances de l'Académie des sciences.

C'est à cette source que puise Maciel Monteiro pour sa propre chronique : ainsi et par exemple, les informations utilisées dans la première revue scientifique sont-elles extraites des numéros de janvier, de février et de mars 1846 de *La Démocratie pacifique*. Bien évidemment, le choix des informations traitées, en fort petit nombre par rapport à celles données par le quotidien fouriériste, relève des préoccupations personnelles du chroniqueur, médecin qui n'oublie pas sa pratique, mais répondent aussi à l'objectif initial : faire connaître comment progresse la science et quelles sont les entraves à son développement[140]. Écrites dans une langue simple, précise mais évitant le pédantisme, ces articles s'attachent aux sujets d'un

137 Son oncle, Tomás Antônio Maciel Monteiro, homme politique et administrateur, avait été, en 1843, le premier ; rappelons que les titres nobiliaires, sous l'empire brésilien, n'étaient pas, automatiquement, héréditaires.

138 Vauthier, « Journal » *in* Poncioni, *op. cit.*, note « du 5 au 15 avril ».

139 *La Démocratie pacifique*, quotidien fondé en 1843 par Victor Considerant, Félix Cantagrel, Julien Blanc, Allyre Bureau et César Daly. Suspendu après l'affaire du 13 juin 1849, le journal cessa de paraître en 1850.

intérêt particulier pour le Brésil : machines à vapeur, technique des puits artésiens, chimie du sucre, nouvelle méthode de tannerie, etc., sont quelques-uns des thèmes abordés dans la première des chroniques. Ainsi, traitant des conséquences sur la santé des ouvriers de l'utilisation de l'acide phosphorique, il observe que, malgré le petit nombre de fabricants d'allumettes chimiques "*entre nós*" :

> […] *todavia esses últimos dados talvez possam esclarecer os nossos médicos acerca da causa de certas afecções que poderiam atacar as pessoas que manipulam o fosforo. Certo números de factos recentes dão logar a supor que ação continua dos vapores fosfóricos contribua muito para desenvolver tubérculos em indivíduos predispostos*[141].

D'accord avec le "*manifeste du progrès*", Maciel Monteiro ne manque pas de dénoncer, avec verve, l'immobilisme des académies, leur hostilité de principe à tout ce qui vient contrarier leurs certitudes. Ainsi consacre-t-il une large place à l'affaire de la "*jeune fille électrique*" qui fait grand bruit dans les milieux scientifiques français[142] : Angélique Cottin, fillette de quatorze ans et déjà ouvrière dans une fabrique de gants, se révèle soudain dotée d'une force telle qu'à son approche meubles et outils sont projetés à distance ; le docteur Tanchou, médecin du village de l'Orne où réside Angélique, dépassé par ce phénomène, l'envoie à Paris où Arago, en personne, assiste à de tels faits, si extraordinaires qu'agissant "*avec sagesse et avec un véritable esprit philosophique*", il demande "*à l'Académie de nommer une commission pour procéder à des expériences complètes et rigoureuses*". Ainsi fut fait malgré les objections de savants considérant "*qu'il n'était pas de la dignité de l'Académie de se commettre dans de semblables observations*"[143] et qu'au reste l'Académie s'était déjà prononcée sur le magnétisme animal, réfutant notamment les pouvoirs de Mesmer[144]. Maciel Monteiro suit, sur ce point comme sur bien d'autres, les positions de l'école sociétaire :

> *Não se pode negar que a serem exatos os factos precedentes, esta menina seja um argumento vivo em favor do magnetismo animal – esta ciência tão mal tratada pelos médicos em geral, e em particular pela academia de medicina de Paris, cujos mem-*

140 "[…] *A velha escola continua no mesmo caminho, orgulhosa com a sua autoridade despótica, acumula fatos sobre fatos sem procurar reduzi-los a leis gerais, nem obrar de sorte que eles tendam para a organização de uma ciência médica digna deste nome. Por outro lado, a nova escola, demasiadamente sofrega em generalizar, concluem antes do tempo e todos os dias vê surgir um novo sistema, homeopatia, hidropatia, etc., baseado numa generalização precoce de alguns fenômenos. Mui pouco trabalham na verdadeira estrada de experimentação científica, indicada por Bacon* […]". "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 38

141 "Maladies produites par les vapeurs du phosphore. — M. Sédillot, de Strasbourg, qui vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie, a envoyé quelques observations de carie et de nécrose étendue des os maxillaires, qu'il a eu à traiter chez des ouvrières employées à la fabrication d'allumettes chimiques. Une de ces malades, qui était en outre phtisique, a succombé, et l'on a trouvé de graves désordres dans presque tout le système osseux de la face". *Démocratie pacifique*, 23 mars 1846, p. 4 (p. 345 du volume 1846/I)

142 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, pp. 45-47. Maciel Monteiro s'inspire toujours de *Démocratie pacifique* qui consacre plusieurs articles à cette affaire, notamment dans le numéro du 18 février 1846.

143 *Démocratie pacifique*, 18 février 1846, t. 2, p. 210.

144 Franz Anton Mesmer (1734-1815), médecin badois et fondateur de la théorie du magnétisme animal, installé à Paris en 1778, affirmait que le fluide naturel, présent en tout homme, pouvait être activé par le magnétiseur. Ses théories (et ses pratiques) furent le sujet de nombreuses controverses qui n'empêchèrent pas leur succès, notamment en Angleterre.

bros em lugar de refutarem as provas apresentadas pelos magnetizadores, em apoio de sua teoria, acharam mais cômodo negar os fatos e desdobraram contra elas um vocabulário inteiro que ninguém esperou nunca encontrar na boca dos doutos membros da douta assembleia[145].

Quoi qu'il en soit, le 9 mars, l'Académie, sur le rapport de sa commission, conclut que "l*es communications transmises à l'Académie au sujet de Mlle Angélique Cottin doivent être considérées comme non avenues*[146]". Dans sa chronique d'octobre, Maciel Monteiro rapporte cette décision et ses motifs mais il note que beaucoup de savants, témoins des faits, sont moins incrédules que les académiciens, qu'au demeurant de nouvelles "piles" humaines sont apparues et que des précédents existent, dont celui d'un Belge, doté de pouvoirs encore plus magnétiques mais "*qu'une commission d'ânes décorés du nom de sages*" traita, déjà, de faussaire.[147]

Dans cette deuxième chronique, parue dans le troisième numéro d'*O Progresso*, Maciel Monteiro, toujours soucieux de didactisme, modifie sa présentation : d'abord, les nouvelles des travaux théoriques ; ensuite, les applications pratiques ; il s'en explique en rappelant que le mouvement ascendant des sciences, que chaque découverte connaissent deux moments bien distincts :

o em que a descoberta se concentra no domínio teórico de la ciência e a sua importância ainda não e conhecida, senão por pequeno numero de adeptos; depois, separado algumas vezes do primeiro por muitos seculos de intervalo, o em que, ao incarnar-se as ciências de aplicação, ela vem dar à industria um poderoso impulso e algumas vezes chega a operar uma revolução nos órgãos de produção e de distribuição[148].

Ainsi, toujours s'appuyant sur les chroniques de *La Démocratie Pacifique*, Maciel Monteiro traite-t-il de théorèmes nouveaux dus à MM. Liouville et Chasles ; du poids chimique des corps et de la polémique entre Dumas et Berzélius ; de l'action narcotique de l'éther sulfurique que Bonjean démontre, des nouvelles expériences de Faraday ou encore de la description des lampes de Grove. Un sort particulier est fait aux travaux de Le Verrier, "*jovem e já ilustrado astrônomo*", qui, par le calcul, a pensé démontrer l'existence d'une nouvelle planète, expliquant ainsi les irrégularités du mouvement d'Uranus ; mais, moins enthousiaste que le chroniqueur de *Démocratie Pacifique*, Maciel Monteiro reste prudent :

Observaremos aqui que admitindo como exatíssimos os cálculos de Le Verrier, não se segue que se deva considerar como perfeitamente provada, a existência deste novo astro errante [149]

Regroupant, sous le terme de sciences géologiques, ce que nous appellerions, peut-être, écologie :

---

145 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 46

146 *Démocratie pacifique*, 9 mars 1846, t. 1, p. 303. Voir aussi *La Démocratie Pacifique,* feuilleton du 19 mai 1846, t 1, p. 544

147 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 199

148 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 193

149 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 194

tudo quanto se refere ***à*** *história, ás propriedades e fenômenos gerais do globo que habitamos e de sua atmosfera. Aqui classificaremos pois, além da geologia propriamente dita as ciências geográficas e meteorológicas e certas porções da física e da astronomia*[150]

Maciel Monteiro, après avoir rappelé les effets et méfaits de l'homme sur son environnement, prenant exemple de territoires, autrefois riches et peuplés, devenus désertiques et inhospitaliers, comme les plaines de la Mésopotamie ou celles de Provence, observe que "*l'état magnétique du globe*" aussi bien que les phénomènes météorologiques ne sont pas totalement indépendants de l'homme. Bien au contraire. Notamment par la destruction "*irréfléchie des forêts*". Reprenant une des idées force de Vauthier[151], Maciel Monteiro s'interroge :

E entre nôs, no seio este Brasil, ainda tão novo, não será à destruição das matas pelos labradores de algodão que devemos atribuir essas secas terríveis que devastam as províncias do norte? Não serão estas mesmas destruições que tornaram quase inabitáveis obra de 2000 léguas quadradas no centro desta província, converteram os seus rios, no inverno, em torrentes desordenadas, e no verão, em compridas filas de areia, e afastaram a cultura do algodão para tão longe, que as despesas dos transportes absorvem todos os lucros do produtor?

Maciel Monteiro n'en doute pas ; il conclut que la comparaison entre les zones de culture du sucre et de culture du coton prouvent les influences de l'activité humaine sur le climat des terres où il habite et de la vérité du :

*principio enunciado há quarenta anos por Fourier de que "*a atmosfera é um campo susceptível de cultura"[152]

Quant aux applications pratiques, Maciel Monteiro cite les procédés de détermination du taux de sucre dans les aliments, de la température optimale de la cuisson du café, deux "avancées" que l'on doit à Payen tandis que Sucquiet démontrait à quoi pouvait être utilisé le sang animal et que Friedlander énumérait les divers emplois possibles des dérivés du pin..[153]

Pour sa troisième chronique, datée du 14 novembre 1846, Maciel Monteiro innove de nouveau : constatant les limites de temps et d'espace, ces "*ennemis naturels*", assignés à l'homme et le peu de progrès que la science a faits dans ces domaines :

ainda não alongou a corta duração da vida humana nem ministrou ao homem o meio de se transportar para fora do globo em que habita; e até devemos confessar que semelhantes pretensões, apesar de seu alto grau de probabilidade científica, seriam ti-

150 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 201

151 Notamment dans son rapport de 1844, cité par G. Freyre *Um engenheiro.., op. cit.*, t. 1, p. 352

152 Fourier écrit dans sa *Théorie de l'unité universelle*, 1822, t. 1, p. 344 (version en format PDF disponible sur le site de http://bibliotheque.uqac.ca/, consulté le 15/3/2012) : "*l'air est un champ soumis aussi bien que les terres à l'exploitation industrielle*". Il est vraisemblable que Maciel Monteiro ait lu la version qu'en donne Félix Cantagrel, ami et correspondant de Vauthier : "*L'atmosphère est, comme la terre elle-même, un champ soumis à la culture de l'homme*" dans *Le fou du Palais royal* (p. 7), publié en 1841 et dont le premier propos prend appui sur les changements climatiques introduits par les activités humaines…

153 Voir en annexe I – 4 les correspondances entre les *Revistas científicas* de Maciel Monteiro et ses sources fouriéristes.

das como rematada loucura pelo profano que só acredita naquilo que vê. Mas, na falta desses triunfos direitos, outras conquistas, que por ora atingem à um resultado análogo, han assinalado la marcha de la civilização.[154]

Mais si elle n'a pas – pas encore, pense Maciel Monteiro – élargi "*les étroites limites de notre existence*" ni trouvé comment pourrions-nous visiter les globes voisins, la science nous permet de mieux connaître cette terre : déjà, rappelle Maciel Monteiro, dans une précédente étude, Vauthier, "*nosso intimo amigo e colaborador*", a décrit les progrès apportés par le chemin de fer. Dans cet esprit, il traitera

de uma aplicação científica da mesma ordem; falamos destes correios aerários que, num tempo quase imperceptível, levam ás mas longínquas distancias os sinões representativos do pensamento humano.

Suit alors un historique de l'invention du télégraphe électrique et de ses perfectionnements, article largement inspiré par celui de Victor Meunier dans la *Phalange*[155].

Datée du 25 février 1847, la courte chronique (7 pages) de Maciel Monteiro dans le numéro d'avril 1847 d'*O Progresso* est, de nouveau, une sélection des nouvelles scientifiques parues dans la presse européenne dans le second semestre de 1846[156].

Les découvertes de l'ingénieur chimiste allemand Schönbein ouvrent le ban : l'adjonction d'agents chimiques donne au coton cardé un pouvoir explosif bien supérieur à la poudre ordinaire et, ajoute Monteiro, présentant l'avantage d'être plus économique et de brûler sans laisser de résidus :

Também falava-se em magnificas recompensas que os diversos governos alemães deviriam oferecer ao dito professor Schönbein em troca do seu filantrópico *processo, e numerosas exagerações, narrações enfáticas e histórias maravilhosas hão corrido sobre esta* abençoada *pólvora, da qual, a ser verdade o que se diz, bastariam poucos grãos para desmoronar uma cidade sem estrepito e como que por magia*[157].

Mais, faisant trêve d'ironie, Maciel Monteiro observe qu'à supposer exactes les qualités prêtées au coton poudre et aussi importantes que puissent être ses avantages sur la poudre "classique", celle-ci ne sera pas pour autant supplantée avant de nombreuses années, pour des raisons techniques sans doute mais surtout parce que "*des intérêts importants et des capitaux considérables*" seraient menacés.

Reste que Schönbein n'a pas « *inventé* » mais perfectionné une « *invention* » des français Braconnot et Pelouze, lequel, d'ailleurs, avait adressé le résultat de ses travaux au Conseil de l'Artillerie,

154 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, pp. 275-281

155 Victor Meunier « Revue scientifique – Documents relatifs à l'histoire. Télégraphe électrique. » in *La Phalange*, Paris, 1846, 1° trimestre, pp. 100-116
Victor Meunier (1807-1903), socialiste fouriériste, écrivain et journaliste scientifique, collaborateur régulier de *La Phalange* et de *La Démocratie Pacifique ;* il donna également des chroniques à la Presse, fonda l'*Ami des sciences* et publia de nombreux ouvrages de vulgarisation. Voir : Catherine Glaser, « Journalisme et critique scientifiques : l'exemple de Victor Meunier ». In : *Romantisme,* 1989, n°65, pp. 27-36.

156 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, pp. 429-435

157 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 429

qui n'y avait pas donné suite. De même pour le papier cristal, également « *inventé* » par Pelouze avant que Schönbein ne le perfectionne :

> *Assim, nestes dois casos, as descobertas do sábio professor de Basileia são antes aperfeiçoamentos que descobertas: mas são aperfeiçoamentos que têm o mérito de criação, pois que dão grande valor pratico as observações que sem elas não teriam saído de pó dos livros e só poderiam dar logar a algumas experiências curiosas no claro-escuro dos laboratórios*[158].

La science doit, elle aussi, être jugée à ses fruits.

Revenant sur la découverte de Neptune par Le Verrier – fondée d'abord sur le raisonnement à partir de faits "dérangeants" et sur le calcul, puis confirmée par les observations – Maciel Monteiro se moque des réactions de savants ou de publicistes chauvins , s'efforçant de trouver des précédents qui diminueraient la gloire de Le Verrier : la société royale de Londres a remis les choses en ordre en lui décernant sa grande médaille d'or.

Autre découverte aux importantes conséquences pratiques, celle du chimiste allemand Walckenaer qui a prouvé la présence naturelle de cuivre et d'arsenic dans la terre :

> *É este incontestavelmente um facto mui interessante para a medicina legal; porque o envenenamento por meio das diversas preparações arsenicais e aquela cuja realidade ela tem de examinar o mais das vezes, e as repostas dos peritos é uma questão de vida e morte para os acusados*[159].

Monteiro se réfère notamment à l'affaire Marie Capelle, mieux connue sous le nom de Marie Lafarge, convaincue, sur la base d'analyses douteuses, d'avoir empoisonné son mari. Louis-Léger Vauthier, dans son *Journal*, témoigne du retentissement de cette affaire où de grands savants se sont affrontés[160].

Les expériences sur la digestion de Boussingault, sa mise en évidence du rôle dans la nutrition du sucre, des acides organiques, de l'amidon, de la gélatine donnent à Maciel Monteiro l'occasion de rappeler qu'en ces domaines, la science s'accorde au bon sens naturel.

En revanche, l'homéopathie, méthode qui a les faveurs de nombreux fouriéristes, dont Benoît Mure, son introducteur au Brésil[161], heurte le sens commun :

---

158 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 431

159 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 432-433

160 L'affaire Lafarge, jugée à Tulle, remplit les journaux de l'époque que Vauthier et ses amis lisent dans la presse parvenant à Pernambouc ; le *Journal des Débats*, par exemple, y consacre chaque jour plusieurs colonnes de comptes-rendus "adressés par estafette" ; elle est l'occasion d'une polémique entre Matthieu Orfila, doyen de la Faculté de médecine et expert en toxicologie – qui, après trois autres autopsies et une quinzaine d'analyses négatives, conclut pourtant à la présence d'arsenic dans le corps de Charles Lafarge, – et François-Vincent Raspail pour qui le corps humain contient naturellement de l'arsenic. En définitive, reconnue coupable, M[me] Lafarge est condamnée aux travaux forcés à perpétuité, peine commuée par Louis-Philippe I[er] en détention criminelle à perpétuité. Elle est graciée par Louis-Napoléon Bonaparte en 1852, quelques semaines avant sa mort.

161 Voir note 61

> *A ação enérgica dos infinitamente pequenos sobre o organismo humano, que é* […] *uma das bases da doutrina homeopática, é a fração desse sistema que maís se prestou aos ataques dos seus inimigos.*[162]

Pourtant, note Maciel Monteiro, ce théorème s'appuie "*sur de nombreuses informations, sur des faits vérifiés, sur des expériences…*" ; s'inspirant de l'article consacré par *Démocratie Pacifique* au mémoire de Benigno Risueño de Amador[163], il conclut sa revue en le citant :

> *Os efeitos fisiológicos não são necessariamente e em todos os casos, proporciones ás quantidades em peso das substancias introduzidas no organismo.*[164]

Constatant une sorte d'endormissement de la recherche scientifique en ce début d'année 1847, Maciel Monteiro, dans sa cinquième chronique scientifique, datée du 3 mai 1847, note cependant que de certains travaux résultent des faits d'une si grande importance qu'il se doit de les faire connaître sans plus tarder. Ainsi évoque-t-il la cloche à plongeur et le sous-marin dont les premiers essais ont eu lieu dans la Seine en 1846 ; les ballons dirigeables et autres moyens de voler, rêve icarien dont il résume l'histoire ; l'utilisation en chirurgie, comme somnifère, de l'éther sulfurique à laquelle Magendie, pour des raisons morales, s'est d'abord opposé avant de l'accepter sous réserve de prudence.

Une large part de la chronique est consacrée à une analyse du rapport fait à l'Académie de médecine de Paris par une commission chargée de la "*question si controversée*" de la transmission de la peste ; médecin hygiéniste, Maciel Monteiro ne peut manquer de citer longuement ce rapport, mettant l'accent sur les situations propices à la naissance et au développement de la maladie (l'habitat dans des zones inondables ou marécageuses, l'air chaud et humide, les maisons basses et mal aérées, une alimentation insuffisante et insalubre, l'accumulation de déchets animaux ou végétaux) et de vulgariser ainsi les mesures sanitaires à prendre pour prévenir de telles épidémies.

Faute de place pour citer de nouvelles applications scientifiques, Maciel Monteiro conclut sur l'expérience menée par le physicien anglais Nott cherchant à reproduire une aurore boréale et parvenant à produire une décharge lumineuse que le rédacteur de *La Démocratie Pacifique* assimile à la couronne boréale décrite par Fourier dans la *Théorie des Quatre Mouvements,* cité par Maciel Monteiro :

> "*Quando o gênero humano houver cultivado o globo, até além de 60 graus ao norte, a temperatura do planeta sera consideravelmente suavizada e regularizada; adquiria*

---

162 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 435

163 R. d'Amador, *Mémoire sur l'action des agents imperceptibles sur le corps vivant*, Montpellier, Bœhm, 1846. Connu en France, où il vint s'installer dès 1823, sous le nom de Rizueno d'Amador (1802-1849), cet éminent médecin, formé à Montpellier, professeur de pathologie, fut l'un des plus ardents défenseurs de l'homéopathie sans toutefois abandonner les pratiques et les méthodes de la médecine traditionnelle. (voir sa notice biographique dans le *Bulletin de la Société de médecine homéopathique de Paris*, 1849, t. 7, pp. 548-557).
L'article de *Démocratie Pacifique* est paru sous la rubrique *Variétés*, page 359 du tome II de 1846.

164 "M.de M." « Revista… », *op. cit.*, p. 435.

mais atividade; a aurora boreal, tornando-se mas frequente, se fixara no polo e se levantará em forma de anel ou de coroa. O fluído que hoje não passa de luminoso adquirira nova propriedade, a de distribuir o calor com o luz.”[165]

La dernière des chroniques scientifiques de Maciel Monteiro se termine donc sur une citation de Fourier, le Fourier visionnaire, dont l’expérience de Nott semble avoir montré la pertinence ; mais l’école sociétaire sur ce point est prudente ; l’article de *Démocratie pacifique*, signé par Victor Meunier, qui sert de base à Monteiro, rappelait :

> *On sait quelles sages réserves nous n’avons jamais cessé de faire à l’égard des vues cosmogoniques de Fourier. La ferme et respectueuse confiance que nous avons mise dans le révélateur des destinées ne nous a jamais conduits à accepter, sur parole, la moindre de ses assertions. Mais l’éclatant témoignage que la science sociale créée par lui de toutes pièces, cette science où tout s’enchaîne, où tout s’explique, où tout se prouve, le témoignage qu’elle rend de la sûreté de son coup d’œil, nous fait un devoir de respecter ce que, dans ses vues magnifiques sur l’histoire et l’organisation des mondes, l’expérience n’a pas encore complètement démontrée. Distinguant dans le magnifique testament du maître là partie pratique, actuelle, qu’il est urgent, dès aujourd’hui, dé propager et qu’il faudra faire passer demain dans le domaine des faits, la distinguant, dis-je, d’une autre partie, toute théorique,et qui, en la supposant démontrée, n’intéresse qu’un avenir éloigné encore, nous nous sommes voués entièrement à la propagation des principes de la science sociale*.[166]

Mais, pour l’essentiel, Maciel Monteiro épouse les idées des fouriéristes quant à la science, aux principes qui doivent la guider, “*cette science où tout s’enchaîne, où tout s’explique, où tout se prouve*”, cette science fondée sur l’expérimentation, l’examen des faits, les raisonnements mais qui ne refuse pas l’intuition, qui n’est pas fermée sur elle-même, qui ne se défie pas de la nouveauté pour la seule raison de sa nouveauté ; une science optimiste, à la mesure de l’homme qui ne se satisfait pas des limites de temps et d’espace, qui veut voler dans les airs, explorer les fonds sous-marins, visiter les astres voisins.

Au travers de ces cinq chroniques (et bien servi par le sort qui place à la même époque, effervescente, les calculs de Le Verrier, les expériences de Faraday, la mise au point du télégraphe électrique, la découverte des propriétés médicales de l’éther…), Maciel Monteiro, ce *dandy* si peu conservateur, ajoute à ses multiples talents l’art et le goût de la vulgarisation ; prenant partie dans les débats qui agitent les milieux scientifiques – et toujours dans le sens du progrès –, relayant pour le public

---

165 Victor Meunier « Couronne boréale » in *La Démocratie Pacifique*, 1846, t. 2, n° 55, p. 270-271.
“M.de M.” « Revista… », *op. cit.*, p. 576
Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Paris, 1841, Soc. pour la Propagation et pour la Réalisation de la Théorie de Fourier, 1841, 2° édition, p. 62.
Le texte a été légèrement “amputé” par Maciel Monteiro : « *Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu’au delà des soixante degrés nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée ;* **le rut** *acquerra plus d activité ; l’aurore boréale devenant très fréquente se fixera sur le pôle et s’évasera en forme d anneau ou couronne. Le fluide qui n’est aujourd’hui que lumineux acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière…*”

166 Meunier, *op. cit.*, p. 270

pernamboucain les écrits sociétaires, il est devenu, converti par Louis-Léger Vauthier, un brillant disciple de Fourier.

Reste à s'interroger sur l'arrêt de la chronique car *O Progresso* aura encore quatre numéros ; dans l'état actuel de nos connaissances sur l'administration de la revue, nous sommes réduits à des hypothèses : un différend entre Maciel Monteiro et Figueiredo qui nous paraît la plus invraisemblable ; un désabonnement à *Démocratie Pacifique*, source de l'information de Monteiro ou, simplement, une surcharge d'activités en cette période critique pour le Pernambouc où le *dilettante Maciel* Monteiro multiplie ses interventions politiques dans la presse de combat. ?

I. 4. 4 – *La politique, moyen du progrès*

I. 4. 4. 1 – Panorama (inachevé) de l'état du monde

Découvertes scientifiques et perfectionnements techniques ont d'évidentes conséquences sur les sociétés humaines, leurs manières de vivre, leurs organisations internes, leurs relations, tous domaines que la science sociale, certes encore imparfaite, doit examiner avec le même esprit de rigueur et les mêmes méthodes d'analyse que les sciences naturelles. Aussi Vauthier, entreprenant, sous l'égide de Victor Hugo, de dresser l'état du monde en 1846[167], nous explique-t-il qu'il doit d'abord

> "*remontar ao passado e ali tomar a origem dos fatos que caracterizam a época atual*"[168]

car dans l'histoire, comme dans la nature, tout s'enchaîne ; il faudrait donc aller aux origines pour expliquer tout fait actuel mais :

> "*à medida que o tempo anda, a influencia dos fatos passados sobre os atuais se vai tornando cada vez menor*"[169].

Il n'est donc pas utile de remonter, comme le craignait Dandin, au déluge ; mais il faut s'accorder sur un point qui marque le début de l'ère moderne : les historiens choisissent, en général, le XV° siècle, la prise de Constantinople, l'effondrement de l'empire grec d'Orient ; Vauthier les rejoint mais pour d'autres raisons qui :

167 "X. Y." « Estado do mundo em 1846. », *op. cit.*, 1° artigo : pp. 25-36 ; 2° artigo : pp. 93-107.
Cette signature couvre Louis-Léger Vauthier qui l'a utilisée et l'utilisera en d'autres lieux et en d'autres temps ; un argument supplémentaire à cette attribution est le fait que la série d'articles est interrompue après la parution du deuxième numéro de la revue quand Vauthier, son contrat définitivement non renouvelé, quitte le Brésil.
La citation de Victor Hugo mise en exergue du premier article comporte une variante par rapport au texte original : "*C'est le peuple qui vient, c'est la* **grande** *marée // Qui monte incessamment par son astre attirée*" au lieu de "**haute** *marée*".

168 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 25

169 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 25

"*hão dado nascimento e imprimido o seu carácter na evolução social efetuada nos três derradeiros séculos, evolução social cuja herança recebemos hoje, ao passo que preparemos os materiais das sociedades futuras*"[170].

Car, même influencé par son environnement social, l'homme ne change pas dans son essence : il aspire, toujours et partout, au bonheur, sous trois formes :

"*uma necessidade de bem ser material* […] *um querer de emancipação intelectual* […] *um desejo de expansão das suas faculdades simpáticas*"[171].

Pour y parvenir, il lui faut transformer la société, la faire progresser ; il a donc besoin d'instruments, d'outils nouveaux et puissants qui changent les conditions de vie ; c'est cette conjonction des aspirations et des moyens que Vauthier observe au XV° siècle avec "l'invention" de l'imprimerie, de la poudre et de la boussole. Il suit en cela Bacon :

"*Il est bon aussi d'arrêter un instant sa pensée sur la force, sur l'étonnante influence et les conséquences infinies de certaines inventions ; et cette influence, je n'en vois point d'exemple plus sensible et plus frappant que ces trois choses qui étaient inconnues aux anciens et dont l'origine, quoique très moderne, n'en est pas moins obscure et sans éclat ; je veux parler de l'*art de l'imprimerie*, de* la poudre à canon *et de* la boussole. *Car ces trois inventions ont changé la face du globe terrestre et produit trois grandes révolutions : la première dans* les lettres *; la seconde dans* l'art militaire *; la troisième dans* la navigation*, révolutions dont s'est ensuivie une infinité de changements de toute espèce et dont l'effet a été tel qu il n'est point d'empire, de secte ni d'astre qui paraisse avoir eu autant d'ascendant, qui ait, pour ainsi dire, exercé une si grande influence sur les choses humaines*"[172].

Mais il ne suffit pas d'avoir défini les aspirations permanentes de l'homme ni d'avoir montré de quels moyens nouveaux il disposait pour transformer l'état social, il faut aussi en décrire "*o carácter essencial e as propriedades gerais*" et en définir quels "*pontos de apoio oferecia ele aos diversos esforços do espirito humano*[173]". Tâche qui dépasse largement le cadre d'une revue et que Vauthier annonce devoir limiter à quelques faits généraux, assuré que ses "*lecteurs éclairés*" pourront facilement vérifier ses assertions.

La première est que l'Europe était alors le centre intellectuel et politique du monde ; un centre sans doute influencé par ses contacts, souvent guerriers, avec les Musulmans, désormais repoussés, comme avec la Grande Horde, encore maîtresse des immensités russes ; mais un centre à l'unité clairement caractérisée et dont la vie, la forme, les idées allaient se répandre sur tout le globe. Pour autant, la conformation "político-géographique" de cette Europe était largement différente de celle du XIX° siècle : si les États occidentaux, Portugal, Espagne, France, Angleterre avaient, pratiquement,

170 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 26
171 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 26
172 F. Bacon, *Novum organum*, livre 1, chapitre 6, Œuvres complètes, Dijon, 1800
173 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 28

trouvé leurs limites continentales, les puissances orientales étaient loin de les avoir fixées ; certaines, la Pologne, la Hongrie, étaient alors florissantes ; d'autres, Russie, Prusse, n'existaient qu'en germe ; enfin, le mouvement des populations, d'orient vers l'occident, se poursuivait, inlassable. Dans cette Europe, deux grands faits sociaux : la féodalité – principe d'organisation civile et politique, forme de gouvernement et de possession du sol – et la papauté – gouvernement des esprits et des consciences – progressistes à l'origine mais "*inclinant à l'immobilisme*" par l'exercice du pouvoir, devenant de plus en plus oppressifs et multipliant les obstacles au développement social.

Ainsi la féodalité, s'étant installée et comme immobilisée dans son pouvoir, se vit peu à peu contestée tout aussi bien au sommet par la royauté, qu'à la base par les municipalités ; pour sa part, le pouvoir de l'Église, corps hiérarchisé, mu par deux principes salutaires – "*l'indépendance du pouvoir spirituel*" par rapport au temporel et "*la direction générale des esprits et des âmes*" – était dorénavant contesté : la pensée libre refusait le dogmatisme et se rebellait contre l'autorité dont l'Église abusait pour imposer la foi sans examen de conscience :

> "*Tudo conspirava para um grande cisma, maís radical que aqueles que já tinham tido lugar, e dotado de um carácter maís geral, porque então não devia ele versar sobre dissidências teológicas, mas resolver a questão da liberdade da consciência e do pensamento*[174]".

Abordant, sous l'égide de Tacite, "*une histoire pleine de catastrophes*"[175], Vauthier, dans son second article, reproche aux historiens classiques d'être seulement intéressés par la succession des faits "*visibles et apparents*" et de ne pas se préoccuper des influences de relations sous-jacentes :

> "*Dá-se, no complexo das aspirações da natureza humana, uma classe de relações, em geral pouco estudadas pelos historiadores, e das quais apenas eles tratem em guisa de episódios; querem falar desses relações, que mais particularmente dependem do desenvolvimento das faculdades simpáticas do homem e que influem de um modo direito sobre o estado da família e das relações dos sexos*"[176].

Conception "moderne" de l'histoire qui cherche, au-delà du récit des événements, les "*influences obscures*", les ressorts qui les ont générés et qui voit dans les mentalités acquises comme dans les relations sociales, des facteurs déterminants :

> "*com efeito, os fatos históricos não são mais que as resultantes gerais de milhares de atos individuais que se combatem ou prestam uns aos outros apoio mutuo e, seja qual for o sentido destas resultantes, é claro que elas devem refletir o caráter especial das forças que representam um papel em sua formação. Ora, na serie das influencias modificadoras que obram sobre a individualidade inicial do homem, para transformá-lo de certo modo, deve-se colocar, em primeira linha, as impressões da juventude, os fatos exteriores que o abalam na infância e na adolescência; e, como estos dous perío-*

174 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 36
175 "X. Y." « Estado… 2 », *op. cit.*, p. 93. En exergue : *Opus agredior apimum casibus* Tacite, Histoire, livre 1.
176 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 93

dos da vida se deslisam quase sempre no seio da família, a constituição desta, as ideias e os sentimentos que a dominam devem imprimir no homem um cunho que ele conservará, mais ou menos modificado, nas outras fases da existência, e se refletirá, mais ou menos claramente, em todos os seus atos exteriores. Logo, o estado das relações dos homens entre si quanto à consanguinidade e à afeição sexual, representa na historia um papel, que, posto que não produza os seus efeitos direitos e imediatos senão no grêmio da família, nem por isso influi menos sobre todos os atos públicos da vida, e conseguintemente sobre os acontecimentos históricos"[177].

Or, nous dit Vauthier, à les examiner de ce point de vue, les faits de cet ordre du XV° siècle "*ressemblent grandement aux faits analogues*" de son époque : l'influence, "adoucissante", des femmes dans la famille et dans la société ; la concentration du pouvoir politique ; la réforme religieuse et intellectuelle avec ses conséquences sur l'esprit d'invention et de découverte. Expliquant quelques-uns de ces phénomènes, au demeurant liés et interagissants, Vauthier en montre les véritables et profondes conséquences[178] : un changement de société.

Mais, au terme de ce deuxième article et malgré l'indication "(*Continua-se no próximo numero*)", le lecteur pernamboucain n'en saura pas plus : "l'état du monde en 1846" restera à décrire ; cependant l'analogie entre la situation au XVe siècle et la situation au milieu du XIXe siècle, l'inspiration fouriériste des articles laissent supposer que Vauthier aurait montré un monde entré dans la période déclinante de la civilisation : virilité, ici ; caducité, là, selon les étapes décrites par Fourier dans son *Nouveau monde industriel et sociétaire* et reprises notamment par Pellarin[179].

I. 4. 4. 2 – Réformateurs de progrès

À défaut, les lecteurs d'*O Progresso* seront informés de l'avancée des idées de progrès dans le monde ; en particulier, celles que l'école sociétaire défend et propage mais aussi les divers mouvements qui agitent les esprits et les institutions, en apparence les plus immuables.

Ainsi, sous la signature "O.", qu'utilise vraisemblablement Figueiredo, paraît, dans le huitième numéro de revue, en juillet 1847, un article consacré à Johann Ronge et semblant devoir être le premier d'une série placée sous le titre générique de *Reformadores Modernos*[180]

177 "X. Y." « Estado… 1 », *op. cit.*, p. 93

178 Vauthier montre que les conséquences d'un événement vont bien au-delà de celles généralement mises en avant ; de même pour les causes réelles mais "*os homens históricos são atores sem consciência de grande drama que representa a humanidade*" : ainsi, à propos de Luther, note-t-il que pour certains historiens, *tão míopes*, le schisme est provoqué par l'attribution de la vente des indulgences à un autre ordre que le sien, "*asserção tal vez verdadeira quantos aos motivos que determinaram a revolta de Lutero, mas insignificante e ridícula, quanto a própria Reforma.*"

179 Charles Fourier, *Le Nouveau monde industriel et sociétaire*, Paris, Bossange, 1829. Disponible en fichier PDF sur http://dx.doi.org/doi:10.1522/030329692 (consulté le 7 juin 2013).
Charles Pellarin, *Charles Fourier, sa vie et sa théorie,* Paris, Librairie de l'École sociétaire, 2° éd., 1843. La description de la "civilisation" figure aux pages 435-471.

180 "O." « Reformadores Modernos – Johann Ronge », *op. cit.*, p. 553-557.

Notant que les réformes sont à l'ordre du jour dans tous les secteurs, y compris dans les croyances religieuses où catholicisme et protestantisme, par des concessions mutuelles, semblent devoir se rapprocher, l'auteur brosse à grands traits l'histoire de la victoire de "*l'esprit d'examen sur le principe de la foi aveugle et de l'autorité infaillible*"[181] ; mais, rappelle-t-il, de même que la liberté absolue génère l'anarchie et la guerre et n'a de plein développement que dans une société organisée de telle manière que les intérêts de tous convergent ; de même, en matière de croyance, le droit d'examen absolu conduit à l'anarchique multiplication des schismes, s'il n'agit pas dans une organisation religieuse telle que :

> "*os trabalhos da razão individual não possam tender senão a desenvolver e esclarecer o dogma sem nunca atacar-lhes os fundamentos*"[182].

À défaut, la raison individuelle a produit d'innombrables sectes, le protestantisme n'a pas cessé de se diviser ; dès lors, "*les esprits synthétiques*" ayant reconnu que l'esprit humain était tombé de Charybde en Scylla, tout donne à penser que :

> "*o seculo não há de expirar sem que o catolicismo e o protestantismo sejam, se não absorvidos numa solução superior, ao menos reunidos por mutuas concessões*"[183].

L'auteur voit des signes de ce rapprochement non seulement dans la volonté d'une part du clergé anglican de rallier le catholicisme mais, aussi et surtout, dans la création de l'église catholique allemande qu'a fondée en 1845, après son excommunication, Johann Ronge[184].

Cependant, l'exemple choisi paraît peu probant puisque l'action du réformateur Ronge aboutit à la création d'une nouvelle église, sans doute proclamée catholique et allemande, mais plus proche d'une démarche protestante que rénovatrice[185] ; c'est ce que l'auteur semble bien percevoir quand, après avoir énuméré les points de divergence avec l'église catholique romaine, il signale :

---

181 "O." « Reformadores… », *op. cit.*, p. 554.

182 "O." « Reformadores… », *op. cit.*, p. 554.

183 "O." « Reformadores… », *op. cit.*, p. 554

184 Aux indications biographiques que "O." donne dans son article, on peut ajouter qu'ordonné prêtre en 1840, Ronge (1813-1887) avait été suspendu dès 1843 et qu'après sa première dénonciation de l'évêque Arnoldi, il multiplia des pamphlets d'inspiration déiste. Une fois excommunié, il mit en pratique ses réformes dans "l'église allemande" (abandon du célibat des prêtres, de la confession auriculaire, des indulgences, de l'excommunication). L'église prit rapidement de l'ampleur et regroupa quelques trois cents assemblées ; l'hostilité du protestantisme officiel et la méfiance des autorités autant que les divisions internes des nouveaux catholiques allemands eurent bientôt des effets négatifs sur le développement de l'église. Ronge, ayant pris part aux mouvements révolutionnaires de 1848, dut s'exiler en Angleterre où il créa avec sa femme un jardin d'enfants à Manchester puis à Leeds. Amnistié en 1851, il retourna en Prusse où ses efforts pour relancer l'activité de son église demeurèrent vains : seules quelques communautés ayant immigré soit aux États-Unis soit en Afrique du sud ont continué d'être actives jusque dans le premier quart du vingtième siècle.
Voir The Encyclopedia Americana (1920) sur le site WikiSource : en.wikisource.org/wiki/The_Encyclopedia_Americana_(1920)/Ronge,_Johannes (consulté le 13 juin 2013).
A. Fouquier, *Annuaire historique universel – Histoire politique pour 1845*, Paris, Thoisnier Desplaces éd., 1847

185 Au demeurant, l'un des premiers à avoir rejoint Ronge, le père Czerski est également le premier à le quitter pour fonder sa propre chapelle.

Dai vê-se que os novos cismáticos alemães aproximam-se do protestantismo e provavelmente são também iconoclastas.[186]

Au demeurant, il se garde de vouloir attaquer ou défendre les principes de la nouvelle église, tâche dévolue aux théologiens, mais fait remarquer que les innovations des réformateurs sont toujours, ou presque, des restaurations ; ainsi des principales revendications de Ronge, ce qui permet à l'auteur de présager que :

A profissão de fé de Ronge não difere, pois, sensivelmente quanto ao dogma, de profissão de fé católica romana ; e todavia grande numero de protestantes aliou-se-lhe.
[…]
Não estamos hoje no XVI seculo; três seculos de rudes experimentos mostraram claramente a todos o excesso em que cairá o protestantismo, e um concilio hoje houvera mais probabilidade que o concilio de Trento para reunir todos os cristãos numa única e mesma comunião.

Conclusion à l'optimisme peut-être forcé mais qui participa sans doute à la méfiance des catholiques rigoristes du Pernambouc vis-à-vis de Figueiredo qui, tout en déclarant laisser la théologie aux théologiens, "réconcilie" catholiques et protestants dans une sorte de synthèse relativiste. Dans *La Démocratie Pacifique,* où "O." a, sans nul doute, puisé ses informations, Ronge bénéfice de nombreux articles qui le mettent en valeur, louent sa volonté de créer une église universelle (encore qu'allemande), servant de lien unitaire à toutes les classes, approuvent ses luttes contre la hiérarchie, sa dénonciation de la "Sainte Robe de Trèves"[187] et, en définitive, la formation d'une église allemande qui, revenant à la tradition originelle et appliquant à la lettre l'Évangile, réalisera "*le règne de Dieu sur la terre*".[188] En ce sens, pour l'école sociétaire, Ronge est un véritable réformateur social mais il était sans doute prudent de ne pas exprimer ouvertement au Brésil tout ce qui s'imprimait en France.

Si la « série » sur les réformateurs sociaux avait été poursuivie, Franz Joseph Stromeyer aurait pu y figurer : ce publiciste allemand[189] avait créé en mars 1832, à Mannheim, un quotidien, le

186 "O."« Reformadores… », *op. cit.*, p. 556

187 C'est l'exposition dans la capitale de Trèves de cette relique et le défilé de milliers de fidèles qui sont à l'origine des critiques de J. Ronge. Voir : *La Démocratie Pacifique*, 1845 – 1, p. 371 ;1845 – 2, p. 207.

188 *La Démocratie Pacifique*, 1845 – 1, pp. 614-615. Cette formule qui est l'un des mots d'ordre de l'école sociétaire, Vauthier la fera sienne quand, en 1848, participant à un banquet public à Bourges, il porte un toast au travail ; déclaration qui lui vaudra d'être muté en Bretagne.

189 Né en 1805, dans une famille bourgeoise et catholique de Tauberbischofsheim, Stromeyer étudia les sciences économiques à Heidelberg ; membre de la corporation étudiante, *Burschenschaft*, favorable à l'unification allemande, il s'y lia avec son futur beau-frère, Karl Mathy qui devint le chef prussophile du gouvernement badois. C'est à cette époque que Stromeyer, collaborant, sous un pseudonyme, au *Westboten* de son ami, le publiciste Philip Jakob Siebenpfeiffer se forma aux idées socialistes, aux théories de Fichte et à l'agitation politique.
Voir : le dictionnaire bio-bibliographique de Pepe Gutiérrez-Álvarez, disponible en PDF sur http://www.moviments.net/espaimarx/docs/e19347e1c3ca0c0b97de5fb3b690855a.pdf ; Wikipédia en allemand (site consulté le

Wächter am Rhein où collaborait Karl Heinrich Brüggemann, autre fils de médecin et journaliste révolutionnaire, qui venait de fonder l'Association allemande pour la presse et la patrie[190].

Avec lui, Stromeyer participe à la *Fête de Hambach*[191], à la tête d'une forte délégation d'étudiants d'Heidelberg qui se joignent aux trente mille manifestants, parmi lesquels, d'ailleurs, des Français, réclamant la liberté de réunion, d'opinion, de publication. Stromeyer est l'un des conférenciers de la manifestation dont il rend compte dans la presse ; poursuivi et condamné, il profite de l'appel interjeté pour quitter le grand-duché et s'installer, en septembre 1832 à Strasbourg puis, en mars 1833, en Suisse.

Il participe, en 1834 à Berne, à la fondation, sur le modèle de la *Jeune Italie* créée en 1831 par Mazzini, du mouvement *Jeune Allemagne,* organisation qui, sous le couvert de culture et d'entraide, mobilise à des fins politiques les jeunes et nombreux émigrés allemands en Suisse. Membre de son comité central[192], il est, à ce titre, l'un des signataires de l'acte fondateur du mouvement *Jeune Europe* qui, sous l'impulsion de Mazzini, avait l'ambition de regrouper tous les mouvements révolutionnaires de jeunesse européens. C'est à cette époque que le "*côté obscur*" de Stromeyer paraît avoir suscité les inquiétudes de ses condisciples qui l'accusent "*d'insouciance*" et le condamnent à mort : en fait, il était soupçonné d'être financé par la police de Metternich, pratique apparemment courante et qui ne remettait pas en cause la sincérité de ces activistes.

Quoi qu'il en soit, la police suisse, accentuant sa surveillance sur les mouvements d'immigrés politiques, obtint en 1836, de la Diète, un décret d'expulsion contraignant Stromeyer à retourner à Strasbourg puis, après un passage à Besançon où il se forme à la pensée fouriériste[193] et un séjour à

1/4/2013) https://de.wikipedia.org/wiki/Franz_Stromeyer ; Dictionnaire historique de la Suisse : http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F28134.pphp (consulté le 1/4/2013)

190 Bien qu'après la révolution de 1830 en France qui avait enthousiasmé la société badoise, les autorités avaient été obligés de relâcher la pression policière, notamment en accordant une plus grande liberté à la presse , celle-ci n'en était pas moins fortement réglementée ; il fallait avoir au moins trente ans pour se déclarer journaliste et être enregistré comme tel ; toute infraction aux règles était poursuivie ; ainsi, Brüggemann sera-t-il condamné à mort pour ses articles et pour avoir tenu en 1832 un discours public appelant à la révolution, peine commuée à la réclusion à perpétuité ; gracié en 1840, il sera surveillé et inquiété jusqu'à sa mort par la police. Cependant en mars 1832, un relâchement de la censure dans le Palatinat avait permis la création de plusieurs gazettes dont *L'esprit du temps*, fondé par Karl Mathy et, donc, *Le garde du Rhin* par Stromeyer qui n'avait pas cependant l'âge légal et se servait d'un prête nom, Franz Schlund, censé être cultivateur. Sur ce quotidien, voir http://www.udo-leuschner.de/zeitungsgeschichte/zensur/waechter.htm (consulté le 3/4/2013)

191 Réunies à partir du 27 mai 1832 à Neustadt, dans le Palatinat rhénan, encore marqué par son rattachement à la France sous Napoléon, de fortes délégations, notamment d'étudiants, se rendent en défilés au château d'Hambach ; les discours des orateurs, dont Stromeyer, appellent à l'unité allemande, à la démocratie et à la liberté. C'est également à cette occasion que l'association allemande pour la presse et la patrie est fondée.

192 Outre Stromeyer, ce comité était composé de Carl Theodor Barth, président, de Brüden Brejdebstein et de Georg Peters. Cf. Antje Gerlach, *Deutsche Literatur im Schweizer Exil.* Vittorio Klostermann, 1975, p. 67, consulté le 3 avril 2013 sur http://books.google.de/books?id=4iSfAyFuITcC&pg=PA38#v=onepage&q=Stromeyer&f=false.

193 Dans son article sur l'*École sociétaire en Allemagne* (voir ci-après note 211, page 68), Clovis Guyornaud indique que : "*De la Suisse où il acheva son éducation politique, M. Stromeyer était venu en France, fit son éducation socialiste à Besançon, dans la ville même où était né Fourier et où vivaient quelques-uns des plus anciens et des*

Paris, à s'installer à Londres. Tout en se consacrant à des travaux alimentaires d'enseignement et en collaborant à différentes publications, Stromeyer continue de mener ses activités politiques ; ainsi organise-t-il, en 1842, l'Alliance du Léman, société secrète de la *Jeune Allemagne*[194].

Rentré dans le grand-duché de Bade, Stromeyer se consacre à des travaux de plume surtout axés sur l'économie ; il publie en 1844 *Die Organisation der Arbeit* qui connut un succès certain et contribua, en reprenant notamment un article de Considerant sur la théorie du droit de propriété et du droit au travail, à la connaissance des idées fouriéristes en Allemagne[195].

De ce livre, *O Progresso* donne dans son septième numéro, paru en mai 1847, un passage consacré à la doctrine de Saint-Simon et extrait du chapitre publié dans *La Phalange*[196]. Stromeyer, après avoir distingué entre le maître, épris "*de bien et de vérité*" et les disciples, "*rêveurs insensés*", rappelle l'idée force de Saint-Simon :

> "[…] *o emprego de todas as forças de humanidade no trabalho pacifico e industrial, e na exclusão de toda a possibilidade de dissipar para o futuro essas forças em obras de guerra e de destruição*"[197].

Les "*arts de la paix*" prendront progressivement le pas sur l'art de la guerre ; l'industrie pacifique harmonisée prévaudra et les efforts des classes "*vouées à l'exercice du travail industriel*" les élèveront au-dessus des "*classes destructives*" ; le pouvoir reviendra aux hommes de paix :

> "*no sentido da associação harmônica de todas as forças e do interesse geral*"[198].

Telle était la conviction de Saint-Simon qui, s'adressant "*aux savants, aux grands propriétaires, aux industriels*", leur demandait de prendre la direction des affaires publiques et de gouverner l'État dans "*l'intérêt de la haute industrie, de l'art et de la science*", ce qui, nous dit Stromeyer, à considérer l'état actuel de la France, semble avoir trouvé "plus d'accueil dans la pratique qu'on n'est disposé à l'avouer". De fait, "les hommes de la richesse" ont été élevés au pouvoir mais, contraire-

---

principaux disciples du célèbre inventeur de la nouvelle Science sociale".

194 Ce qui lui permettait de continuer à être rémunéré par la police autrichienne pour les informations qu'il lui transmettait, sous le nom de code de Lindner. Voir Antje Gerlach, *op. cit.*, pp. 38-39.

195 Stromeyer, *Die Organisation der Arbeit,* Belle-Vue, bei Constanz, 1844, Verlags- und sortimentsbuchh.
Son traité sur les conséquences pour l'Allemagne et l'industrie allemande de l'abrogation des lois anglaises sur le blé, paru en 1846, a également marqué les esprits du temps. Dans le nouveau journal qu'il fonde alors, le *Tages Herold,* Stromeyer plaide pour l'unité de la patrie allemande, l'émancipation des pays slaves assujettis à des puissances allemandes, l'alliance intime de l'Allemagne avec la France ; mais, malade, il ne put consacrer à son journal que des forces déclinantes : cet espoir du fouriérisme, selon Guyornaud, décède le 16 décembre 1848 à Constance.

196 « Variedade » in *O* Progresso, pp. 541-545
Extrait de Franz Stromeyer, « L'Organisation du Travail (Die Organisation der Arbeit), chapitre : Du point de vue de la Science sociale et de la solution qu'elle a pour objet » in *La Phalange,* Paris, 1846, Vol. III, pp. 404-412. La partie traduite (par Ch. K., Charles Kuss, spécialiste du monde germanique et fouriériste convaincu) est aux pages 406-408.
La Phalange indique que l'ouvrage est en vente à la Librairie Sociétaire, 10, rue de Seine à Paris.

197 « Variedade » in *op. cit.*, p. 541

198 « Variedade » in *op. cit.*, p. 542

ment à ce qu'espérait Saint-Simon, l'harmonie sociale n'en a pas découlé, les classes laborieuses n'ayant que changé de dépendance et la société ne donnant toujours que le "*spectacle déplorable de la puissance et de l'opulence de quelques personnes privilégiées aux dépens de la masse*".

Pour Stromeyer, les "bonnes" idées générales de Saint-Simon aboutissent à la main-mise sur la société d'une "féodalité de la richesse", sans doute préférable à celle de la naissance mais non moins pernicieuse[199] car elle implique :

> "*uma tutela inconveniente e quase sempre espoliação e opressão injusta da classe numerosa dos trabalhadores pobres. Ora a unidade social, este problema da ciência consiste no acordo dos interesses de todo. Por isso é que a doutrina de S. Simon, que em todas as circunstancias tende a escravizar a maioria, não pode ser encarada de maneira alguma como a solução do problema social*"[200].

S'il n'est abonné à *La Phalange*[201], le lecteur d'*O Progresso* ignorera que cette solution, Stromeyer l'a trouvée dans les idées de Fourier ; il paraît étonnant d'avoir choisi de limiter ce texte à l'exposé, sommaire, des idées de Saint-Simon ; sans exclure que le manque de place ait pu conduire à ce choix, on peut aussi le lire comme une mise en garde à l'adresse "*des hommes de richesse*" et des réformistes pernamboucains, comme Abreu e Lima, proches des idées saint-simoniennes, voire de leur interprétation par les disciples, prêts à rejoindre cette "*caste de prêtres*" que Stromeyer dénonce.

Outre ces saint-simoniens dévoyés, les communistes, par leur radicalisme, leur antichristianisme et leur sectarisme, sont un autre danger pour la réforme sociale car ils poussent les pouvoirs d'État à une réaction tout aussi radicale et retardent donc le progrès : *O Progresso* en donne un exemple avec son article publié dans son numéro paru en février 1847, intitulé "*Os comunistas alemães nos dous mundos*"[202] et signé « C. G »., initiales que l'index, publié à la fin du second volume, nous révèle être celles de Clovis Guyornaud.

Ce conteur, poète, passionné d'histoire ancienne était né en 1812 à Avenay ; de brillantes études lui valurent de rejoindre, sous les auspices de Charles Weiss, ami de Nodier et conservateur de la bibliothèque municipale de Besançon, le groupe d'historiens régionalistes qui animait la *Revue des Deux Bourgognes* pour (ré)écrire "*l'histoire de toutes les principales villes de Bourgogne, des châteaux, des églises, des monastères*" et fonder "*quelque jour ses journaux littéraires, organes*

199 Comme est pernicieuse la "solution" des disciples de Saint-Simon, fondant sous la conduite d'Enfantin, une sorte d'église dans laquelle "*une caste de prêtres souverains devait disposer arbitrairement tant du fonds de la propriété sociale que du produit des forces industrielles associées, – bien plus, devait assigner souverainement à chacun sa tâche et sa fonction*". « Variedade » in *op. cit.*, p. 544.

200 « Variedade » *op. cit.*, p. 542-543

201 Dans le même volume de *La Phalange*, voir pp. 117-121 l'article « Triomphe du saint-simonisme » qui développe les mêmes louanges à Saint-Simon et les mêmes critiques à son "école".

202 "C. G." «Os comunistas alemães nos dous mundos», *op. cit.*, pp. 339-347

sincères de [leurs] *impressions, pensées, jugements*"[203]. Guyornaud y publia régulièrement des chroniques, s'en prenant, au besoin et courtoisement, à ses aînés sur des sujets aussi ardus que "*les anciens* pagi *de la Haute-Garonne au temps de la première race de ses rois*[204]".

Très tôt intéressé par le folklore que les frères Grimm avaient mis à la mode, tout en alertant le public sur leur possible prochaine disparition, il entreprit des recherches en Franche-Comté pour collecter les contes, légendes, croyances et coutumes que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon avait d'ailleurs mis au concours[205]. Bien que critiqué pour avoir mêlé sa littérature aux informations recueillies et en faire des récits plaisants, Clovis Guyornaud obtint en 1838 un demi-prix, soutenu auprès de la commission par Weiss, conscient de l'importance du travail réalisé[206].

La *Revue des Deux Bourgognes* ayant cessé de paraître en mai 1839, Guyornaud, en sus de ses recherches et de sa collaboration à la publication d'archives sur la Franche-Comté, prend, en 1841, la gérance de la *Revue de la Franche-Comté*, créée en août 1838 et traitant d'histoire, de philosophie, de sciences, d'art et de littérature mais montrant aussi un esprit libéral que l'administration n'appréciait guère. Après l'avoir transférée de Lons-le-Saunier à Besançon, Guyornaud décide en 1842 de la scinder en deux publications, l'une, la *Revue franc-comtoise* consacrée surtout à l'histoire régionale, la seconde, l'*Album franc-comtois*, traitant de littérature, de poésie et de beaux-arts ; les deux devant concourir "*à la gloire et à la reconnaissance de* [leur] *chère patrie franc-comtoise*". L'ensemble de cette œuvre vaut à Guyornaud d'être élu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon où il est reçu en qualité d'associé résidant le 24 août 1843[207].

Parallèlement à ces activités, Clovis Guyornaud collabore à la *Phalange* et à la *Démocratie pacifique*, organes parisiens de l'école sociétaire dont on sait que Besançon fut un des principaux foyers ; Just Muiron, le "premier disciple" de Fourier y a fondé et dirigé l'*Impartial*[208]. Il est donc

---

203 Voir *Une école historique provinciale* sur le site http://www.cancoillotte.net/spip.php?article42 (consulté le 2/4/13)

204 Charles Weiss, *Journal 1838-1842*, Cahier d'études comtoises, vol. 59, Presses Univ. Franche-Comté, 1997 - 324 p.

205 L'Académie de Besançon, répondant à l'appel des Grimm ("*Au nom de l'histoire, ne se présentera-t-il pas quelqu'un qui soit ému de compassion pour ces pauvres traditions qui s'en vont finir ? Quand elles ont expirantes, n'y aura-t-il personne qui se dévoue à aller recueillir le dernier souffle de leur agonie ?*"), a lancé trois concours de 1834 à 1838 : "*Recueillir les traditions de Franche-Comté ; signaler les événements auxquels elles peuvent se rattacher, ainsi que les traits de mœurs locales qui y correspondent ; enfin indiquer le parti qu'on en pourrait tirer, soit pour l'histoire, soit pour la poésie*". Voir le site http://crdp.ac-besancon.fr/vouivre/traditions.htm (consulté le 2 avril 2013)

206 Charles Weiss, *Journal*, op. cit. Année 1838, p. 39

207 Académie de Besançon, *Séances publiques de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon 1841-1845*, Besançon, Imprimerie Louis de Sainte-Agathe, 1845

208 Just Muiron (1787-1881), né et mort à Besançon où il fit une grande partie de sa carrière de fonctionnaire, a découvert les écrits de Fourier dans la bibliothèque de Weiss. Après avoir connu Fourier et contribué à la publication à Besançon du *Traité de l'Association domestique-agricole*, Muiron s'engage dans l'école sociétaire ; en 1828, il prend la direction de *L'Impartial*, journal d'opposition où d'ailleurs Fourier écrit. Tout en gardant la gestion du journal, il en confie, après 1830, la direction à Xavier Marnier et, après le départ de ce dernier, la propose à Pecqueur et à Proudhon, autre bisontin. Muiron, parmi ses nombreuses activités fouriéristes, a animé le cercle fouriériste de Besançon. (Voir à ce sujet l'indispensable site http://www.charlesfourier.fr qui, cependant, ne semble pas connaître Guyornaud).

vraisemblable que Guyornaud y ait été conquis par le fouriérisme qui, dans les années 1830, attire nombre d'intellectuels, pour beaucoup issus du saint-simonisme comme Jules Lechevalier[209], venu le prêcher à Besançon et que Muiron avait "converti". Notons d'ailleurs que l'Académie comptait parmi ses membres Auguste Demesnay – poète, auteur de stances à Fourier, folkloriste, député de 1842 à 1853 –, et que ses documents étaient imprimés par Louis de Sainte-Agathe[210]. Bref, nul doute que Guyornaud n'ait suivi le chemin qu'il décrit pour Stromeyer dans son article sur l'école sociétaire en Allemagne, qu'il n'ait fait, concurremment à son apprentissage d'historien, son éducation socialiste à Besançon et qu'une "*étude consciencieuse des livres de l'École* [le] *convainquit bientôt de l'urgence d'une réorganisation de la société*[211]".

Cette conviction transparaît dans les nombreux écrits qu'il a donnés aux organes de la presse sociétaire dont il est l'un des spécialistes pour l'Europe du nord et de l'est, principalement pour la Suisse et l'Allemagne, s'intéressant tout particulièrement aux mouvements sociaux (et religieux) qui les agitent ; ses nombreux articles à *La Démocratie pacifique*[212] sont parfois le prélude à des études plus complètes que publient *La Phalange*, mensuel doctrinal[213], ou l'annuel *Almanach phalanstérien,* mêlant, aux informations générales classiques, des articles de fond.

« *Les communistes allemands dans les deux mondes* » a donc été initialement publié dans l'*Almanach phalanstérien pour 1847* ; l'article, traduit (avec quelques coupes) par *O Progresso*[214]

---

209 Jules Lechevalier Saint-André (1806-1862), né en Martinique, journaliste, éditeur, saint-simonien converti au fouriérisme en 1832. Codirecteur du *Phalanstère*, fondateur de la *Revue du progrès social*, il développa une théorie d'économie sociale destinée à remplacer le libéralisme. Il milita également pour l'abolition de l'esclavage et proposa de fonder une colonie en Guyane, fonctionnant selon ses principes. Condamné à l'exil après 1849, il vécut en Angleterre, s'efforçant de développer des associations coopératives, avant de revenir à Paris où il mourut dans l'oubli quasi général. Voir *Études sur la science sociale*, Eugène Renduel, Paris, 1834.
Voir à propos de Lechevalier, le livre d'Olivier Chaïbi : *Jules Lechevalier pionnier de l'économie sociale (1806-1862). Des socialismes « utopiques » aux modèles coopératifs*, Paris, *L'Harmattan*, 2009.

210 Auguste Demesnay (1805-1853) issu d'une famille de magistrats, poète romantique et historien régionaliste, est notamment l'auteur de *Des Traditions populaires de Franche-Comté, poésies suivies de notes,* Besançon, impr. de C. Deis, 454 p., 1838 ; sur l'imprimeur Sainte-Agathe, voir Vernus, Michel (2000), "Un imprimeur bisontin au service des fouriéristes : Louis de Saint-Agathe", *Cahiers Charles Fourier,* n° 11, décembre 2000, pp. 67-80 [disponible en ligne : http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article45]

211 Clovis Guyornaud « L'école sociétaire en Allemagne, ses amis et ses ennemis » in *La Phalange*, 1847, t. 2, p. 206.

212 Sa collaboration à ce quotidien remonte à 1843 et se termine en 1850, avec la suspension du journal, où depuis 1846 il comptait au nombre des « principaux rédacteurs », placés en tête des tables des volumes semestriels. Après 1850, Guyornaud semble s'être consacré à ses études historiques, à l'Académie de Besançon et à la Société d'émulation du Doubs ; cependant, preuve de son éclectisme, son nom est au sommaire de l'*Almanach prophétique, pittoresque et utile pour 1861* publié en 1860 par Eugène Bareste. Publication posthume puisque Guyornaud était mort, "dans la fleur de l'age", en 1857 à Besançon.

213 Voir « L'École sociétaire en Allemagne, ses amis et ses ennemis » in *La Phalange*, 1847, t. 2, pp. 85-93 et 203-208) et « La religion, la science et l'art en Allemagne » in *op. cit*, pp. 481-494 et 566-576.

214 « Les communistes allemands dans les deux mondes » in *Almanach Phalanstérien pour 1847*, 1846, p. 43-49. Pour cette étude, Guyornaud reprend des éléments publiés dans *La démocratie Pacifique* : notamment ceux parus sous le même titre les 25 et 26 juin 1846 (p. 736-737 et p. 740-741), un article sur M[me] Aston du 2 juillet 1846 (t 2, p. 9-10) et sur les

montre les progrès des doctrines nouvelles sur la "*comunhão dos bens*" et met l'accent sur l'athéisme ou, du moins, sur l'antichristianisme des communistes de "*rosa vermelha*" ; le danger est d'autant plus grand que le gouvernement prussien "*em vez de impedir a invasão pelo emancipar dos proletários*" a préféré expulser les propagateurs ; or, "*a Alemanha esta em toda parte onde vivem os Alemãs*", nombreux, en effet, à avoir émigré en Europe comme dans les Amériques, "*um exército de cem mil homens*" dont les organisations sont étroitement liées et… surveillées. Cependant Guyornaud ne croit pas à la victoire finale des plus exaltés, Becker ou Weiting, principaux doctrinaires de ce communisme car :

> "*se um dia a ideia da comunhão pudesse ser outra cousa que não uma bandeira para os agitadores do radicalismo político, seria somente entre os homens profundamente religiosos que essa forma social se transformara numa verdade*[215]".

En revanche, Guyornaud montre plus de sympathie pour le mouvement d'émancipation féminine et pour son égérie, Mme Aston, *la George Sand allemande*, dont le comportement public et privé, les allures, les amours, les écrits tout à la fois scandalisent et fascinent ; même bienveillance pour le jeune et romantique poète Gottschall, ami de cœur de Mme Aston, et, de surcroît, auteur d'un drame au héros moyenâgeux et démocrate, Thomas Munzer. Les autres folliculaires radicaux, exilés en Suisse et plus encore aux États-Unis, ne bénéficient pas de la même indulgence, Kriege, par exemple dont il présume que :

> "*fatigado da árdua tarefa à que se sujeitara o tribuno alemão, oprimido também pelas reclamações de tantos oprimidos, não tardara em reconhecer que, numa sociedade não organizada o serviço dos pequenos não é menos sujeito á ingratidão que o dos grandes*"[216].

Après avoir signalé l'importance des agrariens revendiquant une loi contre la féodalité terrienne, Guyornaud consacre la fin de son article aux craintes des Anglo-américains "natifs" devant ce qu'ils considèrent comme une immigration excessive d'Allemands, dont ils mettent en doute la volonté de s'intégrer malgré les preuves données, notamment lors des combats au Texas contre l'armée mexicaine : attitude propre à "*dissipar os preconceitos que o ódio do estrangeiro ainda mantem os ultranatos*" : le lecteur d'*O Progresso* n'aura sans doute pas manqué de faire un parallèle avec les violences, pas uniquement verbales, que les étrangers et, tout particulièrement, les Portugais subissaient à l'époque de la part d'*intranatos.*

---

journalistes et écrivains allemands en Suisse et aux États-Unis le 28 juillet 1846 (t. 2, p. 714)

215 "C. G." «Os comunistas…», *op. cit.*, p. 342. Le texte original a été coupé ; Guyornaud poursuivait : "*Dans la secte où le travail serait un devoir, et non un plaisir, qui gouvernerait ? La famine. Dans la tribu fondée seulement sur l'exaltation du sentiment religieux, qui commanderait ? Le fanatisme. Ne réveillons pas Attila au fond de ses forets germaniques et laissons Mahomet reposer en paix dans le désert*." (Almanach, p. 45.)

216 "C. G." «Os comunistas…», *op. cit.*, p. 344.

Du même Guyornaud, *O Progresso* publie, dans son numéro paru en mai 1847, une étude sur le socialisme en Suisse, également traduite à partir du texte publié par l'*Almanach phalanstérien pour 1847*, lui-même repris des articles donnés par Guyornaud à *La Démocratie pacifique*[217]. Ce panorama commence par distinguer trois Suisses : du passé, du présent et de l'avenir, chacune incarnée dans trois cantons primitifs où règne "*une sorte de patriarcat démocratico-théocratique*", dans trois villes civilisées que gouverne "*un burgraviat oligarchico-ploutocratique*" et dans trois républiques : Vaud, Berne, Zurich qui

> "*trabalham hoje juntos na obra da sua reforma social*"[218].

Citant longuement le programme adopté après la victoire des radicaux du canton de Vaud en février 1845, Guyornaud rappelle que le rapporteur d'une loi de répression contre les communistes avait pris soin de les distinguer des socialistes et qu'il faisait grand cas de l'école qui :

> "*tomara por formula a* Associação do trabalho, do capital e do talento, *e tinha por alvo a* organização do Trabalho e a restrição do libre concorrência[219]".

Guyornaud observe que cette sympathie officielle pour les thèses fouriéristes a eu pour écho la progression des idées sociétaires, notamment dans le Jura et la victoire "du progrès contre l'obscurantisme" lors du vote de la nouvelle constitution bernoise :

> "*Com este novo triunfo, a Suíça, que deu ao mundo o exemplo da emancipação política, talvez preceda ainda os grandes estados europeus na entrada da emancipação social*[220]".

Une courte note faisant suite à l'article apprend aux lecteurs pernamboucains qu'une Révolution a éclaté à Genève en octobre 1846 et que le parti populaire, désormais au pouvoir, illustre l'avancée des progressistes et libéraux que Guyornaud pronostiquait.[221]

Dans la même veine, François Vidal s'inquiétait quant à lui d'une proche tempête :

> "*Por toda a parte a miséria atormenta as classes laboriosas, causa-lhes insonias, impele-as ao ódio, faz-lhes sonhar desordens e revoluções. Na Irlanda, na País de Gales, na Escócia, na velha Inglaterra, na Bélgica, na Suíça, na Prússia, na Saxônia, na Polônia, na Galícia, até em França, o barômetro político marca a tempestade, as nuvens estão carregadas de eletricidade e aqui e ali fuzilam sinistros relâmpagos que anunciam o temporal*."[222]

---

217 "C. G." «O Socialismo na Suíça», *op. cit.*, pp. 479-485 traduit de Clovis Guyornaud, « Le Socialisme en Suisse », in *op. cit.*, pp. 83-88, synthèse des articles de l'auteur publiés dans *La Démocratie Pacifique*, notamment des 14 et 21 juin 1846, tome 1846-1, pp. 693-694 et 715-716 et des 17 et 18 juillet 1846, tome 1846-2, pp. 68-69 et 71-72.

218 "C. G." «O Socialismo…», *op. cit.*, p. 480.

219 "C. G." «O Socialismo…», *op. cit.*, p. 483. Souligné par l'auteur.

220 "C. G." «O Socialismo…», *op. cit.*, p. 485.

221 Ces informations sont publiées par *La Démocratie Pacifique* du 13/10/1846 et numéros suivants.

222 "F. P." «A lei agrária no Estados Unidos», in *O Progresso*, pp. 407-415. Article traduit de François Vidal, « La loi agraire aux États-Unis », in *Almanach Phalanstérien pour 1847*, 1846, p. 49-55. Cet article est une version abrégée de l'étude parue sous le titre "L'agrarisme aux États-Unis", dans *La Revue Sociale,* n° 9, juin 1846.

D'abord saint-simonien puis converti aux idées de Fourier, l'avocat François Vidal est un économiste des plus marquants et "*son action intellectuelle fut grande sur la génération révolutionnaire de 1848*"[223]. Sa description du mouvement agrarien nord-américain ne pouvait que complaire à l'équipe d'*O Progresso* : la vente par l'État de terres publiques a permis à des spéculateurs de se constituer des propriétés considérables sur lesquelles travaillent :

"*miseráveis a quem fizeram alguns avanços e a quem depois impuseram la lei*"[224].

Vidal rappelle d'abord l'origine du mouvement des agrariens : la première réunion, le 8 mars 1844, à New York, rassemble, sur le problème de la paupérisation, de nombreux ouvriers et employés qui s'enthousiasment au discours de Devyr réclamant l'interdiction da la vente de biens de l'État "*aux usuriers et aux spéculateurs*"[225] ; le rédacteur du *Williamsburg Democrat* proposait de fonder une ligue agrarienne dont Vidal énumère les principales revendications :

> "*Respeito a propriedade particular. Divisão destas terras em porções ou fazendas de 160 jeiras que poderão ser concedidas gratuitamente. Sobre estas terras o Estrado conserva para sempre o direito de de propriedade e não abandona senão a posse e fruição. Qualquer homem, qualquer chefe de família sem propriedade tem direito á uma fazenda de 160 jeiras mas com a condição de cultivar e desfrutar par* si próprio *ou por* seus filhos. […] *Todo aquele que cessa de cultivar ou faz cultivar por assalariados ou mercenários perde seu direito de posse*"[226].

Le succès des agrariens s'étendant à d'autres États, se créa un mouvement national, prenant le nom de *Jeune Amérique*, appuyé par un journal éponyme, qui en avril 1845 se donna un comité permanent chargé de poursuivre :

> "*por todos os meios legais, na transformação do estado de guerra que existe hoje entre o capital e o trabalho* […], *de assegurar a cada cidadão, sem exceção o mais completo desen-*

La signature "F. P." est celle qui figure au bas de l'article ; c'est manifestement une erreur typographique : l'index en fin du deuxième volume porte bien : "F. V."

223 Benoît Malon, *Exposé des écoles socialistes françaises*, Paris, Le Chevalier, 1872, p. 95.
Né en 1812 à Coutras, Gironde, où il revint mourir en 1872, François Vidal, reçu avocat au barreau de Paris en 1832, se fit connaître par une étude remarquée sur les Caisses d'épargne, parue en 1835 à la Librairie sociétaire ; spécialiste des problèmes économiques et sociaux qu'il traita notamment dans ses chroniques de la *La Démocratie Pacifique* et de *La Revue Indépendante,* il soutint de vives polémiques avec Frédéric Bastiat, le père du libéralisme français. Après la révolution de 1848, nommé secrétaire de la Commission du Luxembourg par son ami Louis Blanc, il publie *Vivre en travaillant, projets, voies et moyens de réformes sociales*, Paris, Capelle, 1848 ; il fonde à la même époque le journal *Le Travail affranchi* où collabore notamment le phalanstérien Toussenel. Après l'affaire du Conservatoire des Arts et Métiers, il est élu député dans les circonscriptions de la Seine et du Bas-Rhin sur des listes socialistes. Révoqué pour avoir critiqué le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il abandonne la politique active pour se consacrer aux études sociales, publiant notamment une *Théologie de la religion naturelle* (1860).
Défenseur du droit au travail, concepteur parmi d'autres des ateliers nationaux, partisan résolu de l'intervention de l'État "*dans l'agriculture, l'industrie et le commerce*", critique du capitalisme ("*Le travail est devenu une marchandise tous les jours plus offerte et tous les jours moins demandée, une marchandise que le capital achète au rabais*") François Vidal, considéré à l'égal de Cabet comme l'un des précurseurs du collectivisme, fut aussi un propagandiste convaincu de la réforme agraire.
Voir A. Robert, *Dictionnaire des parlementaires français depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889*, Paris, Bourloton, 1889

224 "F. P." «A lei agrária..», in *op. cit.*., pp. 407

225 Thomas Ainge Devyr (1805-1887), d'origine irlandaise, membre radical du mouvement chartiste, avait quitté l'Angleterre où il était recherché et gagné New York ; il avait fondé en 1840 l'hebdomadaire *Williamsburg Democrat* qu'il publia jusqu'en 1848 ; il organisa le parti anti-rentier et fut aussi un militant de la cause irlandaise. Voir le site ChartistAncestors, www.chartists.net (consulté le 13 juin 2013).

226 "F. P." «A lei agrária…», in *op. cit.*, pp. 409

volvimento de todas as suas faculdades, uma educação física, moral, intelectual ; assegurar a cada homem a fruição real e efetiva do direito ao trabalho, do direito á terra”[227].

La multiplication des comités, l’affluence aux réunions hebdomadaires, le développement d’une presse engagée, les succès électoraux locaux ou régionaux, la victoire inattendue du président démocrate James Polk, soutenu par les réformateurs sont pour Vidal les signes annonciateurs de succès ou, nous l'avons dit, d'une “*tempête*”.

Cette tempête que le Pernambouc va bientôt connaître, Constantin Pecqueur[228] en a décrit les causes dans sa *Théorie nouvelle d’Économie sociale et politique* dont *O Progresso* publie, dans son dernier numéro, paru en septembre 1847, un chapitre significatif : *Critique de la Distribution actuelle des instruments de travail et de la Répartition des richesses*[229].

Constantin Pecqueur avait d’abord adhéré aux idées saint-simoniennes et activement participé à leur diffusion, collaborant notamment au *Globe*[230] ; cependant, l’école devenant, sous la direction du “père” Enfantin[231], une sorte d’église hiérarchisée qui “*escamote la liberté individuelle et la représentation du peuple en faisant descendre d’*en haut *l’élection et l’investiture au profit d’une suprême théocratie et de capacités absorbantes*”[232], Pecqueur l’abandonne, comme Abel Transon, Jules Lechevalier ou le

227 “F. P.” «A lei agrária…», in *op. cit.*, pp. 409

228 Charles Constantin Pecqueur est né le 26 octobre 1801, à Arleux (Nord), dans une famille bourgeoise fortunée, tout à la fois républicaine et croyante : son père, Jean Philippe avait été, jusqu’en 1792, le curé de la ville et en sera le maire puis le greffier ; sa foi en un Dieu juste imprégnera l’éducation du jeune Constantin qui, après de brillantes études au lycée de Douai, un apprentissage des mathématiques et des arts de l’ingénieur, suivra, comme étudiant civil, les cours de l’Hôpital militaire d’instruction de Lille ; c’est à cette époque aussi que, rédigeant son premier traité, inspiré de Rousseau, *De l’éducation* (Ahmed Zouaoui indique que ce *Traité* fut publié en 1827 et couronné par l’Académie d’Arras. Il ne figure cependant pas au catalogue de la bibliothèque nationale).
Saint-simonien puis fouriériste, il développe à partir de 1836 sa propre réflexion dans de nombreux ouvrages exposant et précisant sa méthode matérialiste, limitée à l’économie, à la sociologie et l’analyse historique. Après *Intérêt du commerce et de l’industrie* (1836), paraît en 1839 *Économie sociale : des intérêts du commerce, de l’industrie, de l’agriculture et de la civilisation en général, sous l’influence de l’application de la vapeur*, ouvrage en deux volumes, couronné par l’Académie des Sciences morales et politiques.
Revenu au journalisme, collaborateur de journaux républicains, Pecqueur, sans abandonner la réflexion sur l’économie sociale, se consacre davantage à la politique et croit pourvoir, après la révolution de 1848 ; mettre en pratique ses idées sur le droit au travail que défend Louis Blanc mais l’échec des ateliers nationaux le dissuade de se présenter aux élections de 1849 ; celui du soulèvement contre le coup d’État de Louis-Napoléon conduit Pecqueur à quitter Paris et à suspendre la publication de ses ouvrages ; non leur rédaction. Bien qu’il ait, en 1863 et 1864, publié une série d’articles au *Rationaliste* de Genève, Pecqueur, entouré de son ample famille, ne prit plus que sporadiquement part à la vie intellectuelle publique, travaillant à des livres jamais publiés (et pour certains détruits lors de l’occupation de sa demeure en 1870) ; redevenu, après 1870 et jusqu’à sa retraite en 1877, bibliothécaire, Pecqueur décède le 17 décembre 1887 à Taverny.
Voir : Ahmed Zouaoui, *Socialisme et Internationalisme, Constantin Pecqueur*. Genève, Librairie Droz, 1964, 223 p.

229 Constantin Pecqueur, *Théorie nouvelle d’Économie sociale et politique ou Études sur l’organisation des sociétés*, Paris, Capelle 1842. Le texte retenu par *O Progresso* est le chapitre 31, pages 405-427. Il est publié sous le titre de : C. Pecqueur, « Anarquia social » in *O Progresso*, pp. 867-881

230 Fondé en 1824, *Le Globe,* d’abord d’opposition libérale, devint, racheté par Enfantin en 1830, le journal de la doctrine de Saint-Simon puis de la “*religion saint-simonienne*”

231 Prosper Enfantin (1796-1864), acquis aux idées de Saint-Simon, économiste et publiciste, co-fondateur du *Producteur*, premier périodique saint-simonien et principal conférencier de l’école, dont il finit par devenir le “père suprême”.

232 In C. Pecqueur, *Théorie nouvelle d’économie sociale et politique ou Études sur l’organisation des sociétés*, Paris, Capelle, 1842. Cité par Ahmed Zouaoui, op. cit., p. 14.

docteur Pellarin, pour rejoindre l'école sociétaire, devenant un membre actif et estimé du mouvement : ses talents de plume lui valent la reconnaissance et l'amitié des principaux dirigeants et mécènes du fouriérisme, Mme Vigoureux, Considerant, Just Muiron, etc. Il est également de l'intimité de Fourier dont il écrit une biographie restée inédite[233] ; ainsi, de 1832 à 1835, Pecqueur sera-t-il l'une des plumes les plus habiles du fouriérisme au *Phalanstère*, à la *Revue encyclopédique* ou à la *Revue du Progrès social* ; il conserve cependant sa liberté de réflexion, se heurtant aux "gardiens du temple" – un temple "épuré" de tout ce qui leur semblait trop hardi ou trop précoce. Il finit par rompre en 1836, donnant une série d'articles à *La Presse*, critiquant un système qui "*aboutit sans le vouloir à la licence et à l'anarchie*"[234] ; il en conserve cependant nombre d'idées qui vont irriguer ses propres conceptions, par exemple, sur la propriété collective des moyens de production, de distribution et d'échange qui lui valent d'être considéré comme le père du collectivisme socialiste français. Car, à la différence d'autres socialistes "*romantiques*" du temps, Pecqueur ne s'inquiétait pas du développement de la production industrielle sous la réserve qu'elle soit nationalisée et organisée pour le bien commun. De même, revenant d'une mission officielle en Belgique, se prononce-t-il pour une participation volontariste de l'État dans la construction de voies ferrées[235].

Revenu au journalisme, il collabore à *La Réforme*, l'organe de Ledru-Rollin, y prônant le socialisme et critiquant le système libéral, cause du déséquilibre social, à l'*Avenir* et à la *Revue Indépendante*, journaux de progrès et de combat : l'économiste peu à peu se mue en politique et, quand survient la Révolution de 1848, il se retrouve membre de la commission du Luxembourg, fondée par Louis Blanc pour définir un programme de politique du travail ; à ce titre, Pecqueur co-signe avec Vidal l'*Exposé général des travaux de la Commission du Luxembourg*. Nommé bibliothécaire adjoint de l'Assemblée nationale, il crée enfin son journal *Le salut du Peuple* dont il fut le principal rédacteur mais dont il ne put financer que six numéros dont le dernier parut en décembre 1850.

Méconnue, son influence n'en fut pas moins importante, même auprès de ceux qui ne se revendiquaient pas de son esprit de synthèse :

---

233 Du moins jusqu'à sa publication, précédée d'une longue étude critique, par Jacques Thibaut « Constantin Pecqueur, biographe de Fourier » in *Cahiers Charles Fourier*, 1990, n° 1, disponible sur le site (consulté le 25/3/2013) http://www.charlesfourier.fr ; destinée à la *Revue encyclopédique* et se voulant impartiale, cette étude, écrite de l'intérieur, s'efforce de replacer la vie et les idées de Fourier dans leur contexte historique.

234 Constantin Pecqueur, *Théorie nouvelle…*, op. cit., p. V

235 Constantin Pecqueur, *De la Législation et du mode d'exécution des chemins de fer, lettres adressées à M. le Ministre des Travaux publics*, Dessessart, 1840
Il publie par la suite *Des Améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté* (1839), sorte de guide pour la jeunesse entrant dans la vie active ; *La réforme électorale* (1840), *De la paix, de son principe et de sa réalisation* (1842) qui, exposant ses idées sur l'internationalisme, préconise la mise en place d'un parlement européen, *Des armées dans leurs rapports avec l'individu, la morale et la liberté ou Des devoirs civiques des militaires* (1842) qui préconise la fin des armées permanentes. Cette même année 1842 voit la publication de *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique ou étude sur l'organisation des sociétés* (1842), somme des idées de Pecqueur sur l'économie et la société. Le dernier ouvrage de cette période est *De la République de Dieu ou union religieuse pour la pratique de l'égalité et de la fraternité universelles* (1844) qui permet à Pecqueur de se situer dans un cadre moral et religieux.

"*Si l'on nous demandait de qui nous procédons; quelle est votre origine ou notre filiation intellectuelle, nous répondrions : Jésus-Christ, Rousseau, toute la Révolution française, Saint-Simon, Fourier : – Jésus-Christ et tontes les Bibles pour la formule fondamentale de la morale, pour la face spirituelle du problème économique ; – le saint-simonisme pour la face sociale, gouvernementale et historique ; – Fourier pour la face matérielle de l'association et de la solidarité ; – Rousseau et la Révolution française pour le côté politique et l'esprit d'égalité et de liberté*"[236].

Tous les lecteurs d'*O Progresso* n'ont pas dû apprécier le chapitre de Pecqueur qui, partant de la définition de la richesse matérielle, forcément produite par l'action de l'homme, en arrive à conclure que la propriété est la source de l'*anarchie sociale*. En effet :

O trabalho como faculdade*, não basta ao homem para viver e enriquecer; é lhe mister a posse de uma quantidade qualquer de matéria, sobre que ele possa exercer a sua ação útil. A matéria do trabalho do homem é igualmente incapaz de passar ao estado de riqueza para homem. Até o gozo de um fruto selvagem exige que o homem* agite-se *para colhêlo ou apanhá-lo. Ora, esta ação é já trabalho. Assim qualquer matéria tem necessidade de ser apropriada pelo homem e de sofrer a sua ação* útil *para converter-se em riqueza.*
Portanto, a atividade do homem não pode, simplesmente como faculdade*, criar riqueza, se o individuo não possua a matéria como base e objeto de seu trabalho útil.*
Assim, a ação do homem, ao exercer-se sobre a matéria, produz uma quantidade de riqueza. De qualquer quantidade de riqueza faz-se ordinariamente duas partes: uma que se destina ao consumo absoluto o definitivo; outra que se destina a ser a condição exterior de nova produção de riqueza, a ser matéria de novo trabalho útil. Esta parte é igualmente consumida; mas difere da primeira, porque se reproduz *sob a forma nova de maior riqueza; dão-lhe o nome de* capital de produção*; a outra é o que se chama um* capital de consumo.
Ora resulta da organização atual da sociedade que muitos homens não tem a sua disposição a matéria de trabalho pelo mesmo titulo que outros ou não a tem senão com a permissão *de seus semelhantes, e por consequência, podem ser privados dela totalmente*[237].

De ces prémices découle, *dans l'organisation actuelle de la société*, la dépendance des uns aux autres, des non-propriétaires aux propriétaires ; Pecqueur en décrit les différentes formes, en classe les différents degrés et en développe les conséquences dont la plus nocive :

"*essa faculdade absoluta do livre troca e de livre produção é o que constituem o estado de concorrência arbitraria ou do* laisser faire"[238].

Conséquences logiques du "*droit individuel d'user et d'abuser des instruments de production*", de la liberté des échanges et de la concurrence arbitraire, un dérèglement complet de la société où chacun agit comme il l'entend, selon ses seules nécessités, sans une quelconque référence à la solidarité, à la justice, à un accord entre producteurs, distributeurs et consommateurs ; le tableau est sombre :

"*Em todas as partes, e para todas as coisas, reina instabilidade, incerteza, confusão, guerra e caos… A oferta ignora a procura, e a procura ignora a oferta* […] *A roda*

236 Pecqueur, Constantin, *Théorie nouvelle…*, *op. cit.*, p. IV
237 C. Pecqueur, « Anarquia… » in *op. cit.*, p. 868. Les mots en romain sont soulignés par l'auteur.
238 C. Pecqueur, « Anarquia… » in *op. cit.*, p. 872. Les mots en romain sont soulignés par l'auteur.

da fortuna vive num movimento continuo e a cada giro que dá, esmaga, machuca, os concorrentes, abre brechas na propriedade; e todavia não aparece uma instituição, em paragem alguma que estanque o sangre, feche e sare a chaga[239].”

Une société de l’instabilité où nul n’est à l’abri d’un revers de fortune mais aussi une société du déséquilibre où l’écart entre riches et pauvres ne cesse de grandir et une société de l’iniquité où la naissance détermine la position, où le superflu abonde chez les uns à proportion de la misère chez les autres… Et Pecqueur ayant peint cette misère surabondante et ce luxe superfétatoire, en revient à la cause originelle, la propriété qui génère : “*o Inferno na terra*”[240], appuyé sur six colonnes : le droit d’appropriation des instruments de production et des sources de la richesse nationale, la liberté du commerce et de la concurrence, le prêt à intérêt, le droit de transmettre et d’aliéner les instruments de travail, le droit d’héritage et “l’insolidarité” absolue des individus et des familles.

Convaincu de la justesse de son analyse, Pecqueur en affirme l’universalité, les différences n’étant que de détail (plus ou moins grande mobilité de la propriété et des propriétaires) ; aussi en appelle-t-il aux hommes de bonne volonté :

“*Homens de boa vontade, homens de paz, de justiça e de liberta, vos bem estais vendo! Eu disse a verdade e a verdade é terrível. Assim, pela palavra, pelas instituições e pela persuasão, fazei a guerra santa a este prejuízo que causa tantas males as vossos irmãos*[241].”

En reprenant la formule de Rousseau, Pecqueur conclut :

“*Vós ficareis perdidos se vós esquecerdes de que os frutos são de todos e que a terra não é de ninguém.*”

Outre que cette formule servira à nourrir les insinuations sur un Figueiredo hérétique et qu'Autran lui en fera son principal reproche, ce texte avait de quoi troubler les grands propriétaires pernamboucains “libéraux”, voire fouriéristes ; encore – par prudence ? – les mesures transitoires suggérées par Pecqueur, à la fin de son chapitre, ne furent-elles pas traduites242 ; reste qu’elles seront en partie reprises dans les propositions d’*O Progresso* pour transformer l’enfer pernamboucain.

Quoi qu’il en soit, ce texte paru à un moment où était grande la probabilité d’une insurrection, montre combien, loin d’être une tribune conservatrice, *O Progresso* exprimait une vision fort crue de la société “libérale” et était proche de ceux qui réclamaient une meilleure répartition des terres ou une régulation de la concurrence comme mesures nécessaires à la paix sociale et au progrès.

---

239 C. Pecqueur, « Anarquia… » in *op. cit.*, pp. 873-874

240 C. Pecqueur, « Anarquia… » in *op. cit.*, pp. 878 : Formule qui fait écho à l’objectif des fouriéristes : travailler au règne de Dieu sur la terre (voir note 188, page 63).

241 C. Pecqueur, « Anarquia… » in *op. cit.*, pp. 879.

242 Voir, en annexe III – 3, la fin du chapitre non traduit dans *O Progresso*.

Un autre texte montre le même parti pris : *Um Sonho*[243]. Cette suite de versets en prose, daté du 2 mars 1847, parut, non signé, dans le numéro d'avril 1847. C'est d'abord le "*velho Capibaribe*" s'adressant à la "*nobre filha do oceano*" pour s'étonner, le canon tonnant, que :

> "*o bronze das batalhas faz ouvir hoje a sua voz belicosa sem acordar os teus nobres filhos*[244]".

C'est ensuite, une femme, encore belle malgré le poids des douleurs, enchaînée, assise sur la plage qui, s'accompagnant de la lyre à sept cordes, adjure le "*vaillant fils de* la nouvelle Venise" de se réveiller ; le soldat, de préparer ses armes et le citoyen, d'exulter :

> "*o produto dos teus suores já não vai além dos mares enriquecer orgulhosa madrasta; o fruta do teu trabalho te fica todo. Ufana-te pelo solo que te viu nascer; ele conquistou a sua liberdade. Exulta! Exulta!*"[244].

Mais, bientôt, la lyrique orante se reprend, se répand en lamentations : le Pernambouc a toutes les raisons de pleurer : ses droits sont illusoires ; sa liberté, un mensonge :

> "*Nova metrópole, tão avida como a outra esgota todos os sucos vitais necessários á tua prosperidade; teus chefes são seus mandatários; teus representantes, seus escravos!*"[245].

Autres motifs de lamentation : au despotisme extérieur a succédé un despotisme intérieur encore plus terrible ; le luxe dont la ville est parée est le signe de sa misère en même temps que celui de l'orgueil de ses oppresseurs : rien ne lui appartient ; tout, à ses seigneurs

> "*Estes senhores de hoje são teus irmãos; mas que te importa que os que vivem dos teus suores tenham bebido ao nascer, as águas do Tejo o do Douro ou as dos rios de terra da Santa Cruz?*"[246].

Songe en forme de cauchemar, rien ne manque à cette description pour ressembler à celles de Pecqueur, pas même la fille vouée à la prostitution et le fils, à l'armée.

Assurément, telle que la décrit *O Progresso*, la situation du monde en général et du Pernambouc en particulier est critique ; les signes d'une explosion sociale se multiplient ; la misère du peuple ne peut que le dresser contre l'égoïsme des puissants (ou, à défaut, contre la concurrence des étrangers, bouc émissaire commode) ; l'avoir montré et démontré ne suffit pas, *O Progresso* est une revue positive, constructive : elle présente donc sur les sujets les plus divers ses propositions, une sorte de programme, celui dont Figueiredo aurait voulu que la *Praieira* se dote.

243 « Um Sonho » in *O Progresso,* pp. 403-406
244 « Um Sonho » in *op. cit,* p. 404
245 « Um Sonho » in *op. cit,* p. 405
246 « Um Sonho » in *op. cit,* p. 406

II – *O PROGRESSO* DANS L'ARÈNE

II. 1 – Projets et Propositions

"*A política é a ciência da organização social*", affirmait l'équipe d'*O Progresso* dans sa *Déclaration de principes*, dans le même temps qu'elle proclamait son rôle d'éducateur ; revue à idées et boîte à outils, diraient les modernes. Il s'agissait non seulement de montrer "*à tous ces prétendus hommes d'État qui nous gouvernent qu'ils ignorent les notions de base de l'économie sociale*" mais aussi de leur proposer des réformes pratiques.

Ainsi se succèdent de longues réflexions sur le système pénitentiaire et de longues propositions sur l'organisation provinciale qui procèdent cependant de la même idée centrale, les règles sociales doivent tendre au bonheur de l'individu et à son épanouissement.

II. 1. 1 – *Réforme pénitentiaire*

Sujet d'études, de débats, de controverses, la réforme pénitentiaire alimente, au XIXe siècle le discours politique en Europe comme dans les Amériques, tant sur les objectifs que sur la nature des peines ou, encore, sur les conditions de leur exécution ; des études sont publiées, comme celle de Tocqueville sur le système pénitentiaire aux États-Unis[247], des expériences sont menées qui donnent lieu à des échanges entre spécialistes réunis en congrès à Francfort-sur-le-Main, en 1846 et à Bruxelles, en 1847.

247 Gustave de Beaumont, Alexis de Tocqueville *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France, suivi d'un appendice sur les colonies pénales et de notes statistiques*, Paris, Impr. H. Fournier, 1833, 439 p.

Or, constate "A." – Figueiredo, sans grand doute –, dans le premier d'une série de trois articles consacrés à *Reforma do sistema penitenciário*[248] :

> "*Verdade é que no meio das preocupações da política da dia, até hoje a questão penitenciária há sempre permanecido em olvido; assim é de dever da imprensa chamar a atenção do governo e das câmaras sobre esse assunto, cuja importância se vai tornando de dia em dia cada vez maior*"[249].

Car, dans l'état actuel des relations sociales, la "*furor das dissenções políticas*" accroît le risque de condamnations injustes ; au reste, ajoute Figueiredo, les sociétés modernes où les intérêts de chacun sont fondamentalement opposés aux intérêts de tous ne se maintiennent qu'appuyées par la force :

> "*o agente de policia, o carcereiro e o algoz, estes três grandes moralistas,* [são] *ainda hoje os sustentáculos indispensáveis das mas adiantadas civilizações*"[250].

Tout en réaffirmant sa foi dans une société où chacun trouverait, dans l'intérêt général, la satisfaction de ses intérêts personnels ; où le plus grand développement du principe d'ordre se trouverait dans le plus grand développement du principe de liberté : où tous les improductifs utilisés à maintenir l'ordre et à restreindre la liberté seraient rendus à la production :

> "*Temos para nôs que tudo isso se pode verificar, e até esperamos que as nossas convicções a este respeito se tornem em breve as dos homens esclarecidos de todas as terras*"[251].

Figueiredo, en bon élève de l'école sociétaire[252], sait qu'en attendant le nouvel état social, les malfaiteurs continueront de rendre nécessaires policiers, juges, gardiens et prisons.

Ces prisons – où ne devraient pas être mélangés prévenus et condamnés, vagabonds et voleurs, malheureux acculés à la mendicité et criminels endurcis –, encore faudrait-il qu'elles ne fussent pas une école du crime[253] ; ce qu'elles étaient. Mais la situation a évolué depuis une vingtaine d'années que la question de la réforme pénitentiaire est débattue ; il n'en est pas de même au Brésil, répète Figueiredo ; qu'au moins cela permette de ne pas répéter les erreurs commises et, principalement, de ne pas consacrer efforts et ressources aux criminels endurcis mais aux prévenus, aux condamnés à de courtes peines, aux jeunes.

248 « A. » "Reforma do sistema penitenciário", in *O Progresso*, op. cit. Premier article, pp. 349- 356 deuxième article : pp. 559-565 ; troisième article : pp. 639-643.

249 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* p. 349.

250 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* p. 350.

251 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* pp. 350-351.

252 Dans un article de *La Phalange* consacré au système pénitentiaire, Victor Considerant, après avoir affirmé que "*le crime a sa raison déterminante, non pas dans la nature de l'homme mais bien dans l'action des conditions sociales*", n'en conclut pas moins, propos toujours d'actualité, que "*si, en présence de la réforme sociale qui anéantira les causes du vice et du crime, la réforme pénitentiaire est sans importance, elle possède eu égard à l'état des esprits, une valeur relative et d'actualité qui la recommande, comme toute autre question de transition, à l'attention des hommes sérieux*" .(*La Phalange*, n° 23, 1er décembre 1838, colonnes 361-363).

253 Figueiredo, en note, se réfère à Eugène Sue qui, dans ses *Mystères de Paris,* "œuvre admirable", montre ce "*concurso fatal de circunstancias, devidas as relações ou até ao simples contacto dos presos entre si que arrastra forçosamente até ao mais alto grão de escala dos crimes aquele que lhe transpusera a primeiro degrau*". « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* p. 352.

Se référant aux rapports de Demetz[254] et Blouet[255] envoyés aux États-Unis et à ceux de Moreau-Christophe[256], en Angleterre, Figueiredo pense que la société a longtemps avancé dans la direction opposée à son objectif, "*como que fazendo a propaganda da prisão*". Cependant, le récri de tous les publicistes ayant traité du sujet a conduit, en France tout particulièrement, à l'abandon de ces pratiques "*absurdes et illogiques*" : la création de maisons de correction où les jeunes détenus reçoivent une instruction et apprennent un métier, trop souvent un métier de grande industrie pour laquelle les ouvriers sont déjà en surnombre ; des philanthropes ont cependant pallié en partie ce défaut, créant comme à Mettray des colonies agricoles et pénitentiaires. Restait à corriger une nouvelle injustice qui était de se préoccuper des jeunes dévoyés mais non de jeunes "*pauvres et honnêtes*" : de nouvelles colonies, financées par la philanthropie, tentent d'y pourvoir.

Cela, conclut Figueiredo, n'est ni un remède ni même un palliatif mais un germe d'espérances :

> "*um exemplo capaz de gerar novas dedicações, de acordar os poderes de Estado, e preparar a vinda deste momento em que a sociedade se encarregue, como lhe cumpre, da instrução e da educação de todos os seus filhos*"[257]

Reste que ces mesures ne sont que des préliminaires à la solution générale du problème pénitentiaire :

> "*solução que deve, não só fixar e melhorar a sorte dos indiciados, acusados e condenados mas ainda prevenir a maior parte dos crimes, garantindo a cada um dos membros da sociedade o mas sagrado de todos os direitos – o de viver do trabalho*"[258]

Quant aux conditions anciennes d'emprisonnement – *immorales, cruelles, contraires au but social* –, Figueiredo observe, dans l'introduction de son second article, qu'elles sont condamnées à

---

254 Frédéric-Auguste Demetz (1796-1873), conseiller à la Cour de Paris, auteur avec Blouet d'un rapport sur le système pénitentiaire américain et, notamment, sur celui employé en Pennsylvanie. En 1840, ayant quitté la magistrature, il crée à Mettray une colonie pénitentiaire et agricole qui reçoit le soutien du Roi, de la famille royale, de Lamartine, de Tocqueville, de Louise Collet et de nombreux contributeurs. Cette institution, fondée sous le contrôle d'une Société paternelle créée pour l'occasion, bientôt imitée dans divers pays d'Europe, voulait éviter le système cellulaire aux enfants et favoriser leur rééducation morale et professionnelle. Elle fut fermée en 1939.

255 Guillaume Abel Blouet [et non *Blovet* comme fautivement imprimé dans *O Progresso*] (1795-1853), architecte français, grand prix de Rome en 1821, termina la construction de l'Arc de triomphe de l'Étoile en 1836, professeur à l'École des Beaux-arts et architecte du palais de Fontainebleau. Il fut aussi un spécialiste de la construction de pénitenciers ; c'est à ce titre qu'il accompagne Demetz aux États-Unis, d'où il revint convaincu par le système de Philadelphie. F. A. Demetz & G.-A. Blouet, *Rapport sur les pénitenciers des États-Unis*, Paris, Imprimerie Royale, 1837.

256 Louis Mathurin Christophe dit Moreau-Christophe (1800-1881), économiste et avocat au barreau de Paris, fit diverses missions pour le compte du ministère de l'Intérieur en Angleterre, en Écosse, en Belgique et en Suisse pour y étudier les régimes pénitentiaires et les colonies agricoles. Nommé inspecteur général des prisons, il fut destitué en 1848 par Ledru-Rollin ; partisan déclaré du système cellulaire, il fut à l'origine de son adoption par l'administration. Outre ses publications sur le système pénitentiaire dont *De la réforme des prisons, d'après le système de l'emprisonnement individuel*, Paris, Huzard, 1836, il est l'auteur de *Du droit à l'oisiveté et de l'organisation du travail servile dans les républiques grecques et romaine*; Paris, Desrez, 1850 (qui inspira Paul Lafargue) et *Du Problème de la Misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes*, Paris, Guillaumin, 1851, 3 vol.

257 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* p. 356.

258 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* p. 356.

disparaître ; mais par quoi les remplacer ? Trois systèmes – Auburn, Cherry-Hill et Genève – ont leurs partisans qui s'accordent sur le travail nécessaire pour régénérer le prisonnier et sur l'isolement en cellule, pour lui éviter la contamination, "l'école du crime". Ce sont sur les moyens d'y parvenir que diffèrent les experts[259].

Résumant les méthodes, leurs avantages, leurs contraintes, leurs limites, « A. », dont l'information se nourrit, au moins partiellement[260], des articles de *La Phalange*[261] et de *La Démocratie Pacifique*[262], s'il rappelle qu'à Bahia les fondateurs du pénitencier étaient favorables au système d'Auburn mais qu'une récente commission nommée par le Président de cette province s'est prononcée pour celui de Cherry-Hill, n'entend pas discuter la valeur relative des systèmes exposés avant de résoudre une question d'importance :

"*a questão das bases e do alvo da penalidade*"[263]

dont la solution est le critère pour choisir le système le mieux adapté. C'est le sujet du troisième article, paru dans le numéro 9 de novembre 1847 et sous-titré :

---

259 Dans le système dit d'Auburn (la prison de haute sécurité de l'État de New York y fut fondée en 1816), les prisonniers sont gardés de nuit dans des cellules individuelles et travaillent de jour dans des ateliers communs où le silence le plus strict est de rigueur ; le système pensylvanien, mis en œuvre notamment à la prison de Cherry-Hill, impose un isolement permanent au condamné – les prisons étant conçues de telle sorte que, même lors des promenades, les détenus ne pouvaient se rencontrer ni se voir ; le détenu peut travailler dans sa cellule ; le système de Genève combine enfermement en cellule de nuit et travail, rémunéré, en commun de jour avec un système d'encouragement, voire de réduction de peines.
Au milieu du dix-neuvième siècle, malgré les critiques sur les punitions corporelles sanctionnant toute contravention au silence imposé, c'est la méthode d'Auburn qui est la plus imitée en Europe ; en France, toutefois, l'inspecteur général des Prisons, Charles Lucas (1803-1889), par ailleurs partisan déclaré de l'abolition de la peine de mort, se déclare favorable au système de Genève.

260 Observons qu'en février 1843, le président Rego Barros avait nommé une commission chargée de "*indicar a localidade mais conveniente e o sistema que deve seguir para a fundação de uma prisão penitenciária e uma casa de correção na cidade do Recife*". Vauthier avait accepté d'en être membre et avait donc dû réunir une documentation qu'il a sans doute communiquée à Figueiredo ; on pourrait même supposer qu'il ait ébauché cette série d'articles mis en forme, après son départ, par Figueiredo.
«Ofício do Engenheiro em Chefe Louis-Léger Vauthier para o Presidente de Província Francisco do Rego Barros. Recife, 16 de fevereiro de 1843, Série OP vol. 15 [Fl. 52]» in Rosilene Gomes Farias, Lúcia Gaspar, Virgínia Barbosa, *Fontes para o Progresso,* Recife, Fundaj, 2009.

261 Outre l'article déjà cité de V. Considerant, voir les trois articles de Léopold Duras (futur directeur du *National* et alors rédacteur et co-fondateur du *Progressif* de Limoges) dans *La Phalange*, n° 23, 1er décembre 1838, colonnes 364-367 ; n° 36 du 15 juin 1839, col. 611-614 et n° 37 du 1er juillet 1839, col. 628-631. Duras propose de distinguer entre trois catégories de prisonniers : prévenus qui seraient confinés dans des cellules avec obligation de travailler ; condamnés à moins de deux ans, confinés avec ou sans travail et condamnés à longues peines qui doivent être à la fois réprimés et amendés et seraient dans un premier temps soumis au confinement solitaire sans fixation de durée avant de pouvoir et travailler et être moralisé… : bref un système mixte des trois autres et dont les effets seraient prolongés à l'issue de la peine par l'emploi des anciens prisonniers dans des ateliers d'État, État qui "*doit à ses membres LE MOYEN DE VIVRE EN TRAVAILLANT* [souligné par l'auteur]".
Voir aussi dans le volume de 1843 – II de *La Phalange*, l'article d'Auguste Colin sur « La Justice en Égypte », pp. 301-321, où est critiqué le système de privation de liberté occidental.

262 Notamment les articles des 20, 21 et 22 avril 1844 au moment de la discussion du projet de loi sur les prisons ou, encore, l'article du 6 mai 1844, intitulé justement *De la Réforme pénitentiaire* et celui du 17 mai après l'adoption de la loi.

263 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* p. 566.

“*Investigações á priori sobre o alvo e bases de penalidade*”[264]

Rappelant que l’homme “sauvage”, c’est-à-dire solitaire, n’avait, pour mener sa vie, d’autre guide que ses instincts, il ne pouvait commettre ni crime ni délit[265] : en ce sens, c’est le lien social, dont le but est d’assurer le développement maximal des facultés de chacun, qui a “*généré*” le crime et son châtiment : car, “*no estado de guerra que precedeu a aurora*” de la société civile, chacun développait son activité au détriment de celles des autres. Il fut donc nécessaire :

> “*ou organizar a sociedade de maneira que cada uma individualidade se pudesse desenvolver livremente, sem ser comprimida na sua liberdade pelas individualidades vizinhas; ou fixar limites a atividade de cada um, para que ela não ofendesse a dos outros*”[266]

La première solution était la meilleure ; la seconde fut choisie[267]; de là, les lois fixant les normes restreignant les libertés individuelles ; de là, les peines sanctionnant leurs transgressions ; et Figueiredo insiste sur ce point :

> “*Esta é a origem da penalidade que consequentemente tem por alvo a manutenção das convenções sobre que se assenta a sociedade, e por bases e interesse geral em cujo nome se estabeleceram estas convenções*”[268]

Le châtiment ne doit donc pas être considéré comme la punition d’un crime ou d’un délit mais comme le moyen d’empêcher la violation de conventions utiles à tous ; c’est un moyen d’intimider que la société emploie en même temps qu’elle doit prendre des mesures préventives, modifier ses institutions pour diminuer le nombre de crimes ; de plus, après avoir tout fait pour empêcher ses membres de devenir criminels, la société doit tout faire pour qu’ils ne recommencent pas : il lui faut “*moraliser et régénérer*”. Mais, constate Figueiredo, les criminalistes n’ont pas vu dans l’intérêt général la base de la pénalisation ; ils l’ont cherché :

> “*em abstrações filosóficas sobre o direito e o dever e, as mais das vezes ainda, em conceições teológicas. Para eles a sociedade já não fora um ente particular, defendendo-se contra aqueles que atacam-lhe e reprimindo em nome dos seus interesses as violações dos seus princípios fundamentais, mas sim um representante ora da lei moral ora da divindade que castiga o criminoso para que ele expie o delito que cometera*”[269].

De là, l’état déplorable du système répressif et son impuissance absolue.

---

264 « A. » “Reforma…”, in *op. cit.,* p. 639.

265 Figueiredo précise, en note, utiliser ces termes que dans le sens que leur ont assigné “*os códigos de todos os povos*” et non au sens de la théologie et de la philosophie, prudence qui lui permet d’éviter les critiques dogmatiques.

266 « A. » “Reforma…”, in *op. cit.,* p. 640.

267 C’est que, pour organiser la société au bénéfice mutuel de ses membres : “*tão pouco tempo há que as leis que presidem aos fenômenos gerais dos povos são reconhecidas e classificadas; tão poucos anos há que a economia social conquistou o direito de cidade, mesmo entre as nações que caminham a frente da civilização, que ate estos últimos tempos, alguns pensadores solitários, precedendo os seus contemporâneos um ou dous seculos, ousaram arriscar uma opinião tão audaz e considerar como possível uma organização de este genro.*” (p. 640)

268 « A. » “Reforma…”, in *op. cit.,* p. 640.

269 « A. » “Reforma…”, in *op. cit.,* pp. 641-642.

Mais, prévenant les critiques, Figueiredo déclare reconnaître la loi morale à laquelle tout un chacun doit se conformer ; elle diffère, cependant, des lois sociales qui lui sont même parfois opposées et ne peut donc être la base de la pénalité : d'ailleurs, aucun pouvoir humain ne peut juger en fonction de lois qui ne sont pas humaines et, même dans une société organisée selon les prescriptions de la loi morale, les lois sociales :

> "*enquanto sociais, não seriam obrigatórias senão como convenções puramente humanas, baseadas no interesse geral e cuja manutenção e execução é autorizada pela força*"[270].

Cet article ne sera pas suivi de celui que l'auteur annonçait :

> "*investigaremos as principais causas dos crimes, então nos entenderemos mais sobre essas medidas preventivas e sobre as destinadas a moralizar ou regenerar os delinquentes*"[271]

mais il s'inscrit, comme les précédents, dans une optique "fouriériste" : les conditions sociales sont déterminantes ; dès lors, il est plus important de chercher celles "*qui préviendraient l'éclosion des vices et des crimes que de discuter sur le moyen de les punir ; autrement dit qu'il vaut mieux aviser à rendre chacun honnête que de chercher le moyen de morigéner les coupables en laissant subsister dans la société les causes de la perversion*"[272].

Car la société n'est pas le mal mais elle est mal organisée : c'est à sa transformation, la rendant juste, efficace, c'est-à-dire libre, ordonnée, qu'il faut travailler : *O Progresso*, répétons-le, a cette ambition d'être, loin de la "*fureur des passions politiques*", un centre de réflexion et de propositions où penser la réforme est préparer le progrès.

II. 1. 2 – *Colonisation*

À une époque où l'Amérique latine en général et son cône sud en particulier sont des déserts humains parsemés d'îles citadines et où les gouvernants en viennent à proclamer, avec Alberdi, que

---

270 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* pp. 643

271 « A. » "Reforma…", in *op. cit.,* pp. 642
À défaut, on peut se reporter à *La Démocratie pacifique* du 21 avril 1844 qui, au moment de l'adoption de la loi sur les prisons ainsi résumée :
« En deux mots, voici tout le système: interruption absolue de communication entre les détenus, fréquentation forcée de personnes qui ne peuvent que leur donner de bons exemples et de bons conseils »,
rappelait les principes fouriéristes :
« Néanmoins, en obtempérant à ce que la généralité de nos prisons soit soumise dès actuellement au régime cellulaire, nous devons faire sur le principe même qui a engendré ce régime, quelques observations, à la suite desquelles nous demanderons de nouveau, ainsi que nous l'avons fait dans le temps qu'on ne se renferme pas irrévocablement dans ce système comme étant l'expression dernière et définitive, de la pénalité, mais que, bien plutôt, il soit employé comme mode préparatoire d'une répression plus large, plus humaine, plus sociale. »

272 Victor Considerant, *op. cit.*, col. 363

"*en América, gobernar es poblar*"[273], l'article paru dans le numéro 9 d'*O Progresso* (novembre 1847) sous le titre de *Colonização do Brazil*[274] et sous la signature « H. » est d'un intérêt particulier ; Gilberto Freyre n'hésite pas à le qualifier comme :

"*um dos ensaios mas inteligentes ainda publicados no Brasil*"[275]

et il l'attribue, sans hésitation, à Figueiredo ; Adão Lara en fait autant mais en se fondant sur un feuilleton de la *Carteira* du 24 mars 1856 où Figueiredo (Abdalah-el-Kratif) reprend à son compte le texte paru en 1847 dans *O Progresso*[276].

Or, les articles signés « H. » sont attribués à Henri Auguste Milet que nous pensons être l'un des quatre protagonistes de la création de la revue et l'auteur d'une série de six articles (et non cinq, comme l'indique erronément Lara) publiés sous le titre générique de *Interesses provinciais*, assortis de projets de lois détaillés ; le texte sur la colonisation comporte également un projet de loi sur la "nationalisation" du commerce de détail, alors sujet de débats passionnés et cause de débordements xénophobes. Mais il n'est pas strictement limité aux *intérêts provinciaux* et ne pouvait donc être intégré à la série, d'ailleurs interrompue dans ce numéro où H. ne donne pas d'autre article. Quoi qu'il en soit, la communauté de vues unit l'équipe de la revue : rédacteur-en-chef responsable de publication, Figueiredo peut donc, comme l'indique Lara, considérer que cet article lui « appartient » et l'utiliser dans une de ses chroniques de la Carteira. En revanche, s'il avait été l'auteur de l'article original, il aurait logiquement utilisé l'une ou l'autre de ses signatures habituelles, voire le " R. R." indiquant une prise de position collective.

Il paraît donc plus logique de rendre à Milet[277] ce qui appartient à « H. », tout en admettant que Figueiredo ait pu contribuer par ses propres réflexions à la genèse de ce texte sur un sujet, sans doute, souvent débattu par l'équipe de la revue[278].

---

273 Juan Bautista Alberdi, *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina,* Buenos Aires, Capítulo, 1984 ; 244 pages.
La première édition du livre programme d'Alberdi est de 1852 mais sa "formule" ne fait que synthétiser une option politique largement répandue ; Alberdi précise que "*poblar es educar, mejorar, civilizar, enriquecer y engrandecer espontánea y rápidamente.*"

274 « H. » "Colonização…", in *op. cit.,* pp. 629-637

275 Gilberto Freyre, *op. cit.*, t. 1, p. 126
L'analyse de l'article court de la page 126 à la page 136 ; à noter que Freyre indique à deux reprises "*publicado no tomo II, ano 1846, de O Progresso*" ; il faut bien sûr lire : 1847.

276 Adão Lara, *op. cit.*, pp. 42-43 : "*Confessamos que nos encontramos diante de duas hipóteses possíveis: a) Antônio Pedro de Figueiredo é o autor do artigo de O Progresso. Com justiça, portanto, e literalmente o diz produção sua, no folhetim de 24/3/1856. O fato de, em O Progresso, dizer, no fim do artigo: "Nos nossos artigos sobre os interesses provinciais, já propusemos um projeto de lei acerca do imposto territorial: eis aqui agora um a respeito do comércio a retalho" (seguem 4 artigos), deve-se à corresponsabilidade do corpo redacional da revista de que era redator-chefe; b) Antônio Pedro de Figueiredo não é o autor do artigo de O Progresso e ao transcrevê-lo em "A Carteira", com ciência ou à revelia do autor, fê-lo seu, o que, do ponto de vista da análise do seu pensamento, é nos suficiente. Aliás, assinando todos os números de O Progresso, ele os ratificava e endossava.*"

277 Voir notice biographique en annexe II – 1.

278 Vauthier avait songé à créer une colonie phalanstérienne mais composée de Pernamboucains. De plus Figueiredo, dans un discours de 1847 aux électeurs, repris dans *O Progresso,* pages 668-677, exprime sur divers sujets, dont

La colonisation, donc, cette panacée sensée remédier à tous les maux du Brésil indépendant et qui se révèle un expédient coûteux, toutes les provinces en ont fait l'essai ; aucune n'en a tiré profit et pour cause :

> *A colonização há sido inoportuna; no estado atual, o Brasil tem necessidade de sábios e de operários hábeis que venham instruir a população e introduzir diversos gêneros de cultura e de industria. Mas não tem necessidade alguma de colonos, porque a sua população atual é superior aos médios que ora pode à sua disposição para viver*[279].

Car, malgré l'immensité du pays et de ses richesses, une partie, croissante, de la population vit dans des conditions de grande précarité au point de "*présenter un danger pour le reste de la population*". Donner du travail à ces "*oisifs forcés*" est donc le devoir prioritaire des autorités : elles n'y parviennent pas, faute de terres disponibles, faute de moyens aussi ; sans compter que le croît rapide de la population augmente le nombre de chômeurs citadins. Une solution serait de développer une agriculture maraîchère autour des métropoles mais :

> *No estado social em que vivemos* […] *a agricultura e o comercio, sobretudo a agricultura, estão hoje cercados por uma barreira inaccessível para o homem pouco favorecido*[280].

Le commerce inaccessible, c'est, bien sûr, parce qu'il n'est pas réservé aux nationaux ; « H. », sur ce point, rejoint les positions défendues, au moins officieusement, par les libéraux de la *Praieira* et, ouvertement, par les républicains de Borges da Fonseca ; une loi qui y mettrait bon ordre serait "*absolument juste, raisonnable et avantageuse pour le pays*."[281]

Quant à l'agriculture, mère nourricière, il faut que la barrière qui la ferme aux pauvres soit détruite, "*coûte que coûte*" :

> *E qual é esta barreira?* – A Grande Propriedade Territorial. *Esta entidade terrível que tem arruinado e despovoado a Irlanda, a campanha de Roma e outros muitos* países[282].

Grandes propriétés partiellement cultivées mais qui enclosent de vastes friches que les propriétaires se refusent à vendre mais non à louer, tout le temps qui leur conviendra, transformant les fermiers en clients, en miliciens, en masses de manœuvres électorales. Dès lors, poursuit « H. », pour les contraindre à céder leurs terres, il faut une force qui leur soit extérieure et qui s'applique à tous en même temps :

> *e esta força encontramo-la nosso imposto direito de que reza a nossa constituição, – nesse imposto territorial que já propusemos noutro lugar desta revista e cujas ventagens, já mostramos*[283].

---

celui de la colonisation, des thèmes traités dans la revue sous sa signature, sous celle de H. ou sous le collectif R. R.

279 « H. » "Colonização…", in *op. cit.,* pp. 629-630.

280 « H. » "Colonização…", in *op. cit.,* p. 634.

281 En conclusion de son article, H. donne un projet de loi en quatre articles pour réserver aux Brésiliens de naissance ou naturalisés le commerce de détail (voir H, « Colonização.. » in *op. cit.*, p. 637).

282 « H. » "Colonização…", in *op. cit.*, p. 634.

283 « H. » "Colonização…", in *op. cit.*, pp. 636-637.

Impôt qui pousserait les grands propriétaires à se défaire des terres qui leur sont inutiles mais qui, achetées et exploitées par de petits agriculteurs, seront à l'origine de la classe moyenne brésilienne ; il sera alors temps de faire appel aux excédents de populations européennes :

> "*Antes disso, qualquer tentativa de colonização é absurda*".

La revue ne sera évidemment pas entendue : les colons du "docteur" Mure se diviseront en clans ennemis, se disputeront les terres concédées avant de les quitter, gagneront Rio dans l'espoir que la charité publique ou privée leur procurera emplois, subsides ou bateaux du retour. *O Progresso* est en avance : ses idées, certes, sont venues d'ailleurs mais elles sont éprouvées aux réalités du temps et des lieux ; et de cette application, découlent des propositions argumentées et dérangeantes pour les caciques provinciaux comme pour les autorités nationales.

II. 1. 3 – *Intérêts provinciaux*

Dans le troisième numéro de la revue, paru en octobre 1846, figure le premier article d'une série de six, étalés sur toute la durée de publication de la revue, sous le titre générique de *Interesses Provinciais,* et signés « H. », initiale qui désigne, donc, Henri Auguste Milet, ce compagnon de voyage de Vauthier, dont il devint le subordonné à la direction des Travaux publics et l'ami turbulent mais fidèle. Converti au fouriérisme, enraciné au Pernambouc, Milet, passé *senhor de engenho*, entrepreneur, homme d'affaires, continuera de s'impliquer dans la vie publique, en créant ou en collaborant à des journaux, en écrivant sur la crise de la canne à sucre ou sur la guerre du Paraguay mais aussi en participant aux travaux de la *Sociedade Auxiliadora da Agricultura de Pernambuco*, dont il fut le secrétaire général, défendant avec constance la nécessité d'infrastructures, de regroupements de moyens, de capitaux, de progrès techniques, seules solutions pour obtenir le progrès social.

Il expose ces mêmes idées, au long de ses six articles[284], les assortissant de propositions précises sous forme de projets de lois, détaillés : un programme pratique.

Rappelant l'esprit de l'Acte additionnel du 12 août 1834 qui donna aux assemblées provinciales des pouvoirs élargis pour administrer leurs intérêts propres, « H. » en approuve les principes et en dénonce la pratique, se plaçant sous les auspices de Pinheiro Ferreira :

> "*O primeiro dever do legislador, porque o é da razão humana, consiste em ser consequente com os princípios adotados*"[285].

284 H., « Interesses provinciais » in *op. cit.*, n°3, octobre 1846, pp. 181-192 ; n°4, décembre 1846, pp. 263-272 ; n°6, avril 1847, pp. 417-428 ; n°7, mai 1847, pp. 487-498 ; n°10, mars 1848, pp. 701-711 ; n°11, juin 1848, pp. 791-798.

285 C'est par cette phrase que Silvestre Pinheiro Ferreira commence son commentaire sur l'article 1 de l'Acte additionnel, relatif à la représentation des intérêts provinciaux par les chambres.

Il ajoute, aux commentaires de cet “*estadista distinto*”, des critiques argumentées sur l’élection des conseillers dans une circonscription unique avec pour conséquence, du moins au Pernambouc, de faire siéger des députés choisis dans les clubs politiques de Recife :

> “*empregados públicos e bacharéis formados que se apresentam como representantes de uma população que vive da cultura da cana, de algodão e da criação de gados*”[286]

et non de véritables représentants des intérêts essentiels de la province, connaissant la production de sucre, de coton, l’élevage du bétail “*únicas industrias de que vive toda a população da província*” ; pour y remédier, il propose une répartition, proportionnelle à la population, des sièges entre les districts (dont il préconise d’ailleurs de revoir le découpage). Sur cette base, l’Assemblée provinciale, enfin représentative, jouerait un rôle éminent dans le développement intégral de la province ; elle en a le pouvoir mais, sur de trop nombreux plans, onze ans après l’Acte, trop d’erreurs ont été commises, trop de lois votées sans souci de l’intérêt commun, trop de décisions de principe, sans suite pratique ; bilan peu flatteur : la verve de Milet n’épargne ni “les potentats locaux” qui modifient au gré de leurs besoins électoraux les limites administratives sans souci des peuples ; ni cette “*Necrópolis chamada Olinda*” et son collège des Arts “*que pouco ou nenhum serviço faz*” ; ni ces maîtres :

> *“que podem mui bem abrir para primeira vez, na véspera da abertura do curso os livros que tratam de matérias que eles devem ensinar*”[287]

Milet insiste de même sur des attributions que l’autorité provinciale exerce peu ou mal, comme la possibilité d’exproprier pour cause d’utilité publique ; sur celles aussi qu’elle ne délègue pas comme le pouvoir de police, aux chambres municipales, dès lors rouages inutiles. Quant aux taxes et impôts – plus de vingt dénombrés, pour un rendement de moins de sept cents millions de réaux – quelques-uns sont absurdes, comme la taxe sur les emplois publics, d’autres illogiques, comme celle sur l’exportation du coton ; la plupart affectant la consommation et épargnant le capital et l’épargne, contredisant donc les principes constitutionnels d’équité.

Autre attribution aux conséquences cruciales, le pouvoir de créer ou de supprimer les emplois publics que les assemblées ont, en général, délégué aux présidents :

Pinheiro Ferreira, *Observações sobre a Constituição do Império do Brazil e sobre a carta constitucional do reino do Portugal, segunda edição aumentada com observações sob a lei das reformas do Império do Brasil*, Paris, Rey et Gravier, 1835, p. 223 (disponible sur books.google.fr/books?id=jwtAAAAAYAAJ, consulté le 11 juillet 2013) Silvestre Pinheiro Ferreira (1769-1846), homme d’État, juriste et philosophe libéral, joua un rôle politique éminent auprès de Dom João VI tant au Portugal qu’au Brésil ; exilé à Paris entre 1823 et 1842, il y publia ou collabora à de nombreux traités de droit constitutionnel ou diplomatique.

286 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 182
Preuve de la permanence et des problèmes et des solutions, Milet, au Congrès agricole de Recife, en 1878, protestait contre une commission composée “*quase exclusivamente com bacharéis em direito, alheios pela mor parte aos interesses e precisões urgentes da agricultura*.” Cité par G. Freyre, *Um engenheiro…, op. cit.,* t 1, p. 158.

287 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 186.
Dans ses rapports annuels, le président Rego Barros ne cessait de dénoncer la mauvaise qualité de l’enseignement à l’intérieur du Pernambouc, avant tout lié à l’insuffisance des enseignants.

"*foi esse o maior delito de que ela se tornou criminosa para com a província, e uma das coisas poderosas do estado de agitação e de sustos em que vivemos, em consequência da desmoralização que ela anima e perpetua*"[288]

C'est pour Milet (qui avait préféré démissionner plutôt que d'attendre sa révocation) l'occasion de rappeler les méfaits, permanents, du clientélisme de ces

"*partidos, chamados políticos, que prostituem escandalosamente, todos os dias, com intrigas pequeninhas, os nomes sagrados do liberdade, patriotismo e interesses públicos*"[289]

Avec la dévolution de la responsabilité des travaux publics, exception faite de ceux financés par le budget général de l'Empire, les pouvoirs provinciaux ont, à l'évidence, un rôle de premier plan à jouer dans le développement des infrastructures et, tout spécialement, des voies de communication ; Milet, rappelant l'organisation mise en place par Rego Barros, en souligne les avantages mais plaide pour de nouvelles avancées, dans la mesure où il considère que les travaux doivent être administrés et non adjugés.

La province a également la responsabilité matérielle et réglementaire des prisons, maisons de correction et autres lieux de détention :

"*o estado deplorável das nossas prisões, a pouca segurança de que gozam, a má organização do reginem interno, as exações dos carcereiros, a confusão entre as diversas classes de presos* […] *todos esses fatos são sabidos por toda a gente*"[290]

et si la loi, en 1842, a prescrit la construction d'une prison, rien n'a été fait, pas même un projet.

Même léthargie pour ce qui est de l'assistance publique, de la régulation de la mendicité ou de la santé publique. Il n'est guère que l'interdiction aux ordres religieux d'accueillir des novices qui soit une mesure de progrès car, nous dit Milet, dans un pays en manque de productifs, il serait absurde d'accepter que soit augmenté le nombre des *improductifs sociaux*.

De cette revue des attributions dévolues aux pouvoirs provinciaux et de leurs utilisations, Milet en en déduit que :

"*1°: o nosso sistema administrativo é mui imperfeito e dá lugar a terríveis abusos;*
"*2°: as assembleias provinciais são revestidas por lei de poderes mui extensos para que possam modificar, melhorar, criar, etc., tanto quanto for necessário*"[291]

et se propose d'indiquer, dans les articles à venir, quelques-unes des mesures propres :

"*para de ora caminha-nos, quaisquer que sejam as tendencias do ministério, numa estrada constante de melhoramento e de progresso*"[292]

---

288 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 188.
289 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 189.
290 H., « Interesses… » in *op. cit.*, pp. 190-191.
291 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 192.
292 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 192.

Par le ton et par le fond, cet article de Milet s'éloigne des analyses philosophiques, des exposés sociologiques, des présentations lourdes de références, pas toujours évidentes, à des personnages ou à des mouvements qui animent la réforme sociale dans le vaste monde, voire aux articles de vulgarisation scientifique. Le lecteur contemporain de la revue est, bien évidemment, informé des pratiques politiques et politiciennes qui animent ou bouleversent le Pernambouc ; les allusions sont pour lui limpides ; il sait combien les mendiants « *povoam as suas ruas* », levant un véritable impôt, nous dit Milet, sur la charité publique ; il sait que les moines sont plus portés "*à política do século*" qu'à fertiliser les déserts, "*ás depravações*" qu'à replanter les montagnes. Les révocations d'employés publics, il les a connues comme il connaît le poids du clientélisme, le rôle des clubs et l'élection de bacheliers en place de praticiens. Il a devant lui un panorama de sa situation et il doit lui aussi estimer que :

"*o remédio radical acha-se aqui e não no Rio*"[293].

Pour nous, lecteurs 'modernes', cet aperçu de la vie 'réelle' du Pernambouc et de ses problèmes matériels, environnementaux, quotidiens, marque le lent passage d'une société où la place de chacun tient à ses relations, à ses appuis, aux gages donnés, à une société où le mérite, la compétence, le travail et, plus simplement, le respect de la règle assurent une position : une société rationnelle, administrée en vue du bien commun et où la loi fixe la norme.

Un passage mouvementé faute, principalement, d'une bonne organisation administrative de la province que Milet résume, en introduction à son deuxième article :

> "*A falta completa de estabilidade no sistema administrativo; a ausência de grande numero de leis orgânicas necessárias para a satisfação das necessidades gerais do povo, entre as quais devemos considerar em primeira linha as que estabelecem um bom sistema de imposto; a incoerência da divisão civil, eclesiástica e judicial; a falta de hierarquia entre os agentes das diversas administrações*"[294]

Le diagnostic posé, viennent les remèdes, quatre séries de mesures devant être prises pour :

1./ fixer les moyens humains et matériels des administrations[295] ;
2./ créer les institutions dues par la société au bien-être des citoyens ; asseoir l'impôt sur une base rationnelle ; instaurer des services pour maintenir et augmenter la richesse générale.
3./ établir, rationnellement, les divisions territoriale, judiciaire et ecclésiastique ;

293 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 192.
294 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 263.
295 Ainsi, un changement de Président ne pourrait plus donner lieu à la révocation des fonctionnaires, *como ora acontece* : les révocations de 1845 avaient largement dépassé en nombre celles de présidents nommant habituellement aux postes d'autorité des cadres de confiance ; elles avaient de plus touché à des cadres subalternes voire à des employés. Or, rappelle Milet (p. 264) : "*A constituição, ao criar os presidentes, para administrar as províncias, quis fazer deles funcionários proeminentes, centros da ação governamental das províncias, e não procônsules, com poderes ilimitados em tudo quanto diz respeito aos negócios puramente provinciais*".

4./ réorganiser la hiérarchie de l'ensemble de l'administration sur un plan unitaire.

Milet se propose donc d'examiner chacune de ces "*classes*" de mesures ou, tout au moins, d'en ébaucher l'étude, demandant

> *à inteligencia de nossos leitores o cuido de atar por via de raciocínios intermediários os diversos pontos que, de longe em longe, formos estabelecendo na senda que ora encetamos*[296]

D'abord, comme *nossos leitores* l'ont éprouvé, sans stabilité, l'administration ne saurait fonctionner sereinement ; il s'agit donc d'assurer la continuité du service quelles que soient les fluctuations de la politique ; l'inamovibilité est la formule la plus courante mais elle a ses défauts et, tout spécialement, celui de conserver dans leur emploi

> *homens algumas vezes incapazes de preencher as suas obrigações*[297]

ou de s'y refuser, par opposition au gouvernement ; Milet propose donc :

> *nos revestiremos dessa vitaliciedade a um corpo intermediário que representara o papel do volante na maquina e lhe daremos a origem mais independente, a eleição popular*[298]

et de créer, en une formule osée, "*la base de son organisation, la clef de voûte de son édifice*" : un conseil provincial élu que le Président sera tenu de consulter dans tous les cas où la constitution ne l'empêche pas. Un tel organisme, qui sera pour les présidents un guide sûr et impartial, empêchera, selon Milet, que se reproduise "*le scandaleux spectacle*" d'une administration désorganisée, de révocations et de nominations politiciennes ; il en escompte même la naissance d'un véritable parti national et patriote. Et comme l'urgence commande, il en dessine le projet, que sa modestie lui fait dire imparfait, en vingt-trois articles qui n'omettent ni les conditions d'éligibilité, ni la constitution du corps électoral, ni les compétences, ni la périodicité et la durée des sessions, ni le salaire du portier… ! Ni, bien sûr, les cas d'empêchement temporaire ou permanent, la vérification des pouvoirs ni ces pouvoirs, au premier rang desquels vérifier la justification de toute révocation ou mutation d'un fonctionnaire qui ne soit pas chef d'un service public.

En outre, Milet assigne au Conseil le devoir d'établir un plan unitaire d'organisation des services publics non sans en fixer les conditions et d'abord leur nombre, six ; leur nom ; leurs principales attributions, etc. Avec, en pointe finale, ce paragraphe 14 qui témoigne davantage des idées "progressistes" de Milet que de la logique de son texte :

> "*A instrução pública primária do sexo feminino será distribuída com mais liberalidade*"[299]

---

296 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 265
297 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 265
298 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 265
299 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 273. Le texte du projet de loi est aux pages 266-273.

Ce projet de base qui est, conjointement, une clef de voûte, n'aura guère de suite, bien que ce "conseil des sages" eût pu tempérer les ardeurs des partis – clans ; encore que Milet ne précise pas comment le corps électoral, travaillé par les passions et par les pressions au moment de choisir les députés, serait devenu sage et probe au moment d'élire les conseillers provinciaux… Mais c'est le lot des utopistes de n'être d'une précision exemplaire que dans les détails.

Persévérant, Milet, dans son troisième article, propose d'abord la création d'un service cadastral pour la province afin d'étendre à tout le Pernambouc le règne de la loi :

> "*Já mostramos que este regime arbitrário provém da organização atual da propriedade no interior e o único remédio eficaz consiste no estabelecimento de um imposto territorial proporcional á superfície possuída*"[300].

Son projet détaille non seulement l'organisation d'un service du cadastre mais aussi et surtout la mise en place d'un impôt foncier et l'obligation d'enregistrement des cessions et acquisitions de terres ; toujours précis, Milet donne l'ordre de levé des plans cadastraux communaux, le montant de l'impôt, celui des traitements versés aux fonctionnaires du cadastre mais aussi les taxes supprimées en contrepartie.

Proposition prématurée[301] et que les adversaires de la revue considéreront comme une preuve supplémentaire du socialisme professé par Figueiredo et les siens. Cependant, Milet estime que l'éloignement des périphéries et l'absence de voies de communication nuisent grandement à l'action du gouvernement, de sorte que :

> "*os empregados de toda a especie, delegados do conselho de salubridade, coletores, professores de latim e de primeiras letras, etc., que diversas leis hão disseminado pelo nosso território, longe da ação do poder central obrem de um modo independente e de feito o são*"[302]

Plutôt que de créer de nouvelles provinces, nous dit Milet, mieux vaut utiliser l'expérience des autres nations et instituer des centres secondaires d'administration et des agents représentant le président dans ces "cercles" ; encore faut-il pour bien les délimiter : Milet s'en charge, redessinant le Pernambouc autour des bassins fluviaux et, pour faire bonne mesure, "*as insignificantes provín-*

---

300 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 417
Une note après "*mostramos*" renvoie aux pages 208, 209 et 210 du premier tome ; il s'agit de la numérotation du volume original ; elle correspond aux pages 297, 298 et 299 de l'édition Quintas qui font partie de la *Revista política – Interior* du numéro 4 de décembre 1846, chronique signée "R. R", initiales communes de l'équipe de rédaction. "*Mostramos*" peut-être le pluriel du collectif *O Progresso* ou un pluriel de modestie ; dans les deux cas, on peut supposer que Milet est l'auteur de cette Revue ; d'une part, l'article salue sur un ton plaisant "*nosso ilustrado colaborador, o Sr. H…*" pour avoir exposé les mesures nécessaires à la suppression des abus du clanisme ; d'autre part, le passage cité traite de la grande propriété, du patronage et des liens de dépendance ainsi créés.

301 Nabuco, en 1871, ne saura pas davantage la faire accepter par le Sénat. Il faudra attendre 1891 pour que la loi autorise les provinces à adopter, ou non, une telle taxe.
Voir : *Anais do Senado Federal*, Brazil, Congresso Nacional. Senado Federal, Imprensa Nacional, 1871, t. 5

302 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 423.

cias de Sergipe e das Alagoas"[303] incluses dans une nouvelle province avec les bassins du fleuve São Francisco et de ses affluents. Ce travail de géographie fait, Milet retrouve son style de légiste pour établir un projet de loi sur les cercles, leurs administrateurs et leurs attributions.

Avec ces lois, Milet est convaincu de transformer radicalement le système social en vigueur :

> "[…] *e finalmente, constituímos a individualidade de nossa província que, no estado atual, não poder ser senão sucessivamente humilde serva dos diversos ministérios que se sucederem, com grande detrimento da riqueza, moralidade, honra e patriotismo dos seus habitantes*"[304]

Pour autant, la "*prospérité publique*" de la province ne saurait être assurée si n'étaient établis les organes administratifs qui lui manquent ; la liste, nous dit Milet au début de son quatrième article, en est fort longue ; aussi se limitera-t-il à ne traiter que de trois d'entre eux : protection des eaux et forêts, lutte contre la mendicité et banque populaire. Mais aucun service public nouveau ne peut être créé si manquent les ressources pour le financer ; et notre réformateur social de se muer en fiscaliste[305].

Définissant l'impôt comme l'utilisation "*de certa fracção da atividade geral ou individual em vista de certo trabalho particular*"[306], il en montre le triple but : donner aux "administrateurs" les moyens de financer les besoins généraux de la société ; orienter la production de sorte qu'elle réponde à tous les besoins de consommation ; corriger les inégalités de la partition "*ocasionada pela individualização do fundo comum pertencente à especie*"[307]. Or, ce dernier emploi, le plus important des trois selon Milet, n'a nulle part donné naissance à un impôt spécifique. Pour autant, l'impôt sur les legs et héritages, commun à de nombreux peuples, pourrait, entre les "*mãos de um governo inteligente*", subvenir aux premier et troisième objectifs[308].

Milet, renvoyant à un prochain article l'imposition nécessaire à l'orientation de la production, consacre aux droits de succession un nouveau projet de loi qui, dans son premier article, fixe les taux de base (10 % en ligne directe ; 20 % sur les collatéraux et 30 % aux tiers non parents) et, dans les vingt-trois suivants, précise les conditions d'évaluation des biens, les procédures d'appel, le rôle

303 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 425.
304 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 428.
305 Comme Milet ne saurait résister à polémiquer dès que l'occasion se présente, il rappelle à l'ordre l'assemblée provinciale : malgré la loi de 1801 interdisant les enterrements dans les églises et ordonnant l'établissement d'un cimetière public et malgré toutes les autres décisions prises par la dite assemblée depuis 1841, malgré les sommes budgétées "*ainda se não efetuou trabalho algum para se por em pratica semelhante lei*". Et pas davantage de prison.
306 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 488.
307 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 492.
308 Dans le cours de sa démonstration, Milet aborde des thèmes qu'il serait intéressant de relier aux propositions des divers réformateurs sociaux de l'époque, que ce soit sur l'action de l'autorité dans l'orientation de l'économie, sur la formation de la propriété et sa transmission, sur le droit de tout individu de posséder, à la naissance, une part du capital primitif – le globe, disent les disciples de Fourier – et du travail accumulé par les générations précédentes ou encore sur la société unitaire à venir ou sur la répartition de l'impôt (davantage sur le riche que sur le pauvre, sur le capital accumulé que sur le revenu du travail) et son utilisation : augmenter en permanence la somme des besoins généraux satisfaite par l'État, le *minimum*, moyen de supprimer le paupérisme "*de acordo com os princípios da eterna justícia*".

des perceptions instituées dans chaque chef-lieu de district, leur personnel et ses rémunérations, les réductions de taxes ou d'impôts concomitantes.

Dans le dixième numéro de la revue, Milet en vient donc aux moyens dont doit disposer le gouvernement pour orienter, au mieux des intérêts généraux, la production et la distribution, "*estes dois fenômenos cardeais da vida dos povos*" :

> "*mas temos para nos que o estabelecimento do imposto sobre o rendimento é a única medida completamente eficaz; não o* income taxe *da Grã-Bretanha, mas sim o imposto progressivo dos cantões de Vaud e de Berne*"[309].

De là, un cinquième projet de loi pour imposer les revenus du travail, du patrimoine, du commerce et de l'industrie, supérieurs à deux cent mille reis annuels ; l'impôt comprend une part fixe à quatre tanches et une part variable, ou progressive, sur les revenus supérieurs à un million de reis[310].

Ainsi, avec l'impôt foncier, l'impôt sur les successions et l'impôt sur le revenu (et en ne conservant que cinq autres taxes), Milet estime pouvoir corriger les inégalités nées de l'appropriation individuelle et orienter la production tout en disposant des moyens de fournir les équipements indispensables au bien commun.

Il en vient donc à traiter de trois organes administratifs à créer, en commençant par celui des eaux et forêts : ayant rappelé le cycle naturel de l'eau, l'effet des pluies selon la nature des sols et l'importance des forêts, notamment en montagne, Milet constate :

> "*Se agora aplicarmos estes resultados da ciência e da pratica à esta província que habitamos, veremos que, à exceção de poucos pontos de beira-mar* [… e] à *exceção igualmente de algumas léguas ao longo da costa que se acha em excelentes condições de produzir, o resto de nossa província sofre de contínuo e é periodicamente desolada:*
> *1° – pela seca que não só destrói a vegetação como também mata os gados e a gente;*
> *2° – pelas cheias.*
> *A vista, pois, destes desenvolvimentos acerca da influencia do estado do solo sobre o regime das águas, concebe-se imediatamente qual deve ser a causa destes fenômenos desastrosos; e o exame do nosso território confirma o que indica a teoria*"[311].

Rien de plus triste, nous dit Milet, que le spectacle de la vallée du Capibaribe vue des hauteurs de Taquaratinga : ni végétation, ni eau, pas un signe de vie. Destruction des forêts, culture intensive du coton, les causes sont connues ; les remèdes, aussi : arrêt de la déforestation, réappropriation par l'État de toutes les forêts encore existantes et de toutes les terres qui doivent être replantées. Milet propose que l'administration chargée du cadastre (son projet de loi n° 2) le soit aussi de la gestion des eaux et forêts (projet n° 6,

309 H., « Interesses… » in *op. cit.*, pp. 701-702

310 On sait que Vauthier est un défenseur de l'impôt progressif auquel il consacra une étude, *De l'impôt progressif, étude sur l'application de ce mode de prélèvement à un impôt quelconque,* publiée à Paris en 1851 par la Librairie Phalanstérienne et qu'il continuait à défendre en 1893, sous le titre "Proportionnel ou Progressif" dans la *revue d'économie politique*, t. 10, Paris, janvier 1896, p. 42

311 H., « Interesses… » in *op. cit.*, pp. 707

pp. 710-711), de sorte que, peu à peu, soient rendues à l'agriculture "*des terres aujourd'hui totalement inutiles*" et que les fleuves puissent être navigables[312].

Pour que la société soit préservée des comportements pernicieux de certains de ses membres profitant de la faiblesse d'autrui, l'État, selon le fort peu libéral Milet, doit mettre en place les organes utiles au bien commun ; ainsi de l'usure et des usuriers :

> "*Hoje o nosso fim é indicarmos o meio de subtrair os nossos mais necessitados concidadãos às garras da mais exactora classe de usuários, proporcionando-lhes por diminuto juro aquelo mesmo que essas sanguessugas lhes ministram atualmente a 10, 20 e até 25% por semana*"[313]

Constatant que l'argent va à l'argent, Milet observe que les taux sont bien moins élevés dans les pays riches que dans les pays pauvres où les fortunes sont concentrées en peu de mains ; faute d'une révolution dans la transmission de la propriété, qu'il juge prématurée, il propose divers "palliatifs" :

> "*a abolição da lei do juro convencional; a mobilização do solo, efeituada por meio de um banco territorial; bancos de desconto para coadjuvar as transações comerciais; banco de deposito que sirvam ao mesmo tempo de emprestadores e de intermediários entre os produtores e compradores, etc.*"[314]

Palliatifs sans doute mais bien utiles pour améliorer "*o misero estado*" des Pernamboucains en cette veille de révolution : commerçants, entrepreneurs, agriculteurs sont à la peine ; conséquence, leurs journaliers ou leurs employés, les artisans n'ont pas de travail ; ils empruntent et remboursent en vendant leurs quelques objets de valeur. Prêtant à 20 ou 25% la semaine, les usuriers, hier colporteurs, aujourd'hui capitalistes, "*amontoando deste arte fortunas escandalosas*", suscitent l'indignation populaire ; or, ce sont pour la plupart des Portugais de souche ; ils contribuent à pérenniser la haine que :

> "*nosso povo vota a todos os naturais de Portugal, e são mui nocivos ao país porque pela perspectiva de rápida fortuna concentram nas cidades e praças de comércio os emigrados portugueses que mais vantagem para o país se poderiam ocupar no interior da província na agricultura o a criação de gado em vez de exercerem esta profissão improdutiva*"[315]

La situation est telle, dit Milet, que l'assemblée provinciale doit au plus tôt légiférer sur la création d'un établissement prêtant, non aux riches, comme la Caisse d'économie et de secours créée en 1847, mais aux pauvres : une banque populaire sur le modèle du Mont-de-Piété, c'est l'objet du projet de loi n° 7[316].

---

312 Vauthier dans ses rapports annuels, notamment celui de 1843, décrit les méfaits de la déforestation et plaide pour une administration chargée de la police des eaux et forêts. Dans son ouvrage cité, Gilberto Freyre met en avant cette préoccupation "écologique" de l'ingénieur en chef, marqué par la politique française en ce domaine et par la vision de Fourier sur "l'atmosphère, champ soumis à la culture" (voir note 152)
Rappelons aussi que Cantagrel consacre les premières pages du *Fou du Palais Royal* aux changements climatiques dus à l'activité humaine, faute d'une "*agriculture combinée*".

313 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 791

314 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 791

315 H., « Interesses… » in *op. cit.*, p. 791

316 H., « Interesses… » in *op. cit.*, pp. 794-798
Précis comme à son habitude, Milet décrit le fonctionnement de cette Banque populaire dont le capital initial sera

L'article devant traiter de l'approvisionnement et de la lutte contre la spéculation que Milet avait annoncé ne parut pas dans le numéro suivant et ultime de la revue. Nul doute qu'il eût présenté un nouveau projet de loi sur un sujet particulièrement sensible[317]. Partisan résolu de l'intervention de l'État et, en cela aussi, proche de Vauthier, Milet ne s'est pas limité à des dissertations théoriques mais, dans un style toujours alerte, il a fourni les éléments d'un programme cohérent, visant à remédier aux maux structurels de la Province ; le futur seigneur d'engenho connaît de l'intérieur les lourdeurs du système patriarcal, de la grande propriété ; il décrit avec la même force les *maladies* sociales et les désastres écologiques que le système a produits mais, s'il s'appuie sur l'expérience des autres, il se refuse à importer, prêtes à l'emploi, leurs solutions. De même, imprégné des idées sociétaires (mais également du saint-simonisme), dont il a longuement conversé avec Vauthier, de leurs premières rencontres jusqu'au départ de l'ingénieur en chef, il veut les adapter à la situation propre du Pernambouc. À la lecture de ses articles qui ont certainement excité les critiques (auxquelles répondra l'éditorial *A todos* paru dans le numéro de juillet 1847[318]), il paraît difficile de soutenir, comme les critiques de l'époque qu'*O Progresso* ait fait la part belle au conservatisme ; pas davantage à l'utopie, d'ailleurs : en définitive, tous les projets présentés par Milet (et dont il ne revendiquait certes pas de les avoir « inventés ») finiront par être transcrits dans les codes.

constitué non seulement par financement de l'État mais aussi par contributions volontaires de philanthropes ; les prêts pour des montants modiques (entre 18.000 et 20.000 réaux) seront gagés et porteront intérêt d'un pour cent mensuel ; la durée de conservation du gage est fixée à un an, au terme duquel l'objet gagé sera vendu aux enchères publiques.

317 La spéculation sur les importations de vivres a été souvent dénoncée à cette époque au Pernambouc ; elle donnera lieu à un débat public en 1856 opposant libéraux de stricte observance, dont le constant professeur Autran, et partisans de l'intervention de l'État ; G. Freyre relate cet épisode pages 114-146 de son *Um engenheiro…*, op. cit.

318 Voir page 103.

II. 2. – Bruits et Fureurs du Temps Présent

Dans son manifeste, *O Progresso* avait insisté sur sa volonté de n'être pas une de ces feuilles partisanes et virulentes qui, dans le Pernambouc déchiré par les passions et par les ambitions, vivaient l'espace d'une polémique. *O Progresso* voulait être une revue durable, ouverte sur tous les secteurs de la pensée, sur le monde et sur son histoire ; une revue d'arguments. Et aussi une revue de propositions : fondées sur des certitudes acquises par l'analyse et par la réflexion, nourries d'expériences et d'idées universelles mais adaptées à l'*individualité* pernamboucaine, à son environnement social.

Pour autant, *O Progresso* ne refusait pas le débat d'idées, argumenté et loyal ; par exemple, sur la *certeza* qui opposa Figueiredo à un disciple de la philosophie à fleurets mal mouchetés.[319] Mais ses détracteurs qui s'en prenaient au cousin Fusco, le soupçonnant de n'être qu'un prête-nom ou l'accusant d'être le favori du baron de Boa Vista, utilisaient les armes habituelles de la presse dite d'opinion : dérision et calomnies ; les collectifs rédacteurs d'*O Progresso*, dans d'autres organes plus guerriers, maniaient eux aussi, il est vrai, “*le fouet de la satire et du mépris*”, réservant à leur revue le ton policé, parfois lyrique mais toujours bienséant de l'intellectuel ; même s'exaltant à décrire la misère du peuple ou à vitupérer l'égoïsme des possédants, ils s'abstenaient de toute personnification, ciblant des idées, non des individus.

Cependant, la révocation de Figueiredo, le départ forcé de Vauthier, les évictions de fonctionnaires jugés *baronistes,* la prise en mains de la police, de la garde civile, de la justice, les perquisitions dans les *engenhos*, les affrontements armés entre milices, les élections manipulées, les campagnes de presse, la croissante xénophobie, les manifestations, la chasse au Portugais, autant de dérives, autant de menaces qui forcent peu à peu *O Progresso* à se mêler non plus au débat, mais au combat.

319 Voir pages 126 et sq.

II. 2. 1 – *Éditoriaux*

Engageant l'ensemble de la rédaction, sous la signature « R. R. », *Os Editores*[320], des textes, généralement brefs, ouvrent chaque numéro de la revue ; il n'est guère possible, à les lire aujourd'hui, de reconnaître le style des rédacteurs, même si l'on "sent" que plusieurs plumes ont partagé la tâche, tout en se gardant de trop se singulariser : l'usage du *nous* collectif est de règle. Reste que, ne prêtant qu'aux riches, les analystes modernes de la revue, au premier rang desquels Gilberto Freyre, attribuent à Figueiredo la paternité de ces écrits dont il assume d'ailleurs, comme rédacteur-en-chef, la responsabilité.

D'abord, ces éditoriaux traitent de questions que l'on peut appeler de principe, de notions dont la revue fait un usage récurrent : le progrès, la politique, la société, la propriété ; puis, la situation pernambucaine se compliquant, ils deviennent plus directement liés aux événements et expriment des positions de plus en plus hostiles au pouvoir "libéral" de la Praieira. Mais, écrits en réaction à l'actualité, les uns et les autres restent marqués par le souci de la dépasser en en tirant les leçons.

Quelque peu en marge de ce classement *a posteriori*, l'éditorial daté du 10 janvier 1847[321] passe en revue l'année écoulée.

Dans le monde, des principaux événements l'ayant marquée, *O Progresso* retient l'échec de la révolte polonaise ; le décès du pape Grégoire XVI et l'élection de Pie IX (dont on espère une administration libérale et progressiste) ; la guerre entre le Mexique et les États-Unis d'Amérique, probable vainqueur ; l'écroulement d'Oribe en Uruguay et la défection des provinces de Corrientes et d'Entrerios, en Argentine, préludes à la défaite de Rosas ; la révolution au Portugal où le parti populaire semble devoir l'emporter ; enfin, le mariage de l'infante d'Espagne avec le duc de Montpensier, au grand dam de l'Angleterre[322]. Mais *O Progresso* s'intéresse davantage aux "*faits sociaux*", faisant un sort particulier à la création et à l'extension d'une association générale des ouvriers en Angleterre, à la création d'un parti réformiste aux États-Unis d'Amérique et, en Suisse, à l'accession au pouvoir de socialistes dans le canton de Vaud. Cependant, force est de constater que, première dans la conception et la propagation des idées socialistes, la France :

"*em matéria de aplicações praticas, é incontestavelmente a ultima*[323]"

---

320 Voir page 24 et note 58.

321 R. R., «O Ano findo», in *op. cit.*, pp. 331-338

322 Le mariage aura bien lieu ; dès novembre 1846 le parti populaire sera écrasé par les troupes portugaises aidées de contingents anglais ; il faudra attendre 1852 pour que le capitaine général argentin Rosas perde la partie et le pouvoir à la bataille de Caseros ; les États-Unis s'étendent en effet vers le sud au détriment du Mexique dès 1846 en occupant la Californie mais la guerre durera jusqu'en 1848 ; le long pontificat de Pie IX, commencé sous les meilleurs auspices libéraux, devint après 1848 anti-moderniste et anti-rationaliste ; l'échec du soulèvement polonais conduisit à la disparition de la République de Cracovie, intégrée à l'Autriche.

323 R. R., «O Ano...», in *op. cit.*, p. 335

C'est la conséquence du système électoral censitaire qui fait la part belle aux conservateurs, n'accordant que quelques sièges au parti social[324] dont, de plus, les idées et les propositions *garantistes* sont reprises par des philanthropes. Bref, *O Progresso* n'est guère optimiste, même si la revue relève l'existence :

> "*de associações entre os fabricantes e os oficiais para a divisão dos lucros do trabalho e de associações entre varias famílias para a cultura agrícola de propriedades contíguas mas estes exemplos são bem raros*[325]".

Au Brésil, malgré l'augmentation des impôts, malgré l'apathie et l'ignorance du pouvoir, grâce à "*uma lei benéfica do desenvolvimento da humanidade*", le Progrès a progressé : croît de la population, de la production agricole, des entrées douanières et fiscales, etc. De plus, si *O Progresso* déplore l'inaction du gouvernement central dans le secteur, pourtant crucial, des voies de communications, il observe que :

> *varias administrações provinciais compreenderam a imensa importância que estes órgãos imprimem no desenvolvimento da produção e riqueza publica*[326].

Ce fut naguère le cas du Pernambouc ; c'est celui à présent de Bahia dont le gouverneur, Antônio Inácio de Azevedo, ayant compris tout l'intérêt d'une administration rigoureuse des Travaux publics, a demandé l'accord de Rio pour engager Vauthier, à des conditions bien meilleures que celles du contrat pernamboucain. Mais, avant que ne parvienne la réponse, l'*Antilope* avait emporté

> *consigo o nosso ilustre amigo, as saudades de todos aqueles que lhe poderiam apreciar o mérito, e as dos homens ilustrados da Bahia, que sinceramente o desejavam conhecer*[327].

Afin d'éclairer quelques lecteurs sur le choix de la revue entre *Progresso* et *Regresso*, l'éditorial du deuxième numéro[328] traite de cette alternative, rappelant les conditions historiques dans lesquelles :

> "*um dos nossos homens políticos mais conhecidos, homem de Estado inteligente e perspicaz, que generalmente há combatido em pro de ordem* [...]"[329]

avait estimé que, la liberté ayant passé les bornes au-delà desquelles l'anarchie menace, il fallait revenir en arrière. Mais les partisans de Pedro de Araújo Lima, ayant pris au pied de la lettre son discours, en étaient venus à faire du *Regresso* le maître mot de leur programme, sans d'ailleurs préciser ce qu'ils entendaient par là :

> *assim como em geral acontece a todas as doutrinas políticas dos partidos, elas não se acham claramente consignadas em parte alguma onde as possamos estudar*[330]

324 Les élections d'août 1846 ont donné 290 sièges au parti gouvernemental, 140 aux libéraux et 28 aux "extrêmes".
325 R. R., «O Ano...», in *op. cit.*, p. 336
326 R. R., «O Ano...», in *op. cit.*, p. 332
327 R. R., «O Ano...», in *op. cit.*, p. 332
328 R. R., «Progresso e Regresso», in *op. cit.*, p. 79-82
329 R. R., «Progresso e Regresso», in *op. cit.*, p. 79
330 R. R., «Progresso e Regresso», in *op. cit.*, p. 80

Mais, constate l'éditorialiste, le terme en lui-même est assez révélateur de l'idée qui l'a généré : les institutions libérales du Brésil sont en avance sur l'état de la société ; pour faire progresser le peuple (et les choses), mieux vaut en revenir aux anciennes formes de pouvoir, aux anciens principes de gouvernement, à une sorte de despotisme éclairé. Et, certes, ce type de gouvernement est plus facile ; en tout cas, pour ceux qui gouvernent ; est-il pour autant plus juste pour ceux qui sont gouvernés ? Sans davantage croire qu'il suffit de proclamer la liberté pour être libres, d'avoir des institutions libérales pour être heureux, « R. R. » n'entend pas contester :

> *a superioridade absoluta que estas possuem sobre as instituições do passado*[331]

Ce qui n'exclut d'ailleurs pas qu'elles puissent, qu'elles doivent être encore améliorées. Car tel est le progrès : il ne régresse jamais. Hier, Charles X en a fait l'expérience et Louis-Philippe, demain, peut-être :

> *Talvez no esta longe o dia em que a França, acordando nas bordas do abismo para onde a conduz Guizot, se pragueje a si própria por se ter conservado tanto tempo sob o jugo deste frio e duro retórico*[332]

Et pour les lecteurs encore dubitatifs, « R. R. » pose cette pétition de principe :

> *Por tanto, em nome da paz o em nome da ordem, repelimos, como odiosa e impotente, toda a ideia retrograda, todo sistema que não tiver força bastante para sustentar a liberdade; e em conclusão, repetiremos: Sempre o Progresso! Nunca o Regresso!*[333]

D'autres lecteurs se seraient, sans doute, satisfaits d'une revue purement intellectuelle, voire culturelle mais, en tout cas, dégagée des contingences ; ils craignent de la voir se perdre à traiter d'affaires politiciennes, participer aux jeux de pouvoir, lorgner peut-être sur des charges électorales… Dans son troisième numéro, *O Progresso* leur rappelle la définition, toute sociétaire, de la politique : « *la science qui enseigne les lois de l'organisation des sociétés* ».

Donc à la question : *Porque se ocupa O Progresso com política?*[334], la réponse pourrait être parce que c'est sa raison d'être, la politique, cette science, liée directement aux passions humaines :

---

331 R. R., «Progresso e Regresso», in *op. cit.*, p. 81
332 R. R., «Progresso e Regresso», in *op. cit.*, p. 82
333 R. R., «Progresso e Regresso», in *op. cit.*, p. 82
334 R. R., «Porque se ocupa O Progresso com política?», in *op. cit.*, pp. 171-173
En exergue, un citation de Fourier (*Le mouvement social est type et pivot des quatre autres*), extraite de la *Théorie des Quatre Mouvements et des Destinées Générales*, Paris, Librairie sociétaire, 1841 – 336 p. (Disponible sur http://books.google.fr/books?id=ScdbAAAAQAAJ) et dont le texte exact dit :
"*Dès le premier chapitre et même dès l'avant propos, j'ai dénoncé l'omission de l'étude de l'homme. La classe des métaphysiciens paraît s'en occuper ; elle prétend même étudier à la fois l'Homme, l'Univers et Dieu. Ces trois problèmes sont liés intimement, sauf progression. La marche naturelle est d'étudier d'abord le 1er qui sert d'acheminement au 2e ; on ne peut rien découvrir sur les harmonies de l'Univers, sur les causes du mouvement, si on n'est pas initié à la connaissance de l'homme ou* du mouvement social *et passionnel, qui* est pivot et type des quatre autres*, clef d'étude pour tous quatre.*
"*Et lorsqu'on est versé dans les deux sciences de l'Homme et de l'Univers, lorsqu'on sait expliquer l'analogie, l'unité de système qui règnent entre les harmonies de l'Univers et les passions de l'homme, on peut s élever, en continuant les calculs d'analogie jusqu'à la connaissance* partielle *de l'essence de Dieu et de ses propriétés*".

é o foco e o alvo comum de todas as outras, as quais se lhe devem reunir para terem um sentido pratico e progressivo. De feito qual seria o valor de uma ciência [… que] *não se resolvesse em teoremas práticos, em consequências aplicáveis ao incremento do bem estar físico, moral e intelectual da humanidade?!*[335]

La recherche du bonheur étant le moteur du progrès, comment, en effet, des "*hommes d'espérance et de futur, de synthèse et d'harmonie*", que sont les rédacteurs unis d'*O Progresso,* pourraient -ils ignorer la science qui en explore les voies et les moyens ? Politique d'abord, nous disent Figueiredo, Vauthier, Monteiro, Milet, tous les *éditeurs* de la revue. Politique mais non au sens que l'emploient trop de candidats à l'élection, trop de postulants aux emplois ou aux subsides publics ; non pas ce cirque politique où s'affrontent les intérêts privés, où combattent des ambitions dignes :

do duro azorrague da sátira e do desprezo[336]

Spectacle affligeant dont s'écartent en silence ceux que n'anime pas "*un énergique principe d'action*" mais raison supplémentaire pour *O Progresso* de se lancer dans l'arène, y arborant sa bannière : "Paix, Organisation et Harmonie". Combat difficile, incertain, que l'équipe entend mener malgré le déséquilibre des forces, malgré –hypothèse bientôt vérifiée – l'hostilité conjuguée des deux camps :

Talvez que assim aconteça, pois a uns e a outros estamos resolvidos a mostrar-lhes francamente os erros e falsas tendencias; mas aconteça o que acontecer, termos a satisfação de ter preenchido um dever que ao mesmo tempo nos dita o nosso coração, que ama o bem, e nosso espirito que sabe como se ele pode realizar[337].

Conscients, cependant, de troubler ces lecteurs bienveillants, ces amis de la philosophie, ces passionnés de science ou de poésie, la rédaction insiste :

É sem duvida a política o ponto mais penoso da nossa tarefa; mas é também o mais útil e vivaz, e visto termo-nos lançado à obra, não deveremos hesitar em abraçá-la toda, por maiores que sejam as dificuldades que isso apresente e os dissabores que dai colhamos como fruto[338].

Autre sujet d'inquiétude pour les lecteurs les moins "politiques" de la revue, sa position sur la forme du gouvernement "la plus appropriée à l'état actuel et aux circonstances particulières du Brésil" : *O Progresso*, dans sa déclaration de principes, en 1846, s'était déjà prononcé et, les circonstances n'ayant pas, à la fin de 1847, changé, confirme, dans son numéro 10, son choix pour *O Governo Representativo*[339]. Qu'il soit cependant bien entendu que la forme monarchique n'est pas, dans l'absolu, la meilleure forme de gouvernement :

"*pelo contrario, dadas certas circunstancias particulares, como bem, uma organização da oficina social, que fizesse com que cada qual visse diante de si uma carreira*

335 R. R., «Porque...», in *op. cit.*, p. 171
336 R. R., «Porque...», in *op. cit.*, p. 172
337 R. R., «Porque...», in *op. cit.*, p. 173
338 R. R., «Porque...», in *op. cit.*, p. 173
339 R. R., «O Governo representativo», in *op. cit.*, pp. 697-700

aberta em que pudesse desenvolver a sua atividade e satisfazer a sua justa ambição sem estorvo da ordem vigente, temos para nos que a forma republicana fora preferível e até única razonável"[340]

Mais les circonstances ne le permettent pas : tout pousse au Brésil, principalement l'ambition, ironise « R. R. » Comment pourrait-il en être autrement dans un pays où les instruments du travail sont si mal répartis et où le gouvernement au lieu de traiter les problèmes économiques ne s'occupe que de réformes politiciennes ? De sorte que si la forme actuelle du pouvoir était abolie, l'année 1848 verrait la division du Brésil en quatre ou cinq États antagonistes, à la merci de quelque conquérant étranger :

"*Por isso queremos o monarca hereditário*"[341]

régnant sur un pays que la représentation politique gouverne. Système apte à concilier "*le principe d'ordre, la stabilité et l'unité d'action avec la liberté individuelle et le respect du droit des citoyens*". Mais cette adhésion de principe ne vaut pas soutien au présent système que « R. R. » stigmatise d'un mot :

"*De feito, a representação nacional não representa a nação, representa o ministério*"[342]

Concentrant les pouvoirs, tenant les administrations, la justice, la police, le système partisan est en fait "*un despotisme effréné*", dont l'objectif essentiel est de gagner les élections.

O Progresso en déduit l'urgence de rétablir le pur gouvernement représentatif, sauf à risquer :

"*uma revolução com os seus estremecimentos, o absolutismo com o seu cetro de ferro, a republica com as suas desordens* [...] *e mais cedo ou mais tarde o total aniquilamento do império da Santa-Cruz*"[343]

Tâche d'autant plus urgente mais aussi plus difficile que la iberté de la presse est menacée : le numéro 7 d'*O Progresso*, de mai 1847, s'ouvre sur ce constat inquiétant ; car, si "*toutes les libertés sont sœurs*", celle-ci est :

o mais precioso tesouro que nos proporcionou a nossa independência [e á qual] *devemos ainda não ternos despojados dela*[344]

Or, des gouvernants corrompus tentent de restaurer la censure et ses ciseaux ! Et ce, au Pernambouc, héroïque terre :

a primeira, entre suas irmãs que, em 1817, soltara o grito de liberdade e derramou o sangue dos seus mártires[345]

L'emphase convenue de ces expressions traduit la réprobation devant l'emprisonnement d'un journaliste, en l'occurrence le républicain Borges da Fonseca, lourdement condamné par une justice

340 R. R., «O Governo…», in *op. cit.*, p. 698
341 R. R., «O Governo…», in *op. cit.*, p. 698
342 R. R., «O Governo…», in *op. cit.*, p. 699
343 R. R., «O Governo…», in *op. cit.*, p. 700
344 R. R., «A liberdade da imprensa», in *op. cit.*, pp. 475-477
345 R. R., «A liberdade…», in *op. cit.*, p. 476

aux ordres du gouverneur libéral Chichorro et n'ayant pas respecté, en utilisant des manœuvres dilatoires, la procédure d'*habeas-corpus*. Or, ce que redoute *O Progresso*, ce sont les conséquences :

> *Na estrada escorregadiça da ilegalidade não há demora possível: uma violação da lei traz com sigo novas violações. Tirai a liberdade da imprensa, desaparecem as garantias legais, que são substituídas pelo despotismo alternativo dos partidos, temperado de quando em quando pelo protesto das armas*[346].

Une lueur d'espoir, cependant : *O Senado*[347], dont l'éditorial du numéro 9 d'*O Progresso*, paru en novembre 1847, salue le refus renouvelé de ratifier les élections du gouverneur Chichorro et d'Ernesto Ferreira França, tous deux bahianais, choisis par le corps électoral pernamboucain, convenablement aménagé[348].

Rappelant les principes du système constitutionnel, notamment que :

> "*como qualquer ato é necessariamente o produto de uma vontade, força é que alguém seja responsável por ele; e na falta de um responsável legal, a opinião pública toma como responsável real, ora o chefe do estado, ora as pessoas que o cercam*"[349]

l'éditorial déplore que le ministère ait cru bon de faire savoir, par ses relais dans la presse "*de police*", que l'Empereur "*souhaitait*" les nominations refusées par le Sénat, car c'était là lui faire endosser une immixtion dans les décisions du pouvoir électoral et législatif ; or l'équilibre des pouvoirs, rappelle *O Progresso,* est l'essence même du gouvernement constitutionnel : y contrevenir ne peut être que le fait de "majorités factieuses".[350]

Mais tout peut changer, mais tout change : la révolution de 1848 est l'illustration de cette certitude ; paru en juin 1848, le onzième numéro d'*O Progresso* la célèbre puisque :

> "*O governo da republica francesa acaba de reconhecer que todo o homem tem o direito de exigir da sociedade um trabalho com que proveja as suas precisões e as de sua família: reconheceu o direito de viver*"[351]

Ce droit de vivre, antérieur à tout autre, et sa conséquence logique, le devoir pour toute société d'en fournir les moyens à tous les individus qui la constituent, admis en théorie, ne le sont pas en pratique ; certains même prétendent que le gouvernement n'a pas à s'en occuper :

---

346 R. R., «A liberdade…», in *op. cit.*, p. 477

347 R. R., «O Senado», in *op. cit.*, p. 625-628

348 En 1876, lors d'un débat au Sénat sur la réforme du système électoral, le sénateur Figueira de Mello rappelait qu'en 1846, pour diminuer le nombre jugé trop élevé d'électeurs, le cens avait été doublé mais qu'au Pernambouc, au lieu de baisser, le nombre d'électeurs avait quasi doublé, passant de 32.184 à 62.200 : "*Isto é o efeito da lei ou da sua violação? Sem duvida nenhuma que da violação, para a qual impeliam as paixões partidárias da época.*" In *Anais do Senado do Império do Brasil – Quarta sessão em 1872*, Rio de Janeiro, Imprensa nacional, 1872.

349 R. R., «O Senado», in *op. cit.*, p. 627

350 Voir à ce sujet : Joaquim Nabuco, *Um estadista…*, *op. cit,* vol. I, p. 79 et sq. Noter que cet article sera repris intégralement par *O Correio da Tarde,* de Rio, le 6 janvier 1848.

351 R. R., «O Direito de viver», in *op. cit.*, pp. 775-778, article daté du 20 avril 1848.

"*Não refutaremos esta absurda consequência da absurda doutrina do laissez faire, laissez passer; contentamo-nos somente com lembrar aos seus propagadores que a sociedade se não poder impôr a um homem, com alguma aparência de legitimidade, se não elevando a sua condição acima daquela que ele teria no estado da natureza; e necessariamente lhe deve proporcionar aos desejos que lhe ela excita ao meios de os alcançar*"[352]

Avec la même fougue, « R. R. » réfute l'opinion de ceux qui, admettant le principe, le déclarent impraticable : ce sont des ignorants dont la science s'est limitée à gouverner la société au seul profit d'un groupe réduit ayant maintenu les masses sous leur dépendance ; qu'ils cèdent donc la place "*aux champions de l'humanité*" !

Dernière objection : ceux qui réclament le droit au travail ne sont nulle part au pouvoir. Un tel argument niait la possibilité du progrès ; or, il ne peut plus servir puisque le gouvernement provisoire de la France l'a proclamé, qu'il va "circuler dans le monde entier" et que va donc commencer cette :

"*era nova, predita há quarenta anos, sob o nome do Garantismo pelo maior gênio do seculo: Carlos Fourier.*"[353]

Dans la même ligne, placé sous le signe de Rousseau, *A voz do Céu*[354], l'éditorial, lyrique, du douzième et dernier numéro d'*O Progresso* réaffirme que Dieu est le maître de la terre et l'homme, de génération en génération, son usufruitier ; que le propriétaire est un usurpateur ; qu'outre la terre et ses produits, il s'est approprié le miséreux et ses enfants. Mais voici qu'au loin, un trône brûle et que la clameur monte, première victoire de :

"*teus irmãos que acabam de derramar o seu sangre para quebrarem* […] *o primeiro dos obstáculos à emancipação do trabalhador.*
Eles triunfaram nesta primeira luta e a proclamação de um direito sagrado foi o resultado da sua vitoria; eles fizeram reconhecer que a sociedade devia ao indivíduo […] *uma indemnização de sua herança confiscada; e como primeiro passo nesta estrada fecunda, o estado reconheceu o direito que todo o homem tem de viver de seu trabalho*"[355]

Ce n'est qu'un début et il faut continuer le combat pour l'établir, la défendre et la propager, cette "*première conquête de la justice et de l'équité sur l'inique jurisprudence de la force*".

Mais si le temps est venu de réclamer une part de "l'héritage paternel", il n'en faut pas moins préparer la société à venir : l'étude de la situation du moment, la compréhension des maux et de leurs causes, débouchent naturellement sur des réformes ; c'est le devoir que s'est fixé *O Progresso* et qu'il accomplit :

352 R. R., «O Direito…», in *op. cit.*, p. 777
On voit que le libéralisme dont sont parfois affublés Figueiredo et son équipe n'est en tout cas pas économique.
353 R. R., «O Direito…», in *op. cit.*, p. 778
354 R. R., «A Voz do Céu», in *op. cit.*, pp. 851-853, article daté du 26 mai 1848.
355 R. R., «A Voz…», in *op. cit.*, p. 853

"*hemos indagado com paciência as causas do mal: descobrimos a fonte, e encontramos os meios de curá-lo por via de atos legislativos, sem abalos, nem revoluções; sem despojar a ninguém; por meio de melhoras graduadas e de transições compassadas*[356]".

Paru dans le numéro 8 de juillet 1847, *A Todos*[357] s'adresse à l'ensemble des Pernamboucains que "*les proconsuls du gouvernement central*" mènent à leur guise ; il leur faut donc constituer leur *individualité* et l'organiser de sorte qu'un changement de président ne puisse plus la bouleverser : le programme des *Interesses provinciais* y répond et, d'abord, la création d'un conseil inamovible. Certes :

"*Temos cabal certeza em como qualquer medida deste gênero não pode agradar muito aos intrigantes que vivem á custo do publico e das subversões administrativas mais é vantajosa ao povo, que desgraçadamente e quem paga as custas de todas as revoluções, de todas as desordens. Não pode deixa de desagradar a certos ambiciosos que a consideram, com justiça, destruidora dos partidos políticos atuais: mas terá o apoio de todos os homens probos e desinteressados, e por isso não hesitamos propô-la*"[358].

La revue justifie de même l'impôt foncier :

"*quase insensível para as partes do solo que são cultivadas; pelo contrario, sera mui oneroso para as terras incultas e que por consequência não produzem renda alguma. Os proprietários em breve se verão obrigados a vendê-las ao povo*"[359].

la réforme de l'administration locale et sa hiérarchisation, l'impôt sur l'héritage, c'est-à-dire sur la transmission du capital.

as medidas verdadeiramente populares e eficazes que o povo deverá reclamar por todos os meios possíveis : o programa que os eleitores deviam impor aos seus deputados.

Un programme, c'est ce qui distingue *O Progresso* : à côté de la théorie générale, l'analyse appliquée à la situation du lieu et du temps ; à côté des grandes espérances en des surlendemains meilleurs, des propositions pratiques pour aménager, améliorer ; bref, prouver le progrès en progressant, pas à pas ; l'évolution mieux que la révolution – dont le peuple paye les frais. Sous la condition expresse, dit l'école phalanstérienne que :

"*le But de toute Réforme sociale* [soit] *la réalisation absolue de l'Association des individus et des classes dans la Société, ou, au moins, une réalisation de cette Association, plus avancée et plus complète que celle qui peut exister dans l'état social que ladite Réforme a la prétention d'améliorer*"[360].

C'est dans ce même état d'esprit que paraît dans l'ultime numéro d'*O Progresso* un article, non signé et sobrement intitulé *As reformas*[361].

356 R. R., «A todos», in *op. cit.*, pp. 547-551, article daté du 24 avril 1847.

357 "*Que é um povo ? – O complexo de todos os indivíduos que vivem sob leis comuns, num território natural ou factivamente separado do território das nações vizinhas.*" R. R., «A todos», in *op. cit.*, p. 547

358 R. R., «A todos», in *op. cit.*, p. 549

359 R. R., «A todos», in *op. cit.*, p. 550

360 *Bases de politique positive – Manifeste de l'École sociétaire fondée par C. Fourier*, Paris, Librairie phalanstérienne,1847, 3° éd., p. 54

361 «As reformas», in *op. cit.*, pp. 855-866, article daté du 20 juin 1848

Quand les institutions, nous dit l'auteur, ne sont plus en harmonie avec les nécessités du moment et qu'il faut les réformer radicalement, ou la majorité du peuple connaît le mal, ses raisons et ses remèdes ; ou non ; dans ce second cas – celui du Brésil – il faut définir le mal, en chercher les remèdes, les vulgariser avant de les mettre en œuvre. Ainsi, le Brésil est immense, prodigue de richesses, régi par une constitution des plus libérales et, simultanément, le peuple brésilien s'appauvrit, manque de travail et de terre, vit sous le joug d'un despotisme des plus rigoureux. Tout le monde en est d'accord mais personne ne l'est sur les causes : les Portugais ; l'immoralité du peuple, l'esclavage, la centralisation, la monarchie… Mêmes divergences sur les remèdes : certains veulent même donner du temps au temps et ne rien réformer.

Quant à la révolution, l'auteur, s'appuyant sur Sismondi[362], convient qu'elle sacrifie le présent au futur, qu'elle est un moyen de toute dernière extrémité. Et encore faudrait-il que la nation tout entière soit d'accord sur les réformes à faire, unanimité douteuse ! Au demeurant, le Brésil n'a pas épuisé tous les moyens de parvenir à la réforme ; d'ailleurs, sa constitution la lui permet ; sauf qu'elle est actuellement pervertie par un exécutif qui s'est arrogé tous les pouvoirs. Donc ni révolution ni insurrection mais la recherche des causes et des remèdes ; leur définition, leur propagation et, quand le peuple sera convaincu, alors, si besoin, la force pour imposer les réformes.

Pour *O Progresso*, les causes des malheurs publics sont nombreuses mais elles peuvent être rassemblées "*sob uma denominação genérica: a falta de organização*"[363]. Dans la sphère sociale, c'est le règne, mortifère, du *laisser faire, laisser passer* : le travail déprécié par le capital, l'usure, le commerce monopolisé par une nation étrangère, pas de grande industrie, l'artisanat déprécié. Les solutions ont déjà été décrites par la revue : l'impôt foncier, la nationalisation du commerce de détail, le cadastre, l'ouverture des fleuves, l'amélioration des ports, la construction des routes, la préservation des forêts, la création de compagnies à privilège pour l'importation contrôlée de produits alimentaires, la banque populaire, la révocation de la "désastreuse" loi sur les taux d'intérêts contractuels ; le remplacement progressif des taxes et impôts indirects par un impôts sur les revenus et par une taxe sur les héritages.

Pour la sphère politique, l'origine des maux est l'absence de fondations du système : les garanties qui ne dépendent pas de phrases plus ou moins libérales mais d'une force qui les fassent respecter : rien, dans l'Empire, qui soit "*o termômetro real da opinião pública*"[364], qui donne au citoyen un moyen légal

---

362 Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi (1773-1842), né à Genève dans une famille protestante, formé tant aux métiers de la banque qu'à ceux de l'entreprise, se fonde sur l'analyse des crises sociales pour développer une théorie novatrice qu'il expose dans ses *Nouveaux principes d'économie politique* (1819). Tout en acceptant le marché, il réclame l'intervention de l'État pour le réguler et promouvoir une politique de justice sociale. Sismondi, que Marx qualifiait d'économiste romantique, pensait que le bien commun devait bénéficier de la création de richesses.
Ce fut une des lectures de Vauthier pendant sa traversée vers le Brésil : il est possible que l'auteur de l'article (sans doute Figueiredo) qui le cite abondamment, l'ait connu par l'intermédiaire de l'ingénieur-en-chef.

363 «As reformas», in *op. cit.*, p. 858

364 «As reformas», in *op. cit.*, p. 861

sur le pouvoir, sauf à s'affilier dans un parti politique et être tour à tour persécuteur et persécuté ; pas de pouvoir municipal, pas de commune, cette société primitive que Sismondi décrit si bien que *O Progresso* le cite sur trois pages[365] ; pas de véritable garde nationale sinon des milices aux ordres du parti au pouvoir ; quant au jury, c'est à Tocqueville qu'*O Progresso* se réfère pour en montrer l'utilité civique[366]. Quant à la police : un instrument puissant des factions.

De cette description, *O Progresso* fait découler les remèdes ; rebâtir l'édifice sur de puissantes fondations : des municipalités dotées de pouvoirs étendus, notamment de police, et de moyens suffisants ; une garde nationale réorganisée avec l'élection de ses officiers, dès lors irrévocables ; un jury tant criminel que civil, organisé selon la constitution. Cela fait, l'opinion publique aura une force bien supérieure à celle des factions ; il sera alors temps de réformer l'armée et son mode de recrutement comme de fonctionnement ; d'organiser l'instruction publique ; de réformer l'administration ; d'organiser réellement le pays

> "*o que hoje é impossível por falta de bases fixas e força permanente que assegure a estabilidade das leis e a sua execução. Antes disposto, todas as reformas não passarão de paliativos insignificantes, que apenas suprimirão certos inconvenientes para crerem outros talvez piores*"[367].

Cet article, augmenté de ses longues citations, résonne comme une sorte de bilan final de l'entreprise *O Progresso* : la situation du Brésil et celle, en particulier, du Pernambouc n'a cessé de se dégrader ; ni l'analyse des causes de la crise, ni leur explication, ni les propositions n'ont manqué mais la revue, loin d'être cet espace de débat "civilisé", a participé, mal gré qu'elle en eût, aux polémiques ; à vrai dire, l'affront reçu, elle n'a guère tendu l'autre page. C'est que, décidément, dominait l'esprit partisan, tel que nous le décrit dans sa revue de politique intérieure *O Progresso.*

II. 2. 2 – *Revue Politique*

Sous la signature collective « R. R. », la *Revue politique* est la seule rubrique présente dans tous les numéros d'*O Progresso* ; avec 297 pages, les textes font, dans l'édition Quintas, environ trente-cinq pour cent du total de la revue ; les articles, toujours précédés d'épigraphes, sont plus ou moins longs, de 12 à 38 pages, en fonction de l'actualité et du temps écoulé entre deux parutions ; la première partie, consacrée aux affaires internationales, sous le sous-titre *Exterior*, est légèrement plus fournie (151 p.) que la seconde,

365 La citation de Sismondi qui court des pages 860 à 863 est extraite des pages 100 à 105 *Études sur les constitutions des peuples libres*, Paris, Treuttel et Würtz, 1836. (Disponible sur Google Books).
366 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique,* Paris, 7° édition, 1839, vol. 2, pp. 175-176 (Disponible sur Google Books).
367 «As reformas», in *op. cit.*, p. 866

relative aux affaires nationales, *Interior*, (147 p.)[368]. Soucieux de fournir aux lecteurs un panorama complet de l'actualité, le (ou les) rédacteur(s) dépasse(nt) la pagination attribuée, ce qui n'est pas sans conséquences sur l'impression de la revue ; aussi, s'efforcera-t-on de s'en tenir à la description des faits ; c'est du moins ce que « R. R. » annonce en introduction à sa quatrième revue :

> *Como as dimensões exageradas que daremos aos três primeiros números da nossa Revista lhe retardassem a publicação, hoje nos vemos obrigados para nos aproximar dos limites de nosso programa primitivo a restringir os desenvolvimentos que costumávamos dar ás coisas exteriores.* (VIII, p. 566)

Mais cette forte résolution ne résiste pas à l'actualité :

> *Importantes acontecimentos fazem com que acrescentemos mais algumas paginas á nossa Revista exterior.* (IV, p., 289).

II. 2. 2. 1 – Extérieur

S'appuyant sur la presse européenne qui parvient régulièrement à Recife[369], « R. R. » présente à ses lecteurs l'image d'un monde tel qu'il ne va pas : conflits entre puissances petites ou grandes, guerres coloniales, rivalités économiques, spéculation, agiotage, crises sociales, famines, émeutes : d'une revue, l'autre, "*os vapores sinistros*" qui barraient l'horizon avancent ; la tempête est imminente :

> "*Uma conflagração geral ameaça todo o mundo*"(V, p., 289)

Cette sombre description qui s'applique tout aussi bien à l'Uruguay qu'à la Cochinchine, à l'Irlande qu'au Mexique, à la Suisse qu'à l'Angleterre, « R. R. » en rappelle la cause essentielle :

> "*Assim que uma civilização há completado o seu tempo, preenchido a sua tarefa, e deve ceder o logar ao principio de porvir que ela encerra em si, a ascensão da ideia nova é por largo tempo assinalada de antemão por uma gangrena incurável, que corroê as entranhas da veja sociedade e se manifesta por signais não equívocos de desorganização. Então, o egoismo se toma crença geral, a sociedade já não tem fé em si e os cegos que a governam, e vêm os efeitos sem lhes investigar as causas, contentam-se com fulminar em publico a imoralidade e corrupção geral, a que rendem cultos em particular*". (X, p., 725)

Mais, observateur attentif de ce monde entre deux temps, « R. R. » repère les signes favorables que sont le progrès des idées et des journaux sociétaires, la mise en place d'associations voire de colonies fouriéristes, tout un mouvement qui semble irrésistible :

---

368 Les citations extraites des diverses «Revistas políticas» ci-après référencées seront signalées par le numéro de la Revue et le numéro de la page :
Exterior : I, pp. 51-57 ; II, pp. 133-1143 ; III, pp. 207-215 ; IV, pp. 281-291 ; V, pp. 357-368 ; VI, pp. 437-443 ; VII, pp. 507-515 ; VIII, pp. 577-589 ; IX, pp. 655-665 ; X, pp. 725-739 ; XI, pp. 799-838 ; XII, pp. 883-890.
Interior : I, pp. 57-65 ; II, pp. 145-159 ; III, pp. 217-232 ; IV, pp. 293-319 ; V, pp. 369-379 ; VI, pp. 443-448 ; VII, pp. 515-515 ; VIII, pp. 589-597 ; IX, pp. 666-682 ; X, pp. 741-749 ; XI, pp. 828-832 ; XII, pp. 890-900.

369 Dans sa revue datée du 15 octobre 1846, p. 281, R. R. signale la première arrivée de l'*Antilope*, un de ces vapeurs anglais qui remplacent désormais les voiliers pour le transport du courrier (et des voyageurs : Vauthier et sa famille y feront leur voyage de retour en Europe) ; celui-ci apporte "*noticias da Europa até 12 do mês próximo passado*", soit un peu plus d'un mois ; sans jamais les citer précisément, R. R. indique utiliser des journaux anglais, espagnols, portugais et français, parmi lesquels sans doute le *Journal des débats* et *Démocratie pacifique.*

O magnifico movimento que arrastra as sociedades modernas para a pacifica organização de todos os elementos que entram no fenômeno tão complexo da atividade humana, prossegue calado e de um modo seguro, no meio das guerras, insurreições e embaraços de todos gêneros que absorvem a atenção dos políticos de inteligencia míope, que quase por toda a parte se acham à testa dos negócios e creem dirigir a opinião publica. (II, p. 133)

La *Revue* veut donc ouvrir les yeux du lecteur sur les faits véritablement importants de sorte qu'il puisse en prévoir les conséquences inévitables : le lecteur *attentif* d'*O Progresso* ne sera pas surpris par la Révolution.[370]

Ni l'Asie, ni l'Afrique, ni même l'Océanie[371] ne sont exclues de la revue mais, le plus souvent, elles ne sont évoquées qu'en fonction des activités et des intérêts européens, intérêts mercantiles, activités belliqueuses. Ainsi sont données, avec quelque régularité, des nouvelles du Penjab où l'Angleterre – plus exactement, la *British East India Company* – mène campagne contre l'armée de l'empire Sikh et finit par installer à Lahore dix mille hommes qui lui assurent un "*magnifique territoire*" :

Eis ai, pois, os Ingleses senhores de império de Runjeet-Sing até a maioridade de Dhuleep-Sing, isto é, pelo menos dez anos, e aptos a dirigirem todas as suas forças contra o único império índio, que lhes possa ainda hoje fazer sombra, os dos Afegãs. (IV, p. 281)

De même, la Chine n'apparaît-elle qu'au travers de ses difficultés avec les puissances européennes : l'expédition anglaise remontant la rivière des Perles après avoir détruit les forts de Bocca-Tigris est l'occasion de précisions géographiques (IX, p. 657) et de commentaires aussi désabusés que ceux faits à propos de l'escadre française bombardant et détruisant, en 1847, la flotte cochinchinoise :

"[...] *o capitão Lapierre* […] *afim de obter do rei Thieu-tri um edito favorável à religião cristã aproveitou-se de má vontade que o governo lhe mostrara* […] *para incendiar ou meter a pique toda a frota de el-rei de Cochinchina* […] *Devemos confessar que este processo não é capaz de comover o coração do rei em favor dos cristãos*". (IX, p. 658)

En revanche, Mehemet Ali est régulièrement cité pour sa volonté d'organiser et de développer l'Égypte sur un modèle plus occidental qu'oriental et, mieux encore, pour avoir confié à l'ingénieur Arnaud le soin de reconstruire les villages des fellahs :

"*com o intuito de aplicar ai os princípios da associação*" .

Seule incursion dans l'Afrique profonde, une notule signalant la poursuite des combats entre les colons et les soldats anglais contre les "*tribos selvagens dos Cafres*" (IX, p. 657)

---

370 D'autant moins qu'il aura lu, dans le numéro 10, ce qu'écrivait à R. R. un "ami français" (qui ressemble à Vauthier) : "*Seja qual for o lado donde sopre o vento das revoluções, sera bem-vindo*" (X, p. 726)

371 Un seul paragraphe, il est vrai, dans le numéro IX, page 658, pour ironiser sur le contraste entre ces Français inflexibles face au roi de Cochinchine et si fléchis face à celui d'Angleterre : "*Acabam com efeito de consentir no reconhecimento da independência das ilhas vizinhas de Taiti para donde os missionários ingleses transportaram os seus penates e permitiram á todos os naturais de Taiti que queriam abandonar a ilha, o fazerem o mesmo livremente*". (IX, p. 658)

Sur les vastes Amériques, la *Revue* n'est guère plus prolixe ; en fait, elle ne traite régulièrement que de conflits.

D'abord, celui entre les États-Unis d'Amérique et le Mexique qu'évoque « R. R. » dès le deuxième numéro d'*O Progresso* et dont il relatera les péripéties compliquées, le Mexique supportant à la fois une guerre étrangère et une guerre civile, les Nord-Américains voulant s'étendre vers le sud et les Européens imaginant de restaurer au Mexique une royauté confiée à un prince espagnol. Dès lors :

> "*Os dias do México ainda serão turvos por muito tempo*" (II, p.143)[372]

Tout aussi compliqué, le conflit de l'Uruguay qui, loin d'être une simple guerre civile entre deux clans et deux généraux gauchos, sert d'abcès de fixation dans la lutte qui oppose la France, l'Angleterre et certaines provinces de l'Argentine à Rosas, le maître habile et roué de Buenos Aires et de sa confédération. Partisan résolu de la liberté de navigation sur les fleuves, « R. R. » se désole que l'Angleterre et la France se laissent aussi facilement jouer par Rosas et que le Brésil se contente d'un rôle mineur alors que "*le droit des gens*" l'autorise, après ultimatum, à déclarer la guerre :

> "*Então ver-nos hemos obrigados a declarar-lhe guerra; mas esta guerra mais cedo ou mais tarde é inevitável, se Rosas sair triunfante da luta atualmente travada; e então ficaremos sozinhos; entretanto que agora teremos de nosso lado, o Paraguai que oferece tropas numerosas, que seriam disciplinadas pelos nossos oficiais e nossa antiga província Cisalpina; e com a noticia da nossa declaração de guerra, Corrientes* […]*, Entrerios e Tucuman correriam ás armas, e, a tão ponderoso auxiliar se reuniriam todos contra o tirano de Buenos Aires* […]
> *Pedimos a Deus que inspire animo no coração dos nossos ministros*". (IV, p. 289)

Datée du 15 octobre 1846, cette requête ne fut pleinement exaucée qu'en 1852, à Caseros…

Seules autres nouvelles "américaines" retenues par « R. R. » : la tentative avortée du général Flores qui voulait recruter des mercenaires irlandais pour reprendre le pouvoir en Équateur (V, p. 358 et VII, p. 515) ; le risque de conflit entre le Pérou et la Bolivie dû à un différend frontalier (IX, p. 655) ; la sécession du Guatemala (IX, p. 655) et le coup d'État de 1848 (XI, p. 827) ; la révolution en Bolivie, suscitée, nous dit « R. R. », par Rosas (XI, p. 827).

La *Revue*, donc, consacre l'essentiel de son attention à l'Europe : Recife, faut-il le rappeler ?, est le premier port que touchent au Brésil les bateaux réguliers, voiliers et vapeurs, amenant hommes, tech-

---

372 R. R. traite, dans presque toutes ses revues, de ce conflit (parfois pour indiquer n'en avoir pas de nouvelles) ; plutôt favorable à un grand ensemble unissant le Mexique, les États-Unis d'Amérique (voire le Canada), il en donne le contour institutionnel : une assemblée par état fédéré, des assemblées dans chaque grande région géographique et un Congrès général aux compétences limitées aux relations extérieures. (II, pp. 142-143).
La défaite du Mexique et la cession aux États-Unis de vastes territoires (traité de Guadeloupe, 2 février 1848), est signalée en une phrase par R. R. (XI, p. 827) qui a consacré l'essentiel de son feuilleton aux révolutions d'Europe.

niques, marchandises, modes, idées, livres, journaux du continent maternel. Sans doute, la plupart des lecteurs brésiliens d'*O Progresso* y ont-ils vécu, qu'ils aient été étudiants à Coïmbre ou à Paris, diplomates ou négociants ; ils sont donc naturellement sensibles à ce qui agite les opinions d'outre-atlantique et qui, plus ou moins vite, aborde au Brésil : *O Progresso* ne s'en cache pas, c'est de cette jeune Europe qu'elle tire sa certitude d'un mouvement inéluctable, menant à une nouvelle étape sociale.

Ces douze panoramas de la situation européenne entre mi-1846 et mi-1848 ne manquent pas de décrire les situations particulières, les événements affectant isolément tel ou tel pays[373] ; mais ils s'efforcent avant tout de relier les faits, de les mettre en perspective, d'analyser leurs conséquences ; ils s'attachent principalement à recenser les courants inducteurs du changement, les évolutions des comportements politiques et sociaux ; ils cherchent à montrer l'épuisement d'un système dont l'Autriche, "*essa extravagante reunião de povos, línguas e religiões diferentes*" (X, p. 726), est le représentant capital et la Compagnie de Jésus, le mauvais génie. Les résistances de ces forces conservatrices, dont Metternich est le symbole honni et Guizot, le gestionnaire malavisé, rendent parfois « R. R. » pessimiste qui craint (ou espère) une guerre générale ; mais que survienne une avancée "libérale" en Suisse, que le Pape décrète une amnistie (IV, p. 287), que le gouvernement français, malgré sa répugnance au changement, autorise l'établissement d'une colonie "*garantiste*" en Algérie dans la plaine du Sig (III, p. 208)[374], que le "*peuple*" prussien fasse graver une médaille pour honorer l'économiste néo-fouriériste Lechevalier, que le premier ministre belge, Jobard, impose, le premier, une loi sur les marques de fabrique… et « R. R. » de se réjouir de ces avancées libérales, voire socialistes, et de prophétiser une prochaine révolution parachevant 1789 (X, p. 726).

Comment en vient-il là ?

D'abord en constatant l'extension des difficultés sociales qui touchent la plupart des pays d'Europe, y compris "*a própria Alemanha, a pacifica Alemanha*"(I, p. 51) ; la cause en est :

> "*a incoerência das relações que existem entre os homens, como produtores, distribuidores e consumidores continua a manifestar-se claramente, nas partes mais ricas e*

373 Notamment : l'insurrection au Portugal dont R. R. décrit dans chaque numéro les péripéties (l'avancée irrésistible de la rébellion jusqu'à son échec final, suite à l'intervention de l'escadre anglaise) non sans d'ailleurs insister sur le rôle "colonial" de l'Angleterre ni sans rappeler le mécontentement général du peuple et l'alliance des prolétaires avec la classe moyenne ; les différends matrimoniaux à la cour de Madrid et les troubles qui en découlent ; les tentatives avortées de la Pologne pour "réorganiser" sa nationalité ; les soulèvements en Finlande ; "l'humanisation" de la discipline dans l'armée anglaise où Wellington obtient que soient limitées les punitions à cinquante coups de fouet… ; la fraude électorale en France lors des législatives de 1847 ou le refus de la chambre des Pairs d'abaisser les droits sur le sel ; la conversion des luthériens en Russie ; les insurrections en Grèce ; l'intervention russe favorisant un accord entre l'empire ottoman et la Grèce.

374 Voir sur cette colonie, inspirée des idées de Fourier, l'article de Michèle Madonna-Desbazeille , « L'Union agricole d'Afrique. Une communauté fouriériste à Saint-Denis du Sig, Algérie », *Cahiers Charles Fourier* , 2005 / n° 16 , en ligne : http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article284 (consulté le 22 août 2013).

civilizadas da Europa, por uma divisão cada vez mas profunda entre as classes que gozam ociosas e as que trabalham quebrantadas pela miséria" (III, p. 207)

et les conséquences affectent aussi bien la France où les émeutes d'Elbeuf témoignent de l'opposition des ouvriers à l'introduction de machines destructrices d'emplois (III, p. 207)[375], que l'Irlande où :

"*o povo, reduzido ao desespero pela fome, vai assassinando os seus opressores e roubando os navios carregados de cereais, produtos dos seus suores, destinados a manter, no solo de Inglaterra, o luxo desmarcado dos proprietários ausentes"* (III, pp. 207-208)[376].

La famine, fléau qui touche d'abord le monde rural, accroît le désordre social car elle s'accompagne de :

"*suas irmãs inseparáveis no estado social em que vivemos: a agiotagem e a especulação; dai as suas consequências inevitáveis: os falimentos, a ruína do credito publico e particular, medonho deslocamento de capitais, porventura ainda mais terrível para a sociedade do que há sido a fome* (X, p. 727)[377].

Or, à ces fléaux, les réponses des gouvernements sont insuffisantes, voire contre-productives[378]. Certes *O Progresso* se félicite, malgré tout, de la décision prise par les Chambres anglaises, à l'instigation du Premier ministre, Robert Peel :

"*O fato capital e sobre chamamos a atenção de nossos leitores é a presentação feita por sir Robert Peel, ao parlamento britânico de um projeto de lei que tende a diminuir as tarifas das alfandegas inglesas não só os cereais como também sobre quase todos os produtos de industria estrangeira*". (I. p. 52)[379]

---

375 Voir : Alain Becchia, *La draperie d'Elbeuf (des origines à 1870)*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2000

376 La grande famine qui frappe l'Irlande à partir de 1845 est commentée à diverses reprises dans les feuilletons de la *Revue* qui en analyse les conséquences : notamment, l'apparition de groupes "*de homens resolutos que não hesitariam atirar la luva á Inglaterra, e defender, com as armas os direitos dos oitos milhões de oprimidos que vegetam no solo da verde Erin*". Ce qui incite R. R. – l'équipe de rédaction tout entière, rappelons-le – à une déclaration martiale : si *O Progresso* est, par nature et par conviction, favorable aux réformes pacifiques, " *neste seculo em que vivemos, a força moral, em se não apoiando na força fisica, quase nenhuma influencia tem para poder pelejar vantajosamente contra os interesses pecuniários* " (IV, pp. 283) ; cette famine, due à une maladie de la pomme de terre, est pour *O Progresso* un symbole de la désagrégation sociale et l'illustration de l'égoïsme des possédants ; le plan d'urgence (création d'une administration des Travaux publics et ouverture de chantiers d'infrastructure, achat de grains sur le marché international et vente par des magasins d'État, lancé par le premier ministre anglais, Robert Peel, est abandonné par son successeur, cédant aux plaintes des commerçants et des propriétaires terriens "ruinés" par la concurrence étatique (V, pp. 360-361)
Mais la famine a touché aussi la Belgique, la Prusse et, à un degré moindre, la France, provoquant des milliers de morts qu'impute principalement aux politiques, aux "*tristes efeitos da doutrina do* laisser faire, laisser passer" *O Progresso,* stigmatisant, comme la gazette de Trèves, "*um estado social que abandona ao interesse individual o cuidado de prover a mais vital de todas as necessidades dos povos, – a do alimento, e, sob o nome mentido de liberdade de comercio, estabelece a depredação escandalosas dos produtores e consumidores pelos intermediários encarregados da distribuição*" (VII, p. 510-511)

377 La crise de 1847 frappe d'abord la France puis l'Angleterre ; elle est tout à la fois due à la spéculation sur le chemin de fer (dénoncée par *O Progresso*, reprenant les critiques de *Démocratie pacifique*) et à la chute de la production industrielle ; aux faillites des compagnies, aux banqueroutes, s'ajoutent les effets de la crise agricole (maladie de la pomme de terre, inondations) ; l'augmentation des prix des denrées va donc de pair avec une diminution des ressources des consommateurs ; d'où un mécontentement général à causes multiples.

378 Ainsi de la proposition de Thiers de limiter le nombre de députés fonctionnaires : méritoire mais insuffisante au regard de la nécessaire réforme générale de l'administration ; réforme aussi utile au Brésil, ajoute R. R. (I, pp. 55-56)

379 Tout au long des méandres législatifs que cette proposition dut suivre avant d'être adoptée, la *Revue* rendra compte à ses lecteurs des actions des défenseurs comme des opposants à cette ouverture des frontières commerciales ; les

Sans doute, cette diminution des taxes aura des effets bénéfiques pour l'industrie et pour le commerce britanniques mais pour le peuple ? « R. R. » n'est pas dupe :

> "*Mas que alivio trará semelhante medida a miséria das massas?*
> *– Nenhum! Os viveres ficarão mais baratos, porém os salários, estes han de abaixar e a chaga do pauperismo não diminuirá*". (I. p. 52)

En fait, l'issue de ce long débat, de ce long combat, mené par les grands centres industriels et commerciaux, marque la victoire de la "*feudalidade financeira e industrial sobre a feudalidade territorial*" ; dès lors, la puissance de la grande industrie financière ne pourra qu'augmenter, absorbant petites industries et petits capitaux, repoussant la petite bourgeoisie dans le prolétariat :

> "[…] *e dai seguir-se ha por força a entrada da civilização em garantismo, se a feudalidade compreender bem os seus interesses para ceder a tempo, ou mesmo em associação integral se for tão cega que resista*". (I, pp. 52-53)

D'ailleurs les socialistes ont évolué : ils ne soutiennent plus, nous dit « R. R. », que les principes sociaux sont tout à fait distincts de la politique et que toute forme de gouvernement est compatible avec le progrès social ; ils reconnaissent désormais que :

> "*a influencia da forma política sobre os fenômenos de todos os gêneros da vida dos povos* […] *muitas vezes a existência de uma lei, de um decreto, basta para tornar impossível a encarnação do progresso pacifico e necessitar violentas revoluções e ondas de sangre humano*". (III, p. 209)

Désormais donc, les socialistes sont entrés en politique, ce qui contribue à la progression des idées ; d'ailleurs, la multiplication de leurs associations, la concrétisation de leurs propositions reprises par des philanthropes sont les signes patents que les temps approchent : la civilisation telle que l'a décrite Fourier est en déclin ; une nouvelle métamorphose de la société va advenir : comment les lecteurs n'en seraient-ils pas convaincus par l'accumulation des "bonnes nouvelles" que chaque *Revue* leur apporte et dont voici un échantillon : Ronge et les amis de la Lumière comptent des milliers de partisans qui veulent en revenir à la pureté originelle des religions dans le même temps que les assemblées provinciales de la Prusse, de Saxe, du grand-duché de Bade réclament la liberté de la presse (I, p. 51) ; l'organisation du travail est un sujet de débats en France où l'opinion publique se prononce pour les réformes ; en Saxe, en Suisse, en Angleterre où "*todos os dias, o movimento cartista ganha nova força*" et aux États-Unis où l'expansion des idées se traduit en actes et où "*se pode ver as numerosas tentativas de associação baseadas no sistema comunista de Owen na teoria de Carlos Fourier* […] *Tal vez que a América, um dia, venha a dar a Europa o modelo de*

mesures similaires prises ou ébauchées par d'autres pays seront également mentionnées : par exemple, le traité entre la France et la Belgique sur la libéralisation des échanges. (II, p. 135) Toutes ces "avancées" sont accueillies avec satisfaction car, pour R. R., bon élève sociétaire, "*os progressos de forma política e do sistema comercial precedem naturalmente os progressos sociais*". (III, p. 209)

um estado social mais perfeito em troca da civilização que dela recebera" (II, p. 134) ; la formation d'associations garantistes se développe en Angleterre malgré les résistances des conservateurs cependant qu'en Russie, la littérature phalanstérienne est disponible dans les bibliothèques (III, p. 208) ; en Belgique, le rapide développement du parti libéral, progressiste sur de nombreux plans mais conservateur en économie, donne l'espoir de le voir bientôt aux affaires (IV, p. 208) ; des écoles pour enfants pauvres, des colonies agricoles pour jeunes délinquants, des hospices pour mendiants, des ateliers de couture pour jeunes filles, autant d'initiatives prises en France, financées par les philanthropes, parallèlement au développement de la presse socialiste (V, pp. 363). Et ainsi de suite. Mais aussi, inversées, les nouvelles de la corruption des "élites", la condamnation d'anciens ministres, Jean-Baptiste Teste et le général Despans-Cubières, les accusations portées à la Chambre des députés par Girardin contre Guizot, Duchâtel, Cunin-Gridaine[380] :

> "*os ministros se calam porque têm médio, mas a sua cobardia não os salvara : o movimento ha sido dado, já não esta em poder de alguém embargá-lo*". (IX, p. 665)

Mais outre cette recension, parfois répétitive, ce qui renforce l'espoir d'un changement proche de la situation sociale, c'est l'évolution de la Suisse, régulièrement citée au tableau d'honneur du Progrès : en 1846, les socialistes sont devenus majoritaires au grand conseil de Berne ; depuis un an, ils assument le pouvoir dans le canton de Vaud et ils sont en passe de conquérir celui de Zurich ; or, voici qu'en octobre 1846, "*o povo genebrino* […] *também se revolucionara e derribou o governo oligárquico doutrinário que o oprimia*", sans se soucier des manœuvres d'intimidation de la France et de l'Autriche (VII, p. 508). Grâce à ce renfort de poids, les progressistes sont majoritaires à la Diète fédérale qui vote, en juillet 1847, la dissolution, au besoin par la force, de la Sonderbund, cette ligue des sept cantons catholiques et conservateurs[381].(IX, p. 658). La guerre qui s'en suivit est un des sujets principaux de la *Revue,* datée de février 1848 (X, pp. 727-732) ; « R. R. » prend, naturellement, le parti de la majorité libérale :

> *cada partido procurou exaltar o entusiasmo das suas tropas : os radicais por via de proclamações liberais e patrióticas ; os sete cantões por via dos sermões e predicas dos Jesuítas, transformados em capelães do exercito.* (X, p. 729)

Commencées le 7 octobre, les hostilités prennent fin le 30, sans que les puissances voisines, France et Autriche, n'interviennent, dissuadées par la défaite rapide de leurs protégés et par les prises de position anglaises.

380 L'affaire Teste – Cubières portait sur la corruption du ministre des Travaux publics par son ancien collègue, ex ministre de la guerre, pour l'attribution d'une saline ; elle s'achève en 1847 par la condamnation des prévenus. Les accusations de Émile de Girardin, directeur de *La Presse*, n'eurent de suites judiciaires qu'après le renversement de Louis-Philippe et le jugement de ses ministres par la Haute Cour qui les acquitta.

381 Cette « alliance particulière » contredisait le Pacte fédéral qui interdisait les alliances militaires. De plus, au grand scandale des libéraux, la ligue avait rappelé, dès 1841, les jésuites pour enseigner dans leurs écoles et formé une milice pour se défendre contre les exactions des corps-francs radicaux décidés à enseigner par la manière forte le libéralisme protestant aux catholiques rétrogrades.

Cette victoire, sans doute peu pacifique, du camp progressiste n'est qu'un prélude car, au moment où « R. R. » la décrivait, la révolution, souvent prophétisée, avait entraîné la chute du régime de Louis-Philippe et se propageait dans toute l'Europe : « R. R. » – qui en fait le récit minutieux dans son feuilleton daté du 8 mai 1848 (XI, pp. 799-812) – n'omet pas de rappeler le vœu de son ami français : "*Seja qual for o lado donde sopre o vento das revoluções, sera bem-vindo*" ; deux mois ont donc suffi pour que les nuages amoncelés "*crèvent en éclairs*". Le lecteur d'*O Progresso* ne peut donc être surpris par la lecture du récit détaillé des événements parisiens (d'autant que, bien sûr, les quotidiens réciféens, et notamment *O Diário de Pernambuco*, ont déjà longuement traité le sujet) mais, sans doute, partage-t-il les inquiétudes de « R. R. » :

> *Era, e ainda é melindrosíssima a situação do governo provisório. Realizar pacificamente as grandes mudanças sociais e políticas que constituem o alvo da atual revolução é uma tarefa que exige toda a habilidade dos novos árbitros dos destinos da França e talvez do mundo.* (XI, p. 812)

et ses interrogations sur le futur proche : ratification par la constituante du gouvernement provisoire ? répétition des tristes heures de la Terreur ? confiscation du pouvoir par quelque porteur de sabre ? nouvelle dynastie ? surgeon de l'ancienne ? Rien de cela. « R. R. » en est certain :

> *Pela nossa parte reputamos a proclamação de republica em França um fato consumado* […] *A republica francesa pode apenas transformar-se numa republica maior: a confederação europeia.*

car, déjà, la lutte a pris un tour plus social que politique : capital contre travail, "*uma imperceptível minoria e a maioria de nação*" ; la disproportion des forces assure le résultat. D'autant que :

> *O alvo e a moralidade da revolução francesa estão resumidos no principio do direito ao trabalho, e tem como consequência inevitável a passagem da civilização para o garantismo.* (XI, p. 815)

Ce qui pour le sociétaire « R. R. » implique la réorganisation des nationalités en Europe puis la constitution de son unité. Europe où, à l'exception provisoire de l'Angleterre et de la Belgique, la propagation de la révolution française conduit à de profondes mutations que la sage prudence du pouvoir concède ou que les insurrections obtiennent, « R. R. », observant que les peuples se soulèvent "*por todas as paragens que chegara a noticia da revolução*" (XI, p. 817), fait voyager le lecteur d'Allemagne à la Norvège, de la Sicile à l'Islande : tout est partout en mouvement.

La dernière des Revues publiées par *O Progresso*, datée du 31 août 1848, célèbre encore ce mouvement d'émancipation qui, "*a passos lentos mas seguros*" (XII, p. 884), fait avancer l'Europe vers l'ère nouvelle ; « R. R » énumère les progrès dans les Italies, dans les Allemagnes de l'idée d'Italie, d'Allemagne ; grands ou petits ducs concèdent droits et pouvoirs ; il ne cache pas cependant les résistances en Espagne, les péripéties à Naples.

Mais les dernières nouvelles de France viennent refroidir son enthousiasme ; l'émeute prolétaire de juin a été promptement sabrée :

> "*houveram 10,000 mortos e 14,000 presos, afora os que foram cruelmente fuzilados e um milhão de habitantes vivem, há cousa de um mês, sob o reginem do sabre. O comercio, a industria, o credito publico e particular, tudo se acha completamente paralisado e se aguardava novo rompimento!*" (XII, p. 888)

De cette "*horrenda catástrofe*", les responsables sont ceux des ministres du gouvernement provisoire qui n'ont pas tenu les promesses faites au peuple, lequel s'est soulevé, a été vaincu mais provisoirement car, tôt ou tard, ses idées triompheront. Et « R. R. » de conclure par cette profession de foi :

> "*Nem se deve deduzir do que fica exposto que os insurgentes de junho e nós também pretendamos revolver totalmente a sociedade para reorganizá-la; bem sabemos que estas revoluções radicais são obra do tempo, e apenas meia duzia de exaltados podem conceber a esperança de realizá-las imediatamente; mas o que pretendiam os revolucionários de junho, o que nos também pretendamos é que o governo, como representante da sociedade inteira, intervenha nos fenômenos da produção, distribuição e consumo, para regulá-los e substituir pouco e pouco uma ordem fraternal ao desgraçado estado de guerra que ora reina nestas importantes manifestações da atividade humana: os nossos votos hão de ser realizados.*" (XII, pp. 889-890)

Cette foisonnante rubrique qui, numéro après numéro, montre aux lecteurs le mouvement du monde, offre bien d'autres points d'intérêt : «&&», par exemple, dans une même revue (VIII, passim), se félicite de la mise en place d'un impôt progressif en Suisse, disserte sur les malheurs conjugaux de la reine d'Espagne ou sur les amours de Louis II de Bavière, dénonce le principe de la paix armée et la croissance des dépenses militaires. Ailleurs, il critique la colonisation de l'Algérie (V, p. 367). Souvent enfin, pour les affaires de la *Prata*, pour la justice, pour la corruption, il rapproche les faits observés dans le monde et leur sanction, de ce qui se passe au Brésil même.

II. 2. 2. 2 – Intérieur

La seconde partie de chacune des *Revistas* traite donc des affaires nationales comme des affaires pernamboucaines auxquelles est consacrée la majeure partie des feuilletons, hormis les trois premiers de la série ; c'est que d'une part, les nouvelles de Rio arrivent lentement à Recife, trois semaines de bateau, et, que d'autre part, en dehors des sessions des chambres, la politique du pays semble, en cette période compliquée, se résumer à des combinaisons ministérielles de plus en plus éphémères et destinées à mener une politique plus ou moins conservatrice soutenue par une majorité plus ou moins libérale et plus ou moins approuvée par le Monarque et sa cour.

Aussi, la première des revues qui annonce l'arrivée au pouvoir de Marcelino de Brito, naguère président du Pernambouc, a-t-elle un ton désabusé, « « R. R. » notant ce fâcheux symptôme :

"*os primeiros atos do novo ministério han sido aumentos de pensões e de ordenados, isto é concessões individuais*"

et le discours que le cabinet "*pôs em boca de S. M. I.*" confirmant le diagnostic :

"*nem uma só palavra a respeito das grandes medidas financeiras e econômicas que se devem estudar; acerca do comercio de cabotagem, das vias de comunicação terrestres e fluviais* […] *nem uma só palavra dos meios a empregar para impedir que a seca volte as províncias do Norte, arruinadas pela destruição dos matas; nem uma só palavra a respeito das reformas necessárias para manter a realidade do sistema representativo; nem uma só palavra enfim a respeito de todo o que constitua os interesses vitais do pais*" (I, pp. 59-60).

Aussi « R. R. » esquisse-t-il le programme qu'il aurait aimé entendre de l'Empereur, retour de ses voyages d'information dans le sud du Brésil : une loi prudente rendant accessible à tous la propriété foncière et permettant de ce fait le développement de l'agriculture, préalable indispensable à l'appel aux colons étrangers ; des voies de communication ; la construction de bateaux à vapeur ; une nouvelle organisation administrative ; une réforme globale de la fiscalité privilégiant l'impôt direct à l'indirect ; la rénovation de l'instruction publique… : on aura reconnu le programme que « H. » développe dans sa rubrique sur les *Interesses provinciais,* additionné de propositions plus circonstancielles sur les affaires de la Prata ou sur la lutte contre le trafic négrier. (I, pp. 60-62)

Quant à l'opposition, si « « R. R. » cautionne évidemment sa censure d'un ministère qui :

"*dividiu o Brasil em dos campos inimigos, transtornou todas as repartições públicas, acobertou-se a cada instante com a pessoa sagrada e irresponsável do Monarca, e destruiu por suas violências a realidade da governo constitucional*" (I, p. 63)

il ne la tient pas quitte pour autant ; d'ailleurs, sa faiblesse numérique ne permet pas de nourrir d'illusions sur sa capacité à amender les lois, voire à faire entendre ses discordances. Et pourtant un journal consciencieux, nous dit « R. R. » (II, p. 147), est presque toujours d'accord avec l'opposition :

"*e isso é mui natural porque aqueles que se acham no poder, em primeiro logar, tratam de si ai conservar, e, para este fim, buscam contentar os seus partidários, para os ministros, de ordinário o interesse público vem em segunda linha, entretanto que os homens da oposição, como pretendem tomar-lhes o logar, se mostram cheios de dedicação pelos interesses do pais; mas, é certo que, em chegando ao poder,soem fazer, de tais interesses, o mesmo caso que os seus adversários*".

Description ironique d'une réalité politique qu'on voudrait croire datée ! Quoi qu'il en soit, les Chambres légifèrent ou discourent sur la naturalisation (un progrès mais mieux aurait valu l'accorder à tout étranger justifiant de deux années de séjour et simplifier les modalités administratives) ; sur l'héritage ; sur la réforme électorale ; sur la monnaie et l'amortissement de la dette intérieure – "*temos como absurda e prejudicial no pais toda a amortização que se pretenda*"[382] (II, p. 151) ; sur l'organisation de

382 La loi sera votée lors de la session de septembre 1846 et R. R. y consacrera des développements importants (III, pp. 228-230). Sur ce thème, Milet (qui a sans doute participé à la réflexion de l'équipe de rédaction voire à la ré-

l'administration, sujet cher à Vauthier (II, p. 152) ; sur le droit administratif qu'il serait bon de définir avant de vouloir l'enseigner ; sur l'enseignement dont il faut espérer que :

> "*a lei estabeleça um sistema de exames rigorosos capazes de restringir o numero de bacharéis que fabricam anualmente os estabelecimentos de Olinda e S. Paulo, numero mui superior ás nossas necessidades e que de certo é uma das principais causas de sanha com que se precipitam os partidos no assalto das pastas ministeriais afim de conseguir logares e favores para os seus aderentes*" (II, p. 156).

sur la garde nationale, objet de discours et de discordes ; sur la marine marchande et sur le nécessaire développement du cabotage qui, outre son intérêt commercial, a l'avantage de rapprocher "*do centro do Império a major parte das províncias*" (II, p. 157).

« R. R. », ayant manqué de place pour commenter l'ensemble des sujets traités par la Chambre des députés, en reprend l'analyse dans son feuilleton daté du 24 septembre ; près de trois mois ont passé ; le *Diário do Pernambuco* comme le *Diário Novo* ont informé de ces débats leurs lecteurs, parmi lesquels se trouvent, sans nul doute, ceux d'*O Progresso* ; ce n'est donc pas l'information qui compte dans cette revue mais le commentaire, la mise en perspective, l'explication "sociale".

Ainsi du projet de taxe sur les maisons de commerce étrangères employant des comptables étrangers, mesure "*ditada por ideias acanhadas e mesquinhas de nacionalidade*" ; outre qu'elle provoquerait des réclamations diplomatiques justifiées, elle n'atteindrait pas son but : ce n'est pas, nous dit « R. R. », par préférence nationale que sont engagés des étrangers plutôt que des Brésiliens mais parce qu'ils travaillent, qu'ils connaissent leur métier et que s'ils commettent une faute, personne ne viendra intervenir en leur faveur ; au reste, les jeunes Brésiliens préfèrent un emploi public. Quant à la taxe, ce ne serait qu'un impôt de plus qui "*viria recair sobre os consumadores, isto é, sobre todos nós*" (III, p. 218).

Autre amendement proposé "*mais útil e importante*" (III, p. 219), l'abolition graduelle de la taxe sur les exportations, notamment de sucre et de coton dont l'effet est de diminuer la compétitivité de ces produits mais qui rapporte plusieurs milliers de *contos* utiles aux caisses dégarnies de l'État ; il faut donc la remplacer et le mieux serait de créer, répète « R. R. », un impôt sur les successions : parfaitement indolore puisque prélevé sur les biens de défunts et d'un rendement supérieur à la taxe abolie.

La question des tarifs douaniers donne également à « R. R. » l'occasion de rappeler la position d'*O Progresso*[383] dans ce débat tranché entre libéraux et protectionnistes dont les représentants,

daction de ce passage) interviendra au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenu au Havre en 1874, et publiera un opuscule *O meio circulante e a questão bancaria*, dont une deuxième édition paraît à Recife en 1875, 144 p., in 4°.

383 Voir pages 43-44

selon « R. R. » devraient bénéficier d'une formation en économie politique afin d'exprimer des idées raisonnables sur "*uma questão realmente tão simples quanto complicada em aparência*" (III, 221).

Quant à la loi sur les élections, enfin votée lors de la session de septembre 1846, elle désole son commentateur pour le simple fait qu'elle comporte pas moins de 129 articles :

> "*o simples fato da existência destes 129 artigos e a complicação das formalidades de que se acham ouriçados os diversos atos de la eleição, nos pareciam suficientes motivos para conceber-nos desfavoráveis apreensões a seu respeito*" (III, p. 222).

D'ailleurs, si l'objectif est de garantir la sincérité du scrutin, il est certain que "*lei alguma conhecida ainda pode alcançar*" dans l'état actuel de la société où les députés se consacrent à cultiver leur clientèle en lui obtenant des places et des faveurs, antienne souvent répétée par *O Progresso* qui en revient à la nécessité d'une organisation administrative empêchant le recrutement sur parrainage.

Tout en se félicitant des secours apportés aux provinces du nord pour pallier les effets de la sécheresse, « R. R. » n'en observe pas moins que ce sont des palliatifs et qu'il vaudrait mieux utiliser les bras valides de ces provinces à des travaux publics, "*melhor maneira de as socorrer*" (III, p. 224).

Notons enfin les propos sévères de « R. R. » sur le budget de la Cour, supérieur à celui des Travaux publics pour lesquels une administration nationale s'impose ; de même que s'impose une véritable colonisation du pays, c'est-à-dire : "*melhoramento dos meios atuais de comunicação, criação de novos, favorecer a agricultura e a industria, facilitar o processo de naturalização.*" (III, p. 224).

Pour sa quatrième *Revista – Interior*, les Chambres ne siégeant pas et "*los vapores que por aqui passaram*" n'apportant de Rio que des nouvelles du ministère ou plutôt des rumeurs de remaniement sur lesquelles il ne peut que spéculer, « R. R. » va entretenir ses lecteurs des affaires pernamboucaines dont ils connaissent, pour les vivre, les péripéties. Est-ce donc pour prendre date que *O Progresso* consacre dix pages au récit des événements qui ont tant modifié la vie politique de la province ? Sans doute ; mais c'est aussi pour analyser la crise, en énoncer les raisons profondes et pour esquisser des solutions.

Analyse tout entière marquée par la dénonciation du pouvoir despotique. Car si « R. R. » rappelle la "belle époque" Rego Barros, soutenu par la majorité des propriétaires et des commerçants, il n'en ignore pas la face cachée :

> "*esta concentração da autoridade legal nas mãos de homens já poderosos por si mesmo e entrelaçados por laço de família, tão poderosos entre nós, gerou na província uma oligarquia que, em pouco tempo tanto se enrobusteceu, que impôs leis ao governo e quis dominar despoticamente o pais.* […] *Dai resultavam três cousas mas; em primeiro lugar, a opressão do povo; depois o aniquilamento do governo e em fim*

> *o exclusivismo que fazia dos empregos públicos propriedade de uma família, de sues aliados e aderentes.*" (IV, p. 296).

De fait, comme l'indiquera Figueiredo dans un discours électoral d'octobre 1847 repris dans la *Revista* (IX, 669), la prospérité et l'activité de 1842 côtoyaient :

> "*uma miséria oculta; haviam homens sem empregos, sem trabalho, sem meios seguros de existência, homens cujos votos todos chamavam uma transformação qualquer*" (IX, p. 669).

En ralliant ces miséreux, en leur promettant de les libérer de l'oppression de la famille Cavalcanti, en désignant comme boucs émissaires les artisans étrangers, une "*duzia de ambiciosos*" réussit à gagner les élections, à s'emparer du pouvoir. Mais le parti praieiro n'a pas supprimé le despotisme : il l'a remplacé :

> *"como a oligarquia de hoje tira grande parte da sua força de autoridade de que se acha revestida, ela oferece no público menos garantias de estabilidade em favor da ordem atual das cousas, o que recompensa a ventagem que ela por outro lado pode apresentar, no ser pouco menos déspota, porque é mais fraca e mais isolada e se, por um lado, tem menos poder que a sua predecessora, para impor leis ao governo, por outro exige dele um apoio mais enérgico, e, conseguintemente, despesas mais consideráveis, à custa do orçamento provincial. Assim, não achamos que o estado social seja preferível ao passado; apenas, os déspotas hã mudado de nome."* (IV, p. 296).

Ainsi, aussitôt qu'assumant en juin 1845 la présidence de la province, Souza Teixeira pratiqua d'abondance la révocation et la nomination, remplaçant des fonctionnaires par des partisans, pratique que poursuivit et amplifia Chichorro de Gama de sorte que tout le personnel administratif de la province, et en premier lieu les délégués et les chefs de police, a été en peu de mois renouvelé.

Renvoyant le lecteur aux "*mui excelentes artigos sobre os interesses provinciais*" où "*nosso ilustrado colaborador, o Sr. H…, ha exposto as medidas que se devem tomar*" pour organiser la province, « R. R. » explique les mesures qu'il faut prendre pour en finir avec le despotisme, quelle que soit sa couleur et qui tient à ce que la forme du gouvernement n'est pas "*em harmonia com o estado social*". La grande propriété foncière, les fermages, les centaines de familles dépendant d'un seul protecteur et lui obéissant, la coalition de quelques-uns de ces nouveaux féodaux contrebalançant le lointain pouvoir sont les ingrédients d'un système en dehors du droit.

Deux possibilités pour le briser : le recours aux coercitions du passé ou la création immédiate d'une classe moyenne en obligeant, par l'impôt foncier, les grands propriétaires à vendre les terres qu'ils n'exploitent pas. (IV, pp. 297-300)

Après avoir ainsi marqué sa différence d'avec les conservateurs, *O Progresso* en revient aux faits et méfaits de l'administration praieira qui s'est attelée à défaire ce que le président Rego Barros avait construit :

> "*A reorganização da administração das obras públicas, do liceu nacional, da tesouraria provincial, das administrações do patrimônio dos órfãos e dos estabelecimentos de caridade, etc., etc., han sido decretadas, sem que para isso se desse razão alguma plausível*" (IV, 300)

Suit l'exemple de l'administration des Travaux publics, régie par un règlement édicté en 1835, et profondément remaniée après l'arrivée de Vauthier et l'adoption en 1842 d'un règlement privilégiant l'unité de décision, de contrôle et de responsabilité ; évidemment bien informé, « R. R. » démonte, en quatre pages argumentées, la politique de retour au système de 1835, favorisant les prévarications et, donc, les gaspillages budgétaires, menée par le président Chichorro (IV, pp. 301-304).

L'essentiel des *Revistas – Interior* sera désormais consacré au Pernambouc, soit pour commenter les mesures prises par l'Assemblée provinciale, soit pour dénoncer les agissements de la *Praieira* que « R. R. » va nous dépeindre de plus en plus violente, de plus en plus divisée et de plus en plus démagogue. Fuite en avant qui correspond aux déboires du parti libéral à Rio, à l'évolution du ministère[384], au double rejet de la candidature Chichorro par le Sénat.

Ainsi « R. R. » ironise-t-il sur les vingt-huit projets de loi que l'Assemblée provinciale approuve durant la session de 1846 et qui touchent aussi bien à des mesures individuelles, à des autorisations administratives dont l'administration n'a que faire, à des gratifications à accorder à tel professeur de Goiana, bref une "*legislamania*" dont notre chroniqueur admet qu'elle n'est pas l'apanage des praieiros mais qu'il déplore tant elle mène à l'approbation de textes ou inutiles ou redondants ou nocifs. Dans cette dernière catégorie est rangée la loi sur l'inspection des cotons et des sucres dont la principale conséquence est de tripler le coût de cette inspection et donc de renchérir les produits à exporter. (V, pp. 377-379)

Après avoir de nouveau plaidé pour l'impôt foncier, moyen radical de développer le pays, c'est au discours du président Chichorro, à l'ouverture de la session de 1847 de l'Assemblée provinciale, que « R. R. » consacre l'essentiel de sa courte chronique datée du 3 mars 1847 (VI, pp. 443-448). Discours moins mauvais que le précédent, concède « R. R. », mais "*mui poucos são os tópicos deste relatório que resistam a um exame profundo e a uma critica ainda mesmo benigna*" (VI, p. 445). Principalement consacré à l'agriculture, il ne traite ni de la conservation des sols, ni de la reforestation ni de l'importation, pourtant autorisée par une loi de 1845, de matériel moderne pour les sucreries ; il se contente de proposer la fondation d'un jardin botanique pour introduire de nouvelles cultures, le thé, le mûrier. Initiative louable mais de peu d'intérêt immédiat et "*a condição de que se não despreze por*

384 L'Empereur qui présidait de droit le ministère, en nommait et en révoquait les membres décrète le 20 juillet 1847 la mise en place d'un conseil des ministres dont il nomme le président, chargé de composer le ministère ; c'est Manoel Alves Branco, futur vicomte de Caravelas, qui dirigera jusqu'au 20 octobre 1847 ce premier Conseil.

isso as industrias fundamentais da terra: o algodão e o açúcar” (VI, p. 446). Pour le reste – les deux cents policiers supplémentaires ; le faible rendement et le fort coût de l'administration ; le choix d'ingénieurs étrangers à la direction des Travaux publics pour diriger la construction de l'hôpital ou la canalisation du fleuve de Goiana – le constat est similaire : en défaisant ce qu'avait organisé Rego Barros, Chichorro majore les dépenses et minore les résultats. (VI, p. 447)

Sans nouvelles intéressantes de Rio, « R. R. » signe le 17 avril 1847 une chronique dont les éléments principaux sont la dénonciation de la nouvelle augmentation des forces de police militarisée, signe supplémentaire de la dégradation de la situation (VII, pp. 517-520) et la critique du projet de Caisse d'économie et de secours dont « R. R. » fait une synthèse abrupte :

> “*Tirar dos pobres parte dos seus fracos recursos para com eles gratificar os ricos e potentados da terra*”(VII, p. 520)

Le projet de Mont-de-Piété que « H. » présente dans sa chronique est le parfait contrepoint de cette institution qui sera surtout utile à la trésorerie de la Municipalité de Recife.

Quant au monopole pour la fourniture de viande, contrebattu par les tenants du libéralisme exclusif, « R. R. » se range résolument du côté des consommateurs qui préfèrent payer moins cher leur nourriture à un monopole que risquer de la payer bien plus cher à un libre boucher ; pourtant, protestent, les économistes : “*como toda a gente pode vender, cada qual se contenta com o mais tênue beneficio para aliciar os compradores*” (VII, p. 524). Raisonnement spécieux car, dans l'état social du moment, la libre concurrence n'est qu'une formule : l'argent est le nerf du commerce ; qui en a le plus, gagne la guerre :

> “*assim sob o reginem de la livre concorrência, se vai formando uma aristocracia financeira que só faz os negócios, e, de feito, possui um monopólio absoluto*” (VII, p. 524)

Occasion pour « R. R. » de rappeler que, pour un bien de première nécessité, le monopole légal et limité, strictement contrôlé et, le cas échéant, strictement sanctionné, ne nuit qu'aux intérêts des trafiquants.

L'ouverture d'une école pour filles à Nazareth, telle est la seule bonne décision que l'Assemblée provinciale a prise au cours du mois d'avril 1847 ; pour le reste et comme à l'accoutumée, « R. R. », dans sa chronique datée du 28 juin 1847 (VIII, pp. 589-597) ne peut que s'offusquer de mesures adoptées sans ressources appropriées, de projets lancés sans études préalables, voire à l'encontre des avis techniques, comme pour la canalisation du fleuve Una. Avec moins de dérision mais avec autant de fermeté, le chroniqueur censure le projet de construction d'une fabrique de savon qui s'accompagnerait d'une taxe sur celui importé des autres provinces :

"*Se nesse solo, a existência de grande quantidade de carbonatos alcalinos ou a abundancia no nosso mercado de matérias gordas por barato preço, fizessem que Pernambuco se achasse em melhores circunstancias que as outras províncias do Império, para fabricar sabão, admitirmos uma proteção momentânea que, em ultima analise seria vantajosa não só a Pernambuco mas a todo o Brasil*" (VIII, p. 591)

Mais rien de cela n'est avéré : l'usine de savon serait donc une de ces industries factices que l'école sociétaire et « R. R. » ne peuvent que condamner : elles produisent plus cher, au double détriment du consommateur et des "*industrias naturais do pais – as quais têm por base o açúcar e seus derivados*". (VIII, p. 592)

Factice aussi, du moins selon « R. R. », la liesse dans Recife à l'annonce du choix de Chichorro da Gama et de Ernesto Ferreira França comme sénateurs représentant la "*briosa província*" : ce sont seulement des musiciens payés et quelques "*infelizes indignos do nome de pernambucanos*" qui ont parcouru la ville "*alçando gritos selvagens e horríveis ameaças contra os adversários políticos do atual presidente*" (VIII, p. 593) ; car même les partisans de la praieira ne voulaient pas que des Bahianais représentassent le Pernambouc au Sénat : "*a decepção era cruel*" mais passagère car, quinze jours plus tard, le vapeur *Imperatriz* apportait, divine surprise, la nouvelle que le Sénat avait annulé les élections "*por se acharam contaminadas de flagrantes irregularidades*" (VIII, p. 593)[385].

Après avoir exposé les combinaisons politiques tramées à Rio par le ministère et par les députés pernamboucains et détissées par le Sénat[386], « R. R. » s'interroge sur les conséquences du vote sénatorial ; il estime que le ministère devra se défaire des candidats refusés, sauf à provoquer un soulèvement de la province et qu'une liste "*que encerre as nossas ilustrações provinciais*", quel que soit leur parti, "*fora capaz de atrair as simpatias de todos os verdadeiros Pernambucos*" (VIII, p. 597).

Double erreur de jugement : le ministère qui, désormais, est dirigé par un président du Conseil, Manuel Alves Branco, maintient Chichorro à la tête de la province, lequel conduira la liste praieira aux nouvelles élections et sera, bien sûr, réélu.

À l'entame de sa neuvième chronique datée du 31 octobre 1847 (IX, pp. 666-682), « R. R. », faisant le bilan de la législature, reprend à son compte l'épitaphe du député Barboza :

385 Organisées par les mêmes fonctionnaires, les élections donnèrent les mêmes résultats que le Sénat se refusa derechef à entériner.

386 Rappelons que les candidats au Sénat sont d'abord élus, dans chaque province, en nombre triple de celui des sièges à pourvoir et qu'ils sont ensuite choisis par l'Empereur sur la liste ayant remporté l'élection. Le Sénat, cependant, peut, après vérification des pouvoirs, annuler les élections dans une ou plusieurs provinces.
R. R. considère que les députés pernamboucains avaient promis leur soutien au ministère en échange de la nomination de Chichorro et de França mais cet arrangement entraîna la démission de Holanda, le frère libéral, des Cavalcanti, "*não querendo contribuir para tão grande insulto feito a sua província*". Mais les députés ayant profité de la première occasion pour s'opposer au ministère, celui-ci démissionna pour laisser place à une formule « choisie » par la Chambre des députés. (VIII, pp. 594-595)

"*Nasceu da fraude e da violência, viveu no servilismo, morei no opróbrio*" (IX, p. 667)
Aucune loi importante votée (sauf celle sur les élections et ses 129 articles) ; la réforme de la garde nationale, l'organisation de l'armée, le projet sur la navigation, etc., oubliés ou égarés ; mais, en revanche, des emplois créés, "*votou-se um novo bispado;concederam-se numerosas pensões, loterias, privilégios e outras recompensas aos amigos do governo*" (IX, p. 667).

Quoi qu'il en soit, lors de la campagne pour les nouvelles élections sénatoriales, l'opposition a tenté de se faire entendre de la population ; ce fut l'occasion, nous l'avons dit, pour Antônio Pedro de Figueiredo, parmi les autres "*pessoas mais conspícuas da província*", de discourir sur les fraudes de Chichorro et les malheurs de la province[387]. Mais ce fut aussi, surtout, une période particulièrement tendue ; la foule, était excitée par la propagande de feuilles praieiras, nées pour l'occasion, par les rumeurs et par les calomnies autant que par les promesses et les primes. Dans ces conditions, la victoire de la praieira était inéluctable : la police partisane s'efforça de la rendre triomphale en empêchant les opposants de voter, en brisant les urnes réfractaires et en obligeant les dirigeants de l'opposition à rester cois. (IX, p. 678-680)

Mais cette victoire de la rue dans les urnes, « R. R. » nous montre qu'au lieu de resserrer le parti vainqueur, elle le fit se diviser ; les députés nationaux réclamaient d'être réélus, les cadres provinciaux voulaient leur tour de Chambre. Et le parti praieiro de se séparer en "Praia-velha" et en "Praia-nova"[388].

Les conséquences de ces dissensions sont décrites avec force détails par « R. R. » dans sa courte chronique datée du 26 février 1848[389] (X, pp. 741-749) ; de même le sont les émeutes urbaines, le siège de la société de danse *Terpsichore*, la chasse aux *marinheiros*. Chaque *Praia* renvoyant sur l'autre la responsabilité des incidents :

> "*Como quer que sera, naqueles dias, a anarquia erguera o colo como uma audácia nunca vista desde 1835 e a despeito do grande desenvolvimento de tropas, ostentado pelo Governo, a confiança pública ficara mais abalada que nunca.*". (X, p. 747)

---

387 C'est à l'occasion de ces élections que le parti conservateur développa le système de réunions publiques (meetings), au demeurant pas toujours tenues dans des lieux publics ou semi-publics (théâtres), où au nombre des orateurs qui s'adressaient au public se trouvait Figueiredo. Ses prises de position publiques pour le parti de l'ordre seront utilisées par la presse praieira pour mettre l'accent sur la "duplicité" de Figueiredo, apparent « socialiste » avec *O Progresso* et véritable « conservateur » voulant le retour des féodaux. Arguments polémiques car les discours de Figueiredo ne masquent pas sa position sur le despotisme de l'époque Rego Barros et ses causes profondes, la misère du peuple. Il est vrai que les perturbateurs empêchant la réunion de se tenir, Figueiredo ne put lire le discours, publié par la *Revista – Interior* (pp. 668-677).

388 Le *Diário Novo*, que dirigeait désormais le général Abreu e Lima, resta du côté de la Praia-velha. Parmi les principaux dirigeants de la nouvelle formation se comptent Manuel de Souza Teixeira, premier vice-président de la Province, Antônio et Francisco Machado Rios, respectivement chef et commandant de la police ; cette scission est à l'origine d'une radicalisation de la Praia qui accentue son discours lusophobe.

389 Sur l'édition Quintas la date donnée, *26 de fevereiro de 1847*, est une erreur d'imprimerie ; tout comme d'ailleurs, page 680, la référence au XI° numéro ; il faut lire *este nosso IX numero.* Rappelons aussi que le numéro X dont trois articles sont datés de février 1848 est intégré dans le deuxième tome de la Revue et que son sommaire figure à l'index, établi par la rédaction, des articles de 1846 et de 1847. Enfin, observons que l'édition Quintas reproduit pour le volume de 1848, la page de garde de celui de 1847.

Le calme revenu, le président Chichorro entreprit à nouveau de purifier son administration, notamment la police : “*vitimas hoje, algozes ontem*” et le *Diário Novo* de concentrer ses flèches sur les schismatiques, ses virulents rédacteurs d'hier[390].

Tandis qu'il s'est trouvé un juge, praieiro, pour condamner de nouveau, Borges da Fonseca, à dix-huit mois de prison : *O Progresso* protestera[391].

En conclusion, « R. R. » note avec amertume :

> *Eis, pois, o estado a que nos achamo reduzidos atualmente: de um lado, a deputação à nova legislatura, o delegado da camarilha, – o Sr Chichorro da Gama, e diminuto número de criaturas suas e de empregados pusilânimes, cometendo toda a especie de violências; de outro lado, a totalidade da população que recebi com o alvoreço da alegria a recente noticia da queda do Sr. Saturnino, porque este evento lhe pronostica o próximo desbarato da facção imoral, cujo chefe, unicamente ocupado com os seus mesquinhos interesses, permite que os salteadores das Alagoas assolem impunemente as nossas comarcas do interior e adiou ilegalmente a sessão de nossa assembleia provincial, afim de poder empregar contra nós, ate os derradeiros instantes de sua presidência, os ilimitados poderes que lhe confiaram alguns homens desvairados nos vertiginosos da sessão de 1846.* (X, p. 749)

Les nouvelles reçues de Rio expliquent le relatif optimisme de « R. R. » ; le gouvernement, miné par ses dissensions, ébranlé par la démission forcée du ministre des Affaires étrangères, Saturnino de Souza e Oliveira Coutinho, ne semble pas, estime-t-il, promis à une longue existence. De fait, dans sa rubrique datée du 10 mai 1848 (XI, pp. 828-832), « R. R. » peut confirmer à ses lecteurs la désignation d'un nouveau premier ministre, José Carlos Pereira de Almeida Torres, vicomte de Macaé, dont les premières intentions semblent bonnes mais dont « R. R. » attend, pour en être convaincu, qu'il dissolve la Chambre :

> “*O governo constitucional tem por base a representação nacional; e ninguém há ai de boa fé que possa considerar como representantes das provinciais os deputados da legislatura atual, os quais foram eleitos por mercê das baionetas policiais e das mais escandalosas fraudes e violências*”. (XI, p. 829)

D'ailleurs, la Révolution française, qui a eu de profondes répercussions à Rio, donne, nous dit le chroniqueur, une leçon aux gouvernements constitutionnels : ils doivent respecter la constitution.

> “*A revolução francesa ensina aos monarcas constitucionais* […] *que não devem manifestar vontade própria nos atos da administração e que deixem que os ministros governem somente em quanto tiverem o apoio da maioria da nação* […] *que este apoio não pode ser avaliado pelas maiorias das câmaras quando as eleições não são totalmente livres*” (XI, p. 830)

---

390 R. R. indique que le journal “*fez interessantíssimas revelações sobre estado da província que em outro tempo julgava tao lisonjeiro*”.

391 Le communiqué de la rédaction sera publié jusque dans la presse de Rio (voir page 135)

Voici qui rend « R. R. » plus optimiste : à présent les gouvernements savent qu'en s'isolant de la nation, ils s'exposent à être promptement renversés ; aussi croit-il qu'au Brésil, l'opinion publique, sous peu, réclamera des modifications constitutionnelles pour que "*todos os poderes não serem absorvidos no executivo e as províncias reduzidas as colonias do Rio de Janeiro*". (XI, p. 830)

En attendant, au Pernambouc, la situation s'est encore aggravée, agressions, meurtres, abus d'autorité, début de guerre civile à Escada[392] :

> "*e o Sr. Chichorro, fiel ao seu sistema, cerrou os ouvidos a todos os queixumes e conservou as autoridades policiais acusadas, sem ao menos investigar a realidade dos fatos que se lhes imputavam*" (XI, p. 831)

Enfin, Chichorro quitte Recife, "*na quarta feira de Trevas*" (20 avril 1848) ; son premier vice-président, Souza Teixeira – durant un très court intérim de six jours –, dans l'espoir de calmer les belligérants, démet nombre de délégués et de sous-délégués, membres de la Praieira ; les militants résistent ; délégués et sous-délégués, invoquant l'illégalité de la mesure, prise le jour de Pâques, refusent de rendre leurs pouvoirs, réquisitionnent la garde nationale, se rallient les forces de police, s'emparent de villes de l'intérieur, menacent Recife[393].

Le 26 avril, le nouveau président, Vicente Pires da Motta, à peine débarqué du vapeur *San-Salvador*, se trouve, nous dit « R. R. » dans sa dernière chronique datée du 5 septembre 1848 (XII, pp. 883-900), confronté aux exigences de la Praieira qui, disposant à l'intérieur de la province d'une force considérable, réclamait l'annulation des révocations. Pires da Motta fit preuve de sagesse et d'habileté en préférant, à la confrontation immédiate, laisser "*ao tempo e fome*" le soin d'user les ardeurs belliqueuses ; ce qui advint en même temps que les renforts de troupes arrivaient à Recife.

Mais, le premier ministre, mis en minorité par la Chambre, résignait ses fonctions[394] ; à Pires da Motta, retourné à Rio, succédait Domingo Malaquias :

> "*por poucos dias; mas estes poucos dias forma férteis em desastres e o colocaram em tais apuros que ninguém poderá prever qual teria sido a sorte deste Pernambuco, se o*

---

392 Le conflit né de l'opposition politique entre le sous-délégué, le colonel Antônio Feijó de Mello et le colonel José Pedro Velloso da Silveira, *senhor* de l'*engenho* Fortaleza, dans le district d'Escada, débouche sur des affrontements armés quand Feijó veut perquisitionner, à la recherche d'armes, la propriété de Velloso.

393 Voir la liste des fonctionnaires démis dans le *Diário Novo*, n° 93, du 27 avril 1848.

394 En proclamant son intention d'œuvrer à la réconciliation générale, le vicomte de Macaé obtenait l'appui de l'opposition, tant "*o espirito do homem é levado à esperança por um pendor* […] *irresistível*" (XII, p. 890) mais, avec l'annonce d'un projet de loi rendant incompatibles certaines fonctions administratives avec les charges électives de sénateur ou de député, il s'aliénait sa majorité qui censurait son projet de réponse au discours du trône. N'appliquant pas le conseil d'*O Progresso* – dissoudre –, il préférait démissionner. Son successeur, Paula Souza ayant déclaré : "*Estou persuadido que na atualidade, no estado em que estão nossas cousas, nenhum homem consciencioso poderá dizer , afirmar que a; assim como fazer-se o que pretendo com a representação atual, que ninguém dirá que é genuína?*" (XII, p. 892). La dissolution paraissait donc inéluctable. Elle ne fut pas. Paula Souza avait changé d'avis sur la "*representação genuína*" et se retournait contre le Sénat, "*único antemural que encontram as suas prepotências*" (XII, p. 893). Dès lors, circulent jusqu'à Recife des rumeurs de coup d'État qui expliquent la formule finale de la chronique (Voir page 129).

governo mostrasse menos sangue frio, menos energia e dedicação à ordem pública." (XII, p. 897)

Les manifestations violentes culminent avec le "*mata marinheiros*" des 26 et 27 juin[395]; « R. R. » ne décrit pas les détails, évidemment connus de son lectorat, de cette "*carnificina*" mais, avec sa "*costumada imparcialidade*", il en attribue les responsabilités non à un improbable complot mais plutôt à une ambiance, créée par un parti démagogique, relayée et amplifiée par une presse excitant "*as mas ignóbeis paixões* […] *contra um fantástico partido lusitano*" ; les politiciens de la capitale sont également responsables de cet état de fait pour avoir livré "*os destinos de nossa província a um diminuto numero de homens repelidos pela majoria da população abastada*" (XII, p. 898) .

Le court intérim du père Domingo Malaquias s'achève avec l'arrivée à Recife du nouveau président de la province, Herculano Ferreira Pena dont les principes proclamés de tolérance ne semblent pas être partagés par le nouveau chef de la police, A. de Miranda qui démet les quelques responsables *ordeiros* ayant survécu aux précédentes purges. Cette fois, « R. R. » est inquiet :

"*Assim traga o vapor do sul a noticia de uma revolução na côrte e o grito de independência ecoará em todos os ângulos da província!*" (XII, p. 900)

Ainsi, malgré les engagements pris de ne pas se préoccuper de politique quotidienne, *O Progresso*, ne pouvant s'abstraire de "l'état social", en est venu dans ces *Revistas – Interior* à prendre résolument parti, tout en s'abritant sur "*nossa costumada imparcialidade*". Comme nous l'avons dit, ses lecteurs ont une complète connaissance des événements tant par les journaux de la capitale, repris d'ailleurs par les quotidiens pernamboucains, que par ceux de la province. Il ne s'agit donc pas de récits circonstanciés, bien que les détails soient nombreux et précis, mais de commentaires, le plus souvent inspirés par la "pensée" sociétaire : quand il examine les causes premières du despotisme, « R. R. » n'absout pas les conservateurs ; s'il est persuadé que l'époque Rego Barros a constitué un progrès, il ne cache pas que ce progrès n'affectait que partiellement la société : les fréquents renvois aux propositions de la chronique des *Interesses provinciais* montrent que l'équipe d'*O Progresso* ne s'en satisfait pas.

Cependant Figueiredo, sans doute le principal rédacteur des *Revistas*, participe à la campagne du "parti de l'ordre" ; il en est un des orateurs (et ses discours d'ailleurs devaient déplaire à nombre de ses auditeurs plus conservateurs que progressistes) ; il s'attire donc les critiques des journaux de la Praieira sur le thème de l'hypocrisie.

395 Un incident entre un jeune militaire et un garçon boucher portugais dégénère en chasse à l'homme ; sont tués au moins cinq Portugais et de nombreux autres, blessés ; la riposte tardive de la police est évidemment mise en cause par les journaux conservateurs. Les manifestants vinrent déposer à l'Assemblée provinciale une pétition exigeant la nationalisation du commerce de détail et l'expulsion des Portugais célibataires dans un délai de 15 jours.
Sur les manifestations anti-portugaises au Pernambouc, voir la communication de Bruno Augusto Dornelas Câmara, «Os motins antilusitanos na época da Praieira: o aprendizado do protesto popular e outras variações», *ANPUH – XXIII Simpósio Nacional de História* – Londrina, 2005.

C’est que les pratiques des “libéraux” sont loin des principes d’ordre et de liberté posés par *O Progresso* ; la clientèle que flatte la Praieira, il comprend qu’elle a été tenue à l’écart de la période de prospérité et qu’elle soit donc hostile au parti *baronista* ; mais ce sont les “mauvais bergers” qu’il condamne ; ceux qui poussent aux *mata marinheiros* ; ceux qui par démagogie donnent à croire qu’il suffit de renvoyer les Portugais (et, ajoute « R. R. », sont Portugais tous les Brésiliens “*que não apoiam os desvarios da Voz do Brasil*”, la voix de la Praieira. – XX, p. 898).

Sans verser dans la polémique outrancière, *O Progresso* a donc fermement choisi sinon son camp, tout au moins celui dont il n’est pas : celui de la violence – d’abord verbale, puis physique –, celui qui confond adversaire et ennemi, débat civilisé et guerre civile. Contre ceux-ci, *O Progresso* peut avoir l’encre chaude : ses contradicteurs s’en rendirent compte.

II. 2. 3 – Critiques, Répliques, Polémiques

Les journaux de l'époque foisonnent de courriers vengeurs, de communiqués définitifs, de petites annonces dénonçant tant les mauvais payeurs que les mauvais coucheurs, le tout tarifé et qui devait contribuer à l'équilibre des comptes des journaux et revues. Le plus souvent, nous l'avons dit, ces articles étaient signés de pseudonymes qui ne trompaient guère les mis en cause, lesquels répondaient tout aussi vivement : Vauthier, cible aimée des contestataires de Rego Barros, avait la plume acérée pour répondre aux critiques, plus ou moins savantes, de partisans des méthodes "d'avant" ; plus tard, Milet se fera une spécialité de ces longs échanges rarement amènes ; et, dans d'autres gazettes, Maciel Monteiro, Figueiredo témoignèrent de leur aptitude à se défendre en attaquant. Cependant *O Progresso*, revue "sérieuse" n'ouvrit pas de "*courrier des lecteurs*" ; elle n'en subit pas moins les critiques soit locales, soit venues d'autres provinces, ce qui témoigne d'ailleurs de son influence.

Ainsi, quelques jours après la parution de son premier numéro, un article sous forme de *Comunicado* est publié dans le *Diário Novo*, signé *O Discípulo da filosofia*[396] qui, après s'être félicité de ce qu'apportait de neuf et d'intelligent la nouvelle revue dans le paysage journalistique de Re-

396 O Discípulo da filosofia, "O Progresso", Diário Novo, n° 156, 22/7/1846 pp. 2-3
Ce pseudonyme ne cache pas l'auteur, Antônio Vicente Nascimento Feitosa, (Recife, 1816-1863), docteur em sciences sociales et juridiques (Olinda, 1840), avocat, administrateur et professeur de philosophie ; dirigeant de la Praieira, député national à diverses reprises, membre-fondateur de l'Institut archéologique et géographique du Pernambouc, il fut un journaliste prolifique, défendant ses idées à la fois chrétiennes et sociales, dans divers journaux (*Diário do Povo, Argos Pernambucano, Constitucional Pernambucano, Cidadão, Progressista, Themis Pernambucana, Oriente…*)
Selon Mario de Santos, biographe de Feitosa, cité par M. R. Periotto, Rego Barros, conscient de leurs capacités, avait cherché à "recruter" les deux jeunes intellectuels : Feitosa et Figueiredo.
Voir : Augusto Sacramento Blake, *Dicionario Bibliográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, Conselho Federal de Cultura, 1970, vol. 1, p. 327.

cife, attaque l'article *certeza humana* dont il ne devait pas ignorer quel en était l'auteur ; contestant notamment l'interprétation de la pensée de Cousin :

> "*Acaba de ver a luz do dia o 1.° numero do Progresso, que nos havia prometido o Sr. A. P. de Figueiredo; muito nos congratulamos com o redator de tão útil trabalho, por que somos os primeiros á reconhecer a necessidade era que estávamos de sair dessa atmosfera acanhada da política, em que, por infortúnio nosso, jazemos, deixando passar desapercebidos os sucessos científicos, e voltando costas ao que pôde desenvolver o entendimento sem perverter o coração; praza aos Céus, que em tão útil desígnio não haja desalento. Porem por mais sincera que seja a nossa convicção acerca da utilidade daquele trabalho, seja-nos permitido fazer algumas observações á respeito de um artigo filosófico, que nos parece não só conter ideias falsas, mas até certo ponto perigosas; é este artigo o que se intitula —certeza humana—*".

Et de critiquer tout à la fois l'absence d'ordre dans l'article, la confusion entre *vérité* et *certitude*, les interprétations abusives faite de Cousin, de Jouffroy, le scepticisme de l'auteur et autres incartades. La réponse de "O.", toute d'ironie, parut dans le deuxième numéro de la revue, à la rubrique *Variedades ;* remerciant l'élève ès philosophie pour ses félicitations et le reprenant pour ses récriminations, Figueiredo pointe la différence essentielle entre ce qu'il veut être et ce que font les "disciples" trop attachés à leurs maîtres :

> "*Tomamos a tarefa de exprimir as nossas ideias e não as de outrem, e posto que saibamos cabalmente, que para os filósofos em geral a certeza é subjectiva e a verdade, objectiva, tomamos a liberdade de ser de uma opinião diferente*"[397]

Liberté de pensée et liberté de l'exprimer, revendications naturelles de la philosophie mais il est vrai que le *discípulo* n'en est qu'au stade de l'apprentissage, ce que explique, sans doute, que "*declara, emfim, não ter compreendido a solução que demos ao problema de que se trata*".

Feitosa ne crut pas devoir retourner à ses études : *O Diário Novo* accueillit sa nouvelle réponse où Figueiredo, convaincu d'athéisme, était accusé de suivre "*as perniciosas doutrinas de Hamilton*" ; "O." riposta dans le troisième numéro d'*O Progresso*[398], déplorant

> "*Releva confessar que vivemos numa terra pobríssima de originalidade, pois que todos querem, por força que as ideias enunciadas nos escritos dos seus conterrâneos pu amigos lhes não pertençam e as tenham necessariamente tomado a outrem. Sobre ser isto já uma tendencia má, pior é ainda a de atacar os resultados dos raciocínios filosóficos, por meio de negações destituídas de provas e de infindas divagações, como a feito o discípulo da filosofia.*"

et synthétisant sa pensée en rappelant, tout athée qu'elle fût, que sa conclusion reprenait de saint Paul la formule : *In Deo, vivimus, novimus et sumus!* Conclusion insuffisante pour Feitosa qui, tout en indiquant cesser là le débat, revient à la charge dans son ultime article, reprenant ses arguments

397 O, "Variedades", in *op. cit.*, p. 167

398 Cette réponse fut publiée sur quatre numéros dans *Diário Novo*, n°s 177 du 19/8/1846, p. 2 ; 186 du 31/8/1846, pp. 2-3 *;* 191 du 5/9/1846, p. 2 et 205 du 24/9/1846. La réplique de O ouvre la chronique *Variedades,* pages 214-215.

sur l'incongruité de confondre *vérité* et *certitude humaine* et sur l'insolence de critiquer Cousin[399]. Dans sa propre réplique, l'ironique *Cousin fusco* philosophe : pire que le dogmatisme est "*o orgulho desmedido que se esconde sobre a mascara de transparente modéstia*"; mais, patience :

> "*esperamos vê-lo um dia, não já discípulo, mas mestre na matéria, defender as suas opiniões ou atacar as de outrem, sem que para isso lhe seja mister substituir insultos a argumentos*"[399]

Signée "D"[400], la seconde partie de l'article des *Variedades* du troisième numéro d'*O Progresso* est consacrée au *Correio Mercantil de Bahia* dont le rédacteur est remercié pour un article louangeur que le "modeste" *O Progresso* ne veut pas reproduire ; en revanche, est cité un article du même journal, écrit par "*alguém inimigo do Progresso em geral e de nossa revista em peculiar*" ; l'auteur anonyme ne saurait le rester pour les lecteurs de la *Revista literária* du numéro précédent[401] où João da Vega Murici était raillé pour avoir expliqué tous les mystères du monde par la volonté divine, rendant ainsi inutiles la recherche et ses progrès. Cependant "D" le remerciait pour la publicité faite à la revue car ses arguments ne pouvaient convaincre personne de ne pas lire *O Progresso* et pourraient inciter beaucoup de Bahianais à l'acheter.

Dans le même paragraphe, "D" faisait un sort à l'auteur d'une de ces poésies, burlesques et volontiers insultantes, qui ornaient bien des revues de l'époque, en l'occurrence *O Marmota* ; l'auteur, présumé être Malaquias Alvares dos Santos, avait été, dans un autre périodique bahianais, *O Tamoio*, et par un lecteur anonyme, vivement pris à parti pour ses propos déplacés.

399 *Diário Novo*, n° 223, 16/10/1846, p. 2 ; *O Progresso,* pp. 325-326

400 « D. », «Variedades», in *op. cit.*, pp. 246-247. L'auteur pourrait être A. Rangel de Torres Bandeira (voir note 58).

401 « D. », «Revista Literária», in *op. cit.*, pp. 122-131.
Cette rubrique qui entend traiter principalement des auteurs brésiliens, critiquera les œuvres non, prévient son rédacteur, les auteurs ("*genus irritabile*") ; saluant deux périodiques bahianais, *O Crepúsculo* dont les numéros lus le rendent "*tão fiel ao seu titulo*" que D préfère attendre pour en dire plus et *O Mosaico* qui, à côté d'un article sur l'enseignement, bon mais incomplet, publie deux articles critiquables : le premier, signé João da Vega Murici, pour faire de la volonté de Dieu omnipotent la seule explication aux phénomènes de la nature, ce qui dispense de chercher à les comprendre : le second, de José Rodrigues Nunes Filho, pour faire d'Eugène Sue un simple épigone de V. Hugo alors que : "*As duas ultimas obras do Sr. Eugênio Sue, além do mérito literário* […] *são inspiradas por ideias filosóficas puras e elevadas e respiram* […] *uma nobre tendencia para as reformas sociais*".
Après avoir encouragé les rédacteurs de la revue *O Phileidemon* publiée par "*nossos jovens colegas de Olinda*", « D. » examine aussi le *Dicionario geográfico do Brasil*, de Milliet de Saint-Adolphe, œuvre remarquable malgré les erreurs inévitables dans une telle somme.
Deux autres feuilletons paraissent sous cette dénomination, l'un signé « O. » (pp. 645-653), consacré à *Ascânio*, roman oubliable et oublié de Dumas et à une longue et fine analyse de *O livro do Povo*, œuvre centrale de Lamennais, dont le christianisme social s'harmonise avec les idées de Figueiredo. L'autre, de nouveau signé par « D. » (pp. 713-723), fait la recension, mêlant à doses égales louanges et reproches, d'un roman historique *Nossa Senhora dos Guararapes* de Figueiredo e Castro ; l'article donne aussi à lire de méritoires poésies de A. Gonçalves Dias.

L'affaire rejaillit avec une lettre de Malaquias adressée à *O Progresso* mais non publiée et surtout avec un article du *Correio Mercantil*, titré *Remessa ao Progresso de Pernambuco* : "*tivemos o dissabor de ver o Diário Novo*[402] *reproduzir* [esse] *nauseabundo artigo*".

De fait, le polémiste bahianais "*pretendeu fazer rir aos seus comprovincianos á custa dos Pernambucos e à nossa em particular*". Quant aux arguments de fond, ils s'apparentaient à ceux du "disciple" accusant l'amoralité et l'athéisme de ces sectaires du Progrès… Aussi bien sans les discuter, D. lui envoyait, à méditer, la strophe de Le Franc de Pompignan : *Le Nil a vu sur ses rivages…*[403]

> "*Eis ai a única reposta que lhe daremos*".

La *Revista bibliográfica* ne connut qu'une parution[404] mais, outre les éloges faits au général Abreu e Lima pour son *Sinopse ou dedução dos fatos mais notáveis da historia do Abreu e Lima*[405], cette chronique analyse les *Elementos de economia política* qu'en 1844, le docteur Pedro Autran da Mata e Albuquerque avait publiés.

Elle préfigure la polémique entre l'universitaire et l'autodidacte dont nous avons déjà parlé[406]. Ici, elle permet au critique de préciser ses arguments contre la théorie libérale définie par Adam Smith et Jean-Baptiste Say et ceux en faveur des "*vitoriosas teorias da economia social*". Non que Figueiredo ne veuille reconnaître les apports positifs de la recherche économique libérale mais, faute de connaître "*o fecundo teorema da solidariedade humana*", les libéraux, et le Dr Autran en particulier, en arrivent "*as mais estupendas contradições*". C'est qu'ils n'ont pas saisi que :

> "*O máximo de liberdade para cada individualidade exige um meio em que as tendencias individuais se achem harmonizadas entre si e se possam desenvolver pacificamento. Então e só então, o* laissez faire, laissez passer *torna-se máxima verdadeira e benéfica*".

Car, alors et alors seulement, comme dit H. Renaud dont la formule sert d'épigraphe à la chronique :

> "*Tous les membres de la grande famille sont liés en un seul faisceau par un grand principe, La Solidarité*"[407].

402 *Diário Novo*, n° 260, 1/12/1846, p. 2 ;

403 Neuvième strophe de l'*Ode sur la mort de Jean-Jacques Rousseau*

404 « O. », "Revista Bibliográfica" *in op. cit.*, pp. 499-506.
Voulant embrasser tout le champ de la connaissance, *O Progresso*, dans ses premiers numéros a multiplié les rubriques ; s'ajoute la prolixité naturelle des rédacteurs et voici largement dépassée la pagination prévue pour chaque numéro ; à diverses reprises tel ou tel signataire le rappelle pour expliquer ses omissions ou ses survols ; quoi qu'il en soit, ces dépassements de volume expliquent les retards d'impression, à quoi devaient s'ajouter les surcoûts qui sans doute expliquent la disparition précoce de la revue, au moment il est vrai où la guerre civile au Pernambouc laisse peu de place à la réflexion et à l'ouverture sur le monde.

405 José Ignácio de Abreu e Lima, *Sinopse ou dedução dos fatos mais notáveis da historia do Brasil,* Recife, Typ. M. de Faria, 1845, in 8° (disponible sur Google Books)
Des deux types d'historiens, les chroniqueurs et les philosophes, Abreu e Lima se range, résolument parmi les premiers (d'ailleurs indispensables aux seconds) ; "*a gratidão pública deve recompensar o autor que não hesitou em consagrar vários anos da sua vida nesta fastidiosa mas patriótica empresa.*"

406 Voir page 31.

407 Hippolyte Renaud, *Solidarité : Vue Synthétique sur la doctrine de Ch. Fourier*, Paris, Libraire de l'École Sociétaire, 1842

Ces quelques exemples nous montrent les rédacteurs d*'O Progresso*, pour sérieux qu'il s'affirment, prompts à répondre aux critiques, voire à les précéder. Au demeurant, aussi bien Maciel Monteiro, Torres Bandeira que Figueiredo collaborent à des journaux "de combat" qui ne font pas, de l'argument logique, leur principal souci. Pour leur part, ni Vauthier ni Milet, avant et après sa naturalisation, n'ont manqué de répondre aux critiques, souvent agressives, que leurs actions techniques ou publiques suscitaient.

Cependant, les polémiques auxquelles participe *O Progresso* n'ont pas la virulence habituelle aux feuilles de combat ; à peine peut-on noter l'irritation croissante de "O.", vis-à-vis du *Discípulo da Filosofia* qui, décidément, ne comprend pas de quoi *O Progresso* est le nom ; encore s'agissait-il d'idées. Quant à répondre aux diatribes de "*la basse politique*", il suffit d'un peu d'ironie teintée de mépris avec laquelle "D." envoie au *versificateur* bahianais, comme seule et définitive réponse, la strophe, alors célèbre, de Pompignan[408]. Plus généralement, la rédaction se veut courtoise, tout en restant ferme : aussi bien pour l'adduction d'eau de Recife que pour tel roman mal construit.

C'est sans doute l'une des raisons qui rend aujourd'hui encore plaisante et stimulante la lecture d'*O Progresso* et qui lui vaut d'être un sujet d'études et de débats quand tant de feuilles partisanes ont disparu non seulement de la mémoire mais aussi des bibliothèques.

Bisontin, polytechnicien et artilleur, Renaud, sous l'influence de Considerant, adhère aux idées sociétaires dont il devient un des propagandistes.

408 Voir page 129.

II. 2. 4. – O Progresso, Réception et Postérité

"*– E este dia resume a eternidade*".

Sur cette répartie d'Hélène, l'héroïne des *Sept cordes de la lyre*[409], se referme, abruptement[410] le douzième et dernier numéro d'*O Progresso, revista social, literária e cientifica,* soit que les finances aient manqué pour en poursuivre la publication, soit que la situation ait obligé à une prudente cessation d'activités.

Cette revue, née de la volonté conjointe d'un petit groupe d'intellectuels et d'ingénieurs, français et brésiliens, partageant les mêmes idées et les mêmes préoccupations, avait trouvé un public attentif, principalement à Recife, mais aussi à Bahia, à Rio et au Maranhão où elle était distribuée[411] et parfois reprise.

Nous n'avons, malheureusement, que peu d'indications précises sur cette diffusion au Brésil même : dans son numéro paru en mars 1848 (mais intégré au volume de 1847), la rédaction remercie *O Brasil, O Diário de Pernambuco* et *O Lidador* pour "*os artigos lisonjeiros que consagram à nossa revista*" ; elle se félicite aussi de ce que *A Sentinela da Monarquia, o Brasil* R. R. et *o Lidador* aient repris quelques-uns de ses articles[412]

409 George Sand, *Les Sept cordes de la lyre*, roman dialogué en cinq actes, Méline, Gans & Cie éditeurs, Bruxelles, 1839 ; traduction de A. P. de Figueiredo.
Commencée avec le numéro 5, la publication de la traduction de l'œuvre de George Sand a remplacé, ou peu s'en faut, les poèmes de José Soares de Azevedo, ceux d'Antonio Peregrino Maciel Monteiro – qui adapte aussi les Méditations de Lamartine (poète quasi officiel des publications sociétaires) – ou, page 539, celui, *Um Beijo*, signé « D. L. » (une des signatures attribuées à Louis Léger Vauthier dont le *Journal* nous indique que sa muse, Élisa, lui inspirait des poèmes recueillis dans un "carnet oblong" qui n'a pas, pour l'heure, été retrouvé. Journal, op. cit., note du 19/8/1840, p. 56).

410 La répartie d'Hélène figure à la moitié de la scène 1 de l'acte III. D'autre part, la revue politique intérieur donne rendez-vous au prochain numéro où « R. R. » traitera de l'assemblée provinciale.

411 *O Progresso* est diffusé à Bahia par la librairie de Carlos Poggeti (avec qui Vauthier est en correspondance pour la diffusion des livres sociétaires) ; à Rio, par la librairie Belga-Francesa et à São Luis de Maranhão, par la librairie de Francisco Frutuoso Ferre. L'abonnement semestriel de 4.800 réaux a été ramené à 3.800 en 1847

412 « R. R. », "Variedade" in *O Progresso, op. cit.*, p. 763.

C'est aussi le cas d'*O Correio da Tarde*, journal de Rio apparu en 1848, qui, à différentes reprises, publie des articles de cette "*interessante Revista mensal que se publica na capital da província do Pernambuco*"[413]. Le 25 mai 1848, ce même journal publie une protestation, datée du 27 avril 1848, des rédacteurs d'*O Progresso* après la condamnation pour abus de liberté de la presse d'Antônio Borges da Fonseca, "*ato de loucura e de barbaria, contra à qual não podemos deixar de protestar altamente*". Force cependant est au *Correio da Tarde* de constater (n° 194 du 4 septembre 1848) des difficultés rencontrées par la revue qui n'a pu faire paraître qu'en avril son premier numéro de l'année où "*os colegas deram, como sempre, do juízo recto e imparcial*"[414].

Mais la difficulté de consulter les publications de cette époque ne permet pas un recensement, sinon exhaustif, du moins significatif de la réception de la Revue : difficulté qui, peu à peu, s'efface dans la mesure où les collections de journaux et de revues numérisées mises en ligne augmentent, ouvrant un vaste champ à la recherche[415].

Hors du Brésil, les seules mentions connues d'*O Progresso* à l'époque de sa publication, se trouvent dans le journal fouriériste *La Démocratie Pacifique*, dirigé par Victor Considerant et dont Cantagrel, l'ami et le correspondant de Vauthier, est l'un des gérants.

Le premier article paraît, non signé, le 19 septembre 1846, sous le titre *Fondation d'un organe socialiste au Brésil*[416] et dans une rubrique qui recense les progrès de "l'école sociale", notamment dans le domaine de la presse : accompagnent ainsi *O Progresso,* l'espagnol *Eco del Comercio* et l'*Éclaireur suisse.*

C'est qu'en effet :

> "*En dépit des obstacles de tout genre qu'on lui oppose, l'idée sociale marche et s'avance à la conquête du monde. Nous avons raconté à diverses reprises la propagande faite au nom de Fourier dans les États-Unis ; aujourd'hui, c'est du Brésil qu'une voix amie répond à la nôtre. Nous recevons le premier numéro d'une revue sociale, politique et littéraire, le Progresso, qui se publie à Pernambouc depuis le mois de juillet dernier, avec cette épigraphe laconique : en avant ! Nous traduisons quelques pages de son programme, qui est en parfaite conformité avec le nôtre.*"

413 Ainsi de l'article sur le Sénat, entièrement publié dans le n° 5 du 8 janvier 1848 ; de même pour *Progresso e Regresso*, dans le n° 8 du 12 janvier 1848 où est également publiée la "protestation" contre la révocation de Figueiredo ; la *Revista literária* figure au n° 16 du 22 janvier ; la note sur la revue *Phileidemon* au n° 17 du 23/1/1848. Et le 28 mars 1848, précédé d'un chapeau qui ne laisse pas d'être étrange puisqu'il annonce qu'*O Progresso* en est à son douzième numéro, le *Correio* publie l'article sur le gouvernement représentatif…

414 La qualité de la Revue est également ce qui retient l'attention de la *Gazeta oficial,* dans sa revue scientifique et littéraire, publiée par le *Diário Novo* du 5 novembre 1847 : "O Progresso *é uma revista social, literária e cientifica, à semelhança da* Revista dos dous mundos*, e a par das boas letras e das boas artes, discorre sobre a política e sobre os interesses sociais*"

415 Dans la première édition (1940) de son *Um engenheiro francês no Brasil*, Gilberto Freyre ironise amèrement sur les difficultés d'accès aux archives, notamment au Pernambouc (p. 31-32) ; la situation n'a guère évolué, qui est décrite par Claudia Poncioni : *Hommes, livres, techniques et idées :parcours France – Brésil, 1840-1846*; pp.1-2.

416 Voir le texte complet de l'article en annexe III – 4.

Suit la traduction de larges extraits du *Manifeste* et, en conclusion, l'énoncé du sommaire ; le rédacteur de ce compte-rendu signale particulièrement l'article sur l'état du monde et se promet d'y revenir pour le commenter quand lui parviendra la suite.

Dans le numéro du 6 novembre 1847, sur quatre colonnes en bas de page 2, paraît un second article sur la revue brésilienne, cette fois signé X. Y., pseudonyme de Vauthier levé dans la table des matières du volume regroupant toutes les parutions du second semestre 1847 :

Plus analytique, la recension des trois premiers numéros de l'année parvenus en France d'une revue où « *nous avons retrouvé les aspirations et les principes de l'École sociétaire* » est louangeuse :

> "*Ce qui la distingue et la place bien au dessus des autres écrits périodiques qui nous viennent des mêmes contrées, c'est une supériorité de vues, une clarté d'exposition et une vigueur de logique dont les journaux fournissent peu d'exemples. Outre les sujets philosophiques et économiques que traite hardiment la revue de Fernambouc, et dont elle fournit le plus souvent des solutions heureuses, elle a présenté quelques travaux historiques, faits d'un point de vue élevé, et chacun de ses numéros contient deux revues politiques, l'une pour l'extérieur et l'autre pour le Brésil, qui sous une forme claire et rapide résument brillamment les événements principaux de l'Europe et du continent américain. Animés à la fois d'un vif amour de la liberté et d'un sentiment profond d'ordre et d'organisation, éclairés d'ailleurs par le flambeau de la science sociale, les dignes rédacteurs du* Progresso *jettent sur les affaires politiques du monde un coup d'œil perspicace, et montrent avec précision les lignes du mouvement social* […]"[417]

Considérant que sa connaissance de la situation brésilienne est insuffisante pour commenter les revues politiques "nationales", Vauthier tient cependant à commenter le projet de loi qui frapperait d'un impôt les successions et en cite un long passage, avant de conclure :

> "*Ces idées présentent bien quelques légères divergences avec celles qui ont été produites par l'École Sociétaire sur le même sujet, mais nous pensons que ces dissidences sont plus à la surface qu'au fond, et, quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de trouver dans ces lignes beaucoup de clarté et d'élévation. Aussi, encourageons-nous vivement le Progresso à persévérer dans la route où il est entré. Qu'il continue à semer des paroles de progrès pacifique, de liberté et d'organisation chez*

417 X. Y. « Critique – O Progresso, revue sociale, littéraire et scientifique » in *Démocratie Pacifique,* 6/11/1847, p. 2 ; n° 110, page 532, volume 9, 2e semestre 1847.

nos frères de par delà l'Océan, et il aura rendu d'importants services à la sainte cause de l'humanité."

Sans doute, ces commentaires élogieux sont-ils dus à l'un des fondateurs d'*O Progresso* mais il n'est guère imaginable que ce fût sans l'accord de la rédaction de *Démocratie Pacifique*, attentive à tout développement des idées sociétaires hors de France et, notamment, en Amérique.

La notoriété d'*O Progresso*, à l'époque de sa parution, semble donc être restée modeste, cantonnée principalement au Pernambouc, même si d'autres organes de presse, dans d'autres provinces "avancées", ont pu lui faire écho.

Quand la revue cesse de paraître, ses deux principaux rédacteurs brésiliens, Maciel Monteiro et Figueiredo, sont profondément engagés dans le combat contre le président Chichorro et la Praieira, ancienne ou nouvelle. Milet, quant à lui, songe à rentrer en France[418].

Mais, à la fin de l'insurrection, Maciel Monteiro, redevenu député et président de la Chambre, sollicite et obtient, en 1852, le poste d'ambassadeur au Portugal où il finira sa vie de dilettante aussi brillant que romantiquement ennuyé par l'agitation de la politique quotidienne.

La tournure des événements à Paris, en 1849, avait dissuadé Milet d'y retourner ; marié, naturalisé, seigneur d'engenho, homme d'affaires, promoteur de ligne de chemin de fer, il n'en demeura pas moins le partisan de réformes de fond pour la province et pour le Brésil ; toujours prêt à polémiquer, notamment pour défendre l'œuvre de son ami Vauthier, écrivant dans divers journaux dont celui qu'il créa et publiant des études importantes sur la culture du sucre ou sur la révolte des *Quebra-quilos*, il jouera un rôle important que son fils, professeur de droit, journaliste et homme politique, continuera.

Figueiredo, lui, retrouve à Recife un emploi d'enseignant tout en continuant une carrière journalistique qui le mènera à être le principal rédacteur du *Diário de Pernambuco*, position toujours ambiguë, qui lui vaut de constantes critiques des "libéraux" et des "républicains", quand bien même il se revendique toujours des idées sociétaires, reprenant dans sa *Carteira* certains des thèmes, voire des textes, d'*O Progresso*, polémiquant avec les libéraux et en particulier avec Autran et devenant, au moins pour ses amis, une sorte de maître[419].

418 Voir annexe II – 1. Les projets (et les rêves) de Milet sont exposés dans une lettre à Vauthier, écrite après en avoir appris l'élection comme représentant du peuple et arrivée à Paris après l'emprisonnement de Vauthier.

419 Dans sa préface à la réédition de la Revue (p. XI - XII) , Amaro Quintas cite ce commentaire du *Liberal Pernambucano* (5 janvier 1857) : « "[…] *o senhor Antônio Pedro de Figueiredo, outro redator do sr. Figueiroa, e que é professor de língua nacional no Ginásio, este moço, que não teve os primeiros estudos bem regularizados, não escreve mal; porém está longe de satisfazer as necessidades do Diário de Pernambuco. Suas opiniões manifestadas são republicanas e socialistas; ele aborrece o meio social em que vive e julga de toda a necessidade uma reforma radical na sociedade que acaba de todo com a propriedade, com a religião, com as formas de governo conhecidas. Tudo o que existe é a seus olhos prejuízo, e cumpriria armar-se de picareta para derrubar o edifício social desde a cúpula até os alicerces* "

Après sa mort, vint le temps de l'oubli ; à peine, si Clóvis Beviláqua le cite au détour d'un de ses *Esboços e fragmentos,* encore est-ce pour avoir traduit Cousin[420]. Puis, en 1907, Alfredo de Carvalho lui consacre des pages bienveillantes dans ses *Estudos pernambucanos* et des lignes louangeuses dans sa notice sur *O Progresso* de ses *Anais da Imprensa pernambucana*[421].

C'est Gilberto Freyre qui, dans son *Um engenheiro…,* ressuscite la figure du Cousin Fusco et c'est lui qui convainc le professeur Quintas d'éditer à l'occasion du centenaire de la Praieira *O Progresso.* Dès lors, Figueiredo redevint un sujet d'étude et d'étonnement : comment sa collaboration à la presse « conservatrice »pouvait-elle s'accommoder de son « socialisme » ? Comment écrire des pages parfois enflammées sur les maux du Brésil et être l'allié ou l'ami des grands propriétaires terriens ? Dans le même temps, nombre d'historiens ne retenaient de la révolte praieira que la participation des républicains de Borges da Fonseca et en faisaient une réplique brésilienne de la révolution de 1848, qu'avait applaudie Figueiredo. Lequel devenait, notamment chez Chacon mais aussi pour Quintas, un pré-marxiste ; sur sa réputation de socialiste, beaucoup l'instituaient "l'idéologue" de la Praieira. D'autres en faisaient un défenseur du libre échange et presque tous en venaient à oublier que *O Progresso*, cette revue en nom collectif, était écrite en des temps troublés par de jeunes réformateurs sociaux qui voulaient convaincre, enseigner, former, progresser.

---

420 Clóvis Beviláqua, *Esboços e fragmentos,* Rio de Janeiro, Laemmert, 1899

421 Alfredo de Carvalho, *Estudos pernambucanos*, Recife, Cultura Acadêmica, 1907 ; *Anais da Imprensa…,* op. cit.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous pensons avoir montré que l'équipe solidaire, animant *O Progresso*, était inspirée par les idées de Fourier[422] et qu'en ce sens, cette revue sociale, littéraire et scientifique[423] est un fruit de cette "transculturation" dont Gilberto Freyre a montré qu'elle était souvent liée à la présence et à l'action des "agents techniques dont l'histoire ne retient pas toujours le nom" et qui, mêlant leur culture à celle des nationaux, la transforment en se transformant.

Transculturation et non acculturation car, tant dans sa pratique quotidienne que dans ses activités professionnelles, Louis-Léger Vauthier, principal vecteur au Brésil des idées sociétaires, s'est adapté à son environnement ; certes, il est arrivé au Pernambouc, imbu de sa science et sûr de sa foi, pour y apporter des méthodes modernes d'organisation comme de travail ; sans doute, son Journal, intime et qui le serait resté sans l'action de Freyre, n'épargne pas toujours ses hôtes (ni certains de ses compatriotes) mais il témoigne aussi de son affection pour le pays ; ses aventures galantes, ses dimanches à la campagne, ses discussions avec le président Rego Barros, avec Maciel Monteiro, avec Figueiredo, avec Milet, ses réponses aussi vives que les attaques de ses contradicteurs, partisans de l'immobilisme, et même sa domesticité qu'il met en vente au moment du départ tout comme il met en vente ses meubles[424], témoignent de son adaptation au Pernambouc, de son intégration ; il ne s'agit pas pour lui d'appliquer des solutions prêtes à l'emploi mais de les adapter aux réalités.

O Progresso en est un exemple ; c'est un aboutissement pour Vauthier que sa parution en juillet 1846, à quelques mois de son départ ; tout le temps de son séjour, il y a en quelque sorte tra-

422 On aura noté que tous les auteurs politiques traduits ou cités sont (ou ont été) fouriéristes.

423 Est-il besoin de souligner l'absence du « *politique* » dans cette dénomination : non la politique, au sens courant auquel le terme est employé dans la presse pernamboucaine mais au sens de Fourier « la science qui enseigne les lois de l'organisation des sociétés » : tout est donc politique. (Voir page 98-99).

424 Le lecteur moderne s'étonne de ne pas l'entendre condamner le travail servile et de le savoir propriétaire d'esclaves : c'est que Vauthier vit à son époque et dans son environnement ; cela étant, il s'est efforcé de modifier les règles d'emploi de la Direction des Travaux publics en privilégiant l'engagement de travailleurs libres ; de longues années plus tard, il rétorque au Conseil de Paris à Vaillant : « *L'ouvrier effectue une sorte de mouvement mécanique, c'est le travail ; en échange, il reçoit un salaire calculé de façon à pourvoir à ses besoins. Cette thèse, humanitaire en apparence, je l'ai vue mise en pratique dans certaines contrées que j'ai habitées. Savez-vous lesquelles ? les pays à esclaves.* » (in *Le Temps*, 16/12/1885)

vaillé, préparé les esprits, propagé les idées, s'appuyant sur Cantagrel et sur Duballen, le secrétaire de l'administration de *Démocratie Pacifique* avec qui il gère les abonnements et les envois de livres[425] : treize abonnements à la *Phalange* (dont le sien), les ventes d'ouvrages doctrinaux ne sont pas des résultats négligeables, comme le constate Thomas Bouchet[426], ni pour le mouvement phalanstérien en général ni pour l'action du propagateur Vauthier. Mais il a fallu des circonstances particulières pour que le projet se concrétise : l'arrivée au pouvoir local de politiciens dont l'objectif premier était de se défaire de leurs adversaires. À en croire *O Progresso*, c'est la chasse aux fonctionnaires baronistes, signe manifeste de régression, qui déclenche la décision de créer la revue : il faut, décidément, apprendre leur métier aux politiques.

Avec Vauthier, trois "convertis" qui le sont sans doute à des degrés divers : Maciel Monteiro, s'il utilise les informations de la *Démocratie Pacifique,* de la *Phalange* ou de l' *Almanach phalanstérien* (également accessibles dans d'autres journaux venus d'Europe), c'est qu'il partage leurs vues sur la science "*où tout s'enchaîne, où tout s'explique, où tout se prouve*", une science non figée et qui justifiera, peut-être, plus tard, les intuitions de Fourier, par exemple sur l'aurore boréale.[427]

De Milet, nous savons qu'il confessa avoir d'abord adhéré au *free trade* et au laisser-faire mais qu'une longue expérience des conditions d'existence et de développement d'un pays comme le Brésil « *l'ont rendu protectionniste et socialiste décidé. Cette expérience lui avait, en effet, montré dans l'ordre économique, comme en général dans toutes les manifestations de l'activité humaine, la nécessité de l'intervention du pouvoir social* »[428] C'est ce sur quoi Vauthier insistera dans sa notice nécrologique[429] : "*Nourri avant son expatriation de fortes études classiques et scientifiques, il s'était fait une place à part dans la littérature économique et financière, dont, par une exception bien rare en son pays d'adoption, il traitait les problèmes pour le Brésil, d'après les faits et circonstances du Brésil, sans se croire lié par les solutions, applicables à l'Europe, de l'école orthodoxe*" et c'est ce qu'il montre dans ses articles d'*O Progresso* même si, parfois, ses "*idées présentent bien quelques légères divergences avec celles qui ont été produites par l'École Sociétaire sur le même sujet, mais nous pensons que ces dissidences sont plus à la surface qu'au fond*"[430].

425 Ces relations croisées entre Vauthier et les responsables de l'école sociétaire à Paris (et plus généralement entre le centre fouriériste et ses lointaines périphéries) feraient certainement un sujet de recherche intéressant à partir des archives de l'administration de la *Démocratie Pacifique*, de la *Phalange* et de la *Librairie sociétaire*.

426 Thomas Bouchet, « Être phalanstérien au milieu du XIXe siècle » *Communication présentée au Colloque international interdisciplinaire, Recife – Pernambouc, Brésil, 19-22 octobre 2009.*

427 Voir page 58

428 Auguste Milet, *Études et fragments d'économie politique*, Paris, Biot, 1891.

429 Voir pp. 157-158

430 Vauthier in *Démocratie…,* op. cit. Voir pp. 133-134

Quant à Figueiredo, il nous apparaît comme le plus convaincu ; de lui, la formule sur le garantisme : “*era nova, predita há quarenta anos* […] *pelo maior gênio do seculo: Carlos Fourier.*” ; de lui, l’accent mis sur les progrès du mouvement sociétaire dans la *Revista política* ; de lui, le choix de nombreuses épigraphes extraites des œuvres de Fourier ou de ses disciples ; de lui, cet espoir, devant le progrès des théories d’Owen et de Fourier, d’un retour de service : “*tal vez que a América, um dia, venha a dar a Europa o modelo de um estado social mais perfeito em troca da civilização que dela recebera*”[431].

Cependant, nous l’avons dit, Figueiredo, disparu puis retrouvé, est à présent, au gré des choix de ses commentateurs, philosophe éclectique puisqu’il a traduit Cousin, chrétien social puisqu’il a cité les Écritures, libéral puisqu’il a dénoncé les barrières tarifaires, marxiste en devenir puisqu’il a critiqué la grande propriété, idéologue de la Praieira puisqu’il a cru en la révolution de 1848. En outre, lui est attribuée la paternité de la plupart des textes publiés dans *O Progresso*, y compris ceux signés par d’autres ou signés collectivement ; parfois, même, certains essayistes donnent à penser que *O Progresso* n’a eu qu’un auteur, Figueiredo.

Mais, pour lui comme pour les autres signataires, *O Progresso* n’est qu’un court moment dans des existences bien remplies ; c’est aussi, par sa forme comme par son fond, une revue insolite dans le paysage journalistique du Pernambouc : à une époque de guerre civile, froide puis chaude, elle prône la transformation de l’état social sans violence ni révolution, message qui n’avait guère de chance de convaincre les milices et leurs colonels. Revue enfin qui n’a pas de postérité immédiate si l’on en juge par les rares reprises ou citations du périodique ou de Figueiredo jusqu’à ce que Gilberto Freyre, au milieu du vingtième siècle, ne les “reconstruise”, convainquant Amaro Quintas de son importance : paradoxalement, c’est à la célébration du centenaire de l’insurrection praieira qu’*O Progresso,* qui l’avait combattue, doit sa réédition[432]. D’ailleurs, analyser les raisons de Freyre pour ainsi remettre en lumière Figueiredo et *O Progresso* serait sans doute une étude de grand intérêt pour mieux comprendre l’action de l’auteur du *Manifesto regionalista.*

Quoi qu’il en soit, *O Progresso* est, nous semble-t-il, exemplaire de la circulation des idées entre l’Europe et l’Amérique du sud : en l’occurrence aux moyens classiques du livre et du journal, s’ajoute la propagation directe par un “assistant technique” dont le passage a ainsi laissé des traces physiques et intellectuelles ; *O Progresso* est aussi exemplaire de la fascination que la pensée de Fourier exerçait sur des esprits ouverts au progrès, un progrès accepté, rationnel et optimiste.

---

431 Voir pages 111-112.

432 C’est sans doute que Freyre puis Quintas y ont trouvé les « aliments intellectuels » dont la Praia ne s’est pas nourrie ; mais, sans doute alors, aurait-il été plus juste de rééditer les écrits de Borges da Fonseca.

BIBLIOGRAPHIE

Textes de référence

O Progresso. Revista social, literária e científica
Reedição feita pelo Governo do Estado de Pernambuco como parte do programa das comemorações do centenário da Revolução Praieira. Prefácio de Amaro Quintas. Recife, Imprensa Oficial, 1950, 920 p.

VAUTHIER, Louis-Léger — *Diário intimo, 1840-1846.* Edição de Gilberto Freyre; Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Saúde Pública, 1940.

——— *Diário intimo, 1840-1846.* 2 da Edição de Gilberto Freyre; Prefácio de Paul Arbouse-Bastide. Desenhos de Luis Jardin e M. Bandeira,. Rio de Janeiro: José Olympio, 1960.

——— « Journal » in Poncioni et alia, *Ponts et idées, Louis-Léger Vauthier, un ingénieur fouriériste au Brésil*, M. Houdiard éditeur, Paris, 2009

Ouvrages consultés

ABREU E LIMA, José Inácio — *O Socialismo*. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1979. (Coleção Pensamento Crítico).

ALBERDI, Juan Bautista — *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*, Buenos Aires, Capítulo, 1984 ; 244 p.

ALMEIDA, Marcelo Francisco de — *A Revista O Progresso e a proposta de reformas sociais*, Campina Universidade Estadual de Campinas 2001

AMADOR, R. d' — *Mémoire sur l'action des agents imperceptibles sur le corps vivant*, Montpellier, Bœhm, 1846

BACON, François — *La Nouvelle Atlantide*, traduction de Gilles Bernard. Raguet, Paris, 1702, Jean Musier libraire., 256 p.

BEAUMONT, Gustave de, TOCQUEVILLE, Alexis de — *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France, suivi d'un appendice sur les colonies pénales et de notes statistiques*, Paris, Impr. H. Fournier, 1833, 439 p.

BECCHIA, Alain — *La draperie d'Elbeuf (des origines à 1870)*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2000

BLAKE, Augusto Vitorino Alves Sacramento — *Dicionário Bibliográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, Conselho Federal de Cultura, 1970

BLOUET, G.-A. F., DEMETZ, A. — *Rapport sur les pénitenciers des États-Unis*, Paris, Imprimerie Royale, 1837

CARVALHO, Alfredo de — *Anais da Imprensa periódica pernambucana 1821 1908*, Recife, Typ. do Jornal do Recife, 1908

CANTAGREL, Félix — *Le fou du Palais royal,* Paris, Librairie Phalanstérienne, 1841, 504 p.

CHACON, Vamireh — *História das Ideias Socialistas no Brasil*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira,1964

CHAÏBI, Olivier — *Jules Lechevalier pionnier de l'économie sociale (1806-1862). Des socialismes « utopiques » aux modèles coopératifs*, Paris, L'Harmattan, 2009

CONFUCIUS — *Entretiens du maître avec ses disciples*, Paris, Mille et une nuits, 200 p., 2001

FARIAS, Rosilene Gomes, GASPAR Lúcia, BARBOSA Virgínia, *Fontes para o Progresso*, Recife, Fundaj, 2009

FERREIRA Pinheiro — *Observações sobre a Constituição do Império do Brazil e sobre a carta constitucional do reino do Portugal, segunda edição aumentada com observações sob a lei das reformas do Império do Brasil*, Paris, Rey et Gravier, 1835 (http://books.google.fr)

FOUQUIER, A. — *Annuaire historique universel – Histoire politique pour 1845*, Paris, Thoisnier Desplaces éd., 1847

FOURIER, Charles — *Théorie de l'unité universelle*, 1822, (PDF : http://bibliotheque.uqac.ca/)

________________ *Le Nouveau monde industriel et sociétaire*, Paris, Bossange, 1829. (PDF: http://dx.doi.org/doi:10.1522/030329692%20)

________________ *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Paris, Soc. pour la Propagation et pour la Réalisation de la Théorie de Fourier, 1841, 2° édition – 336 p. (PDF: http://books.google.fr/books?id=ScdbAAAAQAAJ)

________________ *Bases de politique positive – Manifeste de l'École sociétaire fondée par C. Fourier*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1847, 3° éd.

FRAGA, Rose M. do Nascimento — *A Praieira em jornais do século XIX - constituição discursiva e identidades sociais* , Tese apresentada na Universidade Federal de Pernambuco (UFPE), 2008, PDF, 207 p.

FREYRE, Gilberto — *Um engenheiro francês no Brasil*, Rio de Janeiro, José Olympio ed., 1960, 2 vol.

GASPAR, Lúcia, BARBOSA, Virgínia — *A imprensa em Pernambuco: uma bibliografia*, Recife, FUNDAJ, 2008

________________________ *Coleção de periódicos – Relação alfabética de títulos*, Recife, FUNDAJ, 2009

GUTIÉRREZ-ÁLVAREZ, Pepe — *Precursores/as del Socialisme. Un diccionario bio-biográfico desde la aniguedad hasta la primera interncional*, auto-édition, PDF : http://www.moviments.net/espaimarx/docs/e19347e1c3ca0c0b97de5fb3b690855a.pdf

GUIMARÃES Keila Souza — *Conselho de Salubridade pública de Pernambuco: um olhar médico sobre a cidade do Recife entre os anos de 1845-1850.* Recife, Universidade Federal Rural de Pernambuco, 2010

HUMBOLDT Alexander von — *Cosmos*, Paris, Gide & Libraires-Éditeurs, 1847

JOINVILLE, Prince de — *Vieux souvenirs 1818-1848*, Paris, Calmann Lévy, 1894

LARA, Tiago Adão — *As Raízes cristãs do pensamento de Antônio Pedro de Figueiredo*, Editora da Universidade Estadual de Londrina, Londrina, 2001

________________ *Tradicionalismo Católico em Pernambuco*, Recife, FUNDAJ, Massangana 1988

LIMA, Israel Souza, — *Biobibliografia dos patronos : Maciel Monteiro e Manuel Antônio de Almeida*, Rio de Janeiro, Academia Brasileira de Letras, 1924

« M*** », — *Théorie générale de Fourier - Coup d'œil sur les fonctions*, Lyon, Nourtier Libraire, s. d.

MALON, Benoît — *Exposé des écoles socialistes françaises*, Paris, Le Chevalier, 1872, p. 95

MARSON, Izabel Andrade — *O Império do Progresso*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1987, 482 p.

______________________ *Política, história e método em Joaquim Nabuco*, Editora da Universidade federal de Uberlândia, 2008, 308 p.

MASSAUD, Moises — *História da literatura brasileira:Vol. 1 Das origens ao romantismo*, São Paulo, Ed. Cultrix, 2001

MELLO, Antônio Joaquim de — *Biografias de alguns poetas e homens ilustres da província de Pernambuco*, Recife, Typ. Universal, 1856, 2 vol.

MÉRIAN, Jean-Yves — «O socialista da província do Rio de Janeiro e O Progresso», in *Colloque Ponts et Idées*, Recife, 2009

MEUNIER, Victor — « Revue scientifique – Documents relatifs à l'histoire. Télégraphe électrique. » in *La Phalange*, Paris, 1846, 1° trimestre

MILET, Henrique Augusto — *O meio circulante e a questão bancaria*, Recife, 1875, 144 p., in 4°

MOREAU, Louis Mathurin — *De la réforme des prisons, d'après le système de l'emprisonnement individuel*, Paris, Huzard, 1836

NABUCO, Joaquim — *Um estadista do Império, Nabuco de Araújo*, Rio de Janeiro, Garnier editor, 3 vol., 1899.

NASCIMENTO, Luiz do — *História da Imprensa de Pernambuco,* Imprensa Universitária : vol. I, 2° éd., Diário do Pernambuco, Recife, 1968 ; vol. II, Diários do Recife, 1829 - 1900, Recife, 1969 ; vol. 4, Periódicos do Recife 1821 – 1850, Recife 1969. (PDF: http://www.fundaj.gov.br/)

NERY, Diego Henrique — *Representações do Progresso e a Cultura política inscrita nos periódicos pernambucanos* (1837-1850), Recife, Universidade Federal Rural de Pernambuco, 2010

ORTOLAN, Joseph Louis — *Da Soberania do povo e dos princípios do governo republicano*, Pernambuco, Livraria do Bacharel B. Coutinho, Esquina do Colégio, 1848

PAIM, Antônio — *O historicismo de Antônio Pedro de Figueiredo*, Rio de Janeiro, Edições Humanidades Londrina, 2007

____________ — *Periodização e cronologia da escola eclética no Brasil*. Centro de Documentação do Pensamento Brasileiro, 2008

PECQUEUR, Constantin, — *Théorie nouvelle d'Économie sociale et politique ou Études sur l'organisation des sociétés*, Paris, Capelle 1842

____________________ — *De la Législation et du mode d'exécution des chemins de fer, lettres adressées à M. le Ministre des Travaux publics*, Dessessart, 1840

PELLARIN, Charles — *Charles Fourier, sa vie et sa théorie*, Paris, Librairie de l'École sociétaire, 2° éd., 1843

PERIOTTO, Marcilia Rosa — *A revista* O Progresso *e sua relação com a história da educação*, Campinas, 2001. http://www.histedbr.fae.unicamp.br/

_____________________ — *A Espiral do progresso e felicidade da nação,* Tese de doutorado, Universidade Estatual de Campinas, 2001

PONCIONI, Claudia et alia — *Ponts et idées, Louis-Léger Vauthier, un ingénieur fouriériste au Brésil*, M. Houdiard éditeur, Paris, 2009

______________________ — *Pontes e ideias, Louis-Léger Vauthier, engenheiro francês no Brasil – Diário pessoal e Casas de residência no Brasil*, Recife, Companhia editoria de Pernambuco, 2010

PONCIONI, Claudia, PONTUAL, Virginia (direction) — *Un ingénieur du progrès : Louis-Léger Vauthier, entre la France et le Brésil, Pernambouc 1840-1846*. - Actes du colloque de Recife. Paris, M. Houdiard, impr. 2010. - 1 vol. (473 p.).

REGO BARROS, Francisco do — *Relatórios à Assembleia Legislativa de Pernambuco*, Pernambuco, Typ. de Santos, (http://brazil.crl.edu/bsd/bsd/u2361/000002.html)

ROBERT, A. — *Dictionnaire des parlementaires français depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889*, Paris, Bourloton, 1889

SAND, George — *Les sept cordes de la lyre*, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1839

SISMONDI, J.-L. Simonde de — *Nouveaux principes d'économie politique*, Paris, Delaunay éd., 1819

________________________ — *Études sur les constitutions des peuples libres*, Paris, Treuttel et Würtz, 1836. (Disponible sur Google Books)

TOCQUEVILLE, Alexis de — *De la démocratie en Amérique*, Paris, 7° édition,1839, vol. 2, pp. 175-176 (Disponible sur Google Books)

TOLLENARE, L. F — *Notes dominicales prises pendant un voyage en Portugal et au Brésil en 1816, 1817 et 1818*. Paris, Presses universitaires de France, 1972, 3 vol

________________ — *Notas dominicais tomadas durante uma residencia em Portugal e no Brasil nos anos de 1816, 1817 e 1818 – Parte relativa à Pernambuco*, Recife, Empresa do Jornal do Recife, 261 p.

WEISS, Charles — *Journal 1838-1842*, Besançon, Cahier d'études comtoises, vol. 59, Presses Univ. Franche-Comté, 1997

ZOUAOUI, Ahmed — *Socialisme et Internationalisme, Constantin Pecqueur*. Genève, Librairie Droz, 1964

Articles et communications

ANDRADE, Maria do Carmo, "Abreu e Lima" in *Pesquisa Escolar Online*, Fundação Joaquim Nabuco, Recife. (http://basilio.fundaj.gov.br/pesquisaescolar)

BASTOS, Elide Rugai «150 Anos de um debate sobre reforma agraria» in *Cadernos AEL – UNICAMP*, Campinas, 1997, Vol. 4, No 7.

BOUCHET, Thomas « Être phalanstérien au milieu du XIX[e] siècle » *Communication présentée au Colloque international interdisciplinaire, Recife – Pernambouc,* Brésil, 19-22 octobre 2009

CÂMARA, BRUNO A. DORNELAS
«Os motins antilusitanos na época da Praieira: o aprendizado do protesto popular e outras variações» – *XXIII Simpósio Nacional de História* – Londrina, ANPUH, 2005, PDF, 8 p.

CARVALHO Marcus Joaquim Maciel de, CÂMARA Bruno Augusto Dornelas
«A Insurreição Praieira » in *Almanack braziliense, revista eletrônica semestral*, n° 8, 2008, São Paulo, pp. 5-38

CARVALHO, Marcus J. M. de «Os nomes da Revolução: lideranças populares na insurreição Praieira, Recife, 1848-1849» in *Revista brasileira de História*, São Paulo, 2008, v. 25, n° 45, pp. 209-238.

CAVALCANTI Jr, Manoel Nunes «"Populaça", Praieiros e Baronistas: luta política e participação popular nas eleições gerais de 1844 no Recife», 2003, *XXII Simpósio Nacional de História* – João Pessoa, 2003, PDF, 7 p.

FIUZA, Alexandre Felipe «Rebelão praieira –Um Estudo de Caso em Areia/ Pb» in *Revista de História Regional*, Ponta Grossa Pr, 2002 : http://www.revistas2.uuepg.br/index.php/rhr/article/view/2153

GLASER, Catherine « Journalisme et critique scientifiques : l'exemple de Victor Meunier », in *Romantisme*, 1989, n°65

GONÇALVES, Adelaide «As comunidades utópicas e os primórdios do socialismo no Brasil» in *E-topia: Revista eletrônica de Estudos sobre a Utopia*, Ceara, 2004

MADONNA-DESBAZEILLE, Michèle.
« L'Union agricole d'Afrique. Une communauté fouriériste à Saint-Denis du Sig, Algérie », *Cahiers Charles Fourier* , 2005 / n° 16 http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article284

MARSON, Izabel Andrade «Política, policia, memória: a atuação do chefe de policia Jerônimo Martiniano Figueira de Melo na Revolução Praieira» in *Revista Justiça & História*, vol 4, nº 7, Rio Grande do Sul, 2004

____________________ «Política, engenharia e negócios: a polêmica atuação do engenheiro Vauthier na Repartição de Obras Públicas de Pernambuco (1840-1846)» , communication présentée au Colloque international interdisciplinaire, Ponts & Idées: Louis-Léger Vauthier, ingénieur français au Brésil, Fundaj, Recife, octobre 2009.

MELLO, José Antônio Gonsalves de
«Epigrafia pernambucana » in *Diário de Pernambuco*, Recife, 24 junho 1950, http://bvjagm.fgf.org.br/obra/Imprensa/030404-00012.pdf

MELO, Josemir Camilo de «Antônio Pedro de Figueiredo, um Precursor do Jornalismo Científico no Brasil: Revista O Progresso, 1846», in Cidoval Morais de Sousa (Org.), *Jornalismo científico & Desenvolvimento Regional*, Campina Grande, EDUEP, 2008

MORAIS, Maria Luíza Nóbrega de
«Presença feminina no jornalismo pernambucano», in *V° Congresso Nacional de História da Mídia*, São Paulo, 2007.

MOURA, Sérgio Lobo de, MARSON Izabel, CAVALCANTI Zélia
«Insurreições liberais: fenômeno urbano?» in *Anais do VII Simpósio Nacional dos Professores Universitários de História – ANPUH*, Belo Horizonte, 1973

NERY, Diego Henrique «O uso de periódicos pernambucanos na construção de estratégias políticas (1842-1850)» in *I Seminário Nacional Poderes e Sociabilidades na História.* Recife, 2008

PE, Vergilio «Ecletismo espiritualista» in *Cola da web*, (http://www.coladaweb.com/filosofia/ecletismo-espiritualista)

PERIOTTO, Marcilia Rosa	«Franceses no Brasil : as ideias do século XIX, hábitos e costumes na província de Pernambuco, (1840-1850)», in *Rev. Teoria e Prática da Educação*, Maringá 2012
PONCIONI, Claudia	«Journal intime et lettres. Le Brésil vu par Louis-Léger Vauthier (Pernambouc, 1840-1846) », in *Mémoires d'Amérique Latine. Correspondances, journaux intimes et récits de vie (XVIIe-XXe siècles)* , pp.21-40 , Madrid , 2009.
SILVA, Luiz	«A insurreição Praieira um comentário» in *Almanack braziliense, revista eletrônica semestral*, São Paulo, 2008, n° 8, pp. 46-51.
THIBAUT, Jacques	« Constantin Pecqueur, biographe de Fourier » in *Cahiers Charles Fourier*, 1990, n° 1, disponible sur le site: http://www.charlesfourier.fr
VAUTHIER, Louis-Léger	"Proportionnel ou Progressif" in *Revue d'économie politique*, t. 10, Paris, janvier 1896

Sites (Journaux et revues numérisés, Fondations, Centres d'études)

A BARCA DE SÃO PEDRO http://www.institutoabreuelima.com.br/?page_id=10

DIÁRIO DE PERNAMBUCO, Université de Floride, Collection latino-américaine, http://ufdc.ufl.edu/AA00011611/06816/allvolumes

DIÁRIO NOVO http://hemerotecadigital.bn.br/acervo-digital/diario-novo/709867

A CARRANCA http://hemerotecadigital.bn.br/carranca-periodico-político-moral-satyrico-comico/717495

O CORREIO DA TARDE http://memoria.bn.br/DocReader/docreader.aspx?bib=616028&pasta=ano%20184&pesq=

JOURNAUX BRÉSILIENS NUMÉRISÉS
http://hemerotecadigital.bn.br/
http://bibliotecno.com.br/?page_id=493

DISCOURS DES PRÉSIDENTS DE PROVINCE ET RAPPORTS ADMINISTRATIFS
http://brazil.crl.edu/bsd/bsd/hartness/index.html

LA PHALANGE http://archive.org/details/laphalangerevue00socigoog

LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE http://archive.org/details/3461793_1

ALMANACH PHALANSTÉRIEN
Disponible sur Google Books

SITE "FOURIER" http://www.charlesfourier.fr/

SITE "FONDATION G. FREYRE
www.fgf.org.br

SITE "FONDATION J. NABUCO"
www.fundaj.gov.br

Table des matières

ANNEXES

I – Les contenus d'*O Progresso*

1 – *Présentation générale*

L'annonce, publiée dans le *Diário de Pernambuco* du 17 juillet 1846, rappelle la parution du premier numéro d'*O Progresso*, "revue sociale, littéraire et scientifique", vendue, au numéro, mille reis et, sur abonnement, trois mille reis par semestre ; la brochure de soixante pages, précise le journal, est en vente à la librairie de la Place de l'Indépendance, au magasin de la veuve Cardoso Ayres, rue Cadeia do Recife, chez Chardon, le chapelier, Aterro de Boa Vista et en face de l'Église mère, boutique Moreira.

À ce premier numéro s'en ajouteront onze, inégalement répartis : quatre en 1846, six en 1847 et deux en 1848[433]. Selon Alfredo de Carvalho, les trois volumes dans lesquels furent réunis, comme c'était la coutume, les numéros de chaque année, comptent respectivement 228, 302 et 102 pages ; un index des articles parus dans les deux premiers volumes figure à la fin du second ; les articles y sont classés en rubriques : *Philosophie ; Science sociales et appliquées ; Histoire et littérature ; Politique ; Sciences physiques et mathématiques ; Critiques biographiques et littéraires ; Polémique et Miscellanées*. Ils sont le plus souvent signés d'initiales, couvrant plus ou moins bien l'anonymat des rédacteurs. Luis do Nascimento donne, dans son dictionnaire des pseudonymes[434], les clefs suivantes : D. L.ou L. L. (et même L. L.V) ; Louis-Léger Vauthier ; H : Henrique Augusto Milet ; M de M : Antonio Peregrino Maciel Monteiro ; R R : Les éditeurs ; S A : José Soares de Azevedo. Outre les articles qu'il signe pour "les éditeurs", Figueiredo est vraisemblablement le "A" des critiques biographiques et littéraires et des articles de sciences sociales et politiques. Restent non identifiés "D.", (mais probablement Torres Bandeira) "F. V.", "O." et "X. Y." Ce dernier, auteur d'une revue sur l'*État du monde en 1846*, publiée en deux parties dans les deux premiers numéros d'O Progresso, pourrait être Vauthier qui, à Vannes avait utilisé un pseudonyme similaire et qui, grand lecteur de journaux, pouvait faire la synthèse des informations de *Démocratie Pacifique* et de *La Phalange*.

Plusieurs articles sont traduits – ou inspirés – d'auteurs français (Clovis Guyornaud, Constantin Pecqueur, Jean-Barthélémy Hauréau) ou allemand (Stromeyer), sans que le traducteur s'identifie ; en revanche, pour ce qui est du roman dialogué de George Sand, *Les sept cordes de la lyre*, Figueiredo confirmera, en publiant sous son nom l'ouvrage, qu'il en fut bien le traducteur.

Les originaux de la revue *O Progresso* étant pratiquement introuvables et, en tout cas, inaccessibles, leur réédition par Amaro Quintas, en 1950, réunissant en un seul volume les douze numéros parus, est la base de référence pour toutes les études sur cette publication. Il a donc paru utile de reprendre et de compléter l'index original (en y corrigeant quelques coquilles) : bien que le regroupement thématique puisse paraître parfois discutable[435], il a été conservé sauf à corriger les quelques erreurs de la première indexation. Il a également été jugé utile de rapprocher les paginations (tout au moins pour les dix premiers numéros in-

433 Cependant le dernier numéro à figurer dans le volume de 1847 comporte un article daté du 28 février 1848 et n'a pu donc être publié qu'en mars 1848.

434 Nascimento, Luis do, *Pseudônimos de jornalistas pernambucanos*, Recife, UFP Editora Universitária, 1983, 232 p. L'indispensable index de ce dictionnaire a été établi et publié par Maria Falcão Soares da Cunha, en 2008.

435 Ainsi du regroupement dans une même rubrique du roman de George Sand et d'études "historiques" sur les réformateurs sociaux, les communistes allemands ou le socialisme en Suisse ; quant aux critiques biographiques et littéraires, elles sont assez souvent l'occasion de polémiquer.

dexés), car comme le signalait Luiz do Nascimento[436], le volume de 1950 compte un nombre plus élevé de pages.

Le décompte des pages consacrées aux diverses rubriques montre l'importance plus ou moins grande (en terme de quantité mais non pas d'intérêt) des rubriques : c'est la section *Politique* qui est de loin la plus fournie : 23 articles, 341 pages de texte, soit près de 40 % du total (sur les 856 pages consacrées aux textes de la revue dans l'édition Quintas) ; viennent ensuite 200 pages (23 %) consacrées à l'*Histoire et Littérature*, dont il est vrai 118 de traduction de George Sand ; 110 pages de *Sciences sociales et politiques*, soit 12,56 % du total, en douze articles ; 7 articles et 75 pages (environ 9 %) pour les sciences physiques et mathématiques ; 42 pages (près de 5 %) pour les 9 critiques biographiques et littéraires ; 34 (environ 4 %) pour les polémiques et les miscellanées ; à la poésie sont consacrées 30 pages (environ 3,5 %) et à la philosophie 24 pages en trois articles, soit 2,8 % du total.

Il est intéressant de noter que les articles traitant directement de philosophie paraissent dans les premiers numéros où l'équilibre entre les divers sujets d'intérêt est davantage respecté ; il faut aussi constater que les articles historiques, en fait pour la plupart consacrés aux divers socialismes dans le monde, meublent les sommaires de 1847 ; en revanche, les 23 articles politiques sont répartis sur les trois années, mais leur proportion croît : 7 pur les quatre parutions de 1846 ; 11 pour les six de 1847 et 5, pour les deux derniers numéros de 1848.

De fait, *O Progresso*, malgré ses ambitions exprimées dans le communiqué rédigé par Figueiredo pour annoncer la prochaine sortie de la revue[437], semble avoir été rattrapé par *la politique étriquée des partis* : il est vrai que, le temps passant, l'atmosphère était loin de se pacifier.

Notons qu'en dehors de celle du premier numéro, connue par les annonces de presse, les dates de parution ont été déterminées en fonction des dates de signature des articles ; c'est ainsi que le dernier numéro du volume de 1847 n'a été publié en fait qu'en mars 1848 : la revue politique est en effet datée du 26 février 1847 qu'il faut évidemment lire 26 février 184**8**.

436 Luiz do Nascimento, *História..*, op. cit., p. 251 où il écrit en note : "*A quantidade de páginas da reedição é mais elevada do que o total das edições originais da revista, devido ao fato de haver sido composta em tipo de maior corpo, tomando bastante sensível a diferença do volume. De sorte que o Índice copiado ao fim dos dois primeiros tomos não corresponde à numeração das páginas da nova edição, o que deixa o leitor de após 1950 em dificuldade à procura das diferentes matérias*".

437 Diário de Pernambuco du 23/5/1846, p. 2-3, voir : http://ufdc.ufl.edu/AA00011611/08282/1x?vo=12

2 – *Sommaires*

	Numérotation		Nb pages	Signature	Auteur(s)
	Orig.	1950			
N° 1 – Juillet 1846					
Exposição de princípios	5	3	9	R. R.	Éditeurs
Certeza humana	12	13	12	O	Figueiredo ?
Estado do mundo em 1846 – Parte 1	21	25	12	X Y	Vauthier ?
Revista científica 1	30	37	13	M de M	A. P. Maciel Monteiro
Revista política 1	39	51	15	R. R.	Éditeurs
O Tamarineiro de Mipibú	52	67	7	S A	José Soares de Azevedo
Variedades O Encanamento dos águas	59	75	2	D L	Vauthier
Variedades O concerto de aterro da Boa Vista	60	77	1	D L	Vauthier

N° 2 – Août 1846

Progresso e regresso	61	79	4	R. R.	Éditeurs
Processos lógicos do espirito humano	64	83	10	O	Figueiredo ?
Estado do mundo em 1846 – Parte 2	72	93	15	X Y	Vauthier ?
Revista científica 2 (Caminhos de ferro)	84	109	14	L L V	Vauthier
Revista literária O *Crepúsculo* e O *Mosaico da Bahia*	93	123	4	D	
Revista literária *O Phileidemon*	96	128	1	D	
Revista literária *Dicionário geográfico e histórico do Brasil*, de Milliet de Saint-Adolphe	97	128	3	D	
Revista política 3	99	133	26	R. R.	Éditeurs
Poesia *O Galo de Serra*	115	161	3	S A	José Soares de Azevedo
Variedades *A demissão de nosso Redator em chefe*	118	165	2	R. R.	Éditeurs
Variedades *Primeira resposta ao discípulo da Filosofia*	119	166	3	O	Figueiredo ?

N° 3 – Octobre 1846

Por que se ocupa *O Progresso* com política	121	171	3	R. R.	Éditeurs
Atividade humana	124	175	6	A	A. P. Maciel Monteiro ?
Interesses provinciais 1	129	181	12	H	Milet
Revista científica 3	139	193	13	M de M	A. P. Maciel Monteiro
Revista política 3	147	207	26	R R	Éditeurs
As mangas de jasmim /Aires Ivo Redivido	164	233	8	S A	José Soares de Azevedo
Variedades *Segunda resposta ao discípulo da Filosofia*	173	243	3	O	Figueiredo ?
Variedades *Primeira resposta ao Mercantil da Bahia*	175	245	2	D	?

N° 4 – Décembre 1846

Adeus ao Sr. Vauthier	177	249	3	R. R.	Éditeurs
Comercio internacional	178	253	9	A	A. P. De Figueiredo ?
Interesses provinciais 2	186	263	11	H	Milet
Revista científica 4	194	275	6	M de M	A. P. Maciel Monteiro
Revista política 4 (e *Assembleia provincial*)	198	281	39	R. R.	Éditeurs
Primeira meditação imitada das de Lamartine	225	321	4	M. M.	Maciel Monteiro
Variedades *Terceira resposta ao discípulo da Filosofia*	225	325	1	O	Figueiredo ?
Variedades *Segunda resposta ao Mercantil da Bahia*	227	326	3	D	?

N° 5 – Février 1847

O Ano findo	5	331	8	R. R.	Éditeurs
* Os comunistas alemães	11	339	9	C. Guyornaud	C. Guyornaud
Reforma do sistema penitenciário 1	18	349	8	A	A. P. De Figueiredo ?
Revista política 5	24	357	23	R. R.	Éditeurs
Segunda meditação imitada das de Lamartine	39	381	1	M. M.	A. P. Maciel Monteiro

Terceira meditação imitada das de Lamartine	40	382	1	M. M.	A. P. Maciel Monteiro
* As sete cordas da lira 1	41	383	15	George Sand	George Sand
Variedades *Nascimento do Progresso*	52	397	5	O	Figueiredo ?

N° 6 – Avril 1847

Um sonho	57	403	4		
* A lei agraria nos Estados Unidos	60	407	9	F V	François Vidal
Interesses provinciais 3	67	417	12	H	Milet
Revista científica 5	77	429	7	M de M	A. P. Maciel Monteiro
Revista política 6	82	437	11	R. R.	Éditeurs
* As sete cordas da lira 2	90	449	18	George Sand	George Sand
Variedades *A ponte de Tacaruna*	103	467	2	M	?
Variedades *O Aterro dos Afogados*	104	468	1	M	?
Poesia *Um voto*	106	471	1	M. M.	A. P. Maciel Monteiro
Poesia *Aos anos de ****	107	472	1	M. M.	A. P. Maciel Monteiro
Poesia *Quarta meditação imitada das de Lamartine*	107	473	1	M. M.	A. P. Maciel Monteiro

N° 7 – Mai 1847

A liberdade de Impressa	109	475	3	R. R.	Éditeurs
* O socialismo na Suíça	111	479	7	C. Guyornaud	C. Guyornaud
Interesses provinciais 4	116	487	12	H	Milet
Revista Bibliográfica : *Elementos de economia política, do Dr Autran*	125	499	6	A	A. P. De Figueiredo ?
Rev. biblio. *A Sinopses, do general Abreu e Lima*	223	504	2	A	A. P. De Figueiredo ?
Revista política 7	130	507	19	R. R.	Éditeurs
* As sete cordas da lira 3	143	527	11	George Sand	George Sand
Poesia *Um Beijo*	151	539	1	D. L.	Louis-Léger Vauthier ?
Variedade **Apreciação da doutrina de Saint-Simon*	158	541	6	Fr. Stromeyer	Fr. Stromeyer

N° 8 – Juillet 1847

A todos	157	547	5	R. R.	Éditeurs
Reformadores modernos (J. Ronge)	161	553	5	O	Figueiredo?
Reforma do sistema penitenciário 2	165	559	2	A	Figueiredo ?
Revista científica 6 [2]	170	567	10	M de M	A. P. Maciel Monteiro
Revista política 8	177	577	20	R. R.	Éditeurs
* As sete cordas da lira 4	191	599	22	George Sand	George Sand
Var.: *Estatísticas pernambucanas, do Dr F de Mello*	206	621	2	D	?
Variedades Duas palavras ao Phileidemon	208	623	1	R R	Éditeurs
Duas palavras ao Lidador	208	624	1	R R	Éditeurs

N° 9 – Novembre 1847

O Senado	209	625	4	R. R.	Éditeurs
Colonização do Brasil	212	629	9	H	Milet
Reforma do sistema penitenciário 3	219	639	5	A	Figueiredo ?
Revista literária *Ascânio, de Alexandre Dumas*	224	645	2	A	Figueiredo ?
Revista literária *O livro do povo, de Lamennais*	128	647	7	A	Figueiredo ?
Revista política 9	220	655	27	R. R.	Éditeurs
Poesia ** *Versos gravados sobre o tumulo do filho do senhor Gustavo José do Rego*	247	683	2	S A	José Soares de Azevedo
* As sete cordas da lira 5	249	685	10	George Sand	George Sand
* Fragmento sobre a liberdade	256	695	2		B. Hauréau

N° 10 – mars 1848

O Governo representativo	257	697	4	R. R.	Éditeurs

Interesses provinciais 5	260	701	11	H	Milet
Revista literária *Nossa Senhora dos Guararapes* de B. F. F. Abreu e Castro ; *Poesias* dos Srs Dias e Lemos	269	713	11	D	?
Revista política 10	277	725	24	R. R.	Éditeurs
* As sete cordas da lira 6	262	751	11	George Sand	George Sand
Variedades *Queixas e agradecimentos*	300	763	3	R. R.	Éditeurs

N° 11 – Juin 1848

O direito de viver		775	4	R. R.	Éditeurs
Os terremotos (fragmento extraído do Cosmos)		779	12	Humboldt	Humboldt
Interesses provinciais 6		791	8	H…	Milet
Revista política 11		799	34	R. R.	Éditeurs
** As sete cordas da lira* 7		833	16	George Sand	George Sand
Variedades *Citações de Turgot e Chateaubriand*		848	2	R. R.	Éditeurs

N° 12 – Septembre 1848

A voz do Céu		851	3	R. R.	Éditeurs
As reformas		855	12	R. R.	Éditeurs
* Anarquia social		867	15	C Pecqueur	C Pecqueur
Revista política 12		883	18	R. R.	Éditeurs
Poesia		901	4	M. M	A. P. Maciel Monteiro
** As sete cordas da lira* 8		905	16	George Sand	George Sand

3 – *Index*

Rubrique	Titre	Pagination originale T. 1	T. 2	T. 3	Pagination 1950	Nombre Pages	Signatures
Philosophie	Certeza humana	12			24	12	O
	Processos lógicos do espirito humano	64			83	10	O
	* Fragmento sobre a liberdade		256		695	2	B. Hauréau
Sciences sociales et politiques	Atividade humana	124			175	6	A
	Comercio internacional	178			253	9	A
	Interesses provinciais 1	129			181	12	H
	Interesses provinciais 2	186			263	11	H
	Interesses provinciais 3		67		417	12	H
	Interesses provinciais 4		116		487	12	H
	Interesses provinciais 5		260		701	11	H
	Interesses provinciais 6			III	791	8	H
	Reforma do sistema penitenciário 1		18		349	8	A
	Reforma do sistema penitenciário 2		165		559	2	A
	Reforma do sistema penitenciário 3		219		639	5	A
	Colonização do Brazil		212		629	9	H
Histoire et littérature	Estado do mundo em 1846 – Parte 1	21			25	12	X Y
	Estado do mundo em 1846 – Parte 2	72			93	15	X Y
	Reformadores modernos (J. Ronge)		161*		553	5	O
	* Os comunistas alemães		11		339	9	C. Guyornaud
	* A lei agraria nos Estados Unidos		60		407	9	F Vidal
	* O socialismo na Suíça		111		479	7	C. Guyornaud
	* Apreciação da doutrina de Saint-Simon		158		541	6	Fr. Stromeyer
	* Anarquia social			III	867	15	C Pecqueur
	Um sonho		57		403	4	
	* As sete cordas da lira 1		41		381	16	George Sand
	* As sete cordas da lira 2		90		449	18	George Sand
	* As sete cordas da lira 3		143		527	11	George Sand
	* As sete cordas da lira 4		191		599	22	George Sand
	* As sete cordas da lira 5		249		685	10	George Sand
	* As sete cordas da lira 6		262		751	11	George Sand

	* As sete cordas da lira 7			III	833	16	George Sand
	* As sete cordas da lira 8			III	905	16	George Sand
Politique	Exposição de princípios	5			3	9	R. R.
	Progresso e regresso	61			79	4	R. R.
	Por que se ocupa O Progresso de política	121			171	3	R. R.
	O Ano findo		5		331	8	R. R.
	A liberdade de Impressa		109		475	3	R. R.
	A todos		157		547	5	R. R.
	O Senado		209		625	4	R. R.
	O Governo representativo		257		697	4	R. R.
	O direito de viver			III	775	4	R. R.
	A voz do Céu			III	851	3	R. R.
	As reformas			III	855	12	R. R.
	Revista política 1	39			51	15	R. R.
	Revista política 2	99			133	26	R. R.
	Revista política 3	47			207	25	R. R.
	Revista política 4	198			281	39	R. R.
	Revista política 5		24		357	23	R. R.
	Revista política 6		82		437	11	R. R.
	Revista política 7		130		507	19	R. R.
	Revista política 8		177		577	20	R. R.
	Revista política 9		220		655	27	R. R.
	Revista política 10		277		725	24	R. R.
	Revista política 11			III	799	34	R. R.
	Revista política 12			III	883	18	R. R.
Sciences physiques et mathématiques	Revista científica 1	30			37	13	M de M
	Revista científica 2 (Caminhos de ferro)	84			109	14	L L V
	Revista científica 3	139			193	13	M de M
	Revista científica 4	194			275	6	M de M
	Revista científica 5		77		429	7	M de M
	Revista científica 6 ²		170		567	10	M de M
	** Os terremotos (fragmento extraído do Cosmos)			III	779	12	Humboldt
Poésie	O Tamarineiro de Mipibú	52			67	7	S A
	O Galo de Serra	115			161	3	S A
	As mangas de jasmim /Aires Ivo Redivido	164			235	7	S A
	Primeira meditação imitada das de Lamartine	225			321	4	S A
	Segunda meditação imitada das de Lamartine		39		381	1	S A
	Terceira meditação imitada das de Lamartine		40		382	1	S A
	Quarta meditação imitada das de Lamartine		107		473	1	S A
	Um voto		106		471	1	S A
	Aos anos de ***		107		472	1	S A
	Um Beijo		151		539	1	
	** Versos gravados sobre o tumulo do filho do senhor Gustavo José do Rego		247		683	2	S A
	Poesia			III	901	4	M. M
Critiques biographiques et littéraires	O Crepúsculo e o Mosaico da Bahia	93			123	4	D
	O Phileidemon	96			128	1	D
	Dicionário geográfico e histórico do Brasil, de Milliet de Saint-Adolphe	97			128	3	D
	Elementos de economia política, do Dr Autran		125		499	6	A
	Estatísticas pernambucanas, do Dr F de Mello		206		621	2	A
	A Sinopses, do general Abreu e Lima		223*		504	2	A
	Ascânio, de Alexandre Dumas		224		645	2	A
	O livro do povo, de Lamennais		128*		647	7	A
	Nossa Senhora dos Guararapes de B. F. F. Abreu e Castro ; Poesias dos Srs Dias e Lemos		269		715	11	A

Polémiques et Miscellanées	O Encanamento dos águas	59			75	2	D L
	O concerto de aterro da Boa Vista	60			77	1	D L
	A demissão de nosso Redator em chefe	118			165	2	R R
	Primeira resposta ao discípulo da Filosofia	119			166	3	O
	Segunda resposta ao discípulo da Filosofia	173			243	3	O
	Terceira resposta ao discípulo da Filosofia	225			325	1	O
	Primeira resposta ao Mercantil da Bahia	175			245	2	D
	Segunda resposta ao Mercantil da Bahia	227			325	3	D
	Adeus ao Sr. Vauthier	177			249	3	R R
	A ponte de Tacaruna		103		467	2	M
	O Aterro dos Afogados		104		468	1	M
	Nascimento do Progresso		52		397	5	O
	Duas palavras ao Phileidemon		208		623	1	R R
	Duas palavras ao Lidador		208		623	1	R R
	Queixas e agradecimentos		300		763	3	R R
	Variedades			III	848	2	R R

* La numérotation donnée dans l'index est erronée.

** La mention, dans l'index, d'une deuxième « quatrième revue » est erronée.

Les articles dont le nom est précédé d'une étoile sont des traductions.

Les articles dont le nom est précédé de deux étoiles n'ont pas été écrits spécialement pour O Progresso.

4 – *Démocratie pacifique, source de la Revista cientifica*

N° revue	Thème	Savants cités	Découverte	Réf. Progresso	Réf. D P
1	Mathématiques pures Mécanique appliquée	(Yvon Villareau)	Simplification du calcul des orbites planétaires Théorème sur les surfaces orthogonales Système d'équations	p. 37	1846 I p. 63
1	Mathématiques pures Mécanique appliquée	Mulot	Perfectionnement des sondes pour puits artésiens	p. 37	1846 I p. 63
1	Mathématiques pures Mécanique appliquée	Armand Séguier	Nouvelle machine à vapeur	p. 38	?
1	Mathématiques pures Mécanique appliquée	de Flotte	Nouvelle machine à vapeur à rotation directe	p. 38	1846 I p. 158
1	Médecine	Lallemand	Nouveau mode d'application des eaux sulfureuses au traitement des maladies chronique et de la phtisie en particulier	p. 39	1846 I p. 127
1	Médecine	Roussel	Effets des acides phosphoriques sur la santé d'ouvriers	p. 39-40	1846 I p. 215
1	Médecine	Eusèbe Gris	Utilisation de posologie végétale pour soigner la chlorose humaine	p. 40	1846 I p. 219
1	Astronomie	Babinet	Nuages solaires	p. 41	1846 I p. 214
1	Astronomie	Vico	Nouvelle comète	p. 41	1846 I p. 186
1	Astronomie	Henke	Nouvelle planète entre Mars et Jupiter	p. 41	1846 I p. 159
1	Astronomie	Laugier	Dédoublement de la comète de Gambard	p. 42	1846 I p. 159 et 214
1	Chimie	Pelouze	Nouveau procédé pour dorer le cuivre dans les alliages	p. 43	1846 I p. 187
1	Chimie	Turnbull	Nouveau procédé de tannage	p. 43	1846 I p. 215
1	Chimie	Vicat – Sauvage	Mortiers hydrauliques	p. 43-44	1846 I p. 187
1	Chimie	Mialhe	Note sur l'emploi de l'oxalate d'alumine dans la fabrication du sucre de canne et de betterave	p. 44	1846 I p. 214
1	Physiologie	Grynfel	Alimentation du fœtus	p. 44	?
1	Physiologie	Sappey	Appareil respiratoire des oiseaux	p. 45	1846 I p. 187
1	Physiologie	Loevig et Kolliker	Mémoire sur l'analogie de la composition des règnes animal et végétal	p. 45	1846 I p. 31
1	Physiologie	Arago & alia	« Fille électrique »	p. 45-46	1846 I p. 210-212
1	Physique	Gaudin	Lumière oxy-hydrogène	p. 47	1846 I p. 186

1	Physique	Grove	Lampes	p. 47	1846 I p. 186
1	Physique	Eseltje	Expériences de vision à l'intérieur des corps	p. 47	1846 I p. 186
1	Physique	Faraday	Expériences d'électromagnétisme	p. 48	1846 I p. 126-127
1	Physique	Pouillet	Confirmation des effets décrits par Faraday	p. 48-49	1846 I p. 126-127
2	Mathématiques	Liouville	Équations différentielles du mouvement	p. 194	1845 II p. 794
2	Mathématiques	Chasles	Généralisation de la théorie des foyers des cônes	p. 194	1845 II p. 794
2	Astronomie	Le Verrier	Détermination par le calcul de l'existence d'une planète expliquant les révolutions d'Uranus	p. 194-195	1846 II p. 262
2	Physique	Becquerel	Calcul de la quantité d'électricité latente dans les molécules constituant les corps dans les combinaisons chimiques	p. 193 & 195	1846 I p. 303
2	Physique	Faraday	Phénomènes magnétiques et diamagnétiques	p. 195-196	1846 I p. 538
2	Physique	M. de La Rive	Phénomènes moléculaires accompagnant la production d'un arc lumineux voltaïque	p. 196	1846 I p. 538
2	Physique	Grove	Système de sa lampe	p. 196-197	1846 I p. 186
2	Chimie	Béligot	Application de la théorie de Proust au calcul du poids atomique de l'uranium. Opposition de Berzélius	p. 197	1846 I p. 354
2	Chimie	Laurent & Gerhard	Polémique sur les bases de la chimie organique ; principes de Laurent et Gerhard ; polémique de Liebig	p. 197-198	1846 I p. 354
2	Physiologie	Bonjean	Action hémostatique de l'ergotine	p. 198-199	1846 I p. 354
2	Physiologie	Arago & alia	« Fille électrique » Rejet par l'Académie. Précédents historiques	p. 199	1846 I p. 303
2	Physiologie	Bernard	Phénomènes digestifs des animaux herbivores et carnivores	p. 200	1846 I p. 431
2	Physiologie	Mialhe	Phénomènes digestifs ; effets de la diastase animale sur la saccharification.	p. 200-201	1846 I p. 431
2	Sciences géologiques	Furster	Climat de la France	p. 202	1846 I p. 386-387
2	Sciences appliquées	Payen	Procédé de calcul du sucre cristallisable dans un sucre quelconque	p. 203	1846 I p. 430
2	Sciences appliquées	Clerget	Propriétés de la lumière polarisée et son action sur le sucre cristallisé ou non cristallisé	p. 203	1846 I p. 430
2	Sciences appliquées	Masson	Procédé de conservation des légumes	p. 203	1846 I p. 271
2	Sciences appliquées	Sucquet	Utilisation du sang animal conservé par le persulfate de fer	p. 204	1846 I p. 539
2	Sciences appliquées	Payet	Études sur la température de cuisson du café	p. 204	1846 I p. 539
2	Sciences appliquées		Locomotion sous-marine	p. 204	1846 I p. 106
2	Sciences appliquées	Friedlander	Utilisations possibles des feuilles de pin	p. 204-205	1846 I p. 595
3	Sciences appliquées	Volta, Ampère, Schelling, Morse	Le Télégraphe électrique	p. 275-280	La Phalange, 1846, p. 100-121
4	Sciences appliquée	Schœnbein, Braconnot, Pelouze	Mise au point du coton-poudre et antécédents français de cette invention	p.429-430	1846 II p. 355 533 et p. 560
4	Sciences appliquées	Schonbein, Pelouze	Mise au point du papier cristal et antécédents français	p. 431	1846 II p. 355
4	Astronomie	Le Verrier	Débats autour de la découverte « calculée » de Neptune	p. 431-432	1846 II p. 262-263 et p. 426
4	Chimie	Walckenaer	Mise en évidence de la présence de cuivre et d'arsenic dans le sol	p. 432-433	1846 II p. 355
4	Physiologie	Boussingault	Digestion animale et humaine. Propriétés nutritives de la gélatine	p. 433-434	1846 II p. 350-351
4	Médecine	Amador	Mémoire sur l'action des agents imperceptibles sur le corps vivant	p. 434-435	1846 II p. 359
5	Sciences appliquées	Montgolfier Van Heck	Locomotion aérienne. Ballons dirigeables	p. 567-571	1846 II p. 724
5	Sciences appliquées	Armassat, Roux, Velpeau	Découverte des effets somnifères de l'éther sulfurique ; expériences médicales, notamment pour les accouchements.	p. 572-573	1847 I p. 183-184

5	Médecine	Académie (Prus)	Rapport sur la transmissibilité de la peste ; prophylaxie et hygiène	p. 573-575 1846 II p. 690
5	Physique	Nott	Expérience sur la production d'une couronne boréale. Rapports avec l'aurore boréale de Fourier	P; 575-576 1846 II p. 270

II – Notes biographiques

1 – *Auguste Henri Milet*

Sans doute issu d'une famille parisienne de la bonne bourgeoisie, vraisemblablement né le 4 septembre 1814, Auguste Henri Milet[438], qui fit de "*fortes études classiques et scientifiques*"[439] mais aussi de fréquentes incartades, se retrouve "expédié" aux Amériques comme nombre de jeunes gens occupés à faire le désespoir de leurs parents rangés ; il embarque en 1840 sur l'*Armorique*, "*navire de trois cents tonneaux, trop chargé, affreusement encombré*"[440] ; il voyage comme négociant et se fait connaître des autres passagers sous le nom de Jean-Bart ; un incertain Chérard, également jeune, également négociant, partage son sort[441]. Vauthier le décrit "*un fort mauvais sujet, parfaitement canaille, parlant de tout sans avoir rien étudié, que sa tendre mère envoie au Brésil pour qu'il s'y calme le sang s'il est possible*"[442]. Mais Jean-Bart n'est pas en reste qui trouve l'ingénieur "*d'une fatuité insupportable.*"[443] Les deux jeunes gens, au fil de discussions où, comme il se doit, le monde est refait et régénérée, l'humanité, se lieront d'une amitié que le temps, les séparations, les vicissitudes de la vie n'affadiront pas.

Débarqués à Recife, Milet et son compère Chérard, maintenant connu comme Chevillard, cèdent à leurs penchants d'autant plus facilement que les alcools sont forts et les filles, accueillantes. À peu près ruiné, menacé de poursuites, fâché avec Chevillard, Milet, faute d'avoir pu obtenir du marchand négrier Ângelo Carneiro une place de carabin sur l'un de ses navires[444], demande et obtient l'appui de Vauthier qui le fait engager à la direction des Travaux publics avec un titre flatteur d'ingénieur. Dès lors et non sans rechutes, Milet va remonter la pente ; c'est certes d'abord et avant tout un beau parleur mais c'est aussi et surtout un homme intelligent, qui apprend vite ; les moqueries essuyées sur les chantiers cessent bientôt et les réprimandes publiques de l'ingénieur-en-chef font leur effet : Milet devient un de ces assistants techniques dont Gilberto Freyre a dit l'importance dans l'évolution des manières pernamboucaines de penser et d'agir.

Le départ du président Rego Barros complique cependant sa situation administrative ; aussi préfère-t-il démissionner avant d'être révoqué[445]. Pour autant, il reste lié à Vauthier dont il partage désormais les idées fouriéristes ; ainsi participe-t-il à l'aventure d'*O Progresso* et sans doute est-il un de ces quatre amis à l'origine de la création de la revue[446] où il publie de copieux articles, notamment sur l'organisation administrative de la province mais aussi sur la colonisation au Brésil. Pour le reste, Milet s'est transformé en enseignant, donnant à domicile des cours d'arithmétique, de géométrie, d'algèbre, de chimie et de physique[447].

---

438 Les archives reconstituées de l'état civil parisien donnent ces indications ; cependant Milet est orthographie avec deux "l" alors que les documents consulaires donnent la graphie généralement retenue pour le compagnon de Vauthier bien que Gilberto Freyre attribue à Milet fils le choix de cette orthographe.
Voir http://canadp-archivesenligne.paris.fr/archives_etat_civil/avant_1860_fichiers_etat_civil_reconstitue
Par ailleurs, dans sa lettre du 29 juin 1849, Milet demande à Vauthier : "*Quand vous aurez quelques heures disponibles allez donc à Auteuil voir ma famille* (…)" Dossier Archives Nationales W584_Milet 1849

439 Vauthier, Louis-Léger, « Nécrologie » in *Revue d'études politiques,* Paris, Larose et Forcel éd.,1894, n° 11, p. 893.

440 Vauthier, *Journal*, in Poncioni, *Ponts…*, op. cit.

441 De fait Chérard s'appelle Chevillard et se trouve être le frère d'un ancien condisciple de Vauthier à Polytechnique. Autre mauvais garçon de bonne famille, il sera aidé un temps par Vauthier qui lui fait obtenir un emploi au consulat d'où son inconduite le fait chasser ; il sera finalement rapatrié en 1841.

442 Vauthier, *Journal*, in Poncioni, *Ponts…*, op. cit., p. 51

443 Vauthier, *Journal*, in Poncioni, *Ponts…*, op. cit., p. 59

444 Vauthier, *Journal*, in Poncioni, *Ponts…*, op. cit., p. 96

445 "Ofício do Engenheiro em Chefe Louis-Léger Vauthier para o Presidente de Província Francisco do Rego Barros. Recife, 11 de março de 1844" relevé par Rosilene Gomes Farias et alia, *Vauthier, Fontes para O Progresso*, Recife, Fundaj, 2009, p. 103.

446 « Variedades » in *O Progresso*, 1847, n°5, pp. 397-401, édition Amaro Quintas, Recife, 1950

Bien qu'il ait eu la tentation de retourner se fixer en France, comme il l'indique dans une lettre de 1849 à Vauthier[448], Milet, sans doute échaudé par l'évolution politique de son pays, préfère se consacrer à la direction de l'engenho Santo Estevão, au Cabo de San Francisco, acquis en 1847. Assagi, naturalisé brésilien, il épouse une Albuquerque, dont il aura un fils, Henrique Augusto de Albuquerque Milet, futur professeur de droit civil, avocat et journaliste influent[449].

Tout en dirigeant son domaine ou en établissant un projet d'amélioration du port de Fortaleza[450], Milet, fidèle à son passé et à ses amitiés, ne manque pas de répondre avec sa verve et sa pugnacité habituelles aux critiques, “libéraux” et jamais rassasiés, de la direction des Travaux publics ; ainsi fait-il publier dans le *Liberal Pernambucano* (qui en profite pour souligner son objectivité, offrant à un adversaire l'abri de ses colonnes) une riposte aux attaques du père Meira ou de Francisco Carlos Brandão, députés provinciaux, s'en prenant au surcoût et à la qualité des travaux administrés : Milet les renvoie au rapport de « *son ami L.-L. Vauthier publié en 1846* » et rappelle le motif principal, l'intérêt, des récriminations des soumissionnaires.[451] Ces polémiques publiques s'accentuent quand, en 1855, Milet se présente aux élections provinciales : cette fois, le *Liberal* s'emplit de communiqués vengeurs contre la prétention d'un étranger, même naturalisé, à représenter les Pernamboucains. Ce sera l'une des batailles que Milet mènera jusqu'à être enfin élu… mais à l'Assemblée constituante de 1891, au début de l'ère républicaine[452].

Toujours entreprenant, il participe avec Luiz de Carvalho Paes de Andrade et Antonio Marques de Amorim[453] à une société par actions devant construire “*para construção a ligar o porto de Tamandaré á parte inferior do rio Una na Província de Pernambuco com a extensão nunca maior de sete mil braças*”, concession accordée par le décret 1980 du 28 septembre 1857[454] ; comme souvent avec Milet, ceci ne va pas sans contestation : des voisins se plaignent que l'ingénieur ait arpenté à son avantage les terrains concédés par l'État. Quoi qu'il en soit, à Tamandaré, il publie à partir de septembre 1859, deux mois avant la visite de Pierre II, l'hebdomadaire *O Independente de Tamandaré* qu'il annonce conservateur et décentralisateur ce qui “*que, no nosso pensar, deve ser a senha de todos aqueles que desejam a prosperidade da nossa bela pátria*”[455].

---

447 Diário de Pernambuco, 8 juillet 1847, p. 3. Consultable sur http://ufdc.ufl.edu/AA00011611/08489/3j
Dans la lettre déjà citée, il nous apprend avoir gagné quelques centaines de milliers de reis en établissant une nouvelle carte du municipe mais aussi que, croyant à un retour des alliés de Rego Barros, il a participé en 1848 à une commission, dont il était le rapporteur, instaurée par le Président, sur la direction des T. P., telle qu'organisée par les libéraux de la Praia

448 “*Quoi qu'il arrive, je ne prends plus aux affaires du pays que fort peu d'intérêt ; ma place est en France et toutes mes idées sont tournées vers les moyens d'y retourner*”.
C'est la nouvelle de l'élection de Vauthier à l'assemblée législative de 1849 qui fait écrire Milet sur un ton allègre, rappelant à son ami leurs projets politiques communs et décriant le prince président voué aux gémonies ; malheureusement cette lettre arrivera en France après l'affaire des Arts et Métiers où le représentant Vauthier a été arrêté ; saisie par la police, elle ne sera cependant pas utilisée au procès de Vauthier. (Archives Nationales W584 _Milet 1849)

449 Dans « A Produção de açúcar nas fronteiras da modernidade: o percurso de Henrique Augusto Milet », *Clio Revista de pesquisa histórica*, Recife, 2013, Christine Rufino Dabat, reprenant Chacom, indique que Milet a épousé Maria Carmelita de Albuquerque qu'elle dit être une des filles de Francisco de Rego Barros. Elle indique également que Milet est ingénieur des Ponts et Chaussées, recruté en même temps que Vauthier pour venir travailler au Brésil ; on sait qu'il n'en est rien et que le titre d'ingénieur de Milet est honorifique. De même, le rôle attribué à son aïeul Boulitreau par Danilo Fragoso (repris par C. Dabat) (*Boulitreau, senhor de engenho francês em Pernambuco*. Recife, 1970, Museu do Açúcar; Imprensa Universitária da UFPE, 1970) est-il largement surévalué comme le montre l'analyse des documents administratifs, *Vauthier: Fontes para o progresso,* due à Rosilene Gomes Farias, Lúcia Gaspar e Virgínia Barbosa (FUNDAJ, Recife, 2009, 145 p.)

450 Voir História de Ceara, 1854 à l'adresse : http://www2.secult.ce.gov.br/cultura_ceara/historiaceara.asp (consulté le 4/4/2013).

451 *O Liberal Pernambucano*, 19 avril 1855, pp. 3-4, disponible sur le site : http://memoria.bn.br

452 *Revista academia da Faculdade de Direito de Recife Ano XXX*, Recife, Imprensa Industrial, 1923, p. 208. Dans la même assemblée siégeait le lieutenant-colonel Francisco Pedro Boulitreau, fils de l'ingénieur arrivé en 1840 sur l'*Armorique*.

453 Ces deux pernamboucains furent à la fois des hommes publics, des entrepreneurs, des essayistes ; ainsi, Luiz de Carvalho Paes de Andrade 1814-1887) s'intéresse tout autant aux *Questões econômicas em relação a província de Pernambuco*, Recife, Typ. do Jornal do Recife, 1864 qu'à l'*Utopie* de Tomas More qu'il traduit en portugais.
Antonio Marques de Amorim (1822-1893) fut d'abord un négociant, exportateur de sucre ; ses multiples activités et responsabilités dans le domaine commercial (en particulier la présidence de l'Association commerciale) lui valent d'être à diverses reprises député provincial.

454 *Coleção das leis do Império do Brazil de 1857*, tomo XVIII, parte 1, Rio de Janeiro, Tipografia Nacional, 1857, p. 293 (et pour les conditions particulières pp. 294-299). Téléchargeable sur http://books.google.fr/books?id=95IwAAAAIAAJ&hl=fr&source=gbs_navlinks_s

455 Cité par Luiz do Sacramento, *op. cit.*, vol. VI, pp. 26-27. Sacramento indique avoir pu lire le numéro 200 de l'hebdomadaire, paru le 15 septembre 1863, ce qui ne signifie d'ailleurs pas que la publication ait cessé alors de paraître. Carvalho, op. cit., donne les mêmes informations.

L'héritage que fait son épouse en 1863 lui permet de passer à un stade supérieur dans la hiérarchie des entreprises sucrières dont il analyse le fonctionnement et l'économie, mettant l'accent sur l'évolution qu'entraînera l'extinction inéluctable du travail servile. Ces réflexions, mûries par les expériences, approfondies par les discussions avec ses pairs au sein de commissions officielles[456], lui valent une réputation d'expert sans lui épargner les critiques ni les polémiques : on peut cependant supposer qu'il prend plaisir à les soutenir. Ainsi de ses études *Os Quebra-quilos e a Crise da Lavoura* ou *A lavoura da cana de açúcar*, d'abord publiées en feuilletons dans le *Jornal do Recife* puis en livres (1876 et 1881). Il participe, également et activement, au Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences du Havre en 1877[457] tout aussi bien qu'au Congrès agricole de Recife dont il est élu premier secrétaire et où il met l'accent sur le manque de capitaux : "*Precisamos antes de tudo de capital; faculte-se nos sem demora o dinheiro que nos é necessário para habilitar-nos a fabricar o nosso assucar nas mesmas condições dos nossos concorrentes dos mais países e esperaremos pelo resto!*"[458]

Outre ses publications au Brésil, régulièrement poursuivies, Milet donne également des études à la *Revue d'économie politique* de Paris[459], ensuite réunies en volume et d'ailleurs traduites en portugais pour être également éditées au Brésil.

Membre actif de la *Sociedade Auxiliadora da Agricultura de Pernambuco*, il en devient le secrétaire général, défendant avec constance la nécessité d'infrastructures, de regroupements de moyens, de capitaux, de progrès techniques, seules solutions pour obtenir le progrès social. Continuant à écrire dans les gazettes, il collabore régulièrement au *Jornal de Agricultor* ou au *Brasil Agrário* de F. M. Duprat mais il se consacre également aux chemins de fer ; c'est en visitant un chantier qu'il est heurté et tué par un train le 22 septembre 1894.

Vauthier se souvient de Jean-Bart, corsaire flamboyant, qui s'est taillé une vie à sa mesure ; c'est lui qui signe dans la *Revue d'économie politique* la notice nécrologique de son ami[460] :

> *Nous apprenons, avec chagrin, la mort accidentelle, arrivée à Pernambuco (Brésil), le 22 septembre dernier, de notre collaborateur H. A. Milet, à qui la Revue doit d'intéressantes études publiées il y a quelques années et qui atteignait l'âge de 74 ans.*

---

456 Caractéristique de son esprit, l'anecdote rapportée par Gilberto Freyre dans *Um enghenero francês no Brasil*, Rio de Janeiro, José Olympio éd., 1960, pp. 157-158, quand, sur le rapport d'une commission, il s'exclame ; "*Je redoutais, hier, ce qui s'est produit quand j'ai vu notre Président composer une commission presque exclusivement de bacheliers en droits, étrangers pour la plupart aux intérêts et aux besoins urgents de l'agriculture*".

457 Il y traite du *Brésil pendant la guerre du Paraguay (1865-1870),* mémoire lu le 24 avril 1877 ; mais surtout il y retrouve Louis-Léger Vauthier. Créée en 1872, l'Association Française pour l'Avancement des Sciences (AFAS) réunit une fois par an à Paris ou en province la fine fleur des chercheurs et des ingénieurs français. Outre le site de l'AFAS (www.avancement-sciences.org), voir Gispert, Hélène, *"Par la science, pour la patrie", l'Association française pour l'avancement des sciences*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

458 Cité par Giselle Rodriguez et Lupércio Antonio Pereira, *A escassez de créditos agrícolas no Nordeste brasileiro: Diagnósticos formulados nos anais do Congresso Agrícola do Recife – 1878,* disponible sur *www.e-revista.unioeste.br*.

459 Une recension, anonyme (mais sans doute de Vauthier), de ce livre est donnée dans la *Revue d'économie politique* sous le titre : Auguste Milet, Études et fragments d'économie politique, Paris, chez Biot, 1891. :"*Ces articles étant déjà connus de nos lecteurs, il est inutile d'en donner une analyse. Nous dirons seulement quelques mots de la préface. Elle nous apprend que l'auteur, qui habite depuis un demi-siècle Pernambuco, déclare qu'il a d'abord adhéré au free trade et au laisser-faire mais qu'une longue expérience des conditions d'existence et de développement d'un pays comme le Brésil* « l'ont rendu protectionniste et socialiste décidé. Cette expérience lui avait, en effet, montré dans l'ordre économique, comme en général dans toutes les manifestations de l'activité humaine, la nécessité de l'intervention du pouvoir social *». L'auteur déclare, en outre, que l'expérience l'a convaincu que dans un pays jeune et nécessairement importateur, une monnaie de papier est une nécessité et présente même de grandes supériorités sur la monnaie métallique* (…)".

460 Vauthier, Louis-Léger, « Nécrologie » in *Revue d'études politiques,* (op. cit.)
Outre les analyses de Gilberto Freyre dans son *Um engenheiro…* (*op. cit.*), voir :
– sur la pensée de Milet, notamment sur les problèmes de propriété, sur le travail servile, etc., Izabel Andrade Marson, P*olítica, história e método em Joaquim Nabuco*, Uberlandia, EDUFU, 2008 (notamment le chapitre "Domínio sobre a história, Nabuco e o engenheiro Milet" ;
– Vamireh Chacon, *Economia e sociedade no Brasil*, Recife, Museu de açúcar, 1973, qui consacre un de ses *ensaios de história econômica e social compreensiva* à "Henrique Milet, engenheiro e economista do Pernambuco do século XIX" où cependant les qualités et les activités d'ingénieur de Milet à son arrivée au Pernambouc sont surévaluées (par exemple, l'approvisionnement en eau de Recife.)
– Christine Rufino Dabat, « A Produção de açúcar nas fronteiras da modernidade: o percurso de Henrique Augusto Milet », *Clio Revista de pesquisa histórica*, Recife, 2013, où l'auteur, tout en suivant Chacon sur la biographie de Milet, montre comment cet "étranger" a su adapter son action et son activité aux critères brésiliens et comment, sous l'apparence du conservateur, il a voulu le changement technique et institutionnel.

Français d'origine, M. Milet, habitait le Brésil depuis plus de 50 ans. Il s'y était fait naturaliser, et y exerçait la profession d'ingénieur. Nourri avant son expatriation de fortes études classiques et scientifiques, il s'était fait une place à part dans la littérature économique et financière, dont, par une exception bien rare en son pays d'adoption, il traitait les problèmes pour le Brésil, d'après les faits et circonstances du Brésil, sans se croire lié par les solutions, applicables à l'Europe, de l'école orthodoxe.
Systématiquement écarté par son origine étrangère des assemblées politiques, il avait cependant fait partie, à la suite des derniers événements, de l'assemblée législative de l'État de Pernambuco. C'était une belle et robuste intelligence. V…..

2 – *José Soares de Azevedo*

José Soares de Azevedo[461], né à Porto le 17 mars 1800, très tôt orphelin, fut amené au Brésil par l'un de ses oncles, commerçant au Maranhão ; il y fit ses humanités avant de rentrer au Portugal où il les compléta au collège de Porto puis s'inscrivit à l'Université de Coimbra, en sciences naturelles. Horrifié par la répression ayant suivi l'échec du coup d'État de 1818, il gagne Paris pour y poursuivre ses études et obtenir un baccalauréat en droit et en philosophie à la Sorbonne[462].

Il retourne alors au Maranhão et se fait naturaliser brésilien en 1824 ; il s'y lance dans des activités commerciales qui ne prospèrent pas ; s'en suit une période difficile où Soares de Azevedo, devenu comptable, s'installe à Belém de Pará puis à Rio de Janeiro ; membre de la *Société de Défense de la liberté et de l'indépendance nationales*, il est journaliste en même temps qu'il fonde le collège *Emulação* de brève existence.

Ses pérégrinations le conduisent enfin au Pernambouc où il crée le *Collège Pernamboucain*, y faisant venir des enseignants portugais pour améliorer les méthodes d'éducation ; le succès n'est cependant pas suffisant mais Soares de Azevedo est engagé, en 1841, comme professeur de français au lycée provincial où il restera en fonction jusqu'en 1855, quand il est nommé au *Ginásio Provincial* professeur de langue et de littérature nationales ; parallèlement, comme bien d'autres professeurs, il donne, dans sa résidence, des cours privés de langue française et de philosophie[463].

À côté de ses activités professionnelles, Soares de Azevedo s'adonna au journalisme, à la poésie, aux études politiques et historiques et participa à la création et au développement d'organismes culturels, comme le *Conservatoire Dramatique* du Pernambouc en 1853[464] ou l'*Institut archéologique, géographique et historique* dont il fut le premier secrétaire perpétuel puis l'éphémère président à la toute fin de sa vie.

Journaliste, Soares de Azevedo, écrivit sous son nom ou sous divers pseudonymes, dont celui d'Antão de Mendonça, dans de nombreuses publications au nombre desquelles le *Diário de Pernambuco, Estreita do Norte, União, Justiça, Jornal do Domingo* et surtout le *Jornal do Recife* de 1859 à 1863 où il donna des billets d'humeur et des poèmes, souvent inspirés de légendes et de traditions locales.

Ce sont d'ailleurs de pareilles pièces que Soares de Azevedo donna à *O Progresso : O Tamarineiro de Mipibú* et *O Galo do serro*. Son amitié avec Figueiredo tient sans doute à ce qu'ils travaillaient dans le même lycée mais aussi à leur approche commune de la philosophie et de la politique.

---

461 Voir les notices biographiques de Soares de Azevedo dans :
– Inocêncio Francisco da Silva e alia, Dicionário *bibliográfico português,* Lisboa, Imprensa nacional, 1885
– Blake, *Dicionário*…, op. cit., t. 6, pp. 206-207 :
– Instituto arqueológico, histórico e geográfico de Pernambuco, http://www.institutoarqueologico.com.br/historico/fund.php

462 Il y retrouve Almeida Garrett (1799-1854) qu'il avait connu jeune à Porto ; tous deux romantiques et libéraux, attachés à la poésie populaire.

463 Annonce parue dans le *Diário de Pernambuco*, 15 novembre 1847.

464 José Amaro Santos da Silva, *Música e ópera no Santa Isabel: subsídio para a história e o ensino da música no Recife*, Recife, Editora Universitária UFPE, 2006 - 228 pages

3 – *Jean-Barthélémy Hauréau*

Jean- Barthélémy Hauréau (1812-1896) se fit connaître en publiant à vingt ans *La Montagne*[465], ouvrage ouvertement favorable à la Révolution, qui lui valut d'être engagé à la *Tribune*[466] et de commencer une carrière de journaliste militant, notamment au *National*, dirigé par Armand Carrel[467] puis au *Peuple* et à la *Revue du Nord* ; en 1838, Hauréau devint rédacteur en chef du *Courrier de la Sarthe* tout en dirigeant la bibliothèque municipale du Mans et en se consacrant à des études de philosophie, et à des recherches historiques.

Destitué en 1845, il revient à Paris, travaillant de nouveau au *National* jusqu'à la Révolution de 1848 quand il fut nommé par Carnot, alors ministre de l'Instruction publique, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale ; élu député de la Sarthe à la Constituante, il siège avec les républicains modérés mais renonce à se présenter à l'Assemblée législative de 1849 ; après le coup d'État de 1851, Hauréau, refusant de prêter serment, résigne sa charge de conservateur[468] ; il se consacre alors à ses travaux, donne de nombreuses notices à l'Encyclopédie moderne, au Dictionnaire des sciences philosophiques, au Siècle, etc., devient bibliothécaire de l'ordre des avocats, est élu membre de l'Institut et publie régulièrement de savants ouvrages, des traductions d'auteurs anciens et des études littéraires. Le gouvernement de la défense nationale le nomme, en septembre 1870, directeur de l'Imprimerie nationale, poste dont il est démis par la Commune mais qu'il retrouve dès la fin de l'insurrection et qu'il conservera jusqu'à sa retraite en 1883.

Parallèlement, Hauréau, directeur du *Journal des savants*, poursuivit ses recherches et ses publications ; archiviste, il publia six volumes de notices et d'extraits des manuscrits conservés à la bibliothèque nationale ; spécialiste de la Révolution, historien traitant aussi bien de la Pologne que de peinture ou de Charlemagne, il fut aussi un commentateur critique du christianisme, de la philosophie scolastique comme de l'inquisition albigeoise ; mais il fut aussi l'érudit continuateur de la *Galia Christiana.*, ce qui lui valut le qualificatif de “bénédictin de la République”.

465 Jean-Barthélémy Hauréau, *La Montagne : notices historiques et philosophiques sur les principaux membres de la Montagne*, Paris : J. Bréauté, 1834. Préfaçant la réédition de son livre en 1842, Hauréau consent à trouver son texte d'une véhémence excessive, due à son âge.
Sur la biographie de Jean-Barthélémy Hauréau, voir le Grand Dictionnaire Universel de Pierre Larousse.

466 *La Tribune des départements* plus communément appelée *La Tribune*, fondé en 1829 est un journal républicain, critique véhément de la Restauration puis de la Monarchie de Juillet ; devenu après 1830, le journal de la Société des Droits de l'Homme, il sera suspendu en 1834 après les émeutes de Lyon et de Paris puis cessera de paraître en 1835 à la suite de nombreuses condamnations.

467 Armand Carrel (1800-1836), brillant officier compromis dans le complot de Belfort, engagé volontaire en Espagne dans la légion étrangère, fait prisonnier, d'abord condamné à mort puis acquitté, devient secrétaire d'Augustin Thierry et journaliste libéral, travaillant au *National*. Il meurt tué en duel par Émile de Girardin, fondateur de *La Presse.*

468 Chargé des archives de la Bibliothèque Nationale, Hauréau retrouva et étudia de nombreux documents ignorés ou égarés dans les réserves.

III – Textes et Documents

1 – *Prospectus d'*O Progresso

Paru dans le *Diário de Pernambuco*, le 7 juin 1846

"Au vu du mouvement intellectuel qui se manifeste dans divers points de l'empire et qui a donné récemment naissance à plusieurs journaux littéraires et scientifiques à Maranhão et à Bahia, il serait tout à fait honteux que Pernambouc continue d'être impassible.

"En effet, dans cette masse de journaux que les rapides variations de l'atmosphère politique font pleuvoir sur nos têtes, il n'en est pas un qui, étranger aux passions personnelles et aux émotions du jour, puisse abriter la pensée libre et les considérations sereines sur la philosophie et la science ! Aidé par quelques amis, pénétrés des mêmes idées, possédés des mêmes sentiments et guidées par les mêmes aspirations que nous, nous venons aujourd'hui combler cette lacune, en fondant à Recife une publication mensuelle dont le titre suffit à indiquer le but auquel nous tendons.

"Convaincus de l'inanité de la politique étriquée et haineuse des partis et de ce que seule l'étude des questions sociales nous fournira les conditions de notre développement ; voyant par l'expérience des faits passés quelle grave erreur nous commettons tous les jours en copiant servilement l'Europe au lieu de rechercher le processus par lequel nous devrions appliquer dans notre pays les données des sciences sociales, nous voulons lancer, au milieu de l'incohérence actuelle, selon ce que nos forces nous permettront, quelques principes justes, les germes d'un futur généreux.

"Aussi, Philosophie, Économie sociale, Sciences, Arts, Littérature, tout trouvera place dans les pages de notre revue.

"Nous souhaitons que les hommes d'intelligence et de bonne volonté accueillent avec plaisir cette tentative et prêtent à notre travail leur concours et leur bienveillant appui. A. P. de Figueiredo

A' vista do movimento intellectual, que se ha manifestado em alguns pontos do imperio, e que deo lugar a recente creação de varios jornaes litterarios e scientificos em Maranhão e na Bahia, seria sobremaneira vergonhoso, que Pernambuco se conservasse ainda impassivel por mais tempo.

Com efeito, entre essa ruma de periodicos, que as rapidas variações da atmosphera politica fazem cahir em ondas sobre as nossas cabeças, não existe um só, que, estranho ás paixões pessoaes e ás emoções do dia, possa servir de asylo ao livre pensamento e ás considerações serenas da philosophia e da sciencia!

Ajudado, pois, de alguns amigos, penetrados das mesmas ideias, possuidos dos mesmos sentimentos e guiados pelas mesmas aspirações, que nós, vimos hoje encher essa lacuna, fundando nesta cidade uma publicação mensal, cujo titulo assaz indica o alvo a que tendemos.

Convencido da inanição da politica acanhada e rancorosa dos partidos, e tambem de que só no estudo das questões sociaes he que devemos procurar as condições do nosso desenvolvimento; vendo, pela experiencia dos factos consummados, quão grave erro commettemos todos os dias ao copiar servilmente a Europa, em vez de procurarmos o processo, com que devemos applicar ao nosso paiz os dados das sciencias sociaes, queremos lançar, no meio da incoherencia actual, segundo o permittirem as nossas forças, alguns principios exactos, e germens de um futuro generoso.

Portanto, Philosophia, Economia social, Sciencias, Artes, Litteratura, tudo encontrará lugar nas paginas da nossa revista.

Esperamos, pois, que os homens de intelligencia e de boa vontade acolhão com prazer esta tentativa, e prestem ao nosso trabalho o seu concurso e benevolo apoio. *A. P. de Figueiredo.*

"O Progresso paraîtra à partir du 1er juillet prochain tous les premiers du mois sous forme d'une brochure in 8° français, sur 32 pages de bonne impression. Prix d'abonnement : 3.000 reis pur six numéros payables d'avance. Souscriptions à Recife, magasin de Cardozo Ayres, à Santo Antonio, librairie de la place de l'Indépendance et à Boa Vista, chez M. Moreira.

"Outre les revues politique, littéraire et scientifique publiées dans chaque numéro, O Progresso traitera dans les trois prochains numéros : Exposition de principes / Certitude humaine / État du monde en 1846 / Moyens de communication / Processus logiques de l'esprit humain / Les agents improductifs / Le Brésil en 1846 / La question du rio de la Prata / Colonisation / État actuel des idées philosophiques / Les réformateurs sociaux modernes / L'état de l'agriculture dans la province de Pernambuco."

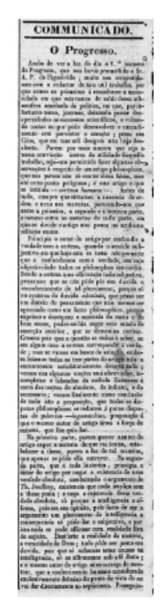
2 – Communiqué *Discípulo da Filosofia*

Paru dans le *Diário Novo*, le 22 juillet 1846



Anno V. Quarta-feira 22 de Julho de 1846. Numero 156

DIARIO NOVO.



COMMUNICADO.

O Progresso.



O Progresso

Acaba de ver a luz do dia o 1.° numero do Progresso, que nos havia prometido o Sr. A. P. de Figueiredo; muito nos congratulamos com o redator de tão útil trabalho, por que somos os primeiros á reconhecer a necessidade era que estávamos de sair dessa atmosfera acanhada da política, em que, por infortúnio nosso, jazemos, deixando passar desapercebidos os sucessos científicos, e voltando costas ao que pôde desenvolver o entendimento sem perverter o coração; praza aos Céus, que em tara útil desígnio não haja desalento. Porem por mais sincera que seja a nossa convicção acerca da utilidade daquele trabalho, seja-nos permitido fazer algumas observações á respeito de ura artigo filosófico, que nos parece não só conter ideias falsas, mas até certo ponto perigosas; é este artigo o que se intitula —certeza humana—. Antes de tudo, cumpre que sintamos a ausência de ordem e nexo nas matérias, parecendo-nos que entre a primeira, a segunda e à terceira parte, e mesmo entre as matérias de esta parte, era que se divide o artigo mui pouca ou nenhuma relação existe.

Principia o autor do artigo por confundir a verdade com a certeza, quando o sentido subjectivo era que hoje esta se toma não permite que a confundamos coma verdade, em cuja objectividade todos os filósofos concordam. Sendo a certeza uma afirmação toda subjectiva, pensamos que se não pôde pôr em duvida o reconhecimento de tal fenômeno, porque só no sistema da duvida absoluta, que penso ser um desvio do pensamento que não merece ser, apreciado como ura facto filosófico, porque exprime o desespero e ausência da razão e/do bom senso, poder-se-ia negar este estado de asserção interior, que se denomina certeza. Cremos pois que a questão se reduz á saber, se em algum caso a certeza corresponde á verdade; mas se vamos em busca da solução, embora leiamos todas as três partes do artigo não a encontramos satisfatoriamente determinada; vemos sim algumas noções mui abreviadas, incompletas e falseadas da escola Escocesa á cerca das noções do absoluto, do infinito, e do necessário; vemos finalmente como conclusão de tudo isto a proposição, que todas as disputas filosóficas se reduzem á puras disputas de palavras—logomaquias, proposição á que o mesmo autor do artigo tirou a força de axioma, que lhe quis dar.

Na primeira parte, parece querer o autor do artigo expor a matéria de que vai tratar, estabelecer a tese, porem o faz ~ de tal maneira, que apenas se pôde ela entrever. Na segunda parte, que é toda histórica, principia o autor do artigo por negar a existência de uma verdade absoluta, combatendo o argumento de Th. Jouffroy, existência que nada implica com a tese posta ; e nega a existência dessa verdade absoluta, só porque a inteligencia afirma,, pois em sua opinião, pelo facto de ser o argumento um fenômeno da inteligencia a consequência só pôde dar o subjectivo, e por isso nada se pode afirmar com realidade fora do sujeito. Deste arte a realidade da matéria, a veracidade de Deus; tudo pôde ser posto em duvida, pois que só achamos estas cousas na inteligencia, só as afirmaríamos sob a fé desta; e o mesmo autor do artigo se encarrega de mostrar, que o conhecimento humano considerado exclusivamente debaixo do ponto de vista do eu vai dar diretamente no septiciana o perseguindo em sua marcha histórica, o autor do artigo assiná-la como dous sistemas paralelos, que tem atravessado todos os séculos até hoje, — o materialismo e o espiritualismo, símbolos da guerra viva e oposição constante entre a matéria e o espirito, guerra na qual cada termo procura levar de vencida o seu inimigo, paralelismo que se prova oposição prova também harmonia; mas ficarão por apreciar muitos outros elementos que se não podem subtrair á historia da filosofia, a qual por certo não se reduz somente aquele combate constante e sucessivo. Somos os primeiros á confessar, que os outros sistemas filosóficos que hão aparecido em nada tem estabelecido a conciliação dos dous sistemas, eternos para nós que esta conciliação é impossível nesta vida; mas quanto não concorrerão eles para abrandar os ânimos irritados? Quantas vezes não foram a taboa em que salvou o espirito humano prestes á despenhar-se nos profundos abismos do cepticismo ? Fora pois ingratidão não assinar um importante jugar á esses sistemas. Cremos, em uma palavra, que materialismo, espiritualismo, e cepticismo não são os únicos factos que resumem a historia da filosofia : e debaixo deste ponto de vista ha inexatidão nas noções históricas do artigo. O que porem mais nos compunge no meio de tudo isto é ver como em seu Ímpeto de juventude o autor do artigo se vai lançar nas garras do cepticismo; depois de desacreditar o materialismo apresentando-lhe diante esse fantasma hediondo e necessário, depois de desacreditar o espiritualismo fazendo-lhe ainda enxergar o terrível fantasma, vê-lo-emos desviar-se do caminho do bom senso que lhe abre o grande Cousin, este celebre filosofo que pensa com o gênero humano, quando este dá um constante desmentido ás teorias exclusivas da filosofia! Admirou-nos mesmo a sem-cerimônia, com que o autor do artigo julga provável, que o Cousin já não considere a sua escola senão

como um erro da juventude, quando o vemos sempre solícito, rico de instrução filosofe de experiência, combater á pouco tempo os seus adversários da Alemanha e da Escócia — Schelling e Hamilton.

Na terceira parte finalmente o autor do artigo parece querer dar a solução do problema, e fazendo distinção entre verdade absoluta e verdade humana, afirma, que verdade absoluta é, um não senso,, pois equivale á existência do nada; e acrescenta que nem porque a verdade humana, não é absoluta, nem por isso deixa de ser revestida de toda a certeza possível, pois que o sujeito é o elemento indispensável da criação da ideia mesma de uma certeza qualquer, e a ideia de verdade é alguma cousa puramente humana. Confessamos com toda a candura, que não podemos penetrar o sentido destas palavras; e mesmo desejáramos que o autor do artigo nos desse a distinção entre a verdade individual, e a verdade humana, e entre a verdade humana, e a verdade só não acompanhada daquele atributo que à restringe, e bem assim qual o critério pelo qual podemos conhecer a verdade humana. E depois de negar a natureza e o eu (o que é contraditório com a sua teoria de verdade humana) acaba o autor do artigo dizendo que nós só conhecemos as relações, pondo desta arte em perigo o absoluto, o necessário e o infinito, que ao mesmo tempo se vê na obrigação de admitir como um termo da relação. Aterra-nos tão absoluto cepticismo, e esperamos, que o autor do artigo ou retifique as suas ideias, ou as exponha com clareza mais proporcionada á fraca inteligencia do
Discípulo da filosofia.

3 – Constantin Pecqueur : *Théorie d'économie sociale et politique*

Conclusion du chapitre XXXI, p.421-429, omise dans la traduction d'*O Progresso*

[…]

Elle est donc vraie dans son principe, cette sentence fameuse, en apparence paradoxale, par laquelle Rousseau résumait toute l'économie sociale du passé qu'il venait clore :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile.

« Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnées au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables Gardez-vous d'écouter cet imposteur ! vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! »[469]

Maintenant ! une organisation de la propriété matérielle qui a ces conséquences *nécessaires*; qui engendre un milieu économique et social aussi déplorable, peut-elle être fondée en droit et en justice, et prétendre à la perpétuité ?

C'est ce que nous examinerons à la fin de cet ouvrage, en empruntant quelques extraits à un *Traité spécial de la Propriété*, encore inédit.

Mais on prétend la maintenir et la perpétuer, cette constitution, en affirmant qu'il suffit de la modifier par des combinaisons diverses. On propose en conséquence : la fixation des heures de travail ; la fixation des salaires ; le tarif maximum des denrées et marchandises; une Certaine assiette des impôts, ou l'impôt progressif; un droit progressif sur les successions collatérales , etc.; des institutions de crédit, de banques, etc.; l'institution des prud'hommes; une loi sur l'apprentissage ; les colonies agricoles; les corporations avec jurandes et maîtrises ; les salles d'asile; les sociétés de secours mutuels; les caisses d'épargne; les phalanstères de Fourier, etc. Nous ne nierons pas qu'il ne soit possible d'améliorer les choses par l'adoption bien ménagée de moyens transitoires, parmi lesquels on peut comprendre quelques-uns de ceux que nous venons d'énumérer; mais nous entendons que ce soit uniquement à titre de moyens transitoires et non définitifs. Il est facile en effet de prouver qu'ils n'ont point en eux- mêmes l'efficacité et la vertu de moyens radicaux, et que la plupart sont vains ou dangereux.

469 La suite de cet ouvrage fera comprendre dans quel sens rassurant, et jusqu'à quel point, nous entendons que ce jugement de Rousseau est profond et bien fondé.

4 – Démocratie Pacifique : Fondation d’un organe socialiste au Brésil

Démocratie pacifique, 19/9/1846

En dépit des obstacles de tout genre qu’on lui oppose, l’idée sociale marche et s’avance à la conquête du monde. Nous avons raconté à diverses reprises la propagande faite au nom de Fourier dans les États-Unis ; aujourd’hui, c’est du Brésil qu’une voix amie répond à la nôtre. Nous recevons le premier numéro d’une revue sociale, politique et littéraire, le *Progresso*, qui se publie à Pernambouc depuis le mois de juillet dernier, avec cette épigraphe laconique : en avant ! Nous traduisons quelques pages de son programme, qui est en parfaite conformité avec le nôtre.

Après avoir fait un appel à la synthèse scientifique, le *Progresso* continue ainsi :

Si nous appliquons ces principes à l’ordre politique, on comprend que nous sommes partisans de l’Ordre dans la société, de la subordination des intérêts et des hommes ; mais on comprendra aussi que nous voulons la liberté, la libre expansion des individus et des masses. Qu’on ne croie pas qu’en réclamant a la fois l’ordre et la liberté, nous faisions des vœux contradictoires. Nous savons bien que, pour ceux qui ne voient qu’une face des choses, la liberté est l’ennemie déclarée de l’ordre ; à leurs yeux, l’ordre ne peut régner que par le sacrifice et la compression de la liberté; mais c’est là une erreur qui part d’une fausse appréciation des faits. Comment , en effet, pourrait-on dire que l’ordre règne, c’est-a-dire l’organisation régulière et harmonique des hommes et des intérêts, si la liberté peut être violée. Est-ce que les hommes opprimés et violentés cesseront de résister, de s’agiter, de se soulever, pour conquérir ou reprendre les droits qui leur sont dus ? Non pas ; et si par une compression violente, on parvient à leur imposer un moment silence, il ne faut pas croire que l’ordre sera rétabli ; car l’ordre dans la société n’est pas cette organisation artificielle produite par le despotisme.

Quant à la liberté, comment la concevrions-nous sans l’ordre ? Comment admettrions-nous que là où les forces sont mal distribuées, elles se respecteront l’une l’autre? Que la où les passions ou les intérêts s’entrechoquent, on puisse assurer la liberté a tons- les intérêts, la satisfaction à tous les besoins ? Non, une telle situation, c’est la lutte, c’est l’anarchie, et la lutte est aussi peu la liberté, que le despotisme, l’ordre.

Ceux donc qui écrivent sur leur bannière qu’ils travaillent surtout pour l’ordre, et ceux qui écrivent qu’ils combattent exclusivement pour la liberté, se trompent les premiers, s’ils entendent ex-

clure un des deux termes en faveur de l'autre. Pour nous, l'ordre et la liberté se complètent et s'appellent, et bien que l'ordre, même faux et incomplet, même obtenu transitoirement par la voie de la compression :

Quand on remonte au passé des peuples, quand on réfléchit aux anciennes organisations politiques, généralement oppressives et dures pour les individus et les nations, ou trouve excellent que le corps et la pensée de l'homme soient émancipés du joug qui les comprimait ; mais aujourd'hui que les droits politiques de l'homme sont proclamés et acceptés et qu'on ne risque plus de les voir confisquer quand on les a obtenus, à quoi bon disputer tous les jours sur des questions résolues et former sans cesse dans le cercle étroit d'impuissantes généralités qui n'auront pas pour effet de donner à ces droits plus de réalité et de valeur ? Nous nous tiendrons à l'écart de ces luttes stériles, nous souvenant que la politique n'est pas l'art de parler pour ne rien dire, mais une science , et la plus intéressante de toutes, puisque le bonheur général en dépend.

Pour nous donc, la politique est la science de l'organisation sociale comme unique moyen de réaliser le bonheur des individus; et sans entrer ici dans des développements que cet article ne comporte pas, nous disons que dans notre terre du Brésil, l'action politique doit être avant tout économique et industrielle, et donner satisfaction aux intérêts matériels, lorsque d'un point de vue élevé l'on considère les circonstances qui influent sur le bonheur de l'homme, on voit facilement que le bien-être est la condition essentielle, le compagnon inséparable de l'ordre et de la liberté, le point de départ logique des progrès de tout genre.

Quel spectacle nous offrent et l'Europe et nos voisins du Nord ? A quelques exceptions près, nous voyons partout prédominer les idées de progrès matériel. La guerre a fait son temps, la guerre n'est plus un principe politique que pour quelques fous ou quelques soldats ambitieux ; la paix est le vœu du siècle : la charrue et le métier ont détrôné l'épée ; la vapeur, dont la force motrice anime la machine aux poumons de fer, travaille pour le bonheur des hommes, a remplacé la poudre qui, comprimée dans les machines de bronze qui les détruisaient par milliers. Les vieilles barrières s'abaissent, et le chemin de fer qui les renverse en les franchissant, supprime l'espace et confond les peuples étonnés de voir en se rencontrant leurs vieilles antipathies faire place à l'amitié et à l'estime réciproques. C'est cette radieuse politique du progrès pacifique que nous inscrivons sur notre bannière et voulons inaugurer. Nous montrerons les lois fixes et les conditions capitales qu'elle exige, et nous indiquerons les mesures qui doivent être prises pour lui ouvrir le chemin.

Mais cette politique incontestablement bonne pour une nation considérée dans son ensemble, et capable de fonder la grandeur d'un peuple serait atteinte dans ses effets d'un vice radical et flagrant, si en même temps qu'elle augmenterait la somme des richesses, elle devait tendre comme en Europe à accroître indéfiniment la misère des masses. Mais ce danger peut être conjuré; n'oublions pas que si le paupérisme qui ronge l'Europe est une conséquence de l'industrialisme moderne, il n'est nullement le résultat nécessaire des progrès matériels qui sont de leur nature bons et bienfaisants et que la cause de cette misère est toute dans la fausseté des relations établies entre les hommes comme producteurs et consommateurs, et dans l'influence exagérée accordée à certains éléments de production. Nous tâcherons de démontrer comment il est possible, sinon facile, d'éviter l'écueil que nous signalons. On voit que notre politique, basée sur les aspirations légitimes d'ordre et de liberté, sera éminemment pacifique et tendra à organiser le progrès social. […]

À la suite dé cette déclaration de principes, la revue brésilienne publie : 1° un article critique et dogmatique sur le problème de la certitude qui a tant occupé les philosophes, depuis Aristote jusqu'à M. Cousin, en passant par Descartes, Spinoza, Berklay *(sic)*, 'Kant et ses successeurs ; 2° le commencement d'un travail sur l'état du monde en 1846 ; ce premier article contient le tableau de la société au quinzième siècle ; 3° une revue scientifique ; 4° une revue politique du mouvement social ; 5° un morceau de poésie, intitulé le *Tamarinier de Mipibú* et des Variétés. Nous traduirons des extraits de l'article sur l'état du monde, quand ce travail nous sera parvenu dans son entier.

5 – Démocratie Pacifique : Analyse des numéros d'*O Progresso* reçus en 1847

Extraits de la recension signée X. Y Démocratie Pacifique, 6/11/1847
(Vauthier dans la table des matières générale du volume bisannuel)

O Progresso, revue sociale, littéraire et scientifique.

Nous avons déjà parlé quelquefois à nos lecteurs de cette revue qui se publie à Fernambuco (Brésil), dans la belle langue de Camoëns, et qui paraît mensuellement depuis le 1er juillet de l'année dernière. Nous avons reproduit les principaux passages de son programme, où nous avons retrouvé les aspirations et les principes de l'Ecole Sociétaire. Les numéros de mars, avril et mai 1847, que nous venons de recevoir, justifient complètement les éloges dont nous avons salué cette publication.

Ce qui la distingue et la place bien au-dessus des autres écrits périodiques qui nous viennent des mêmes contrées, c'est une supériorité de vues, une clarté d'exposition et une vigueur de logique dont les journaux fournissent peu d'exemples. Outre les sujets philosophiques et économiques que traite hardiment la revue de Fernambouc, et dont elle fournit le plus souvent des solutions heureuses, elle a présenté quelques travaux historiques, faits d'un point de vue élevé, et chacun de ses numéros contient deux revues politiques, l'une pour l'extérieur et l'autre pour le Brésil, qui sous une forme claire et rapide, résument brillamment les événements principaux de l'Europe et du continent américain. Animés à la fois d'un vif amour de la liberté et d'un sentiment profond d'ordre et d'organisation, éclairés d'ailleurs par le flambeau de la science sociale, les dignes rédacteurs du *Progresso* jettent sur les affaires politiques du monde un coup d'œil perspicace, et montrent avec précision les lignes du mouvement social. Quant à leur revue intérieure, nous n'en pouvons pas aussi bien apprécier l'exactitude, tant nous sommes, en Europe, ignorants de l'état politique et social du Brésil ; toutefois, nous nous associons pleinement aux critiques que fait le *Progresso* de quelques lois proposées aux Chambres brésiliennes, dans leur dernière session, et nous sommes très disposés à croire, par analogie, que les idées d'organisation présentées par la revue, sont bonnes et applicables. On voit clairement qu'elle a pris à tâche de combattre les idées dites politiques dans leur forme vague et ab-

[...]

[...]

qu'on ne pouvait pas légitimement dépouiller l'espèce au profit de quelques-uns ; c'est pour cela qu'ils instituèrent des règles qui, périodiquement, rétablissaient en partie l'équilibre du partage primitif et donnaient un *minimum* à ceux qui se trouvaient complètement privés de la part à laquelle ils avaient droit. Tel était le sens et le but du grand jubilé des Hébreux et de la loi agraire dont les Romains firent un fréquent usage.

» Les codes modernes, en empruntant au droit romain sa constitution de la propriété perpétuelle et transmissible, n'ont pas cherché à remplacer ces correctifs qui jouaient un rôle si important dans la vie du peuple romain. Entre temps, à mesure que la société s'organise, les individus sociaux, — nations, municipalités, etc., — facilitent à chacun la satisfaction d'un certain nombre de besoins généraux, se chargent, en un mot, de l'indemniser de la partie du fonds commun qui lui devait appartenir.

» Or, cette indemnité, quelque incomplète et faible qu'elle soit encore dans les sociétés modernes, ne peut, dans l'état actuel des choses, provenir que de l'impôt. De là un troisième but auquel l'impôt doit atteindre, celui de corriger les effets du partage auquel a donné lieu l'absence d'organisation. Et, si l'impôt est établi de manière à peser davantage sur le capital accumulé par les générations précédentes que sur le travail de la génération actuelle ; si l'impôt pèse plus sur le riche que sur le pauvre, et si la société l'emploie à augmenter de jour en jour la somme des besoins généraux satisfaits aux dépens de l'Etat, ou, en d'autres termes, le *minimum*, l'impôt offre le moyen de supprimer le paupérisme, et de mettre les dispositions des lois humaines d'accord avec les principes généraux et la justice éternelle. »

Ces idées présentent bien quelques légères divergences avec celles qui ont été produites par l'Ecole Sociétaire sur le même sujet, mais nous pensons que ces dissidences sont plus à la surface qu'au fond, et, quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de trouver dans ces lignes beaucoup de clarté et d'élévation. Aussi, encourageons-nous vivement le *Progresso* à persévérer dans la route où il est entré. Qu'il continue à semer des paroles de progrès pacifique, de liberté et d'organisation chez nos frères de par delà l'Océan, et il aura rendu d'importants services à la sainte cause de l'humanité. X. Y.

Index onomastique